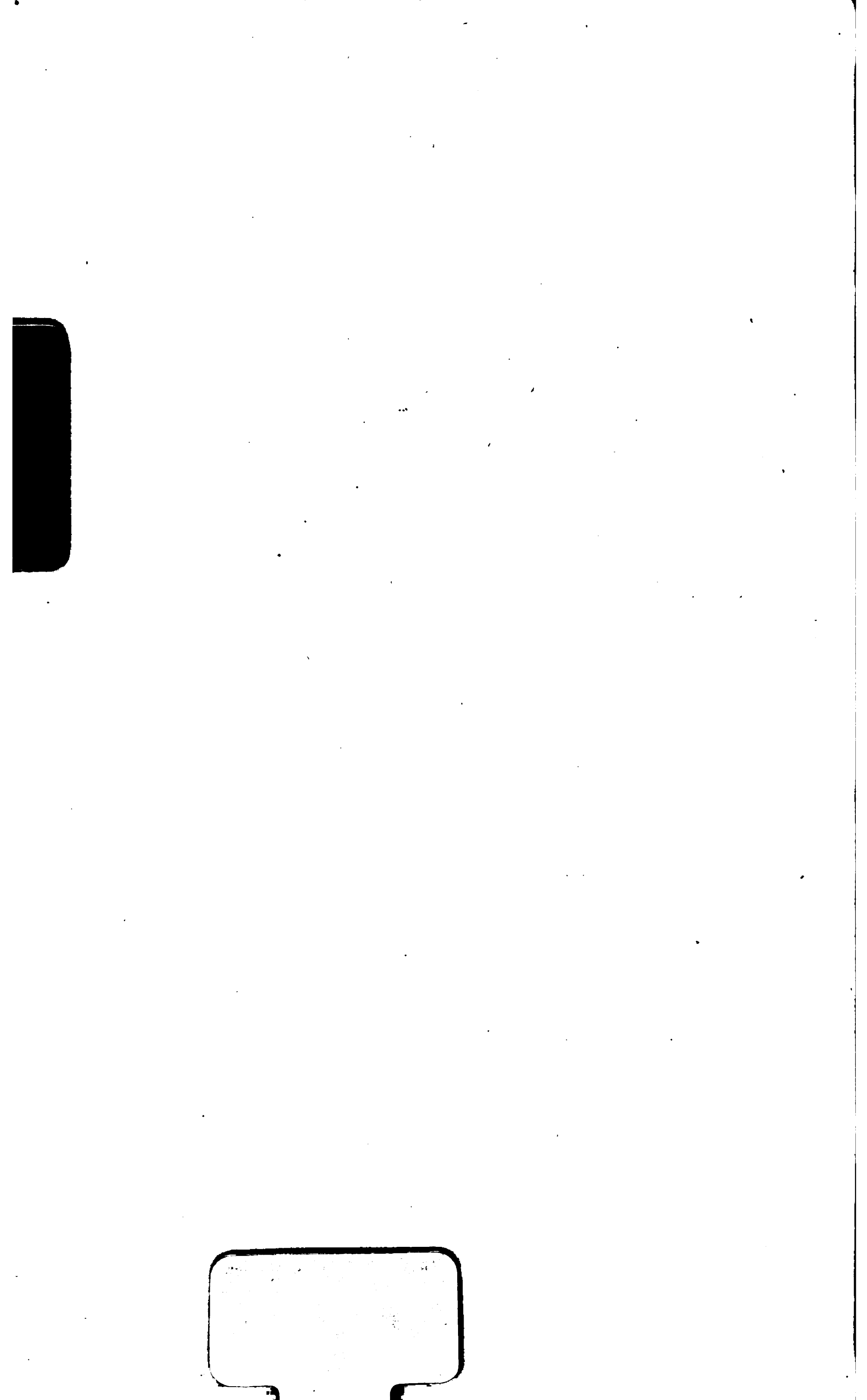




COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

—

1843.



COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CLASSIFICATION DES FAITS.

CHRONOLOGIE LITIGIEUSE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

CHRONOLOGIE LITIGIEUSE.

PREMIÈRE LEÇON.

TEMPS ANTÉGÉNÉSIQUES.

Messieurs, lorsqu'en histoire nous manquons de relations originales, de monuments authentiques et même de traditions uniformes, la vraie science rencontre là ses limites naturelles, et l'érudition, s'emparant de ces vides, les remplit par des hypothèses. Dès que vous savez qu'on a écrit plusieurs volumes sur une question de chronologie, vous en pouvez conclure qu'elle n'est pas résolue, et qu'elle restera insoluble tant qu'on ne trouvera point quelque monument qui la décide. C'est parce que les documents connus ne suffisent point, qu'on nous les explique si longuement, si savamment et de tant de manières. Cependant, Messieurs, dans l'état présent des études historiques, la connaissance de ces hypothèses n'est pas indifférente; car elles se sont mêlées, dans les livres, aux faits constants, aux notions positives; il nous importe de les discerner, de les apprécier, de savoir quels en sont les

objets, les motifs, les caractères. J'espère que l'examen que nous venons de faire des divisions du temps et des sources de la chronologie simplifiera beaucoup l'exposé de ces controverses, et nous permettra de parcourir plus rapidement ce dédale, qu'il nous faut, de nécessité, traverser, pour arriver à la chronologie réelle et véritablement historique. Entre les hypothèses qui nous en séparent encore, les premières et les plus vaines sont celles qui concernent de prétendues antiquités supérieures à l'an 7000 avant l'ère vulgaire; et c'est le sujet dont je vais vous entretenir aujourd'hui.

Les Indiens remontent à plus d'un milliard d'années avant notre ère; quelques Scythes, à quatre-vingt-huit millions six cent trente-huit mille quatre cent dix-sept; les Chinois, à deux millions sept cent soixante mille; les Japonais, à deux millions trois cent soixante-deux mille cinq cent quatre-vingt-quatorze; les Chaldéens, à sept cent vingt mille; les Perses, à cent mille; les Égyptiens, à trente-six mille cinq cent vingt-cinq; les Phéniciens, à trente mille; les Étrusques, à douze mille; les Atlantes, à onze mille quarante-quatre. Chacun de ces nombres varie, comme vous le verrez bientôt, selon les traditions diverses de chacun de ces peuples; mais j'ai d'abord énoncé les termes les plus élevés, afin de mieux caractériser ce genre d'hypothèses.

Les lettres des missionnaires danois publiées par Bayer disent que, suivant les Indiens, il s'est écoulé, depuis la naissance de Brahma, dix-sept iougam, c'est-à-dire dix-sept âges. On ne raconte à peu près rien des treize premiers, sinon qu'ils ont duré ensemble plus d'un milliard d'années. « Ces premières périodes, dit

« Bailly, sont évidemment l'ouvrage de l'imagination; « on y reconnaît aisément un mensonge qu'il faut re« jeter. » En nous bornant aux quatre derniers âges ou iougam, nous trouvons que le premier a duré un million sept cent vingt-huit mille ans; le second, un million deux cent quatre-vingt-seize mille; le troisième, huit cent soixante-quatre mille, et le quatrième, quatre cent trente-deux mille. Total, quatre millions trois cent vingt mille. Je vous ai déjà parlé du dernier de ces quatre âges : on le distingue par le nom de Caliougam; il n'est point encore terminé. Il a commencé l'an 3102 avant notre ère; il est aujourd'hui à sa quatre mille neuf cent vingt-sixième année; il lui reste encore quatre cent vingt-sept mille soixante-quatorze ans à parcourir. Cette ouverture du Caliougam à trois mille cent deux ans avant J. C. a été reconnue par Fréret, d'après des calendriers ou almanachs indiens, et d'après les témoignages comparés de plusieurs voyageurs; et selon lui, ce terme est le point fixe où l'on doit commencer la chronologie indienne. Mais le *Bagavadam*, publié depuis la mort de Fréret, remonte bien plus haut, et s'il ne présente qu'un très-petit nombre de faits ou plutôt de fables sur les deux premiers de ces quatre âges, il contient de longs détails sur le troisième, savoir sur celui qui a précédé immédiatement le Caliougam. Ce troisième âge a commencé par un déluge, et a été rempli par deux races, celle du soleil et celle de la lune, composées chacune de quatre-vingt-deux générations. Bailly, après avoir rejeté comme chimériques les deux premiers âges et les quatre premières générations du troisième, trouve le surplus de la chronologie du *Bagavadam* fort admissi-

ble et conciliable avec celle qu'établit la version grecque de nos livres saints, dite des Septante : il calcule que le troisième âge indien, réduit à soixante-dix-huit générations, et les trois mille cent deux ans du Caliougam qui s'étaient écoulés avant notre ère vulgaire, n'excèdent pas ensemble six à sept mille ans. Il ajoute que les faits du *Bagavadam* ont une suite; que le troisième âge est rempli par soixante-dix-huit générations, et cela dans deux familles qui ont la même origine et la même durée; que cette conformité n'a rien d'extraordinaire; qu'au bout d'un très-long temps, le même nombre de générations a lieu en différentes familles; que s'il y a quelquefois un peu de confusion dans ces généalogies indiennes, il faut s'étonner qu'après tant de siècles, il n'y en ait pas davantage; que cette confusion même est un caractère de vérité; que le mensonge n'a pas suppléé à la mémoire et n'a pas présidé à un ordre de choses qu'il aurait rendu plus exact et plus méthodique; qu'il y a même cela de singulier que les temps anciens sont ceux où la filiation est le mieux établie; que si, depuis le commencement du Caliougam, les générations sont rarement distinguées, si le résultat en est présenté en somme, c'est que les Indiens, pendant cet espace de temps, ont été fatigués par des incursions, dérangés par des servitudes successives, et n'ont pu tenir compte des temps avec le même détail; que c'est peut-être pour ces malheurs répétés, que le quatrième âge a reçu le nom de Caliougam qui, selon un rapport de Legentil, inséré dans les Mémoires de l'académie des Sciences, signifie âge d'infortune; *iougam* voulant dire *âge*, et *cali* ou *kolée corruption* ou *calamité*.

Il y aurait beaucoup de remarques à faire sur toutes ces réflexions de Bailly, sur l'importance qu'il attache à un livre qui n'offre en effet aucune sorte de garantie ou de caractère historique; qui se divise en deux parties, la première narrative et la seconde prophétique, comme s'il avait été composé entre les faits qu'il raconte et ceux qu'il prédit; qui, de tous ces faits plus ou moins vagues, surnaturels ou extraordinaires, ne forme qu'un recueil confus, et point du tout une histoire; duquel enfin on est obligé de retrancher deux âges et le commencement du troisième, pour en réduire la chronologie à une mesure proposable. Quoi qu'il en soit, voici comment on s'arrange avec ces deux premiers âges, quand on ne veut pas les tenir pour nuls.

Ici nous avons besoin de nous retracer sommairement quelques notions qui se sont présentées à nous, lorsque nous nous occupions des années et des cycles. Vous vous souvenez que les Indiens, au moins ceux de Siam, ont deux années : l'une civile et lunaire, qui commence au solstice d'hiver, ou qu'on y ramène par des intercalations; l'autre astronomique et solaire, qui s'ouvre à l'équinoxe du printemps. Vous savez que leur zodiaque se divise, d'une part, en vingt-sept ou vingt-huit constellations, qui correspondent aux vingt-sept jours un tiers du mois lunaire sidéral; de l'autre, en douze signes ou maisons du soleil; qu'à travers l'une et l'autre année, court la période hebdomadaire, dont les jours sont distingués, comme en Occident, par les noms des sept planètes; que leur année solaire tropique paraît calculée sur le pied de trois cent soixante-cinq jours, cinq heures, cinquante minutes; et que

néanmoins leur langage, leurs usages et leurs calculs supposent quelquefois une année de trois cent soixante jours : à cet égard, il s'en faut que nous connaissions parfaitement leur théorie et leur pratique. Le livre second du *Bagavadam* contient le détail de tous les intervalles de la durée, depuis une année entière jusqu'aux plus imperceptibles divisions du jour. Nous y avons vu que quinze jours forment un paccham, et deux paccham, un mois des hommes, qui n'est qu'un jour pour les génies ou les dieux; que deux mois font un roudou, trois roudou un aianam, et deux aianam une année, qui n'est encore pour les dieux qu'un jour : d'où l'on conclut que le mot de jour peut s'appliquer chez les Indiens à un jour naturel, à un mois, à une année entière; et même que le mot *an* est susceptible aussi de ces trois significations. Le demi-mois ou paccham, qui est chez eux l'une des mesures du temps les plus vulgaires, a pu être encore dans l'Inde une espèce d'an, ce dernier mot étant générique pour toutes les sortes de révolutions et de périodes, et par conséquent applicable tant au roudou, espace de soixante jours, qui a servi de mesure chez plusieurs peuples, qu'à l'aianam ou semestre, autre mesure employée pareillement chez quelques nations. En vous exposant ces hypothèses, que le *Bagavadam* suggère, je vous faisais observer combien elles sont commodes. Car voilà que l'an indien équivaudra à trois cent soixante-cinq jours, ou à trois cent soixante, ou à cent quatre-vingts, ou à soixante, ou à quinze, ou à sept, ou à un seul ; on sera bien malheureux s'il ne se trouve pas quelqu'un de ces comptes qui convienne aux quatre âges, ou même aux dix-sept âges de la chronologie indienne,

Wishnou s'étant incarné pour la neuvième fois dans le Caliougam, à une époque qui n'est pas très-bien connue, on a besoin, comme le remarque Fréret, des trois iougam précédents pour y placer les huit premières incarnations de ce dieu. Or cet effrayant espace de trois millions huit cent quatre-vingt-huit mille ans, que ces trois iougam auraient duré avant le Caliougam, si l'on s'en tenait au premier aperçu, va se réduire à des termes plus convenables, au moyen d'un commentaire sur un passage du livre III du *Bagavadam*. Il y est dit que trois cent soixante ans des hommes font une année divine; que le premier âge fut composé de quatre mille ans divins, plus huit cents ans humains; le second, de trois mille ans divins, plus six cents ans des hommes, et le troisième, de deux mille ans divins, plus quatre cents. N'est-il pas, dit-on, bien naturel de penser que les ans humains ne sont que des jours, et que pour avoir de véritables années, ce sont les nombres divins qu'il faut prendre? Mais il reste pourtant trois difficultés. D'abord trois cent soixante jours ne font point une année, à moins que nous ne revenions au système de ceux qui prétendent qu'il en était ainsi avant le déluge. En second lieu, les années divines sont encore ici trop nombreuses, car le total serait de dix mille huit cents, auxquels il faudrait joindre les trois mille cent deux premières années du Caliougam, avant d'arriver au commencement de notre ère vulgaire. L'excédant sur la supputation des Septante serait d'environ sept mille. Troisièmement, le *Bagavadam*, qui suit dans la mesure des âges une progression arithmétique, dont la différence est de mille deux cents ans, en donne deux

mille quatre cents au troisième, et n'en adjuge que mille deux cents au quatrième, qui est le Caliougam. Or ce dernier nombre est de beaucoup trop petit pour s'accorder avec les traditions anciennes, avec les relations des voyageurs, avec les calculs de Fréret : le Caliougam a commencé il y a déjà quatre mille neuf cent vingt-six ans tropiques, et il en doit durer encore quatre cent vingt-sept mille soixante-quatorze.

Suivant une tradition indienne, la vie humaine a été dans le premier âge de cent mille ans; dans le second, de dix mille; dans le troisième, de mille, et dans le quatrième, de cent. C'est ici la progression géométrique décuple, décroissante. S'il y a un cinquième âge, les hommes n'y vivront que dix ans, et au sixième, qu'un seul. Mais, à ne prendre que les quatre âges, et à ne supposer en chacun qu'une seule génération, c'est déja cent onze mille cent ans que le calcul indien donnerait au monde. Une autre tradition chez le même peuple fait décroître d'âge en âge la vie humaine selon la progression arithmétique quatre cents, trois cents, deux cents et cent. On remarque ailleurs des progressions moins régulières et par là plus vraisemblables, mais qui ne serviraient guère davantage à éclairer la chronologie. Nous ne serons pas plus avancés lorsqu'en examinant et en comparant les grands nombres d'ans humains que les Indiens assignent à leurs quatre âges, nous aurons observé que chacun de ces nombres est un multiple de vingt-quatre mille, c'est-à-dire de la période équinoxiale; que cette période est comprise dix-huit fois dans les quatre cent trente-deux mille du Caliougam, trente-six fois dans le troisième âge, cinquante-quatre fois dans

le second et soixante-douze dans le premier. Outre que le cycle qui ramène un équinoxe au premier degré d'une même constellation zodiacale, n'est pas exactement de vingt-quatre mille années, une seule révolution de ce genre dépasse les limites de l'histoire connue : que penser d'un système qui en compterait déjà cent soixante-deux accomplies? Ceux qui, transformant les ans humains en jours, ne trouvent dans les quatre âges que douze mille ans divins et réels, font remarquer que ce nombre de douze mille est précisément la moitié de cette même période : mais qu'y aurait-il à conclure de cette observation, qui d'ailleurs repose sur une hypothèse incompatible avec ce que nous savons de l'étendue beaucoup plus grande attribuée au Caliougam? Non, Messieurs, je ne crois pas qu'il y ait ici autre chose à reconnaître que l'incohérence et l'absurdité de toutes ces traditions. Les livres qui les exposent sont extrêmement nouveaux, par rapport à de si lointaines antiquités; ils sont instructifs, comme des monuments de l'état des croyances ou des doctrines aux temps où ils ont été composés : ils montrent à quel point il est facile de répandre au sein d'un peuple les fables les plus grossières, d'accréditer les plus déraisonnables systèmes; mais ils ne sauraient être pour nous des sources de connaissances chronologiques, en ce qui concerne des siècles antérieurs à l'époque où ils ont paru. Ces siècles d'ailleurs, ils les laissent à peu près vides de faits et même de fictions : où il n'y a point de monuments, point de récits, point d'histoire, il n'y a pas non plus de chronologie; et, comme l'a pensé Fréret, tout serait chimérique dans la partie des annales indiennes qui remonterait au delà de trois mille

cent deux ans avant notre ère, c'est-à-dire au delà de l'ouverture du Caliougam.

Laissons donc les livres sanscrits établir avant ce terme une longue suite de générations, d'émanations, d'incarnations et de métamorphoses; reculer à une distance infinie la création du monde par Brahma; faire naître de lui, en ce même temps, Wishnou et Shiva ou Iswara, et les lui associer, à peu près comme les Grecs adjoignent à leur Jupiter Neptune et Pluton; compter, après le règne de Brahma, six Menous, qui émanent de lui et qui gouvernent successivement l'Inde jusqu'à un déluge universel; leur donner pour successeur un septième Menou, qui aurait lui-même précédé notre ère de plus de trois millions d'années. On a pu trop facilement accréditer de pareilles fictions, chez presque tous les peuples orientaux; elles exerçaient leur imagination et flattaient leur orgueil. Ne soyons surpris, ni de l'autorité qu'ont acquise chez les Indiens les déplorables livres qu'ils appellent sacrés, ni même des hommages que de savants Européens ont quelquefois rendus à la prétendue sagesse de certaines parties de ces livres; l'habitude et l'ignorance, et la science même produisent de telles illusions, à l'égard des choses qui se disent antiques. Il a toujours suffi, pour déguiser l'absurdité des cosmogonies et des théogonies, de les placer à une hauteur de plusieurs milliers de siècles : beaucoup d'esprits ont un secret penchant à se figurer que des origines si lointaines recèlent de profonds mystères. Toujours doivent-elles rester étrangères à la chronologie, si la chronologie aspire à devenir, je ne dis pas exacte et rigoureuse, mais tant soit peu raisonnable.

Je ne m'arrêterai point aux Scythes, nom commun à plusieurs peuples septentrionaux, à l'un desquels on attribue une ère de quatre-vingt-huit millions six cent trente-huit mille quatre cent dix-sept années. Le voyageur Pallas croit avoir retrouvé, au nord de l'Imaüs, une peuplade scythique ou sibérienne, depuis longtemps perdue, et à qui ses traditions donnent une origine antégénésique. Les Scythes occidentaux ou Sarmates, les septentrionaux Tatars ou Tartares, les méridionaux voisins de la Perse, les orientaux voisins de la Chine, s'attribuaient de pareilles antiquités, mais sans en mesurer uniformément l'étendue. Chez les Chinois eux-mêmes, les traditions de ce genre ont fort peu de précision.

Fréret n'hésite point à rejeter tout ce que les traditions chinoises supposent d'antérieur à Fo-Hi ou Fou-Hi, fondateur de cet empire vers l'an 3331 avant J. C., selon l'opinion commune; et même il retarde ce Fo-Hi de huit à neuf siècles; il le croit postérieur à l'an 2639. « Je ne m'arrêterai pas, dit-il, à l'examen de ces temps fabuleux qui, chez les Chinois de « même que chez toutes les autres nations, précèdent « les temps historiques. Je me contenterai d'observer, « en général, que les énormes durées qu'assignent les « Chinois modernes aux temps fabuleux de leur his- « toire, n'ont guère d'autre fondement que des spé- « culations cabalistiques sur les propriétés de certains « nombres, ou qu'elles marquent tout au plus des pé- « riodes astronomiques imaginées pour donner les con- « jonctions des planètes dans certaines constellations, « conjonctions que les astronomes chinois prenaient « volontiers pour l'époque de leurs tables. »

Le père Gaubil, dans son *Traité de la chronologie chinoise*, assure qu'à la Chine même cette antiquité démesurée n'est admise que par certains sectateurs de Tao, lesquels, en effet, remontant à deux millions sept cent soixante mille ans ou à deux cent vingt-sept mille six cents, divisent cet espace en dix périodes et ne placent Fo-Hi que dans la neuvième. Il y en a qui, en laissant Fo-Hi dans ce neuvième âge, le font encore antérieur de vingt et un mille cent trente ans à l'ouverture de notre ère.

Fourmont l'aîné, qui attribue une très-grande exactitude aux annales chinoises à partir de Fo-Hi, n'admet non plus rien de ce qui précède le règne de ce prince. Voltaire, qui a fort vanté la simplicité de ces annales, dans lesquelles, dit-il, on ne voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune de ces fourberies politiques que nous reprochons aux fondateurs des autres États, s'abstient aussi de remonter plus haut que Fo-Hi, et se borne d'ailleurs à dire que cet empereur régnait plus de vingt-cinq siècles avant l'ère vulgaire. Seulement, comme il est dit qu'il avait réuni quinze royaumes sous sa puissance, Voltaire en conclut que ce pays était depuis longtemps peuplé, policé, partagé en plusieurs principautés : « Jamais, ajoute-t-il, un « grand État ne s'est formé que de plusieurs petits : « c'est l'ouvrage de la politique, du courage et surtout « du temps ; il n'y a pas une plus grande preuve d'an« tiquité. » On argumente aussi du terme où étaient dès lors arrivés en Chine les arts, les lois, les sciences, terme au delà duquel ce peuple n'a fait, depuis, jusqu'à Confucius, aucun progrès sensible, et qu'il n'a pas dépassé de beaucoup dans les âges suivants. Ces

réflexions tendent à établir qu'il était déjà fort ancien avant Fo-Hi. Mais, dans tous les cas, il resterait, en remontant de ce règne à la sept millième année avant notre ère, un intervalle d'environ quatre mille ans, plus que suffisant pour le développement de l'instruction et de la civilisation chinoise. Or nous ne parlons encore que des traditions relatives à une plus haute antiquité.

Les Chinois, quoi qu'en dise Voltaire, ne manquent point de légendes fabuleuses. Fo-Hi, par exemple, n'est-il pas né miraculeusement? N'a-t-il point un corps de serpent surmonté d'une tête d'homme? Ne lui donne-t-on pas des prédécesseurs qui remplissent des milliers de siècles? Ne l'élève-t-on pas quelquefois lui-même à plus de vingt et un mille ans avant Jésus-Christ? Scaliger, à la fin de notre seizième siècle, dit que, selon les rapports des voyageurs, les Chinois comptent plus de quatre-vingt mille ans depuis le commencement du monde. Ulugh-Begh, prince persan, célèbre par ses connaissances astronomiques et chronologiques, et qui avait fait une étude particulière des cycles chinois, nous apprend que l'an de l'Hégire 847, 1444 de notre ère, était, d'après ces cycles, l'an 88,639,860 de la Chine : nombre précisément égal à l'ère scythique dont j'ai fait mention, puisqu'il n'y ajoute que les quatorze cent quarante-trois ans écoulés depuis l'ouverture de la nôtre. A la vérité, les missionnaires jésuites ne font partir les périodes sexagénaires ou de soixante ans, usitées en Chine, que du règne de Hoang-Ti, vers l'an 2697 avant J. C.; mais, ainsi que Renaudot le remarquait, ce commencement, inconnu aux Chinois, est entièrement de l'invention des Européens. Ce sont les abrégés et les traductions des chroniques chinoises qui

ont réduit, pour nous, l'espace des temps à des mesures qui nous conviennent; et il y a ici deux points qui peuvent nous sembler également certains; l'un, que les traditions chinoises dépassent de beaucoup ces mesures; l'autre, que la saine critique n'a rien trouvé qui pût supporter l'examen dans les hypothèses qui attribuent à ce peuple plus de trois à quatre mille ans d'existence avant J. C.

Le tableau chronologique qui se trouve à la tête de l'*Histoire de la Chine* du père Maillac nous présente trois familles royales qui se succédèrent : 1° les rois du ciel qui, au nombre de treize, régnèrent chacun dix-huit mille ans; 2° onze rois de la terre, dont chacun occupa le trône aussi durant dix-huit mille ans. Ces deux familles remplissent un espace de quatre cent trente-deux mille années; la troisième fut celle des rois des hommes, qui se continua par un très-grand nombre de générations. C'est à la suite de cette troisième race qu'arrive Fo-Hi, l'an 2953 avant notre ère, selon Maillac.

« Les Japonais, dit Kœmpfer, ne peuvent souffrir « qu'on les fasse descendre des Chinois, ni d'aucun peu- « ple voisin; c'est, selon eux, une insulte et un outrage « sanglant qu'on leur fait. Ils disent qu'ils ont pris leur « origine dans l'enceinte même de leur pays, quoiqu'ils « ne soient pas sortis de la terre : ils s'attribuent une « naissance bien plus noble et plus relevée; car ils se « croient descendus de leurs dieux, qu'ils ne regardent « néanmoins pas comme éternels, mais comme sortis « du chaos par un pouvoir invisible. » Ces dieux sont des esprits célestes, au nombre de sept, qui ont régné successivement sur le Japon, pendant un nombre de

siècles que la plus longue série de chiffres ne saurait exprimer. Les quatre premiers de ces esprits ont vécu célibataires; les trois autres se sont mariés; et le dernier a engendré la race des esprits terrestres ou dieux-hommes, qui, au nombre de cinq, ont successivement occupé le trône. Leurs règnes n'ont point été, à beaucoup près, aussi longs que ceux des esprits célestes. Le premier des dieux-hommes n'a gouverné l'empire que pendant deux cent cinquante mille ans : ses quatre successeurs ont passé un peu moins rapidement sur la terre; mais la durée totale des cinq règnes n'est que de deux millions trois cent quarante-deux mille trois cent soixante-sept ans, qui se terminent vers l'an 2000 avant notre ère. Les traditions japonaises placent, à côté de chacun de ces cinq monarques, l'empereur de la Chine contemporain; ce qui assure à cet autre empire une semblable durée. Voilà, selon Kœmpfer, tout ce que les Japonais savent de l'ancien état de leur pays, par une tradition que les sages d'entre eux sont les premiers à *reconnaître pour suspecte*, si elle n'est pas tout à fait fabuleuse. Mais tous s'accordent à faire profession d'un grand respect pour Isanagui, le septième des rois célestes, et pour Isanami son épouse. Le droit des empereurs ecclésiastiques héréditaires est fondé sur ce qu'ils descendent en droite ligne du fils aîné d'Isanagui et d'Isanami.

Le seul exposé de ces traditions japonaises, chinoises, scythiques et indiennes, suffit, je crois, pour en montrer l'absurdité : non-seulement la chronologie réelle de ces peuples ne remonte point au delà de sept mille ans avant l'ère chrétienne, mais elle ne pourrait commencer dans l'Inde qu'avec le caliougam, l'an 3102

avant cette ère; en Chine, qu'à l'an 3331; au Japon, que vers l'an 2000. Nous avons maintenant à considérer les hypothèses antégénésiques des Chaldéens, des Perses et des Égyptiens.

Lorsque Alexandre prit Babylone, les Chaldéens se vantèrent devant lui d'avoir des observations astronomiques qui remontaient à quatre cent soixante-dix mille ans : c'était, selon Cicéron, trop de folie ou trop de vanité. *Condemnemus Babylonios aut stultitiæ aut vanitatis.... qui quater centum et septuaginta millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa ostendunt, et mentiri judicemus, nec seculorum reliquorum judicium, quod de ipsis futurum sit, pertimescere.* Au fond, les Chaldéens avaient assez cultivé la science des astres pour avoir une série, non d'observations proprement dites, mais de calculs appliqués à un long enchaînement de périodes; car, dès qu'une fois le cours régulier des corps célestes est connu, on peut également ou le prévoir pour les temps futurs, ou le replier sur les temps passés à des distances indéfinies bien plus longues que l'histoire. Peut-être était-ce là tout ce que les astronomes chaldéens voulaient dire au grand Alexandre, en parlant de quatre cent soixante-dix mille ans. Mais les historiens ont attribué aux annales antédiluviennes de ce peuple une durée exprimée par le nombre de quatre cent trente-deux mille, le même que nous avons déjà rencontré à la Chine et dans l'Inde. Abydène et Alexandre Polyhistor, en évaluant les cycles de la Chaldée, disent que le sossos est de soixante ans, que le néros est décuple du sossos, le saros sextuple du néros; et comme Bérose compte cent vingt sares révolus avant le déluge, il en

résulte précisément quatre cent trente-deux mille années antédiluviennes. Au commencement de cette période, le monde avait été arraché à l'empire d'Omorca, c'est-à-dire tiré du chaos par une intelligence suprême, nommée Bel ou Baal, principe de l'ordre universel. Toutes les nations étaient descendues d'un seul homme, appelé Alorus, que Bel avait formé et animé d'un souffle ou esprit divin. Dix générations, nombre à remarquer parce qu'il se rencontre à l'entrée des traditions de plusieurs anciens peuples, dix générations s'étaient succédé, quand Bel, pour punir les hommes de leur corruption, les fit tous périr par un déluge dont il préserva pourtant Xisuthrus et sa famille. Cette famille repeupla la terre.

Un premier moyen de réduire ces quatre cent trente-deux mille ans est d'observer que Bérose ne fixe point la durée du sare; que ce sont Abydène et Alexandre Polyhistor qui l'évaluent à trois mille six cents, et que Suidas le limite à dix-huit années lunaires, à deux cent vingt-deux lunaisons, en sorte que la totalité des cent-vingt sares indiqués par Bérose ne serait que de deux mille deux cent vingt ans tropiques, ou plus exactement de deux mille cent soixante seulement, comme l'a observé Fréret. Or ces deux nombres, deux mille deux cent vingt ou deux mille cent soixante, seraient admissibles pour exprimer l'intervalle entre la création et le déluge.

On a proposé deux autres manières de resserrer les quatre cent trente-deux mille ans babyloniens. L'une consiste à n'entendre ici par le mot an qu'une lunaison, attendu que dans les premiers âges c'était la plus commune mesure du temps; mais, en prenant ainsi le

douzième de quatre cent trente-deux mille, on a trente-quatre mille neuf cent vingt-huit; c'est beaucoup moins, et cependant c'est encore trop, c'est cinq fois plus qu'il ne convient à notre chronologie sacrée. Le dernier expédient, qui est de transformer les années en jours, a le défaut contraire, qui est de ne laisser entre la création et le déluge que mille cent quatre-vingt-deux ans juliens ou mille deux cent dix-neuf ans lunaires, ce qui n'est point assez. Deux moines égyptiens dont je vous ai parlé, Anien et Panodore, ont imaginé cette explication au temps de l'empereur Arcade; et, pour en sauver les inconvénients, ils ont ajouté à ces mille deux cent dix-neuf ans une prétendue période que le livre apocryphe d'Énoch remplit par les égrégores, c'est-à-dire par les générations d'hommes nés des anges et des femmes. Le Syncelle nous apprend que ces deux moines se félicitaient fort de cette découverte, et qu'ils se moquaient d'Eusèbe, à qui elle avait échappé. Eusèbe a été au contraire fort justement loué de n'avoir point mêlé, aux récits conservés par la foi chrétienne, un livre que l'Église a rejeté comme fabuleux, et dans lequel on ne peut chercher que des sujets de romans ou de poëmes, ainsi que l'a fait l'auteur anglais des *Amours des anges*.

Ajoutons avec Fréret que le sare chaldéen, tel qu'il deviendrait par les explications de Panodore, perdrait tout caractère astronomique, toute correspondance avec le retour de certains états du ciel; tandis qu'il est fort probable ou même certain que les Chaldéens n'ont employé, même civilement, que des périodes indiquées par l'étude des mouvements célestes. Du moins, les deux cent vingt-deux lunaisons auxquelles Suidas ré-

duit chacun de leurs cent vingt sares antédiluviens s'identifiaient, par une correction légère, avec un sare astronomique de deux cent vingt-trois mois lunaires, dont nous savons, par Géminus et par Pline, qu'ils ont fait usage, et qui ramenait à peu près le retour simultané des révolutions lunaires et solaires.

Toutefois nous sommes obligés d'avouer qu'on a pu quelquefois appliquer le nom d'an à une seule journée; car en voici un exemple que Bailly a remarqué: Callisthène, cité par Simplicius, bornait à mille neuf cent trois ans avant le siècle d'Alexandre, le cours des observations astronomiques des Chaldéens, tandis qu'Épigène le portait, selon Pline, à sept cent vingt mille. Or, il n'y a qu'à supposer que ce dernier nombre n'exprime que des jours; il équivaudra à mille neuf cent soixante et onze années solaires; et pourvu qu'Épigène ait fait son calcul soixante-huit ans après celui de Callisthène, les deux résultats s'accorderont à merveille. Mais s'il convient de réduire à mille neuf cent soixante et onze ans le temps compris entre le déluge et Épigène, la réduction des temps antédiluviens à mille cent quatre-vingt-deux, qui s'opérerait par la même méthode, raccourcirait trop l'espace que réclament ici presque toutes les traditions antiques. En admettant donc, à l'égard du nombre exprimé par Épigène, la traduction des années en jours, on est forcé de prendre la période antérieure de quatre cent trente-deux mille, non pour des jours, mais pour des lunaisons, quoiqu'il y ait sans contredit quelque inconvénient ou quelque irrégularité à changer ainsi de mesure, à donner deux sens si divers au même genre d'expressions.

Voltaire incline ici pour les plus fortes hypothèses. « Il est clair, dit-il, que si les Chaldéens n'avaient « existé sur la terre que depuis 1900 avant notre « ère (il fallait dire avant Alexandre), ce court espace « ne leur eût pas suffi pour trouver une partie du « véritable système de notre univers; notion étonnante, « à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. « Aristarque de Samos nous apprend que les sages de « Chaldée avaient connu combien il est impossible que « la terre occupe le centre du monde planétaire; qu'ils « avaient assigné au soleil cette place, qui lui appar« tient; qu'ils faisaient rouler la terre et les autres pla« nètes autour de lui, chacune dans un orbe différent. « Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des « yeux est si puissante, l'asservissement aux idées re« çues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un « peuple qui n'aurait eu que mille neuf cents ans eût « pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui con« tredit les yeux et qui demande la théorie la plus « approfondie. Aussi les Chaldéens comptaient quatre « cent soixante-dix mille ans; encore cette connaissance « du vrai système du monde ne fut en Chaldée que le « partage du petit nombre des philosophes. C'est le « sort de toutes les grandes vérités, et les Grecs, qui « vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, « qui est le système des enfants. Quatre cent soixante« dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui « sommes d'hier, mais c'est bien peu de chose pour « l'univers entier. Je sais bien, poursuit Voltaire, que « nous ne pouvons adopter ce calcul, que Cicéron « s'en est moqué, qu'il est exorbitant... mais encore « une fois, il est impossible que les hommes soient par-

« venus, en mille neuf cents ans, à deviner de si éton-
« nantes vérités. »

D'abord, à ces mille neuf cents ans avant Alexandre, il y aurait lieu d'en ajouter plus de mille neuf cents autres, antérieurs au déluge, durant lesquels les Chaldéens prétendaient avoir acquis déjà des connaissances astronomiques, transmises, dit-on, aux âges suivants par la famille échappée à cette catastrophe. Mais après tout, n'est-ce donc rien que dix-neuf siècles pour le développement des idées humaines? Sans doute il peut arriver qu'on ne fasse aucun progrès durant tout cet espace : mais lorsqu'on en fait réellement, est-il bien sûr que mille neuf cents ans ne suffisent point pour acquérir des connaissances d'un ordre un peu élevé, même pour deviner le vrai système du monde, en supposant que les Chaldéens soient parvenus en effet à cette découverte? L'Europe, au milieu du moyen âge, était assurément redevenue bien barbare; des erreurs grossières l'avaient reculée fort au delà de la simple ignorance : elle était loin du terme qu'elle a, depuis, atteint dans le cours de quatre siècles. Il est vrai qu'à mesure que l'instruction renaissait dans son sein, elle retrouvait les monuments de la science antique, et pouvait ainsi se replacer assez rapidement au niveau des connaissances autrefois acquises. Mais il ne lui était pas si facile d'y trouver le système général du monde, tel que l'établissent les découvertes de Copernic, de Kepler et de Newton. Il nous est donc fort permis de croire que quatre mille ans avant notre ère, cinq mille, sept mille, s'il le faut, suffisent pleinement à tous les progrès que les Chaldéens ont pu faire; et certes, il n'y a aucune nécessité de supposer

que cette nation remonte à des temps antégénésiques ; ses traditions ne les rempliraient que par des fables ou même que par des chiffres.

Il reste, pour les temps postérieurs, d'assez graves difficultés dans la chronologie chaldéenne. Quelques auteurs modernes, et particulièrement le président de Brosses, ont essayé d'éclaircir les rapports de Bel avec Nemrod, de la tour de Babel avec l'observatoire construit par Bélus : une partie de ces recherches est consignée dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Nous en recueillerons, dans l'une de nos prochaines séances, les résultats chronologiques; aujourd'hui, nous n'avions qu'un seul point à examiner, savoir, s'il y a lieu de reporter au-dessus de 7000 avant J. C. le commencement des annales chaldéennes. Or, selon les tableaux qu'Apollodore, Abydène et Jules Africain empruntent de Bérose, ce peuple ne comptait du chaos au déluge, d'Alorus à Xisuthrus, que dix générations, pour lesquelles un espace de vingt à trente siècles est plus que suffisant, fallût-il y comprendre avant la naissance d'Alorus, l'histoire de l'amphibie Oannès, les établissements civils créés par cet étrange fondateur, les lois qu'il a faites, et les livres qu'il a écrits, selon Alexandre Polyhistor, sur l'origine des choses et sur la politique. Par tous ces motifs, nous relèguerons au rang des pures chimères les quatre cent trente-deux mille, ou quatre cent soixante-dix mille, ou quatre cent soixante-treize mille, ou quatre cent quatre-vingt mille, ou sept cent vingt mille ans d'antiquité, diversement attribués aux Chaldéens.

Les Perses, à s'en tenir à quelques-unes de leurs

traditions, ne prétendaient pas à une antiquité plus haute que l'époque assignée parmi nous à Noé, ou par la plupart des Chinois à Fo-Hi. Mais d'autres doctrines persanes reproduisent deux idées que nous avons déjà remarquées ailleurs: celle des quatre âges, comme dans l'Inde; et celle de deux premières dynasties de dieux et de demi-dieux, comme au Japon et à la Chine. Les quatre âges des Perses ne contiennent point d'innombrables séries d'années : ils se bornent à cent mille ans au plus, quelquefois à vingt mille, ordinairement à douze mille, dont la moitié seulement aurait précédé ou le déluge ou le premier roi-homme, Caiumarath, Caiomorth ou Caimorth, personnage correspondant ou à l'Alorus des Chaldéens ou à Xisuthrus; car ce point et, à plus forte raison, les articles antérieurs sont demeurés fort obscurs. En général, ces antiquités sont regardées comme romanesques, même chez les Persans, qui ne les admettent point dans leurs histoires proprement dites. Du reste, aux temps où la critique n'était pas si sévère, on disait que Caiumarath, sorti de la patte d'un taureau, avait régné mille ans avant d'être tué par les créatures d'Arimane, et l'on étendait à plus d'un siècle le règne de chacun de ses trente-six successeurs. Ce calcul reporterait Caiumarath à plus de sept mille ans avant notre ère vulgaire. Car sa dynastie, dite des Pichdadiens, s'éteint bien longtemps avant Alexandre : elle est séparée de l'époque de ce conquérant par une dynastie des Kêaniens, dont le dernier, nommé Alskander, serait, au dire de quelques historiens persans, le roi de Macédoine lui-même. Mais, avant Caiumarath, se placent deux prétendues dynasties surnaturelles, qui remplissent les deux pre-

miers des quatre âges. La plus ancienne est celle des Dives ou dieux, et l'autre est celle des Péris ou Féris, dont le nom a paru avoir des rapports à la fois avec celui des Perses et avec celui des Fées, le changement de la lettre P en F étant fort ordinaire. Bailly veut absolument conserver dans l'histoire quelques vestiges des Péris et même des Dives : il s'en explique en ces termes : « Les historiens exacts les rejettent de l'histoire « authentique ; mais, de ce que ces faits sont sans preu- « ves, il ne s'ensuit pas qu'ils soient sans réalité ; et il « est très-possible qu'en les appuyant de plusieurs tradi- « tions réunies, on supplée au défaut de preuves et qu'on « les rende dignes de figurer parmi les faits historiques, « surtout pour les temps anciens, où la critique doit être « moins difficultueuse et où la philosophie doit se con- « tenter de faits probables. Si la mention des Péris ne se « trouve que dans les romans persans, il ne s'ensuit « pas que cette mention soit fausse. Les romans n'ont « pas été dans les premiers temps ce qu'ils sont aujour- « d'hui, des aventures inventées et attribuées à des « personnages imaginaires. Les hommes des premiers « temps de la société n'auraient point écouté des men- « songes puérils. Leur premier soin a été de conserver « des vérités..... Lorsque l'obscurité a couvert les temps « passés, il n'est resté dans la mémoire que des noms « célèbres et des faits confus. L'imagination a suppléé « à ce qui a été oublié, le goût du merveilleux a mêlé « de brillants mensonges à des vérités antiques..... « Nous avons des romans de cette espèce, où les noms « et les faits principaux sont vrais, où quelques vérités « de l'histoire ont été conservées. Tels sont ceux des « chevaliers de la Table ronde et des douze pairs de

« Charlemagne, les romans de Pharamond et de Cléo-
« pâtre de la Calprenède. On ne peut révoquer en
« doute les héros de ces romans, quoiqu'on ne croie
« point à leurs aventures imaginaires. Il en est à peu
« près de même des anciens livres où il est question des
« Péris... Mézerai, dans son *Avant-Clovis,* rapporte les
« conjectures de quelques auteurs sur l'origine des
« Francs et il ajoute : Je sais que tout ce narré est
« plein de fables et d'anachronismes; mais je suis per-
« suadé qu'il n'y a guère de vieux conte qui n'ait quel-
« que fondement dans la vérité, et que c'est l'aimer en
« effet que de la chercher jusqu'au milieu des erreurs
« et des fausses circonstances, à dessein de l'en dégager.
« Nous pensons comme Mézerai (poursuit Bailly), et
« nous croyons qu'il peut y avoir quelque vérité dans
« les traditions antérieures à Caiumarath, comme dans
« celles des temps plus anciens que Clovis; et nous
« croyons être suffisamment fondé à regarder les Dives
« et les Péris comme d'anciens rois qui ont précédé les
« temps historiques de la Perse. »

On ne peut écarter, sans examen, des réflexions si recommandées par le nom, le savoir et le mérite éminent de leur auteur. Mais d'abord, y a-t-il en effet quelque parité entre un temps aussi voisin de nous que celui de Clovis, et les deux premiers âges du monde, de trois mille ans chacun, qui auraient précédé Caiumarath, c'est-à-dire le déluge ou même Adam? Et d'ailleurs Mézerai ne pousse-t-il pas un peu loin l'indulgence pour les vieux contes, lorsqu'il dit que ceux qui concernent l'origine des Francs ont *quelque fondement dans la vérité?* Avons-nous quelque motif raisonnable de croire que les Francs descendent de Francus, fils

d'Hector? Cela, dit-on, est possible : il l'est bien davantage que ce soit une pure fiction; et lorsque Bossuet dit que le nom de Francs montre qu'ils étaient unis par l'amour de la liberté, il est fort permis de s'arrêter à cette explication comme à la plus judicieuse et à la plus honorable. Toutefois il est certain qu'un mince fond de vérité peut se trouver recélé et pour ainsi dire enseveli dans les fables ou traditions vulgaires. Mais il s'agit en ce moment bien moins d'histoire que de chronologie; et nous ne pouvons ignorer que c'est surtout l'ordre des temps que la mythologie dérange. On a lieu de présumer que les légendes des dieux et demi-dieux de l'Égypte et de la Grèce renferment et voilent des faits historiques, que certains traits de la vie de quelques hommes célèbres y sont mêlés à des notions cosmogoniques ou astronomiques, à des allégories physiques ou morales. Ce qui, par la nature même de ces fictions, y demeure essentiellement faux ou au moins vague, c'est la succession des époques; l'imagination a transporté les faits et les hommes à toutes les distances qui ont convenu à ses caprices. Quand les êtres mythologiques viennent se confondre avec des personnages réels, les astres avec les rois, les terres avec les reines, les fleuves avec les héros, comment fixer des dates à trois mille, à six mille ans avant le commencement de nos plus lointaines annales? Au surplus, Bailly raisonne ici comme si nous avions réellement une histoire, un roman des Péris ou des Dives; comme s'il existait, sur ce qui les concerne, un corps de légendes : il n'y a qu'un système général, qui se réduit à dire que les Dives étaient des dieux qui ont précédé les Péris, et que les Péris étaient des génies

qui ont précédé Caiumarath. Et si, comme le demande Bailly, nous retranchons le surnaturel, le merveilleux, l'imaginaire, si nous écartons *les brillants mensonges* pour en dégager le vrai ou plutôt le possible, il faudra supprimer et la dynastie des dieux et la dynastie des demi-dieux; il ne restera que deux races de rois ordinaires, qui auront duré chacune trois mille ans avant le chef d'une troisième race, avant ce Caiumarath dont l'époque est celle d'Alorus, ou bien celle de Xisuthrus; car, encore une fois, nous ne savons pas trop bien laquelle nous est indiquée par les traditions persanes. Or, de quoi nous servirait une pareille notion, une si vague hypothèse, alors même que nous aurions quelque raison de l'admettre? Mais il n'y a ni récit ni monument qui la soutienne; elle est dénuée de toute preuve, de tout indice, et quand les Persans eux-mêmes l'écartent de leurs histoires, quel droit aurait elle d'entrer dans notre chronologie? Sans doute, à l'égard des temps anciens, la philosophie se contente du probable; et il le faut bien, pour laisser quelque étendue à cette partie des études historiques; mais ce que rien n'établit et ce que tout contredit n'est aucunement probable. La probabilité consiste dans la prépondérance des motifs d'affirmer sur les motifs de nier; or, c'est le résultat contraire que nous obtenons ici.

Les anciens Arabes plaçaient aussi dans les temps antégénésiques ou antédiluviens, d'abord une dynastie d'anges, puis les règnes des géants, ensuite une série de rois démons. Nous ne savons pas quelle durée ils attribuaient à chacun de ces trois âges. Ce canevas, qui devait ressembler plus ou moins à ceux qui viennent de passer sous nos yeux, ne mérite pas que

nous nous y arrêtions; je viens aux traditions égyptiennes.

Bérose dit que les Égyptiens, pour se maintenir dans une égalité parfaite avec la Chaldée, dataient du même temps qu'elle, le commencement de leur histoire. Mais nous les avons déjà vus se vanter d'une antiquité bien plus haute, et compter avant Alexandre trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans. Ils affirmaient que les premiers hommes, les premiers animaux de toute espèce avaient été produits en Égypte : aucune autre terre n'aurait eu cette puissance; aucune autre n'aurait suffi, sans culture et par sa propre fécondité, à la nourriture de ses premiers habitants. Les eaux du Nil, la variété des végétaux, les charmes de la température, indiquaient le berceau du genre humain. Ce nombre de trente-six mille cinq cent vingt-cinq comprend vingt-cinq fois mille quatre cent soixante et un, vingt-cinq fois cette période sothiaque si renommée. Il ne s'agissait plus que de remplir de dynasties et de généalogies ce long cours de siècles, genre de travail qui n'a été difficile nulle part, et qui se reproduit partout presque sous les mêmes formes. Une ancienne chronique égyptienne, citée par Eusèbe et par le Syncelle, distribue cet espace entre cent treize générations, comprises dans trois dynasties, qui sont celles des Aurites, des Mestrées et des Égyptiens. Les Aurites, dont le nom a paru venir du mot oriental *aour, lumière*, sont des dieux qui ont régné avant le déluge; les *Mestræi* ou Mesraïm, qui leur ont succédé, sont des demi-dieux; et le troisième ordre, celui des rois mortels, commence par Ménès, après lequel il embrasse trente familles secondaires. Voilà un système qui cor-

respond sensiblement à celui des Dives, des Péris et de la race de Caiumarath chez les Perses, des esprits célestes, terrestres et humains chez les Japonais, des rois du ciel, de la terre et des hommes chez les Chinois, des races du soleil, de la lune et de la terre chez les Indiens. Mais cette tradition se modifie plus ou moins dans les récits des divers historiens qui ont parlé des antiquités de l'Égypte. Hérodote distingue trois ordres de dieux dont les grands prêtres ont successivement gouverné cette contrée bien avant Ménès, qui, selon cet écrivain, aurait précédé de plus de douze mille ans notre ère vulgaire. Diodore de Sicile fait occuper ce même trône d'abord par des dieux, puis par des héros ou demi-dieux, enfin par de simples mortels : il donne dix-huit mille ans de durée aux deux premières dynasties, et en compte un peu plus de cinq mille depuis la fin de la seconde jusqu'à notre ère; ce n'est plus en tout que vingt-trois mille; mais, en d'autres endroits de son ouvrage, Diodore nous présente des nombres qui ne sont pas tout à fait ceux-là, bien qu'ils s'en rapprochent et demeurent toujours excessifs. Les fragments de Manéthon ont subi, relativement à ces calculs, des interprétations fort diverses : les uns y trouvent un total de onze mille neuf cent quatre-vingt-cinq ans avant le déluge ou avant la création; les autres seulement neuf mille neuf cent quatre-vingt-huit ou même encore moins. Selon Manéthon, c'est le nom d'Héphæstus ou de Vulcain qui ouvre la liste des dieux qui ont régné sur les Égyptiens : suivent Hélios ou le Soleil, Agathodæmon, Crone ou Saturne, Osiris, Isis et Typhon. Mais nous savons par Diodore que les opinions étaient partagées

sur la question de savoir lequel de Vulcain ou du Soleil avait régné le premier : Manéthon, si son texte n'a point été altéré, donne neuf mille ans au seul règne de Vulcain; et nous apprenons d'ailleurs qu'on en donnait quelquefois trente mille au règne d'Hélios. Quoi qu'il en soit, après les sept dieux, viennent les neuf demi-dieux, Orus, Arès ou Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoès, Sosus et Zeus ou Jupiter. Pour les sept grands dieux, Manéthon les place indubitablement avant le déluge; il n'est pas aussi certain qu'il fasse les neuf autres règnes antérieurs à cet événement; toutefois c'est le sens que, selon plusieurs interprètes, son texte paraît présenter. On oppose à cette opinion le nom de Typhon, le dernier des sept grands dieux : on dit que ce nom signifie *inondation;* que *Tûfan*, en Arabe, veut dire *déluge;* que c'est donc sous ce septième règne que cette catastrophe est arrivée; que, dans la mythologie grecque et latine, Typhon ou Typhæus est un géant qui fait la guerre au ciel, et qui est vaincu, abîmé, noyé par Jupiter. Il est extrêmement difficile d'établir de l'ordre et de démêler aucun fond de vérité dans des traditions si confuses. L'ancienne chronique qu'Eusèbe et le Syncelle nous ont fait connaître, et que j'ai citée la première, dérange toute cette succession : elle compte douze grands dieux ou Aurites, et neuf demi-dieux ou *Mestræi;* ceux-ci ne règnent en tout que deux cent dix-sept ans; et le surplus des trente-six mille cinq cent vingt-cinq appartient aux douze règnes précédents.

Pour abaisser ce total, on suppose que le nom d'année ne s'applique ici qu'à des lunaisons; et cette

hypothèse, proposée par d'anciens auteurs, Diodore, Plutarque, Pline et Macrobe, réduit les trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans au douzième environ, savoir à trois mille; résultat qui s'accorderait assez avec la chronologie commune. Toutefois un très-habile critique, Renaudot, déclare que cette supposition est insoutenable; et je crois qu'il a raison. En effet, il est certain que les Égyptiens s'attribuaient une antiquité prodigieuse, et se croyaient à cet égard supérieurs à toutes les autres nations. Or, leurs prétentions n'auraient rien eu de fort exagéré, si, au temps d'Alexandre, ils s'étaient vantés seulement d'exister depuis trente-six mille cinq cent vingt-cinq mois; et bien que ce fût encore trop peut-être, il n'y avait alors presque pas un seul peuple asiatique qui ne prétendît remonter bien plus haut. C'étaient donc de véritables années qu'ils entendaient indiquer par ce nombre, et c'est bien aussi la valeur qu'Hérodote attache à ce même mot d'année, lorsqu'il raconte ce que lui en ont dit les prêtres d'Égypte. Ces prêtres, dira-t-on, ne savaient plus ou feignaient de ne pas savoir qu'un an de ces temps antiques n'était qu'une lunaison. Mais d'où le savons-nous, nous-mêmes? et quelle autre preuve en pourrions-nous fournir, sinon que cette réduction ramène tant bien que mal à nos mesures la plus antique partie des annales, ou plutôt des traditions égyptiennes et chaldéennes? Ces explications peuvent sembler heureuses, quand on a résolu de trouver un fond de vérité dans ces traditions mensongères. Mais si l'on reconnaît que tous les peuples ont revendiqué à l'envi une origine lointaine qui se perdît dans la nuit des âges, qu'à cet effet ils ont imaginé des chronologies

pleines de siècles et vides de faits, qui ont entre elles des caractères et des types communs, enfin qui ne sont le plus souvent que les variantes d'une même fable; s'il n'existe ni monuments, ni témoignages, ni indices qui puissent nous aider à retrouver dans ces romans quelques vestiges de l'histoire; si, en ce qui concerne les Égyptiens, tout se réduit à quelques mots d'Hérodote, à quelques lignes de Diodore, à de courts fragments de Manéthon et d'une ancienne chronique, fragments transcrits longtemps après par Eusèbe et par Georges le Syncelle, pourquoi donc serions-nous tenus de commenter de si vaines fictions, de les éclaircir, de les raccorder, de montrer qu'elles ont des fondements historiques et plus de réalité que les anciens même ne leur en ont attribué? Certes, ce serait bien assez que les annales de la Chine pussent commencer à Fo-Hi, celles des Chaldéens à Xisuthrus, des Perses à Caiumarath, des Égyptiens à Ménès; nous ne rencontrerons que trop de difficultés encore au-dessous des époques assignées à ces personnages : ce qui précède est purement imaginaire, poésie, ou mensonge politique ; il y faut chercher les opinions, les croyances des peuples antiques, et non leur histoire, ni surtout leur chronologie.

Quoi qu'il en soit, j'ai dû vous indiquer les quatre points divers d'où l'on fait partir les annales égyptiennes, trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans, vingt-trois mille, onze mille neuf cent quatre-vingt-cinq et neuf mille neuf cent quatre-vingt-huit; et si vous voulez tenir compte des variantes données par des textes ou des calculs particuliers, il faut joindre à ces quatre nombres ceux de trente-quatre mille deux cent

trente et un, trente mille, vingt-trois mille trois cent trente-trois et quinze mille ans, toujours avant J. C., outre la supputation de cinq mille six cent quatre-vingt-quatre depuis Ménès. Aucune de ces hypothèses n'est à mon avis soutenable, et j'en dis autant d'une prétendue ère de trente mille ans chez les Phéniciens ou les Sidoniens. Suivant les traditions de Sidon, le Vent Colpias et la Nuit Baau donnèrent naissance à Æon, qui engendra Uranus, duquel naquirent les Géants. A Biblos, on disait qu'Hypsistus ou le Très-Haut et sa femme Béruth avaient mis au monde Cœlus et Ghè, le Ciel et la Terre, desquels vinrent Saturne, Atlas, etc. Il paraît que la cosmogonie la plus accréditée en Phénicie établissait comme principes de l'univers, les Ténèbres, le Chaos et l'Esprit, qui engendra *Mot*, c'est-à-dire le Limon, selon plusieurs interprètes. Pour ne parler que du genre humain, Sanchoniaton le fait commencer, comme je l'ai déjà dit, par Protogone ou le premier homme, à la suite duquel cet historien place neuf générations, sans déterminer la durée d'aucune, en sorte que rien ne nous induit à penser qu'il veuille élever Protogone au-dessus de l'époque que nous assignons à Adam. Les dix générations de Sanchoniaton peuvent se comparer sans doute aux séries de la même espèce que nous rencontrons ailleurs, mais il ne les termine point par un déluge; il ne fait pas mention d'une telle catastrophe, et presque aucune indication chronologique n'accompagne ses récits. Seulement on a lieu de croire qu'il fait Hypsistus, Uranus et Ghè postérieurs à Protogone. Le peuple phénicien, qui paraît avoir devancé les autres dans la carrière du commerce et des arts, puisqu'on

lui fait honneur des premières navigations et de l'invention de l'écriture alphabétique, ne portait guère son origine au delà du terme que nous regardons comme le commencement des choses humaines; et quoiqu'il se crût aussi ancien qu'aucun autre peuple, il n'avait, ce semble, nulle idée ni des quatre âges, ni de ces trois races de rois divins, semi-divins et mortels que nous avons trouvés à l'entrée des autres histoires traditionnelles.

On attribue aux Étrusques une ère de douze mille ans avant J. C., et aux Atlantes une ère de onze mille quarante-quatre ans, quelquefois réduite à neuf mille. Mais, selon les Étrusques, le monde avait déjà six mille ans, sur les douze mille, quand l'espèce humaine fut créée; et il se pourrait que les Atlantes en pensassent à peu près de même : on a d'ailleurs lieu de croire qu'ils avaient, sur Hypsistus, sur Cœlus et Ghè, des idées à peu près pareilles à celles, des Phéniciens. Mais qu'étaient ces antiques Atlantes, et quelle partie du globe habitaient-ils? On les a placés en Amérique, en Afrique, dans une grande île submergée entre l'ancien et le nouveau continent; Baër les établit en Palestine, Rudbeck dans la Scandinavie; Bailly leur donne pour berceau l'un des plateaux de la Tartarie, entre les quarante-neuvième et cinquante-neuvième degrés de latitude. Mais, quoique leur situation soit si peu connue, et quoique les traditions historiques qui leur ont été attribuées ne remontent guère au delà de l'an 6000 avant notre ère, on ne les en a pas moins inscrits à la suite des Indiens, des Scythes, des Chinois, des Japonais, des Chaldéens, des Perses, des Arabes, des Égyptiens, des Phéniciens et des Étrusques, dans la liste des peuples antégénésiques.

Qu'aucun fait des annales humaines proprement dites ne dépasse le terme de sept mille ans avant J. C., c'est un point dont conviennent aujourd'hui ceux mêmes qui ne pensent pas que cette durée ait suffi aux développements de la nature. Buffon, dans sa *Théorie de la terre*, s'applique à prouver que les continents terrestres ont été autrefois couverts par les eaux de la mer; que les inégalités du globe n'ont pas d'autre cause que les mouvements de ces eaux, et que les montagnes ont été produites par l'amas successif et l'entassement des sédiments qui ont formé les différents lits dont elles se composent; que les courants qui ont d'abord suivi la direction de ces inégalités, leur ont donné à toutes la figure qu'elles conservent encore aujourd'hui, c'est-à-dire cette correspondance alternative des angles saillants, toujours opposés aux angles rentrants; qu'il est arrivé une infinité de révolutions, de bouleversements, de changements particuliers et d'altérations sur la surface terrestre, tant par le mouvement naturel des eaux de la mer, que par l'action des pluies, des gelées, des eaux courantes, des vents, des feux souterrains, des tremblements, des inondations et autres catastrophes; qu'ainsi la mer a dû prendre successivement la place des continents, surtout dans les premiers temps, quand les matières solides étaient beaucoup plus molles qu'elles ne le sont devenues. Mais à la suite de ces conjectures, qui ont été contredites ou modifiées par beaucoup d'autres, Buffon avouait qu'elles ne pouvaient être confirmées par aucune sorte de monuments historiques. « Il nous « manque, disait-il, de l'expérience et du temps; nous « ne faisons pas réflexion que ce temps, qui nous man-

« que, ne manque point à la nature; nous voulons « rapporter à l'instant de notre existence les siècles « passés et les âges à venir, sans considérer que cet ins« tant, la vie humaine, étendue même autant qu'elle « peut l'être par l'histoire, n'est qu'un point dans la « durée, un seul fait dans l'histoire des faits de Dieu. » Ainsi, Messieurs, à côté des hypothèses les plus hardies sur la durée des révolutions du globe, la chronologie du genre humain resterait toujours resserrée dans les limites étroites que nous avons indiquées.

Cette même observation se reproduit au commencement et à la fin d'un autre ouvrage de Buffon. « Comme « dans l'histoire civile, dit-il, on consulte les titres, « on recherche les médailles, on déchiffre les inscrip« tions antiques pour déterminer les époques des révo« lutions humaines et constater les dates des événe« ments moraux; de même, dans l'histoire naturelle, « il faut fouiller les archives du monde, tirer des en« trailles de la terre les vieux monuments, recueillir « leurs débris et rassembler en un corps de preuves « tous les indices des changements physiques qui peu« vent nous faire remonter aux différents âges de la « nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points « dans l'immensité de l'espace, et de placer un certain « nombre de pierres numéraires sur la route éternelle « du temps. Le passé est comme la distance : notre « vue y décroît et s'y perdrait de même, si l'histoire « et la chronologie n'eussent placé des fanaux, des « flambeaux aux points les plus obscurs : mais, mal« gré ces lumières, si l'on remonte à quelques siècles, « que d'incertitudes dans les faits, que d'erreurs sur « les causes des événements, et quelle obscurité pro-

« fonde n'environne pas les temps antérieurs! D'ail-
« leurs, l'histoire ne nous a transmis que les actes de
« quelques nations, d'une très-petite partie du genre
« humain; tout le reste des hommes est demeuré nul
« pour nous, nul pour la postérité : ils ne sont sortis
« de leur néant que pour passer comme des ombres
« qui ne laissent point de traces. Et plût au ciel (ajoute
« Buffon) que le nom de tous ces prétendus héros
« dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire,
« fût également enseveli dans la nuit de l'oubli! Ainsi
« l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres d'un
« temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre
« qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées suc-
« cessivement les peuples soigneux de leur mémoire;
« au lieu que l'histoire naturelle embrasse également
« tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres
« limites que celles de l'univers. » Après avoir ainsi distingué l'histoire du genre humain de celle de l'univers, Buffon ose établir les époques de la nature : il compte, depuis l'incandescence du globe jusqu'à son premier refroidissement, vingt-cinq mille ans; à peu près autant, dans une seconde période, où le second degré de refroidissement amena la chute des eaux et la dépuration de l'atmosphère. En troisième lieu, l'établissement de la mer universelle, la production des premiers coquillages et des premiers végétaux, la construction de la surface de la terre par lits horizontaux, sont les ouvrages de quinze ou vingt autres milliers d'années. Après quoi, la retraite des eaux, le creusement des vallons par les courants, et l'explosion des feux souterrains remplissent cent nouveaux siècles. C'est jusqu'ici un total de soixante mille ans, avant la

naissance des animaux terrestres, qui fut suivie de la séparation des continents, et enfin des agrégations, associations et institutions humaines. Les premières idées des hommes furent des souvenirs confus de ces bouleversements et de ces malheurs du monde, la crainte d'un déluge universel ou d'un embrasement général, les relations de la terre avec des puissances supérieures, bienfaitrices ou malfaisantes; et telle a été, selon Buffon, chez les peuples qu'une révélation divine n'éclairait point, la source primitive et commune de toutes les cosmogonies, de toutes les mythologies, de toutes les traditions relatives à des âges, à des races, à des générations antérieurs aux premiers commencements des sociétés.

Vous savez comment d'autres écrivains ont cru trouver dans la nomenclature zodiacale la preuve d'une très-haute antiquité du monde, des peuples et même de la science. Legentil, dans un mémoire lu à l'académie des Sciences, s'était borné à dire que le zodiaque avait été inventé quand la constellation de la Vierge, c'est-à-dire d'Isis ou de Cérès ou de la Terre, occupait le solstice; ce qui ne remonterait pas au delà de cinq mille neuf cent dix-sept ans avant notre ère: Legentil avouait même que le zodiaque n'apparaissait clairement dans l'histoire que du vingtième au trentième siècle avant J. C.; et il le faisait originaire de la Chaldée ou de l'Inde, non de l'Égypte. La partie historique de cette dissertation n'était pas bien forte : Dupuis traita ce sujet avec une érudition beaucoup plus riche, dans un mémoire sur les constellations, que Lalande inséra en l'un des volumes de son traité d'astronomie, et dont Condorcet recueillit les résultats dans une

note sur l'un des ouvrages de Voltaire. Ils ont été reproduits et développés par Dupuis lui-même dans son ouvrage sur l'origine des cultes. On les retrouve diversement modifiés en plusieurs récits, et spécialement dans quelques explications des zodiaques ou planisphères égyptiens. J'ai dû vous exposer ce système, qui consiste à dire que le zodiaque a été inventé en Égypte à une époque où l'équinoxe du printemps, non de l'automne, avait lieu dans la constellation de la Balance: hypothèse qui, d'après le calcul de la précession des équinoxes, reporterait l'origine des choses humaines à plus de quatorze mille six cent quarante et un ans avant l'ère vulgaire. Dupuis prétend qu'en général et particulièrement en Égypte, la Balance convenait mieux à l'équinoxe vernal; que l'année commençait plus naturellement par cette saison; que la Balance étant ainsi le premier signe, le Capricorne, qui cherche les lieux élevés, devenait le quatrième, et répondait au solstice d'été ou à la plus grande élévation du soleil; que nos mois d'août et de septembre, temps des débordements du Nil, étaient occupés par les signes aquatiques du Verseau et des Poissons; que le Nil se retirant en octobre, les troupeaux recommençaient à sortir sous le signe du Bélier; que l'on cultivait en novembre sous le Taureau, pour recueillir en mars sous Isis ou la Vierge moissonneuse.

On a proposé un moyen de concilier ce système avec la limite de sept mille ans avant J. C.: c'est de supposer que les astres zodiacaux déterminaient les saisons par leur lever acronique ou du soir, et non par leur lever héliaque ou du matin. De cette manière, la Balance n'aurait correspondu à l'équinoxe vernal qu'à l'époque

où ses levers du matin ont eu lieu vers l'autumnal, c'est-à-dire à partir seulement de l'an 1707 avant l'ère chrétienne : mais nous avons, à l'exemple de M. Biot, rejeté cette explication, comme inconciliable avec le sens naturel des mots du langage astronomique, et nous avons rassemblé plusieurs autres observations qui, à mon avis, démontrent que jamais la Balance n'a été prise, en aucun sens, pour la constellation correspondante à l'équinoxe du printemps. D'abord, vous avez vu les notions zodiacales passer de l'Inde en Égypte, non de l'Égypte chez les Indiens; et l'on conçoit trop aisément que ceux-ci, premiers inventeurs des figures qui divisent cette zone céleste, n'ont pu, en instituant cette nomenclature, tenir compte des débordements du Nil. En second lieu, le zodiaque a été immédiatement divisé en vingt-sept constellations, qui répondaient aux jours du mois lunaire sidéral, bien avant de l'être en douze maisons du soleil; et quoique les noms de ces douze constellations soient à peu près les mêmes chez les anciens peuples, ce n'est pourtant pas sans quelques différences remarquables. Le Capricorne, par exemple, ne se retrouve point dans le zodiaque indien; et la Balance, à laquelle on attache une si haute importance, est la figure ou l'expression qui s'est introduite la dernière en ce catalogue; long-temps elle y avait été remplacée par les serres du Scorpion. Sans doute, le zodiaque est bien connu aux temps d'Hésiode et d'Homère : il était même déjà établi dans la Grèce environ mille cinq cents ans avant notre ère, ainsi que nous l'a dit Sénèque; et nous avons conclu de quelques autres renseignements que cette notion remontait chez les Égyptiens et chez

les Indiens à dix siècles de plus, à quinze peut-être. Mais tous les monuments historiques et littéraires déposent contre une plus haute antiquité de ces dénominations. Parcourez les annales et les fictions antiques : vous y verrez les idées de renaissances, de renouvellements, de reproductions annuelles se rattacher partout au signe du Bélier, ou bien à celui du Taureau, qui avant le Bélier avait été équinoxial. C'est en fixant l'ouverture du printemps dans l'une ou dans l'autre de ces deux constellations, qu'on obtient, pour elles et pour les dix suivantes, les situations, les correspondances qui s'adaptent le mieux à tous les détails des poëmes, des traditions, des monuments et des plus anciens usages.

Je vous ai fait remarquer aussi que les peuples antiques, ainsi que les modernes, ont ouvert leurs années, non pas au point précis d'un équinoxe ou d'un solstice, mais dans le cours du mois qui suivait ou précédait l'un de ces points. Plusieurs causes ont dû amener ces pratiques vagues et irrégulières. D'une part, il n'était pas très-facile de déterminer à l'avance et d'une manière constante les jours de solstices ou d'équinoxes; de l'autre, des événements et des établissements politiques avaient réglé l'ouverture et le cours des années soit civiles soit religieuses; enfin l'on se servait de mois lunaires qui exigeaient des intercalations, et qui dérangeaient pour deux ou trois ans au moins la correspondance exacte des saisons avec les divisions du calendrier. De là il est arrivé que l'ordre zodiacal n'a guère pu être employé que d'une manière approximative; et bien qu'on n'eût pas, avant Hipparque, soupçonné la précession des équinoxes, qui entraîne toutes

les constellations du zodiaque à correspondre successivement à l'ouverture de chaque saison, ce mouvement naturel contribuait aussi à laisser quelque latitude dans l'application des douze signes aux douze parties de l'année tropique. Concluons que tous les temps antiques dont la littérature profane nous laisse des vestiges sont compris dans les deux périodes où l'équinoxe du printemps a eu lieu, d'abord dans le Taureau, puis dans le Bélier, et par conséquent bien en deçà de sept mille ans, même de quatre mille ans avant l'ère vulgaire. Je crois qu'on s'est fort abusé, lorsqu'on a essayé d'attribuer plus de deux mille, plus de trois mille ans d'antiquité avant ce terme à certains monuments égyptiens. Aujourd'hui, tout au contraire, on les relègue au-dessous de la première olympiade, au-dessous d'Alexandre et même d'Auguste ; on les rapproche des Antonins : nous n'avons point à discuter ces nouvelles opinions qui ne me paraissent pas très-bien établies ; il nous suffit qu'aucun de ces informes zodiaques ne puisse être considéré comme antérieur à l'an 3000 ou même à l'an 2000 avant notre ère ; et c'est ce qui résulte des observations que je viens de rappeler.

Non, Messieurs, nous n'avons rien à placer en des âges antégénésiques. A quelle source, en effet, en puiserions-nous l'histoire? quels moyens aurions-nous d'en tracer la chronologie? Point d'autres que ces traditions indiennes, scythiques, chinoises, japonaises, chaldéennes, persanes, égyptiennes, phéniciennes, étrusques, atlantiques, dont je viens de vous entretenir, et qu'il faudrait d'ailleurs modifier, resserrer ou développer, afin de les accorder entre elles et de leur donner une apparence un peu moins fabuleuse. Un pareil tra-

vail serait lui-même de pure imagination, comme les systèmes sur lesquels il s'exercerait. Il y a, dans ces questions, deux points à distinguer : la durée du monde et l'étendue de l'histoire. Que des philosophes non éclairés ou non retenus par une révélation divine aient cru trouver, dans leurs recherches géologiques ou dans leurs spéculations métaphysiques, des motifs d'attribuer à la terre ou à l'univers une antiquité indéfinie, nous n'avons point à examiner ces systèmes; ils sont étrangers à nos études. Il ne s'agit pour nous que des annales du genre humain; et plus le monde serait vieux, plus l'histoire des hommes serait nouvelle. Les réflexions que je viens de vous soumettre tendent à retrancher de cette histoire tout ce qui se rapporterait à des siècles antérieurs au soixante-dixième avant la cent quatre-vingt-quinzième olympiade. Ce n'est pas dire qu'il y aura lieu d'admettre ce nombre de sept mille ans; mais, dans la prochaine séance, nous nous occuperons de la partie de cet espace que l'on a comprise entre l'origine des choses et le déluge.

DEUXIÈME LEÇON.

TEMPS ANTÉDILUVIENS.

Messieurs, lorsqu'on demande s'il y a des époques antérieures de plus de sept mille ans à l'ère vulgaire, les Indiens présentent le tableau de leurs dix-sept âges, dont les deux derniers seuls suffiraient pour atteindre et dépasser de beaucoup cette hauteur; quelques Scythes calculent plus de quatre-vingt-huit millions d'années; quelques Chinois, deux millions sept cent soixante mille, ou bien seulement quatre cent trente-deux mille remplies par deux premières familles royales; les Japonais, deux millions trois cent soixante-deux mille cinq cent quatre-vingt-quatorze; les Chaldéens reproduisent le nombre de quatre cent trente-deux mille, s'ils n'y ajoutent ou cinquante mille ou trois cent mille années de plus; les Perses en supputent quelquefois cent mille, plus ordinairement ils se bornent à distinguer quatre âges, dont les deux premiers, de trois mille ans chacun, devancent Caiumarath, contemporain d'Adam ou tout au moins de Noé; les Égyptiens se donnent, avant les Ptolémées, trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans, lesquels comprennent vingt-cinq fois leur période sothiaque de mille quatre cent soixante et un. Plus modestes encore, les Étrusques et les Atlantes ne nous offrent que des ères de douze mille et de onze mille quarante-quâtre ans.

Les chronologistes qui aspirent à retrouver quelque chose de réel dans ces divers nombres, même dans les

plus exorbitants, prennent le parti de réduire les années à des mois lunaires ou même à vingt-quatre heures. Mais, le plus souvent, ces réductions amènent des résultats ou trop forts ou trop faibles; on se voit obligé d'employer tantôt l'une de ces méthodes et tantôt l'autre, de changer au besoin de diviseur pour avoir des quotients convenables; et de ces pratiques arbitraires, variables, incertaines, il ne peut naître aucun système chronologique applicable à tant de traditions diverses. Examinées en elles-mêmes, ces traditions, malgré la différence des nombres d'années qu'elles énoncent, offrent une sorte de canevas commun dont les principales données sont une division des temps en quatre âges, une succession de trois dynasties, l'une de dieux, l'autre de demi-dieux, génies ou héros, et la troisième de princes vulgaires; de plus, des combinaisons et des progressions de nombres, des multiples ou sous-multiples de certaines périodes astronomiques telles que le cycle sothiaque, ou bien la révolution équinoxiale, grossièrement évaluée ou à vingt-quatre ou à trente-six mille ans. Du reste, on ne fournit pour remplir ces espaces immenses que des chiffres, des doctrines surnaturelles et à peine quelques nomenclatures. Or, ce n'est point avec de pareils éléments que nous pourrions composer une histoire proprement dite, ni une chronologie raisonnable. Il s'agit des annales du genre humain, non de fictions ou d'allégories, ni même des époques de la nature. Nous ne recherchons point un système de cosmogonie; nous ne demandons pas combien de temps il a fallu au globe terrestre pour prendre les formes qu'il présente : nous n'aspirons qu'à recueillir des renseignements qui soient dignes de

quelque confiance, sur les dates des progrès ou des vicissitudes de l'état social dans les divers lieux de la terre, et, s'il était possible, sur ses origines ou ses premiers essais. Parmi les notions nées au sein des sociétés antiques, il en est une, savoir, la notion du zodiaque, qui est quelquefois représentée comme antérieure de plus de quatorze mille ans à l'ère chrétienne : nous avons reconnu que cette antiquité n'était aucunement prouvée; qu'au contraire, la nomenclature zodiacale s'expliquait beaucoup mieux lorsqu'on en rabaissait l'invention à de moindres distances; que par conséquent rien ne nous obligeait d'admettre, pour cet unique article, cent quarante siècles, dont plus de la moitié resterait vide de tout autre fait, de tout autre souvenir que celui-là. Ainsi se sont évanouies les fictions et les hypothèses qui tendaient à établir des époques plus lointaines que sept mille ans avant notre ère.

Cette mesure même de sept mille ans, nous serons peut-être conduits à la diminuer de beaucoup. Nous la prenons d'abord, parce qu'elle embrasse toutes les questions que nous aurons à parcourir. Aujourd'hui nous n'envisagerons que la plus antique partie de cette durée, celle qui s'étend depuis l'origine des choses jusqu'au déluge.

Ici se place une partie d'histoire consignée dans les dix premiers chapitres de la Genèse, le premier de nos livres sacrés. Nous n'aurions rien à rechercher de plus, si l'autorité qui garantit la vérité des faits énoncés dans ce livre en avait également fixé et consacré la chronologie. Mais vous savez que les nombres destinés à établir ces dates ne sont pas les mêmes dans le texte hébraïque, dans le texte samaritain et dans la version

des Septante. L'historien Josèphe, qui a raconté les mêmes faits dans les trois premiers chapitres de ses *Antiquités judaïques,* fournit aussi des variantes à l'égard des époques, quoiqu'en général il suive le texte hébreu. Une série de dix générations, dont le premier terme est Adam et le dixième Noé, remplit l'espace que nous considérons; et les temps y sont mesurés par l'âge de chaque père à la naissance de son fils et par la durée de chacune de ces dix vies patriarcales. Il y a trois différences entre l'hébreu et le samaritain : l'hébreu donne cent soixante-deux ans à Jared, cent quatre-vingt-sept à Mathusalem, et cent quatre-vingt-deux à Lamech, au moment où leurs fils naissent; dans le samaritain, ces trois nombres sont remplacés par soixante-deux, soixante-sept, cinquante-trois; et l'historien Josèphe, qui suit le texte hébreu à l'égard des deux derniers, se conforme pour le premier au samaritain. Les Septante, qui, relativement à ces trois patriarches et à Noé, suivent le texte hébraïque, s'en éloignent extrêmement par rapport aux six autres; ils emploient des nombres plus forts, et en général ils ajoutent, en chacun de ces six endroits, un siècle entier. Ainsi Adam, à qui l'hébreu, le samaritain et Josèphe n'attribuent que cent trente ans au moment de la naissance de Seth, en a deux cent trente dans la version grecque. En résultat, l'espace compris entre la création d'Adam et le déluge est de mille trois cent sept ans dans le samaritain, de mille cinq cent cinquante dans Josèphe, de mille six cent cinquante-six dans le texte hébraïque, et de deux mille deux cent soixante-deux dans les Septante. A ces variétés, on en pourrait joindre quelques autres fondées sur des leçons diverses qu'offrent les

manuscrits de la traduction grecque et du texte samaritain; les copies de l'hébreu sont les seules qui soient uniformes sur ce sujet.

Vous voyez que nous n'avons point de terme fixe qui détermine ni le commencement ni la clôture des temps antédiluviens; car il existe aussi des variantes sur les époques qui suivent jusqu'à l'ère chrétienne; et l'Église ayant laissé une pleine liberté à toutes les opinions chronologiques qui seraient fondées ou sur l'un des textes, ou sur les versions authentiques, nous avons déjà remarqué que, touchant la distance à établir entre la création et J. C., le nombre des hypothèses s'était élevé à près de deux cents, depuis celle des Tables alphonsines, qui portent six mille neuf cent trente-quatre ans ou en nombre rond sept mille, jusqu'à celle de Lippomano, qui se réduit à trois mille six cent seize. Il y aurait donc, pour limiter avec précision les temps antédiluviens, deux problèmes à résoudre : d'abord, quelle sera leur propre étendue entre mille trois cent sept et deux mille deux cent soixante-deux ans; ensuite, à quel point commenceront-ils, entre la trois mille six cent seizième année avant notre ère et la sept millième. Nous sommes encore bien loin de pouvoir résoudre ce second problème; car il embrasse toutes les questions particulières qui s'élèveront sur chaque division des temps postérieurs jusqu'à l'ère chrétienne. C'est par l'addition de plusieurs sommes partielles qu'on obtiendrait le total des années écoulées avant cette ère.

Le premier problème est moins compliqué; mais il est essentiellement théologique : c'est à la critique sacrée, non à la chronologie profane, qu'il appartien-

drait de le résoudre; et nous devons nous borner, en un tel sujet, à recueillir les opinions des auteurs les plus accrédités. Vous savez que Scaliger donne à sa période julienne quatre mille sept cent treize ans de durée avant J. C., mais qu'il ne fait commencer le monde qu'à l'an 764 de cette période, et par conséquent à l'année 3949 avant notre ère. La production de l'univers ayant occupé six journées, et la septième ayant été un jour de repos, le lendemain fut, selon Scaliger, le lundi 26 octobre de cet an 764 de la période. De là au déluge, ce chronologiste compte mille six cent cinquante-six ans conformément au texte hébreu, et fait arriver l'inondation l'an du monde 1657, avant J. C. 2293. Pétau admet ce nombre mille six cent cinquante-six; mais, suivant lui, c'est dès les premiers mois de cette année même 1656, et non en 1657, que le déluge a commencé; et comme d'ailleurs il place la création à l'an 3983 avant notre ère, et non pas 3949, il s'ensuit que le cataclysme a précédé J. C. de deux mille trois cent vingt-huit ans, au lieu de deux mille deux cent quatre-vingt-treize calculés par Scaliger. Du reste, Pétau convient de l'extrême difficulté de ces questions; et ce n'est qu'avec défiance qu'il expose son sentiment. Toutefois, il tombe aussi sur le 26 octobre, veille d'une pleine lune, lorsqu'il cherche l'instant de la création. Saint Augustin avait écarté comme téméraires les calculs qui aspirent à tant de précision. Cependant, si l'on croit connaître le nombre des années comprises entre l'origine des choses et l'ère vulgaire, si l'on considère ces années comme juliennes ou bien comme grégoriennes, et si l'on suppose que ni le déluge ni aucune autre cause n'a dérangé le cours des mouvements

célestes, l'astronomie fournit les moyens de déterminer, pour un point historiquement donné, les quantièmes de mois solaire, de lunaison et de semaine. Pétau trouve ainsi que la première année du monde était la seconde du cycle solaire, la neuvième du lunaire, et que la lettre dominicale était A; que l'année du déluge fut bissextile, sous les lettres B A; qu'elle avait commencé en octobre, et que le vendredi 28 novembre fut le premier jour de l'inondation; que les eaux s'abaissèrent à partir du vendredi 27 avril suivant; que les sommets des montagnes se découvrirent le mardi 10 juillet, jour de nouvelle lune; et que l'an 1657 ayant commencé en octobre, Noé sortit de l'arche le 5 décembre, et célébra, le jeudi 8 du même mois, la fête de sa délivrance. Riccioli préfère le calcul des Septante, et en le modifiant un peu, il compte du commencement du monde au déluge deux mille deux cent cinquante-six ans, et de là jusqu'à l'incarnation trois mille trois cent soixante-dix-huit : en tout, cinq mille six cent trente-quatre avant notre ère. Ce sont surtout des textes de Pères de l'Église qu'il emploie en preuves de ces opinions; il ne s'engage dans aucune discussion proprement dite, et n'entreprend pas de déterminer par mois et par jours les dates des diverses circonstances soit de la création, soit du déluge de Noé. Pezron soutient, dit-il, la tradition des Pères et des Églises, et fait voir, ce sont ses termes, la corruption de l'hébreu des Juifs. Il prend pour guide la version grecque; et, comme Riccioli, il pense que le monde avait duré deux mille deux cent cinquante-six ans avant d'être submergé. Il en suppose trois mille sept cent seize autres depuis cet événement jusqu'à l'ère vulgaire.

Vous savez qu'il eut pour adversaires le père Lequien, dominicain, et le bénédictin Martianay, éditeur de saint Jérôme et défenseur ardent du texte hébraïque de la Bible. Bossuet s'en est tenu au calcul hébreu, mais sans exposer les motifs de ce sentiment. Après avoir tracé en deux pages le tableau des temps antédiluviens, voilà, dit-il, ce qui s'est passé en mille six cent cinquante-six ans. Des Vignoles, quoique d'abord prévenu en faveur de la chronologie des Septante, a fini par se déclarer contre Pezron, qu'il accuse d'avoir falsifié, à plusieurs reprises, des passages de Josèphe et de Rufin. Les journaux du déluge rédigés par Pétau et par d'autres théologiens, n'ont point satisfait des Vignoles; il en a rédigé un nouveau, de tous le plus compliqué et le plus hypothétique. Depuis longtemps, Molthérus, professeur d'hébreu à Marbourg, avait reconnu que c'était se livrer à un vain travail que de rechercher ces particularités : *Sic igitur concludimus, omnes eos vanum laborem sumere, qui certam anni diluvialis formam et quantitatem ex Mose exprimere nituntur.*

Il faudrait transcrire une partie des commentaires qui ont été publiés sur les dix premiers chapitres de la Genèse, pour indiquer tous les points de chronologie sacrée antédiluvienne qui ont été controversés. Je n'en citerai qu'un seul exemple : il est dit que Dieu acheva son ouvrage le septième jour et se reposa, *complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat, et requievit die septimo ab universo opere quod patrarat.* De là, quelques-uns concluent que le septième jour est encore un jour de création; c'est l'idée du père Pétau : il ne veut pas qu'on appelle la création l'œu-

vre des six jours, *hexameron*, mais des sept, *heptameron*, et il ne date le monde créé que du lendemain. D'autres citent, à l'appui de l'opinion contraire, les mots de l'Exode : *Sex diebus fecit Dominus cœlum, et terram, et mare, et omnia quæ in eis sunt;* Dieu fit en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui s'y trouve renfermé. Par ce texte littéralement expliqué, la chronologie des choses créées avance d'un jour; et il y a de plus des auteurs qui partent du premier moment où la formation de l'univers fut entreprise. Ces opinions se combinant avec celles qui concernent la durée des six premiers jours, la construction et l'étendue des années dont parlent les dix premiers chapitres de la Bible, il en résulte une très-grande diversité dans la manière de supputer les mille six cent cinquante-six, ou deux mille deux cent cinquante-six ans de ce premier âge, d'en ouvrir chaque année, d'en concevoir le calendrier. Nous devons écarter ces controverses, que la critique profane n'aurait aucun moyen d'éclaircir. L'opinion qui fixe à mille six cent cinquante-six ans la durée de cet âge étant la plus reçue, c'est à tous égards celle qu'il nous convient de préférer; et telle sera pour nous l'époque du déluge universel de Noé. Néanmoins, s'il est nécessaire d'étendre cet espace pour y comprendre les cataclysmes ou inondations que rappellent les noms de Xisuthrus, d'Ogygès, de Deucalion et de quelques autres, nous ne craindrons pas de descendre jusqu'à des époques un peu moins éloignées de l'ère chrétienne : nous envisagerons comme antédiluviens tous les temps qui auront précédé ces différentes catastrophes, soit qu'elles se confondent l'une avec l'autre, soit qu'elles demeurent réellement distinctes.

Au fond, l'histoire de ces temps lointains ne consiste que dans les faits qui nous sont attestés par les livres saints. Nous ne rencontrerons ailleurs que des fables grossières, auxquelles ne s'appliquerait aucune chronologie, même approximative; que des traditions poétiques ou populaires, que l'on n'a commencé d'écrire que plus de vingt siècles après ceux qu'elles rappellent. Tel est d'abord ce prétendu livre d'Hénoch, dont Georges le Syncelle a transcrit des fragments. Nous y lisons que, l'an du monde 1170, des génies appelés Égrégores ou *surveillants* se choisirent des épouses entre les filles des humains. Ces génies étaient au nombre de vingt, et leur chef se nommait Sémiazas. D'eux naquit la race des géants, qui enfanta celle des Néphélim, pères des Éliudéens. Ces quatre générations, y compris celle des Égrégores, sont à placer entre l'an du monde 1170 et 1656 ou l'époque quelconque du déluge; car cette calamité eut pour but, selon le livre d'Hénoch, de punir les crimes des Égrégores et de leurs descendants; et Noé, qui était alors à la six centième année de son âge, fut instruit par l'archange Uriel des moyens qu'il avait à prendre pour survivre seul à tout le reste de l'espèce humaine. Dans un autre fragment du même livre, Uriel, préposé aux astres, révèle à Hénoch, en 1286, que l'année est composée de cinquante-deux semaines; il lui enseigne fort inexactement combien il y a de semaines et de jours en mille deux cent quatre-vingt-six ans. Il est sans doute étrange qu'on ait eu quelquefois la pensée d'aller puiser la science des temps et celle des faits à une pareille source.

Sanchoniaton nous offre au moins un plus grand nombre de détails curieux. Qu'il ait écrit avant la guerre

de Troie, Voltaire se plaît à le supposer, contre l'opinion de Suidas et des meilleurs critiques modernes. Ce serait beaucoup que Sanchoniaton eût été contemporain de David ou de Salomon, lesquels, selon Bossuet, n'ont régné qu'après Priam. Nous n'avons point le texte phénicien des livres de cet auteur : ils ont été traduits en grec par Philon de Byblos, grammairien qui vivait à la fin du premier siècle de notre ère et au commencement du second. Il est permis de croire que la traduction est fort libre; rien au monde ne peut nous en garantir la fidélité : on a prétendu même que Philon avait forgé jusqu'au nom de Sanchoniaton, qui signifie, dit-on, en ancien phénicien, *amateur de la vérité.* Ce que les antiquités phéniciennes contiennent de relatif à l'âge qui nous occupe, c'est la succession de dix générations depuis Protogone, ou le premier homme, jusqu'à Magus et Amynus. Ici tout est sensiblement allégorique et dans les récits et quelquefois même dans la nomenclature. L'auteur nous trace une sorte de tableau généalogique des éléments, des métaux et des arts : il attache à des noms de personnages l'ordre dans lequel il suppose que se sont succédé les découvertes et les inventions humaines. A la sixième génération, Agréus et Haliéus inventent la chasse et la pêche; à la huitième, Technite, ou l'Artiste, enseigne à fabriquer des tuiles; à la dixième, on apprend à rassembler des troupeaux et à former des villages. A cette dernière époque, il n'arrive point de déluge; mais on y voit apparaître Hypsistus ou le Très-Haut, père d'Uranus et de Ghè, ou du Ciel et de la Terre. Uranus détrône son père Hypsistus, épouse Ghè sa propre sœur, et il a d'elle, entre autres fils, Cronus ou le

Temps et Atlas. Est-il possible d'apercevoir là autre chose qu'un tissu de fictions allégoriques, et serait-il raisonnable de vouloir assigner des dates aux différents détails de ce roman? Sanchoniaton ne divise point les temps, n'en établit aucune mesure; mais on a droit de présumer qu'il a eu intention de se reporter à un âge aussi antique que celui que nous appelons antédiluvien.

En traduisant en lunaisons ou en jours, ou de quelque autre manière, les années que compte Bérose, on peut faire correspondre aux mille six cent cinquante-six ans de ce même âge, les dix générations chaldéennes qu'il distingue, et qui vont d'Alorus à Xisuthrus. Sous les rois Daorus et Ædorachus, qui occupent le sixième et le septième rang dans cette liste et qui étaient de Pantibibla, ville inconnue, que Newton pourtant croit la même que Sepharvaïm; sous ces deux rois, dis-je, cinq animaux, moitié poissons et moitié hommes, sortirent de la mer, et vinrent continuer au collége royal de Babylone le cours de sciences physiques, morales et politiques qu'avait jadis commencé l'amphibie Oannès. Le règne de Xisuthrus est l'époque d'un déluge que Bérose raconte, en copiant et en altérant plusieurs circonstances du récit de Moïse. Cronus apparut, dit-il, en songe à Xisuthrus et l'avertit que, le quinzième jour du mois Dæsius, le genre humain serait détruit par un cataclysme. En conséquence, il lui ordonna, d'une part, de rédiger l'histoire de toutes choses et d'enterrer cet écrit dans Sippara, la ville du soleil; de l'autre, de construire un vaisseau où il entrerait avec ses parents et ses amis, après y avoir réuni des oiseaux, des qua-

drupèdes et des provisions. Xisuthrus exécuta ces ordres; il bâtit un vaisseau dont la largeur était de cinq stades et la longueur de sept, et s'y enferma avec ses amis, ses enfants et sa femme. Peu après, il lâcha successivement plusieurs oiseaux : les premiers revinrent, n'ayant trouvé ni de quoi se nourrir ni où se reposer; les autres rapportèrent de la boue aux pattes; les derniers ne reparurent pas. Pour lors, Xisuthrus, par un trou qu'il pratiqua sur un côté de l'arche, s'aperçut qu'elle était arrêtée sur une haute montagne, et sortit avec son pilote et sa famille, adora la terre, sacrifia aux dieux et disparut pour toujours.

Ce serait dans ce même espace de mille six cent cinquante-six ans que l'on aurait à placer, après les réductions convenables, les âges et les dynasties égyptiennes, persanes, chinoises, indiennes, dont nous avons parlé dans la dernière séance, si une critique rigoureuse pouvait admettre en effet dans l'histoire quelques débris de ces traditions obscures et fabuleuses. Le caliougam ou dernier âge indien s'ouvrirait au milieu de cet espace, dans le cours duquel auraient aussi vécu le Fo-hi des Chinois, le Caiumarath des Perses et le Ménès des Égyptiens. Mais il faudrait diminuer beaucoup certaines distances; car Hérodote place Ménès à plus de douze mille ans de notre ère, et l'antiquité que les Perses et les Chinois assignent quelquefois à Caiumarath et à Fo-hi surpasse celle que nous attribuons à Noé. La vérité est que ce dernier personnage est le seul dont nous ayons une connaissance positive : nous ne savons sur les autres que ce qu'en racontent des livres postérieurs de plusieurs milliers d'années aux époques où ces princes

auraient régné; et c'est à peu près ne rien savoir. Maintenant surtout que nous ne parlons pas encore d'histoire, mais seulement de chronologie, nous n'avons aucun moyen de classer de pareils noms. Les seules dates antédiluviennes qu'il nous soit possible de recueillir sont celles que fournissent nos livres sacrés; et malheureusement elles ne sont point précises, puisque la plus ancienne reste vague entre sept mille et trois mille six cents ans avant l'ère chrétienne, et que l'espace à remplir par les suivantes demeure indéterminé entre deux mille deux cent soixante-deux et mille six cent cinquante-six.

L'une des sections de l'*Histoire de l'astronomie ancienne* par Bailly est intitulée, *Astronomie antédiluvienne :* cet écrivain célèbre est persuadé que les Hébreux, les Égyptiens, les Chaldéens et les Indiens avaient fait avant le déluge des progrès dans la science des corps célestes, ce qui en suppose aussi dans les autres études, dans les arts et en général dans la civilisation. Il prouve, par l'institution de la semaine, que les sept planètes étaient connues; par les divisions du temps en mois et en jours, qu'on avait observé les mouvements de la lune et du soleil; par l'établissement du Néros ou cycle de six cents ans, qu'on avait porté ces observations à un assez haut degré d'exactitude. Mais la semaine, qui n'est point expressément indiquée dans la Genèse, ne s'y adapterait qu'aux sept jours de la création, et non aux sept planètes, dont il n'est fait aucune sorte de mention : le soleil, la lune et la terre sont les seuls corps célestes qui soient distingués; tout le reste est compris sous le nom d'étoiles. D'un autre côté, le P. Pétau ne trouve point que

le récit de Moïse établisse, pour les temps antédiluviens, une année où les mois soient précisément au nombre de douze et les jours au nombre de trois cent soixante-cinq; sur ces deux articles, il réfute Scaliger avec avantage. Mais à l'égard des Indiens, des Chaldéens, des Égyptiens, des Perses, où sont donc les monuments de ce qu'ils savaient d'astronomie à une époque si lointaine? Tous les arguments de Bailly consistent, comme l'a montré Delambre, à transporter à ces temps reculés ce qui appartient à des temps postérieurs. Les raisons et les citations que Bailly allègue pour affirmer que ces peuples employaient dès lors le cycle lunaire et le cycle solaire, sont précisément celles qui tendraient à prouver qu'ils en faisaient usage dix mille ans, cent mille, quatre cent trente-deux ou quatre cent soixante-dix mille avant notre ère. La question est toujours de savoir s'il faut s'en tenir aux récits et aux calculs de Bérose et de Manéthon, aux traditions vagues et fabuleuses recueillies en des livres réellement tout modernes par rapport à une si haute antiquité. Un passage de Josèphe montre, selon Bailly, que la période de six cents ans avait été calculée et fixée avant le déluge : vous allez en juger, Messieurs; voici ce passage traduit par Arnauld d'Andilly : « Noé vécut trois cent cinquante ans depuis le déluge avec « toute sorte de prospérité, et mourut âgé de neuf cent « cinquante ans. Or, quelque grande que soit la diffé« rence qui se trouve entre le peu de durée de la vie « des hommes d'aujourd'hui et la longue durée de celle « des patriarches dont je viens de parler, ce que j'en « rapporte ne doit pas passer pour incroyable. Car, « outre que nos anciens pères étaient particulièrement

« chéris de Dieu et comme l'ouvrage qu'il avait formé « de ses propres mains, et que les viandes dont ils se « nourrissaient étaient plus propres à conserver la vie, « Dieu la leur prolongeait tant à cause de leur vertu « que pour leur donner moyen de perfectionner les « sciences de la géométrie et de l'astronomie, qu'ils « avaient trouvées; ce qu'ils n'auraient pu faire s'ils « avaient vécu moins de six cents ans, parce que ce « n'est qu'après la révolution de six siècles que s'ac-« complit la grande année. Tous ceux qui ont écrit « l'histoire tant des Grecs que d'autres nations rendent « témoignage de ce que je dis. Car Manéthon, qui a « écrit l'histoire des Égyptiens, Bérose, qui nous a « laissé celle des Chaldéens, Mochus, Hestiæus et Hié-« rôme l'Égyptien, qui ont fait celle des Phéniciens, « disent aussi la même chose; et Hésiode, Hécatée, « Acusilaüs, Hellanique, Éphore et Nicolas rapportent « que ces premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans. « Je laisse à ceux qui liront ceci, d'en faire tel juge-« ment qu'ils voudront. »

C'est ainsi que se termine le troisième chapitre de Josèphe, qui jusque-là n'avait guère renfermé, non plus que les deux précédents, que des faits puisés dans les dix premiers chapitres de la Génèse. Mais l'historien sacré ne parlait ni de la grande année ni du progrès des sciences : Josèphe emprunte ces idées à des écrivains profanes; il ne veut pas que sa nation paraisse moins avancée que les autres. Sanchoniaton n'est point du nombre de ces auteurs : il n'a été connu, par la traduction de Philon de Biblos, qu'à la fin du premier siècle de l'ère vulgaire, quelques années après l'époque où Josèphe achevait ses ouvrages. Les auteurs

que cite l'historien des Juifs sont tous, excepté Hésiode, postérieurs à l'olympiade de Corœbus et par conséquent à une telle distance de l'âge antédiluvien, que ce qu'ils en racontent n'aurait encore aucune autorité, quand même les fables qu'ils débitent ne repousseraient pas toute croyance. C'est d'eux que Josèphe sait qu'il y a eu une grande année, un cycle de six cents ans; pas un seul texte sacré ne nous apprend que les Juifs et surtout les patriarches aient connu cette période; Josèphe lui-même ne leur attribue point expressément une telle connaissance. Il dit seulement qu'ils ont eu besoin de vivre six cents ans pour devenir habiles en astronomie. Nous avons déjà fait plusieurs observations sur ce cycle, destiné, dit-on, à ramener la coïncidence des années solaires et lunaires. Cassini, qui l'a fort admiré, faisait l'année tropique de trois cent soixante-cinq jours, cinquante et une minutes, trente-six secondes, au lieu de quarante-huit minutes, quarante-neuf secondes : il est vrai que l'effet de cette erreur était diminué ou compensé par une autre erreur en sens contraire sur la durée du mois lunaire synodique; mais, dans tous les cas, ce cycle était inexact; et d'ailleurs, pour le supposer employé avant le déluge, il faudrait savoir quelle était alors la mesure précise de l'année naturelle, et comment était composé le calendrier civil, deux points qui sont hors de la portée de toutes les recherches. On ne saurait donc apercevoir dans ce passage de Josèphe qu'une opinion particulière, sur laquelle il permet lui-même de porter le jugement qu'on voudra, et qu'il est bien éloigné de présenter comme un résultat historique.

Le but de tout le travail de Bailly sur l'astronomie

antédiluvienne, est de montrer que, chez un grand peuple qui est resté submergé, cette science avait fait de vastes progrès et s'était élevée jusqu'au véritable système du monde, renouvelé par Copernic. « Ce sys« tème, dit-il, s'est conservé dans l'Inde, où nos mis« sionnaires l'ont trouvé, et il n'est pas douteux que « Pythagore ne l'ait puisé à cette source. Mais si les « Indiens l'ont transmis à Pythagore, ce système n'é« tait point leur ouvrage; il venait de l'héritage du « peuple qui a tenu le sceptre des sciences dans l'Asie. « Ce système, ainsi que les périodes inventées, les « méthodes qu'elles exigent, ne sont point les seuls « restes de son génie : on lui doit peut-être toutes les « idées philosophiques qui ont éclairé le monde. Ces « méthodes savantes pratiquées par des ignorants, « ces systèmes, ces idées philosophiques dans des « têtes qui ne sont point philosophes, tout indique « un peuple antérieur aux Indiens et aux Chaldéens, « peuple qui eut des sciences perfectionnées, une phi« losophie sublime et sage, et qui, en disparaissant de « dessus la terre, a laissé aux peuples qui lui ont « succédé, quelques vérités isolées, échappées à la « destruction et que le hasard nous a conservées. Ainsi, « conclut Bailly, l'antiquité, si célèbre par plusieurs « nations savantes, n'offre, depuis les Chaldéens et les « Indiens jusqu'à Hipparque, que les débris des con« naissances de ce peuple, dont le nom même est in« connu aujourd'hui. »

Il ne faut à Bailly qu'un texte de Josèphe et quelques mots hasardés par des missionnaires modernes, qui ont cru retrouver dans l'Inde on ne sait quels vestiges de la doctrine copernicienne, il n'en faut pas

plus pour remonter au plus savant et au plus inconnu des peuples antiques, le précurseur et le maître de ces Chaldéens qui, au temps d'Alexandre, se vantaient de posséder de si longues séries d'observations ou de calculs astronomiques. Si nous acceptons ainsi et toutes les traditions recueillies par des auteurs grecs et latins, et toutes les conséquences qu'on en voudra déduire, j'ignore à quel terme nous devrons nous arrêter, et quelle antiquité pourra jamais nous sembler trop haute. La question, en toutes ces matières, revient toujours à savoir s'il peut exister une autre histoire, une autre chronologie que celles qu'établissent immédiatement des monuments authentiques ou des relations contemporaines, ou du moins des récits vraisemblables en eux-mêmes, et dont les auteurs ne soient pas à dix ou vingt siècles de distance des événements dont ils prétendent nous transmettre les souvenirs. Or, en ce qui concerne l'âge antédiluvien, après que nous avons recueilli ce que les livres sacrés nous en révèlent, nous ne rencontrons, dans tout le reste, que des fictions absurdes, ou des systèmes imaginaires, ou bien des notions si vagues qu'il nous sera impossible d'y appliquer des dates même séculaires, comprises entre certaines limites. Le canevas général de toutes ces histoires consiste en dix générations patriarcales, depuis le premier homme jusqu'à celui qui échappa au déluge universel.

Malgré les doutes et les difficultés qui ont pu s'élever sur les causes et les circonstances des cataclysmes, il est certain que toute l'antiquité profane est pleine de traditions de ce genre. Bérose nous a raconté le déluge de Xisuthrus; et Fréret, en examinant ce récit, observe

qu'au temps de Bérose les Juifs étaient depuis plus de trois siècles en Babylonie, y vivaient en corps de nation, pratiquant librement leur religion et conservant soigneusement leurs livres; que Bérose a fort bien pu connaître ces livres, écrits dans une langue peu différente de celle des Chaldéens, les consulter en composant pour les Grecs son histoire de Babylone, et ajuster les détails qu'ils renferment, avec les doctrines chaldéennes sur l'état primitif de l'univers. La ressemblance de plusieurs particularités n'a donc ici rien d'étonnant. Seulement on en peut conclure que l'époque assignée par les Babyloniens à Xisuthrus répondait à peu près à celle que les Juifs attribuaient à Noé; et cette correspondance est d'ailleurs indiquée par le nombre de dix générations, égal de part et d'autre, depuis le premier homme jusqu'à la catastrophe.

En Égypte, on remarque plusieurs circonstances relatives au déluge dans les légendes d'Osiris et de Typhon, que Manéthon, Diodore de Sicile et Plutarque nous ont transmises. Osiris, enfermé dans un coffre, échappe à l'inondation, et Typhon est submergé. Nous devons avouer que ces fables semblent rapportées à une époque plus ancienne que l'an 2349 avant notre ère, année qui, selon Usserius, serait celle du déluge de Noé; mais Renaudot et la Nauze pensent que l'on ne trouve rien qui remonte réellement plus haut dans toute l'antiquité païenne, lorsqu'on réduit les fictions à leur juste valeur. Il y aurait lieu de demander si, quand elles sont ainsi réduites, il en reste en effet quelque chose. Quoi qu'il en puisse être, nous avons tout lieu de croire que les Égyptiens conservaient des traditions diluviennes. Ils représentaient la défaite

du monstre aquatique, la résurrection d'Osiris, les efforts des géants pour le détrôner, et la victoire qu'il remportait sur eux. Parmi ces géants, qui, à certains égards, ressemblent assez aux descendants des Égrégores du livre d'Hénoch, les plus connus étaient Briarée, Otus, Éphialte, Encelade, Mimas, Porphyrion et Rhœcus. On a beaucoup raisonné sur cette fable et sur ces noms. Pluche, en les rapprochant de quelques mots orientaux, y a trouvé des nuées, des pluies, des torrents, des vents, des tempêtes; Voltaire s'est moqué de ces étymologies, et il se peut qu'il ait eu raison; car presque tous ces noms appartiennent à la langue grecque et y ont de tout autres significations. C'est avec un peu plus de fondement peut-être qu'on a comparé Vulcain, qui est aussi une divinité égyptienne, avec Tubalcain, qui fut contemporain de Noé, et que la Genèse désigne comme habile dans l'art de travailler le fer et l'airain : *malleator et faber in cuncta opera æris et ferri*. Ce rapport rabaisserait beaucoup l'antiquité de Vulcain, par lequel Manéthon commence la dynastie des dieux qui ont régné sur l'Égypte.

Plusieurs auteurs réduisent le déluge d'Osiris à un simple débordement du Nil; et si nous admettons cette hypothèse, qui n'est pas sans vraisemblance, nous ne rencontrerons dans l'antiquité profane que deux déluges assez fameux pour être placés à la suite de celui de Xisuthrus : ce sont ceux d'Ogygès et de Deucalion. Censorin dit que le premier arriva mille six cents ans avant la première olympiade; ce serait 2376 avant notre ère, ce qui ne s'éloignerait pas beaucoup de l'époque assignable à Noé. Mais ce résultat ne convenant point, je ne sais

pourquoi, à la plupart des chronologistes modernes, ils soutiennent que ce texte de Censorin a été altéré par les copistes, et préfèrent les dates indiquées par Eusèbe et par Cédrénus. Ces dates sont 1809, 1796, 1795 avant J. C; et Pétau se décide pour la dernière. C'est une étrange autorité sur un tel point que celle de Cédrénus, qui vivait au onzième des siècles chrétiens. Ni Homère ni Hésiode, quoique ce dernier vécût dans la Béotie, inondée au temps d'Ogygès, n'ont parlé de cet événement, dont la mention aurait pu trouver place dans la digression sur les cinq âges du monde, qui interrompt le poëme des *Travaux et des jours.* Acusilaüs et Hellanicus, cités par saint Clément d'Alexandrie et par Eusèbe, sont les premiers auteurs grecs qui aient dit quelques mots de cette inondation; ils la placent sous le règne de Phoronée, fils et successeur d'Inachus, environ mille neuf cents ans avant Auguste. Le silence absolu d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon sur une telle catastrophe est extrêmement remarquable. Cependant Platon raconte que des prêtres de Saïs ont instruit Solon de toutes les circonstances des trois cataclysmes de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion; comment ces fléaux désolèrent et l'Attique et les contrées septentrionales et occidentales du continent; comment quelques hommes y échappèrent, en gagnant le sommet des montagnes, et repeuplèrent ensuite le monde. Mais, dit Fréret, ce que Platon rapporte ici de ces déluges et de leurs effets, lui était nécessaire pour donner quelque apparence à sa fable de l'île atlantique, à ses idées sur la grandeur et la puissance d'une ancienne ville d'Athènes, sur la fertilité primitive du territoire attique. Comme rien de tout cela n'a-

vait de réalité quand il écrivait, et qu'il ne restait pas même de vestiges de l'Atlantide, il fallait se ménager une réponse aux objections, et noter d'avance les altérations causées par trois déluges qui avaient changé la face de la terre. Aristote ne dit rien de celui d'Ogygès, et les livres où Diodore de Sicile a pu en parler sont perdus. Varron en donne approximativement la date, environ deux mille cent ans avant le temps où il écrit. Solin, qui indique à peu près le même terme, ajoute que cette inondation dura neuf mois, qui furent une nuit continuelle : *cum diem continua nox inumbrasset.* Après Solin, il n'y a plus guère que des écrivains ecclésiastiques, tels que Tatien, Eusèbe, saint Augustin, qui fassent mention de ce déluge en le distinguant de celui de Deucalion. Saint Justin estime qu'Ogygès est le même personnage que Noé, et cette ancienne opinion a été plusieurs fois reproduite depuis la fin du quinzième siècle, d'abord par Annius de Viterbe, qui la fit entrer dans de prétendus livres de Bérose, ensuite par Saumaise, Dickinson et Bianchini. Fréret la rejette, parce qu'elle contrarie les dates énoncées ou proposées par les chronologistes grecs ; mais elle s'accorde avec celles que préfèrent les auteurs latins, Varron, Solin, Censorin, et, je crois, aussi avec le fond même des narrations.

Avant de considérer le déluge de Deucalion, il est à propos d'observer qu'il serait intermédiaire entre les deux qui ont été désignés quelquefois sous le nom de Prométhée et de Dardanus. Selon la chronologie convenue, le premier de ces trois déluges pourrait être rapporté au dix-septième siècle avant l'ère chrétienne, le second au seizième et le troisième au quinzième.

C'est beaucoup de déluges en deux cents ans, à moins qu'on ne regarde le premier et le troisième comme des inondations locales et peu importantes, ou bien qu'on n'y trouve, ce qui serait encore plus simple, que trois noms divers appliqués à une même histoire. Prométhée est le père de Deucalion, et il est fort probable que deux générations consécutives n'ont pas essuyé chacune un si grand désastre. Quant au déluge de Dardanus, ce serait celui qu'on appelle aussi de Samothrace, et dont il nous sera plus facile de nous former une idée, quand nous aurons recueilli les traditions relatives à Deucalion.

Rien encore dans Homère et dans Hésiode, sur ce déluge si célèbre. Plus de huit cents ans après ces deux poëtes, Apollodore l'a fixé à la fin de l'âge d'airain; les hommes de l'âge de fer furent, selon lui, tirés par Jupiter du sein des rochers, pour remplacer ceux qui venaient d'être ensevelis sous les ondes. Mais Hésiode ne sait rien de cette aventure : il dit que durant l'âge d'airain, c'est-à-dire des armes et des guerres, les hommes se détruisirent les uns les autres, comme ils n'ont fait que trop souvent depuis, et qu'ils descendirent sans gloire sous la terre qu'ils avaient ensanglantée. Pindare est le premier qui nous apprenne que le fils de Prométhée se retira sur le Parnasse avec Pyrrha son épouse, jusqu'à ce que Jupiter eût forcé la terre d'absorber dans son sein les eaux qui l'avaient inondée; il ajoute que le maître des dieux, pour ne pas laisser le roi Deucalion sans peuple, changea en hommes les rochers. Il y a ici sur le mot λαὸς, qui veut dire *peuple*, et λᾶας ou λᾶος, qui veut dire *pierre*, une équivoque, un calembour, qui a paru peu digne du divin

Pindare, et qui a fait douter de l'authenticité de cette ode ou de cette strophe. Hérodote nomme Deucalion, qui a régné sur la Phthiotide, canton de la Thessalie, et premier séjour des Hellènes; mais du déluge, Hérodote n'en profère pas une syllabe, et ses successeurs, Thucydide et Xénophon, gardent le même silence. Ainsi, après Pindare, c'est Platon qui, pour les raisons que j'ai dites, fait une seconde mention de ce cataclysme. Mais il faut avouer qu'Aristote a consigné cette tradition dans son traité des météores, en la dégageant de toutes les circonstances merveilleuses. Selon lui, le globe terrestre est exposé, en ses diverses parties, à des alternatives de sécheresse et d'inondation. Quand ces vicissitudes rassemblent sur un canton particulier l'humidité qui devrait se répartir sur une plus grande étendue de pays, il y a, pour ce canton, un déluge; et tel fut, dit ce philosophe, le sort qu'éprouva, sous Deucalion, une partie de la Grèce. Par les renseignements que donne Aristote, on voit que le territoire qu'il désigne comprenait l'Étolie, l'Acarnanie, la Thesprotie et une portion de l'Épire. Plus tard, quand le Chaldéen Bérose eut composé la légende de Xisuthrus, les Grecs en empruntèrent plusieurs détails pour les appliquer à Deucalion. Ce dernier eut aussi, non pas un vaisseau long de sept stades, mais du moins une petite barque; *parva rate vectus*, dit Ovide, qui a fait, en deux cents vers, la description la plus brillante que nous ayons de ce déluge universel. Je dis *universel*, car c'est bien, selon ce poëte, la perte de tout le genre humain que Jupiter a résolue; les autres dieux n'y consentent qu'à regret; ils craignent de n'avoir plus d'encens ni d'autels.

Est tamen humani generis jactura dolori
Omnibus. . . . .
. . . . rogant quis sit laturus in aras
Thura. . . . .

Jupiter les rassure, en leur promettant de recréer une race nouvelle qui vaudra mieux que la première, et dès lors il ne délibère plus que sur la manière d'anéantir celle qui a provoqué son courroux. Sa première idée était d'embraser, d'incendier l'univers, conformément à un antique arrêt des destins; mais pour cette fois, son bon plaisir est d'inonder le globe et de submerger tous les mortels :

Pœna placet diversa; genus mortale sub undis
Perdere. . . . .

Bientôt la terre n'est plus qu'un vaste Océan qui n'a point de rivages :

Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.

On ne voit s'élever au-dessus des ondes que la cime du Parnasse, mont sacré, asile inaccessible alors aux fléaux qui ravageaient le monde. Deucalion et Pyrrha échappèrent seuls à la destruction de l'espèce humaine; il leur fut ordonné de la reproduire en jetant derrière eux les os de leur mère. Pyrrha ne comprit rien à cet oracle; mais Deucalion en devina le sens : ils se mirent à ramasser des pierres et à les jeter derrière eux.

Ces cailloux amollis sous leurs doigts étonnés,
S'échappent de leurs mains à demi façonnés;
Et perdant par degrés leur rudesse première,
Offrent déjà de l'homme une image grossière.
Tels dans un atelier vous pourriez voir épars
Des bustes ébauchés par le ciseau des arts....
Ainsi d'hommes sans nombre un seul homme est le père,
Et de femmes sans nombre une femme est la mère.

De là nous sommes nés, durs et laborieux,
Dignes fils des cailloux qui furent nos aïeux.

Sénèque reproche à Ovide d'avoir donné une si libre carrière à son imagination, quand il s'agissait du plus lugubre désastre de l'univers : *Non est res satis sobria lascivire devorato orbe terrarum.* Cependant Plutarque et Lucien sont venus ensuite, qui ont ajouté à la fable de Deucalion la circonstance des oiseaux lâchés du navire et envoyés à la découverte. Dès lors, il n'a presque manqué à ce récit aucun détail de celui qui concerne Xisuthrus dans Bérose. Des médailles d'Apamée en Phrygie, frappées sous Pertinax et sous Septime Sévère, représentent Deucalion et Pyrrha dans un coffre qui flotte sur les eaux, et autour duquel volent deux oiseaux dont l'un tient un rameau dans ses serres. Ces monuments peuvent contribuer à établir l'identité des déluges de Noé, de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion, identité soutenue par Saumaise, Prideaux, Bianchini et un académicien dont je parlerai bientôt. Auparavant, il faut voir quelle époque les chronologistes ont assignée au cataclysme de Deucalion.

Cet événement est le quatrième indiqué dans les marbres de Paros; il y suit le règne de Cécrops, l'avénement de Deucalion au trône, et le procès entre Mars et Neptune à Athènes, sous le règne de Cranaüs, et il y porte une date qu'on a traduite par 1529 avant J. C., ou 1560, ou 1574, ou autrement encore; car il y a ici différentes manières de concevoir et d'interpréter la numération des marbres; une autre chronique grecque dit 1524; une troisième, citée par Cédrenus, 1530. Chez les Latins, Varron, Solin et Censorin distinguent le *cataclysmus prior*, déluge d'Ogygès, de celui de Deu-

calion, *cataclysmus posterior*, et ils mettent de l'un à l'autre un intervalle de trois ou quatre siècles. Entre ces opinions, Pétau s'est décidé à prendre l'année 1529 avant l'ère chrétienne pour la date du déluge de Deucalion; et en ce point, comme en plusieurs autres, Pétau a été suivi par la plupart des chronologistes modernes. Mais l'abbé Geinoz, dans un mémoire lu à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1740, a donné de nouveaux développements au système qui, confondant tous ces cataclysmes en un seul, les reporte à une époque plus ancienne. C'est du temps de Phoronée qu'arriva le déluge d'Ogygès, dit saint Clément d'Alexandrie d'après divers auteurs grecs; or c'est aussi du temps de Phoronée que le fils de Prométhée régnait. « Les Grecs, continue Geinoz, avaient entendu « parler du déluge de Noé (ou de Xisuthrus), mais « d'une manière obscure; et comme leur vanité les « portait à s'approprier tous les grands événements « dont la renommée était parvenue jusqu'à eux, et que « d'ailleurs ils avaient ouï dire que ces déluges étaient « arrivés dans les premiers temps du monde, les Pélo- « ponésiens ont attribué faussement à leur Phoronée, « et les autres à leur Deucalion, ce que l'Écriture sainte « raconte être arrivé du temps de Noé. Comparons les « déluges des Grecs avec celui de Noé : on y trouve « une parfaite ressemblance. La cause, les effets, la fin « et les circonstances de l'événement sont les mêmes. « Il s'agissait de punir la malice des hommes en les fai- « sant tous périr. Un seul est conservé avec sa famille... « Les Péloponésiens ont placé ce fait sous Phoronée « fils d'Inachus, parce qu'Inachus était le premier « homme qui eût habité leur pays; et les Thessaliens,

« par la même raison, l'ont placé sous Deucalion, ne « connaissant rien d'antérieur à lui... Peut-être aussi « que ces peuples étaient en dispute sur leur antiquité : « la prétention des Péloponésiens l'ayant emporté, il « fallut, en accordant à chaque peuple son déluge, « mettre un intervalle convenable, afin que deux désas- « tres qui tendaient à l'extinction du genre humain, « n'arrivassent pas si peu de temps l'un après l'autre. » Au surplus, il n'y a rien de si confus et de si variable que les dates appliquées, dans les livres antiques, aux personnages qui viennent d'être nommés et à leurs contemporains. On est obligé, pour les concilier, de corriger et, comme on dit, de restituer plusieurs passages; tantôt de changer les générations en années, ou les années en générations, tantôt de lire 400 quand il y a 4, ou 4 quand il y a 400. Geinoz en cite des exemples, mais qui nous éloigneraient de notre sujet. Je hasarderai, à l'appui du système de ce judicieux académicien, une observation générale : c'est qu'il existe, par rapport aux héros et aux princes des premiers temps de la Grèce, deux ordres d'époques. Quand il s'agit du commencement et de la fin de leurs règnes, ou d'événements naturels ordinaires et qui pourraient être historiques, les dates sont beaucoup moins reculées; elles retombent dans un âge postérieur à celui qui vient de nous occuper. Mais les fables veulent être lointaines; à mesure que les faits prennent des teintes surnaturelles ou merveilleuses, ils doivent acquérir, dans la même proportion, une plus haute antiquité. Il est fort probable que la plupart des personnages de la mythologie grecque sont des hommes puissants ou célèbres qui ont réellement existé dans le cours des mille

ou quinze cents ans qui ont précédé Homère, mais qu'on a fait remonter dans la nuit des siècles, en rattachant à leurs noms et au petit nombre de traits connus de leur véritable histoire, un tissu d'allégories cosmogoniques et de fictions poétiques ou populaires. Il y a donc ici deux écueils à éviter : l'un, d'attribuer à ces personnages, historiquement considérés, l'ancienneté que réclameraient leurs légendes mythologiques; l'autre, de rabaisser les faits merveilleux énoncés par ces légendes jusqu'aux époques qui conviendraient aux souvenirs purement historiques applicables à ces noms de héros ou de princes. Ainsi, il peut bien se faire qu'un Deucalion ait régné en Thessalie huit siècles seulement avant la première olympiade; mais il y a bien plus longtemps que Prométhée son père a enlevé le feu du ciel, et qu'il a échappé lui-même aux torrents qui ont submergé le globe entier de la terre. Les traditions de cette dernière espèce, qui se sont répandues chez les différents peuples, et qui, sauf certaines variantes, reproduisent partout le même fond d'idées, vont toutes se rejoindre et se perdre dans un âge antique qui n'est déterminé avec précision nulle part.

Sans doute, on peut admettre aussi des déluges partiels ou locaux, simples débordements de golfes ou de rivières. Diodore de Sicile en raconte de pareils; il dit qu'Hercule en opéra un en Béotie, en détruisant les digues de la rivière qui passait à côté d'une ville. Il cite ailleurs des historiens qui prétendaient qu'avant les déluges des autres pays, la Samothrace en avait éprouvé un, produit par le gonflement des eaux du Pont-Euxin; la Propontide en serait un reste. Il compte aussi jusqu'à trois inondations de l'île de Rhodes. Hélius ou le Soleil

fit cesser la première; et Diodore explique lui-même le sens naturel de cette fable. Le terrain de Rhodes, dit-il, était naturellement marécageux; les feux du soleil diminuèrent par degrés cette humidité, et rendirent la terre si féconde qu'elle produisit ses habitants, et en particulier les sept frères Héliades. Les autres inondations de Rhodes furent causées par des pluies ou des grêles. Le déluge d'Osiris en Égypte peut bien n'être qu'un débordement du Nil; mais ceux de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion sont racontés comme universels, copies informes de celui de Noé. Tel serait encore celui dont on suppose que les Chinois conservent la tradition, et auquel Pan-kou aurait échappé seul avec sa famille. Toutefois plusieurs voyageurs assurent que cette tradition n'existe point en Chine. Un Arabe du neuvième siècle, dont Renaudot a traduit et imprimé la relation, dit avoir eu, sur ce sujet, une conversation avec l'empereur des Chinois, auquel il avait parlé de Noé. « Vous ne vous trompez point, lui répondit ce prince, à l'égard du nom de Noé; mais, pour ce qui regarde le déluge universel, nous n'en avons pas la moindre connaissance. Le déluge, qui a inondé, il est vrai, une partie de la terre, n'a point atteint notre pays ni même les Indes. » Si ce n'est à la Chine, ce serait peut-être en Amérique qu'on pourrait retrouver la croyance d'un cataclysme général. Les peuples de la Floride prétendaient que jadis, le soleil ayant prolongé de vingt-quatre heures son séjour dans l'Océan, les eaux du grand lac Théomi se débordèrent avec une telle abondance que les sommets des plus hautes montagnes de la terre en furent couverts, à l'exception de la cime du mont Olaïmi, que le soleil garantit de l'inondation à cause d'un temple

qu'il s'y était bâti de ses propres mains. De tous les mortels, il n'y eut de sauvés que ceux qui purent se réfugier dans ce temple.

Les auteurs modernes ont disserté sur les causes physiques du déluge universel, sur ses circonstances et sur ses effets. Il n'y a, dans les traditions anciennes relatives à cette catastrophe, rien qui concerne ses causes physiques; et les causes morales y sont réduites à une seule, la dépravation du genre humain. Le Coran reproche surtout aux premiers hommes leur incrédulité, et la leur fait expier d'abord dans les eaux, et ensuite dans les flammes. Il ajoute que Noé lui-même dénonça leurs crimes et sollicita en ces termes leur extermination : « Seigneur, ne laisse subsister sur la terre aucun monument des infidèles; pardonne-moi, pardonne à mes enfants, pardonne aux fidèles qui sont entrés dans l'arche, et extermine tout le reste. » L'intolérance mahométane est fortement exprimée par cette prière, où, dans le même verset, Noé demande pardon pour lui-même et pour les siens, et l'irrévocable condamnation de tous les autres humains. C'est l'une des plus remarquables altérations par lesquelles le Coran défigure l'histoire sacrée. Les circonstances du déluge qu'on a spécialement discutées sont les dimensions de l'arche, la position du mont Ararat, où elle s'arrêta, et le nombre de mois et de jours que dura l'inondation. Ce dernier objet est le seul qui intéresse la chronologie: nous nous en sommes tenus au calcul du père Pétau, n'en trouvant pas de mieux établi; et nous avons supposé (car tout ceci n'est qu'hypothèse) que Noé est resté dans l'arche trois cent soixante-treize jours, depuis le 28 novembre jusqu'au 5 décembre de l'année

suivante. Quant aux effets du cataclysme universel, ils ont été surtout recherchés par deux auteurs anglais, Thomas Burnet et Guillaume Whiston. Le premier prétend que la terre primitive était sans vallées, sans montagnes et même sans mer; que la température y demeurait constamment la même, et qu'il n'y avait point de distinction de saisons, l'écliptique n'étant point inclinée sur l'équateur : tout cet ordre a été à jamais dérangé par la catastrophe diluvienne. Whiston pense aussi qu'auparavant, l'écliptique et l'équateur se confondaient en un même cercle; que le soleil, ou plutôt la terre, en parcourait chaque jour un degré; qu'ainsi l'année était de trois cent soixante jours, mais plus petits que ceux d'aujourd'hui, de telle sorte qu'il en fallait trente pour une lunaison. Le calendrier était donc alors d'une simplicité parfaite; il consistait en douze mois lunaires de trente jours chacun, et l'on n'avait besoin d'aucune intercalation ni d'aucun cycle pour rétablir la correspondance des mouvements de la lune et du soleil. Ce serait un argument contre cette période de six cents ans dont Bailly soutient qu'on faisait usage avant le déluge. Mais, d'un autre côté, le système de Whiston s'accorderait à merveille avec les progrès de l'astronomie antédiluvienne; car ils auraient été beaucoup plus faciles; et la chronologie, dans ces heureux temps, n'eût connu aucune des difficultés dont nous la trouvons hérissée par l'effet de l'inclinaison de l'écliptique, et des fractions qui entrent aujourd'hui nécessairement dans toute expression des rapports de l'année avec les mois lunaires et avec les jours. Le déluge a ralenti et le mouvement diurne de la terre sur son axe et son mouvement annuel dans l'écliptique inclinée.

Elle en est aussi devenue, selon Whiston, moins belle et moins féconde; et sa population a considérablement diminué. Les calculs des auteurs anglais de l'*Histoire universelle* portent à plus de cent milliards le nombre d'hommes qui, avant le déluge, existaient ou pouvaient exister ensemble sur le globe. C'est vingt fois plus qu'aujourd'hui, même en prenant les plus fortes supputations actuelles. Cette différence vient de la longévité des mortels antédiluviens; Noé, séparé d'Adam par huit générations intermédiaires, avait déjà deux cent vingt-trois ans lorsque Adam mourut; le terme moyen de la vie des dix premiers patriarches a été de neuf cents ans; et il n'y a pas moyen de réduire ces années à des lunaisons, c'est-à-dire au douzième, comme l'ont proposé quelques auteurs; car, dans cette hypothèse, il ne resterait de la création au déluge qu'un espace de cent trente-huit à cent quatre-vingt-huit ans, qui est évidemment trop court. La vie humaine fut restreinte à une bien moindre durée après l'inondation du globe; à cent vingt ans au plus selon le livre d'Hénoch, qui n'est pas plus exact en ce point que sur les autres; mais, quelque maximum qu'on établisse, sa diminution sera toujours extrêmement forte. Ce dernier résultat des recherches de Whiston est immédiatement fourni ou suggéré par les livres sacrés; les autres ne sont que des hypothèses qu'il serait tout à fait impossible de vérifier.

Certains peuples n'avaient, ce semble, aucun souvenir du déluge; Sanchoniaton, l'antique historien des Phéniciens (si ses livres ont quelque authenticité), n'en a pas connaissance. Les Chinois semblent en méconnaître l'universalité. On assure que, sur ce point,

les mages étaient divisés d'opinion dans la Perse. Les uns soutenaient que l'inondation ne s'était étendue que jusqu'à un certain rocher, ou jusqu'aux confins du Kourdestan; les autres inclinaient, selon Hyde, à la croire générale et provoquée par les crimes des hommes, singulièrement par ceux d'un nommé Malcus; ils ajoutaient que les premières eaux étaient sorties d'un four; et cette circonstance bizarre se retrouve dans le Coran de Mahomet. Les Indiens n'ont guère d'autre notion du cataclysme que celle qui se rattache à la distinction des âges séparés l'un de l'autre par des catastrophes générales. Voilà comment ils conçoivent que le genre humain a été alternativement détruit et réparé; comment quelques-uns d'entre eux tiennent qu'il y a déjà eu trois déluges, et en attendent un quatrième. Après le troisième, Dieu créa, suivant eux, trois personnages beaucoup plus parfaits que ceux de la génération précédente, et investit l'un d'eux du pouvoir de former des hommes et des animaux. Usant de cette puissance, le personnage en question fit sortir de son propre côté droit le premier homme, et de son côté gauche, la première femme.

Si nous écartons ces chimères, et si nous ne prenons les déluges égyptiens que pour les plus antiques débordements du Nil, il ne nous restera plus que les traditions des Chaldéens et des Grecs, que ces déluges de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion, auxquels on ne saurait donner quelque consistance qu'en les regardant comme des contrefaçons de celui de Noé. En effet, si l'on pouvait les en distinguer, ils deviendraient de pures et simples fables, qui se décréditeraient d'elles-mêmes. Les circonstances particulières que Bérose,

Pindare, Platon, Ovide ajoutent au fond du récit, suffiraient pour repousser toute confiance; et ce fond même, dès que l'autorité d'une révélation ne le soutiendrait plus, ne serait point admissible. Que répondre en effet à ceux qui viendraient vous dire : Quoi! ce qui s'est passé avant le naufrage de tout le genre humain, ce naufrage même, ses détails et ses premières suites, ne nous sont connus que par le témoignage de deux ou trois hommes, qui seuls ont eu le bonheur d'y échapper! Quelle garantie avons-nous de l'exactitude et de la fidélité de leurs récits? Qui nous assure qu'ils sont bien instruits, bien informés de tous les faits qui leur sont antérieurs, et qu'ils ne mêlent aucun mensonge à ceux qui les concernent personnellement? Mais de plus, avons-nous leurs dépositions immédiates? Point du tout : elles ont passé durant mille ou deux mille ans de bouche en bouche, de générations en générations, à travers toutes les vicissitudes qui ont déplacé, divisé, confondu les peuples. Ce n'est qu'après dix ou vingt siècles qu'on a commencé de les écrire. Bérose, qui vivait après Alexandre, est le premier qui nous parle de Xisuthrus. Acusilaüs et Hellanicus, écrivains postérieurs à Hésiode, sont les premiers qui profèrent le nom d'Ogygès. Personne, avant Pindare, n'a parlé du déluge de Deucalion, et tout ce qu'Hérodote sait de ce personnage, c'est qu'il a régné en Thessalie. Nous courons ici toutes les chances possibles d'erreur et de déception. En un mot, les sources de cette prétendue histoire ne s'ouvrent pour nous qu'environ quinze cents ans après l'époque qu'il lui faut assigner; jusque-là, elle demeure voilée et en quelque sorte souterraine. Nous n'avons pas d'autres garants que des poëmes, que

les systèmes philosophiques ou poétiques de Platon, que les débris de quelques annales grecques ou chaldéennes, dont l'antiquité ne serait pas plus haute que celle de Platon ou de Pindare. Comment appeler historiques des notions qui ne reposeraient que sur de pareils fondements? Et comment surtout y adapter une chronologie raisonnable? Y a-t-il autre chose à conclure sinon qu'une tradition vague avait perpétué, dans l'Asie et dans la Grèce, l'idée d'un cataclysme antique dont on ne connaissait aucunement l'époque, et auquel on attachait, à l'aventure, certains noms et certains détails?

Quelques autres traditions font remonter à l'âge antédiluvien un Bouddha chez les Indiens, un Odin chez les Scandinaves, des druides chez les Celtes, un Sésostris chez les Égyptiens et la fondation de la ville de Tyr.

Il y a, dans l'antiquité, des noms qui appartiennent à la fois à un dieu et à un homme qui a été le ministre, l'envoyé ou le fils de ce dieu. Ce second personnage, qui est quelquefois multiple, apparaît en des temps anciens encore, mais fort postérieurs à l'époque qu'on assigne au dieu dont il propage ou reproduit le culte. Ainsi un Bouddha, dont nous parlerons dans la suite, a donné des lois et des dogmes à l'Indoustan, plus de deux siècles après la première olympiade. Mais on établit bien, auparavant, des personnages mythologiques du même nom; un surtout qui serait à peu près contemporain d'Adam, et dont le nom signifierait *science universelle*, *sainteté*, *saint des saints*. Il est le dieu de la planète qui répond au mercredi de notre semaine. Le nom de Bouddha, dit M. Langlès, est commun à

plusieurs législateurs, dont le plus ancien paraît être le Fo-hi des Chinois, le Thoth des Égyptiens, le Mercure des Grecs, et l'Odin des nations gothiques.

Nous aurons à rechercher, non loin de l'ouverture de notre ère, l'époque de Sigge Odin, le prophète du Nord et le fondateur d'Odensée; mais les Scandinaves placent avant le déluge, leur dieu Odin, frère et mari de Frigga, père de Thor ou Jupiter et d'un Balder qui a quelque ressemblance avec Apollon, et de plusieurs autres dieux, génies ou esprits élémentaires. On veut même qu'il y ait eu dès lors des scaldes, inventeurs de la poésie romantique, et des prosateurs qui écrivaient les premiers *sagas* ou livres d'histoire, et une sibylle enfin, appelée Vola, qui composait un poëme sacré, l'Edda primitif.

Les Germains donnent la même antiquité à Tuiston, le fils de Hertha ou de la Terre, à Mannus, fils de Tuiston, et à Wodan, leur Mercure. Chez les Gaulois, ce Mercure s'appelle Teutatès : l'Apollon de cette mythologie a nom Bélénus, ou Bélatucadrus, et les Bretons prétendent que, dès ce temps, il y avait chez leurs ancêtres des druides, des druidesses, et des bardes qui faisaient d'admirables vers dans la langue primitive du genre humain.

D'un autre côté, le grand Sésostris, que nous verrons reparaître dans les âges suivants et qui descendra, comme je vous en ai prévenus, jusqu'au siècle de Salomon, remonterait fort au-dessus de celui de Noé, si l'on s'en rapportait à Diodore de Sicile et à d'autres chroniqueurs. A l'égard de Tyr, voici ce qu'en dit Hérodote : « Je me transportai à Tyr, en Phénicie; j'y « visitai un temple magnifique, dédié à Hercule Tyrien,

« et les prêtres me dirent que cet édifice était aussi an« cien que la ville, bâtie elle-même depuis deux mille « trois cents ans. » Or Hérodote se trouvait à Tyr vers l'an 460 avant notre ère; donc les prêtres reportaient la fondation de cette ville à l'an 2760, c'est-à-dire à quatre cent trente-deux ans avant la date que Pétau assigne au déluge. Les réflexions que faisait Larcher, dans la première édition de sa *Chronologie,* sur ce passage d'Hérodote, sont fort curieuses. « Je crois, dit-il, « devoir m'en tenir au sentiment d'Hérodote, le plus « ancien, le plus savant et le plus instruit de tous les « historiens, sans cependant prétendre le garantir, « parce qu'il est manifestement en contradiction avec « ce que l'Écriture raconte... Les connaissances en his« toire naturelle, que l'on a poussées dans ce siècle « beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait dans les siècles « précédents, paraissent confirmer ce que raconte le « père de l'histoire... Le plus sûr cependant est de s'en « tenir au récit des livres saints. Ainsi, quand je parais « adopter le sentiment d'Hérodote, je veux dire seule« ment que nous n'aurions aucun motif raisonnable « qui pût nous engager à rejeter son témoignage, si « nous n'avions pas les livres des Juifs, qui nous servent « et doivent nous servir de règle. » Vous apprécierez cet étrange verbiage, lorsque, dans la suite, vous verrez les plus saines traditions de l'antiquité profane s'accorder avec l'autorité des livres sacrés pour démentir, en ce qui concerne l'origine de Tyr, non pas le récit d'Hérodote, mais la fable que les prêtres tyriens lui ont débitée. Dès ce moment, vous remarquerez que les modernes progrès des sciences naturelles sont tout à fait étrangers à une telle question. Je n'hésite point

à conclure que nous ne savons rien de l'âge antédiluvien, sinon ce que nous en apprend la Genèse.

Nous allons, dans les prochaines séances, descendre à des temps un peu moins obscurs. Ce ne sera plus l'âge que le savant et judicieux Varron écartait comme inconnu, ἄδηλον; mais c'est celui qu'il appelle fabuleux, *mythicum;* et il ne faut pas nous attendre à le trouver éclairé par de vives lumières. Longtemps encore nous marcherons dans les ténèbres, à travers lesquelles jailliront à peine quelques faibles rayons du jour de l'histoire. Je ne puis vous indiquer la mesure précise de l'espace de temps que nous distinguerons d'abord sous le titre d'âge mythologique : il commence immédiatement après le déluge; et comme nous venons de nous en convaincre, il n'y a pas moyen de dire, à quatre ou cinq siècles près, quelle est la distance de ce terme à l'ère vulgaire. Mais nous nous arrêterons au point fixe de l'année 1500 avant cette même ère, et, sous ce rapport au moins, l'espace que nous envisagerons ne sera pas aussi indéterminé que les précédents.

TROISIÈME LEÇON.

TEMPS MYTHOLOGIQUES EN JUDÉE, DANS L'INDE ET EN CHINE.

Messieurs, après avoir recueilli les connaissances techniques relatives aux divisions du temps et aux sources de la science chronologique ainsi qu'à l'histoire de ses progrès, nous avons entrepris l'examen des controverses agitées depuis environ deux siècles et demi entre ceux qui la cultivent. Une première classe de systèmes tendait à établir un âge lointain que nous avons appelé antégénésique, parce qu'il comprendrait plusieurs milliers ou millions d'années antérieures à l'époque la plus reculée que nos livres saints, et particulièrement celui qui porte le nom de Genèse, assignent à l'origine des choses. Nous avons écarté ces systèmes, non-seulement comme inconciliables avec les dogmes religieux, mais aussi comme dénués de toute preuve et même de toute vraisemblance. Ce n'étaient là que des traditions vagues et confuses qui, malgré leur discordance, offraient presque toutes une sorte de canevas commun, savoir : un partage des temps en quatre périodes ; la succession de trois dynasties, l'une de dieux, l'autre de demi-dieux et la troisième de princes vulgaires; des combinaisons et des progressions de nombres, des multiples ou sous-multiples de certains cycles astronomiques, réels ou imaginaires. Pour remplir ces espaces immenses, au lieu de faits on n'a que des chiffres, des doctrines surnaturelles, et à peine quelques nomenclatures. Or, ce n'est point avec de pareils élé-

ments que nous aurions pu composer une chronologie raisonnable. Il s'agit des annales du genre humain, non de fictions ou d'allégories, ni même de la formation du globe terrestre et des époques de la nature. Nos regards se sont portés ensuite sur l'âge antédiluvien; et nous n'avons pu en trouver la chronologie que dans nos livres sacrés. Encore ces livres ne nous ont-ils pas donné la mesure précise des siècles compris entre la création et le déluge : les variantes des textes et des versions nous ont laissés incertains entre plusieurs nombres depuis mille six cent cinquante-six jusqu'à deux mille deux cent soixante-deux; et d'ailleurs nous n'avons pu savoir à quelle distance la fin de cet âge, plus ou moins prolongé, se trouverait être du commencement de notre ère vulgaire. Hors des livres saints, nous n'avons rencontré que des traditions fabuleuses, qui perdent toute espèce de valeur quand on ne les considère point comme des altérations diverses de l'histoire sacrée. En remontant aux sources de ces traditions profanes, nous avons remarqué combien étaient tardifs, par rapport à des époques si reculées, les premiers écrits phéniciens, chaldéens ou grecs qui en font mention. Il nous a paru qu'entre tous les déluges dont ils retracent le souvenir, les uns n'étaient que des inondations locales, de simples débordements d'une mer ou d'un fleuve, et les autres, savoir ceux de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion, que des copies informes et mensongères de celui que la Genèse raconte. A la vérité, il paraît qu'Ogygès et surtout Deucalion n'ont régné qu'après l'époque assignable à Noé. Mais les dates de leurs règnes, si nous les pouvions bien connaître, ne seraient point à confondre avec celles qui convien-

draient aux cataclysmes auxquels leurs noms ont été mythologiquement attachés. Plus nous étudierons les temps fabuleux, plus nous aurons occasion de nous convaincre que les noms des personnages célèbres qui ont vécu en ces temps-là, ont été jetés dans des récits poétiques et adaptés à des faits qui seraient beaucoup plus anciens, s'ils n'étaient pas des allégories ou des chimères. Ces déplacements ou transports de noms propres s'opéraient bien facilement, lorsque aucune notion chronologique n'était encore répandue parmi les peuples, et que la théorie des temps demeurait extrêmement vague. Sans nul doute, la mythologie remonte au delà du terme que nous venons d'indiquer; mais toute l'histoire profane est en deçà, même en étendant ce nom d'histoire à de simples traditions tant soit peu vraisemblables. Quoi qu'il en soit, parmi les nombres si divers qui peuvent exprimer la durée de l'âge antédiluvien, Bossuet a préféré mille six cent cinquante-six : c'est le choix, s'il faut en faire un, qui nous a semblé le plus convenable; non assurément que ce nombre soit le résultat d'aucun examen rigoureux (les éléments d'un tel calcul n'existent point), mais l'espace de seize siècles et demi suffit pleinement pour comprendre tous les faits exposés dans les neufs premiers chapitres de la Genèse, et tous ceux encore, s'ils avaient quelque réalité, qui sont rapportés à ce même âge, soit dans les livres ou fragments de Sanchoniaton, de Manéthon, de Bérose, soit par les traditions indiennes, scandinaves, germaniques ou celtiques. Telles ont été les conséquences des faits et des textes que j'ai mis sous vos yeux dans nos dernières séances.

A partir donc du déluge, ou si l'on veut une expres-

sion numérique, une date hypothétique, à partir de l'an du monde 1656, combien s'écoulera-t-il de siècles jusqu'à ce que l'on rencontre l'an 1500 avant l'ère chrétienne? Voilà, Messieurs, la question générale qui se présente à nous aujourd'hui, et qui embrasse malheureusement un très-grand nombre de questions particulières. Nous commencerons par exposer, comme nous l'avons fait pour l'âge précédent, le système, ou plutôt les divers systèmes que les textes et les versions de la Bible ont immédiatement suggérés. Or, cette partie de la chronologie sacrée se partage en deux sections, l'une de Noé à la vocation d'Abraham, l'autre d'Abraham à Moïse; et il y en aura même une troisième, si les faits de Moïse ne conduisent pas encore à l'an 1500 avant J. C., et s'il faut, pour y arriver, descendre dans l'histoire des Juges.

Les plus graves difficultés tombent sur la première section. On en calcule la durée par les nombres qui, dans la Genèse, déterminent l'âge des pères à la naissance de leurs fils durant dix générations dont Noé et Abraham sont les points extrêmes. Ce calcul donne un total de quatre cent vingt-sept ans selon le texte hébreu, de neuf cent soixante-sept selon l'historien Josèphe, de mille soixante-dix-sept selon le texte samaritain, de mille deux cent sept selon la version des Septante. On énonce quelquefois un peu différemment ces nombres, à raison de certaines variantes dans les manuscrits d'un même texte, ou d'explications diverses d'un même passage. Je ne vous fatiguerai point du détail de ces controverses particulières : c'est bien assez que nous ayons à hésiter ici entre quatre principales sommes : quatre cent vingt-sept, neuf cent soixante-sept, mille soixante-

dix-sept et mille deux cent sept. La différence de la plus faible à la plus forte est de sept cent quatre-vingts ans, de près de huit siècles; elle est presque double de celle que nous avons observée à l'égard de l'âge antédiluvien. C'est à sept cent quatre-vingts ans près que nous ne savons pas quelle distance sépare le déluge de la vocation d'Abraham.

Le second intervalle, savoir depuis cette vocation jusqu'à la sortie d'Égypte, est beaucoup mieux connu : il est partout de quatre cent trente ans, à la réserve de quelques manuscrits et de quelques éditions des Septante, qui donneraient seulement quatre cent vingt-cinq. Tenons pour nulle cette différence de cinq années, et ajoutant quatre cent trente à chacun des quatre nombres, qui viennent d'exprimer diversement la durée de la première section, nous trouverons que du déluge à l'Exode ou sortie d'Égypte, il faut compter ou huit cent cinquante-sept ans, ou mille trois cent quatre-vingt-dix-sept, ou mille cinq cent sept, ou mille six cent trente-sept; et, si nous persévérons à dire que jusqu'au déluge le monde avait duré mille six cent cinquante-six ans, il s'ensuivra que les Juifs sont sortis d'Égypte l'an du monde 2513, ou 2953, ou 3163, ou 3293.

Mais, quand nous aurions quelque moyen de nous déterminer entre ces quatre nombres, il resterait une troisième question à résoudre, celle de savoir à quelle distance de l'ère chrétienne la sortie d'Égypte doit se placer. Or, cette distance est, d'après le texte hébreu, de mille quatre cent quatre-vingt-onze ans, que nous pourrions prendre pour mille cinq cents, et selon la version grecque, de mille six cent vingt-neuf, ou même, suivant certaines leçons et certains calculs, de deux

mille dix-neuf. Dans cette dernière hypothèse, nous ne rencontrerions l'année 1500 avant J. C. qu'en descendant beaucoup plus bas dans l'histoire des Juifs, au delà de leur quatrième servitude et du gouvernement de Gédéon. Vous concevez combien, sur de telles variantes, il a dû s'élever de systèmes et de controverses entre les chronologistes modernes. Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* disent, en parlant seulement de l'intervalle entre Noé et Abraham, que l'histoire y rentre dans le chaos; que les historiens profanes n'y jettent aucun rayon de clarté, et que la prodigieuse diversité qui se montre dans les différentes copies des livres de Moïse, rend tout à fait impénétrable cette partie de la chronologie. Des Vignoles, qui n'était pourtant pas très-difficile en preuves, ni très-scrupuleux en rapprochements, a pensé aussi que les temps antérieurs à Moïse ne pouvaient se mesurer d'une manière précise ni même approximative : il s'est abstenu de traiter ces questions; sa chronologie sainte ne commence qu'à l'Exode; il n'a découvert, nous dit-il, ni dans l'Écriture, ni dans la raison, ni dans les monuments des autres histoires, aucun caractère qui puisse nous aider à rechercher des époques plus anciennes que la sortie d'Égypte. Nous pourrions nous en tenir à ce triste résultat, car les détails que nous allons parcourir ne feront que le confirmer; mais ils seront tellement instructifs sous d'autres rapports, qu'il nous importe de ne pas les négliger.

Scaliger, au moyen de supputations particulières, ne compte entre le déluge et l'Exode que sept cent quatre-vingt-dix-sept ans, c'est-à-dire soixante de moins que par les leçons et interprétations ordinaires du texte hébreu : en ajoutant les mille six cent cinquante-six ans

avant Noé, on a l'an du monde 2453, au lieu de 2513; et cet an 2453 se doit traduire, selon Scaliger, par 1496 avant J. C., terme qui, à quatre ans près, revient à celui de 1500 que nous avons en vue. A 1496 on devrait substituer ici 1530, selon Pétau, qui, d'accord au fond avec Scaliger, le chicane sur de minces particularités et n'obtient qu'une différence de trente-quatre ans, qui n'est pas d'une très-grande valeur dans une matière si peu susceptible d'exactitude. Vous observerez que ces deux grands chronologistes ont préféré les plus faibles sommes parmi celles que les textes sacrés permettent d'adopter; et peut-être penserez-vous qu'en effet, une étude approfondie de ces antiques âges entraîne toujours à en resserrer, le plus possible, la durée. Ussérius, Bossuet et plusieurs autres s'en sont tenus au texte hébraïque : chez eux, c'est l'an du monde 2513, 1491 avant notre ère, que Moïse délivre et éclaire les Israélites. Mais ces espaces n'ont point suffi à Pezron : la grande affaire de ce théologien, durant toute sa vie littéraire, a été de rétablir, de défendre, de démontrer, à ce qu'il disait, l'antiquité des temps : il n'a vécu que pour reculer les premières époques de l'histoire, aussi loin de nous que pouvait le permettre l'autorité des livres saints; et s'il n'a pas, comme autrefois le rédacteur des Tables alphonsines, reporté la création du monde sept mille ou six mille neuf cent trente-quatre ans avant notre ère, il en a du moins réclamé six mille, ou, pour parler exactement, cinq mille neuf cent soixante et onze. Dans ce total, l'espace entre Noé et Moïse est, à deux ans près, de dix-sept siècles, tandis que Bossuet n'en compte que huit et demi; et d'ailleurs, Moïse est, selon Pezron, antérieur de plus de deux

mille ans à J. C., en sorte qu'il faut continuer encore durant cinq siècles l'histoire des Juifs pour n'être qu'à une distance de mille cinq cents ans de l'ouverture de notre ère.

Il y a deux parties à distinguer dans ces controverses; l'une sacrée, et l'autre profane. La première, et c'est la plus étendue, consiste en discussions théologiques sur des textes divins et sur des passages de Pères de l'Église. L'analyse que j'entreprendrais d'en faire vous semblerait étrangère à nos études, et n'amènerait aucune instruction profitable : car l'Église s'étant abstenue de décider ces questions, chaque docteur abonde en son propre sens, se déclare le plus orthodoxe et anathématise, autant qu'il est en lui, ses adversaires. Si Pezron n'a point été condamné, ce n'est pas la faute de Martianay, qui, en sa qualité d'éditeur de saint Jérome, regardait comme un outrage à ce saint Père, tout ce qui ne s'accordait point avec sa manière d'interpréter les textes bibliques. Il y a dans ces débats plus d'injures que de raisonnements, et le ton en est de toutes parts si décisif, que presque jamais la vraie critique ou la saine logique n'y trouvent d'accès. Ainsi, nous nous bornerons à la chronologie purement profane de l'âge compris entre le déluge et l'ouverture du quinzième siècle avant la cent quatre-vingt-quinzième olympiade. Nous tâcherons de recueillir dans les annales de l'Inde, de la Chine, de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Grèce, les faits qui appartiendraient à cet âge, de les y distribuer, s'il est possible, et de savoir quel espace ils exigent; si sept cent quatre-vingt-dix-sept ans suffisent, ou ce qu'il faut de plus jusqu'à mille six cent trente-sept ou au delà. Aujourd'hui je ne vous entretiendrai que de

l'Inde et de la Chine, considérées dans ces anciens temps: l'Assyrie et l'Égypte nous fourniront la matière d'une deuxième séance; et la Grèce, d'une troisième.

Mais, avant d'entamer ces détails, nous devons nous arrêter un instant à deux observations générales sur les rapports qui peuvent exister, dans les temps voisins du déluge, entre l'histoire sainte et l'histoire profane.

D'abord, on a rapproché le nom de Noé, Nouah ou Noachus, de certains noms antiques placés à l'entrée de quelques autres annales; Fo-hi chez les Chinois, Bouddha chez les Indiens, Odin chez les Scandinaves, Ménès en Égypte et même Inachus en Grèce. Je n'ai pas besoin de dire que l'identité de ces personnages serait impossible à démontrer. On ne la fonde que sur des ressemblances fugitives de lettres ou de syllabes, et sur de bien vagues synchronismes. Tous ces noms sans doute peuvent remonter à des époques comprises entre les années 3000 et 2000 ou 1900 avant notre ère; mais il reste toujours un espace d'environ dix siècles où l'on ne saurait assigner de points fixes à cet unique ou à ces divers personnages. Il n'y a point là de chronologie ni par conséquent de synchronismes, à moins qu'on ne veuille qualifier ainsi des rapprochements hypothétiques et hasardés. Cependant il se peut bien qu'à l'égard de cet âge antique, plusieurs histoires profanes ne soient que des altérations de l'histoire sacrée, et qu'un même fond primitif soit commun à des traditions diversifiées de tant de manières par les langues, les mœurs, les institutions et les destinées des différents peuples : ce sont là des matières sur lesquelles il faut laisser à l'imagination des savants une assez libre

carrière, pourvu qu'ils ne prétendent point attribuer à leurs conjectures une consistance et une autorité qu'elles ne sauraient jamais avoir.

La deuxième observation générale concerne les enfants des trois fils de Noé, leur généalogie, leur dispersion et leurs établissements dans les trois parties de la terre. C'est le sujet particulier du chapitre X de la Genèse, chapitre qui a eu la plus grande influence sur les premières pages de toutes les histoires. Il offre un long tissu de noms d'hommes ou de pays. Je ne vous en citerai que fort peu de lignes, savoir celles qui commencent chacune des trois sections qui le composent. *Hæ sunt generationes filiorum Noe, Sem, Cham et Japhet.... Filii Japhet : Gomer, et Magog, et Madaï*, etc..... *Filii autem Cham : Chus, et Mezraïm, et Phuth, et Chanaan... Filii Sem : Ælam, et Assur, et Arphaxad, et Lud, et Aram.... Hæ familiæ filiorum Noe juxta populos et nationes suas.* Les détails de ce chapitre présentent des difficultés chronologiques et géographiques, que Bochart, Calmet, Michaélis et d'autres écrivains ont essayé d'éclaircir. Ne pouvant vous engager dans ces discussions interminables, je me bornerai aux résultats que d'Origny a cru pouvoir tirer tant de ce chapitre X que du onzième, où il s'agit de la tour de Babel, de la dispersion des peuples et du nombre d'années de la vie de chaque patriarche, depuis Sem jusqu'à Abraham. « Sem dirigea ses pas « vers l'orient de l'Asie, et depuis longtemps on a cru, « avec assez de vraisemblance (c'est d'Origny qui parle), « que ceux des siens qui s'étaient insensiblement portés « jusqu'aux extrémités de cette partie du monde, s'éten- « dant de proche en proche, y trouvèrent des passages

« qui les introduisirent dans les vastes continents de « l'Amérique. Japhet, marchant entre l'occident et le « nord, laissa des habitants dans l'Asie Mineure, sur les « bords du Pont-Euxin et pénétra en Europe, où pres- « que toutes les anciennes nations conservèrent son « souvenir. Dans le même temps, Cham, suivi de toute « sa famille, s'avançait vers le couchant. Ainsi que Ja- « phet, il laissa sur son chemin quelques colonies en « Asie, c'est-à-dire sur les côtes de la Méditerranée, en « Arabie; et par l'isthme de Suez il pénétra en Afri- « que, où tout ce qui l'avait suivi se dispersa insensi- « blement. » Si vous demandez comment, dans le court intervalle de cent vingt ans écoulés, selon le texte hébreu, entre le déluge et la dispersion, les trois familles de Sem, Cham et Japhet ont pu se multiplier assez pour aller former tant d'établissements sur divers points du globe, d'Origny vous répond par des calculs qui montrent qu'à raison de sept enfants mâles et d'autant de filles provenant de chaque mariage, le total des trois familles a dû être, après cent vingt ans, de sept cent cinq mille huit cent quatre-vingt-quatorze personnes. Il néglige même plusieurs données qui tendraient à augmenter beaucoup cette multitude, et il conclut que chacun des trois chefs avait une suite de deux cent trente à deux cent cinquante mille individus, laquelle pouvait se sous-diviser au moins en vingt colonies, d'environ douze mille chacune.

Les auteurs même qui se permettent d'expliquer métaphoriquement plusieurs détails du chapitre X, y reconnaissent le véritable système de la plus antique géographie. Volney, par exemple, cite les mots de la Genèse, *secundum cognationes et linguas et regiones*

in gentibus suis, selon leurs tribus, leurs langues, leurs pays et leurs nations; et il trouve ces expressions d'autant plus remarquables « qu'après avoir placé, « dit-il, chaque peuple selon les meilleures indications « géographiques, nous les trouvons tous distribués « dans un ordre méthodique de voisinage et de conti- « guïté, et que ceux de chaque branche ont un système « commun de langage....... Chez tous les peuples de « Japhet, la souche du langage est cet idiome scythi- « que appelé sanscrit, que des études récentes nous « ont appris avoir jadis régné depuis l'Inde jusqu'à la « Scandinavie, et que nous trouvons aujourd'hui être un « des éléments de l'ancien grec et de l'ancien latin. Chez « les enfants de Sem, la langue mère est l'idiome « arabique, commun aux Élyméens, aux Assyriens, « aux Araméens ou Syriens. Chez les enfants de Cham, « c'est encore ce même idiome que parlèrent les Phé- « niciens et les Éthiopiens; les Égyptiens eurent un « système à part. Le dixième chapitre offre encore cette « particularité, continue Volney, que tous les peuples « étant placés dans leurs pays respectifs, on se trouve « avoir trois grandes divisions du monde connu des « Hébreux, qui ont une analogie sensible aux trois « grandes divisions du monde connu des anciens; aux « trois divisions de la terre par Zoroastre en pays de « Tazé ou Arabes, pays de Mazendran ou Nord, et pays « de Hosheng; et au partage du monde entre les trois « dieux, Jupiter, Neptune et Pluton. Notez que *Cham*, « ou plutôt *Ham*, qui signifie *noir, brûlé*, et qui se « traduit en grec ἄσβολος, *couleur de suie*, est le syno- « nyme de *Pluton*. » Volney a représenté par une carte la division de l'ancien monde entre les trois familles;

d'autres ont figuré un peu diversement cette distribution ; mais, en général, nous pouvons considérer comme régions sémitiques la plus grande partie de l'Arabie, la Lydie, la Phrygie, l'Arménie, la Perse, les contrées les plus méridionales et les plus orientales de l'Inde. Voilà les domaines de la première famille. Celle de Cham occupa les provinces arabiques les plus voisines du golfe de ce nom, l'Égypte et le reste de l'Afrique, autant qu'elle y put pénétrer. La postérité de Japhet habita l'Europe, certaines portions de l'Asie Mineure, l'Asie septentrionale au-dessus du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, enfin même les parties de l'Inde qui avoisinaient la Scythie. Il importerait de faire correspondre à ce tableau géographique, celui de toutes les langues mères et dérivées, anciennes et modernes; mais, après beaucoup d'études et de recherches, ce travail n'est point encore assez avancé pour qu'on puisse être frappé de l'évidence de ses résultats.

Je n'aurai que fort peu de choses à vous dire de la chronologie indienne entre les années 3000 et 1500 avant J. C. ; car les anciens livres de cette contrée et les relations des voyageurs modernes ne nous en donnent que des notions vagues. Tout se réduit à des traditions qui supposent la continuation de certaines dynasties, comme celle des rois enfants du soleil à Bénarès, et des rois enfants de la lune en un autre lieu; la succession de plusieurs princes aux noms desquels on ne rattache aucun fait mémorable; enfin l'intervention et l'influence de quelques personnages célèbres par leur puissance ou par leurs lumières. Tel serait un Foé, qui se confondrait avec celui des Chinois, et un ancien Zoroastre ou Zerdust, qui aurait précédé celui ou ceux

des Perses, et qui même, selon quelques légendes, serait à placer fort en avant du déluge de Noé. C'est à propos de ce Zoroastre antique soit des Indiens, soit des Perses, que Pline demande comment ce souvenir a pu se conserver à travers tant de siècles, qui n'en ont laissé aucun vestige, et quelle autorité peut rester à des traditions interrompues par une telle lacune : *Mirum hoc imprimis durasse memoriam... tam longo ævo, commentariis non intercidentibus, præterea nec claris nec continuis successionibus custoditam;* réflexion profondément judicieuse, que je vous cite parce qu'elle s'applique, sans exception, à tous les articles de la chronologie profane de cet âge. La question la plus importante qui se présente ici est celle de savoir si Osiris a visité l'Inde, s'il l'a conquise; s'il y a laissé une colonie, des lois, une doctrine et des arts; s'il est enfin l'Isuren que les Indiens ont continué de révérer, et s'il en faut conclure qu'ils ont été, non les maîtres, mais les disciples des Égyptiens. L'abbé Mignot, le neveu de Voltaire, a revendiqué pour l'Inde l'invention ou les premiers progrès des arts et des sciences : c'est l'une des matières qu'il a traitées en des mémoires insérés dans le recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres; et, en ce point, je crois que Mignot a soutenu l'opinion la plus plausible, pour ne pas dire la plus certaine. Toute l'antiquité place dans l'Inde le berceau de la philosophie; et si Diodore affirme que cette contrée a été conquise par Osiris, Hérodote n'en parle pas et Strabon le nie expressément. D'ailleurs, on aurait peine à fixer l'époque de cette prétendue conquête d'Osiris ou de Sésostris; car elle est quelquefois attribuée à ce dernier, qu'on

fait, comme je vous en ai prévenus, remonter fort mal à propos à l'âge qui nous occupe.

Ce n'est sans doute qu'à des époques moins reculées que se sont introduits dans l'histoire traditionnelle des Indiens, plusieurs articles qui semblent empruntés aux livres des Hébreux, et qui feraient commencer et finir ce même âge à peu près comme dans ces livres. Si nous en croyons la relation d'un missionnaire, correspondant de l'évêque d'Avranches Huet, les Indiens disent que leur dieu Routren ayant résolu de noyer tous les hommes, ce dessein fut pressenti par Wishnou, conservateur des êtres, lequel en avertit Sattiavarti, son confident; que Sattiavarti se réfugia sur une haute montagne, d'où il vit la mer franchir ses limites, se confondre avec les fleuves débordés, et couvrir la terre; qu'il allait être submergé lui-même, quand lui apparut une barque dans laquelle il entra, et qui contenait huit cent quarante millions d'âmes que Wishnou y avait déposées; que ce dieu secourable, s'étant métamorphosé en poisson, se servit de sa queue comme d'un gouvernail et dirigea si bien la barque, que Sattiavarti put y attendre tranquillement la retraite des eaux. Le même missionnaire raconte encore à l'évêque d'Avranches que, selon les Indiens, Christchnen, plusieurs siècles après le déluge, fut, au moment de sa naissance, exposé dans un berceau sur un grand fleuve, parce que c'était l'unique moyen de le soustraire à la colère d'un roi; que le fleuve s'entr'ouvrit par respect pour un si précieux dépôt; qu'on porta l'enfant à une princesse qui en prit soin et se chargea de son éducation; que Christchnen, adulte, garda les troupeaux de son beau-père, et se distingua parmi les bergers,

ses compagnons, qui le choisirent pour chef; qu'il tua le roi qui leur avait déclaré la guerre; mais que, poursuivi par des ennemis auxquels il n'était pas en état de résister, il se retira vers la mer, qui lui ouvrit un passage, et se referma pour engloutir l'armée devant laquelle il fuyait. On conclut de là que si l'Inde a communiqué plusieurs de ses propres traditions aux anciens peuples, elle en a reçu elle-même qui lui étaient étrangères. Mais ces détails ne nous fournissent pas les moyens d'établir sa chronologie entre le déluge et l'an 1500 avant notre ère. Les savants ont beaucoup plus travaillé à soumettre cette même partie des annales chinoises à des calculs rigoureux.

D'abord le P. Couplet, jésuite, en publiant en 1687 la philosophie de Confucius, a joint à cet ouvrage une chronologie chinoise, où il suppose que le premier cycle de soixante ans s'est ouvert à l'avénement de Hoang-ti, l'an 2697 avant notre ère; qu'Yao, quatrième successeur de Hoang-ti, est parvenu au trône en 2355; que Yu, chef de la dynastie des Hia, commença de régner en 2217; que cette dynastie s'éteignit en 1766, et fut remplacée par celle des Xam ou Chang, dont les douze premiers remplissent l'espace qui reste jusqu'en 1500.

Le P. Gaubil, dans la première partie de sa *Chronologie chinoise,* remonte à Fo-hi, qu'il place en 3468. Il fixe à 2698 l'ouverture du règne de Hoang-ti; à 2357 l'avénement d'Yao; il installe Yu en 2205, fait finir la dynastie des Hia et commencer celle des Chang en 1767, et compte aussi douze de ces princes jusqu'en 1500. Ce sont à peu près les mêmes nombres que dans Couplet. Mais Gaubil, dans la seconde partie

de son livre, recherche les sources de la chronologie des Chinois; et Fréret, à qui ce travail avait été communiqué, s'est empressé d'en publier les résultats avant le milieu du dernier siècle. Nous avons besoin de les recueillir, si nous voulons savoir comment se sont formées les annales antiques d'un si grand peuple.

Fréret, après avoir écarté la partie des traditions chinoises qui concerne les temps antégénésiques, trouve en des fastes un peu moins fabuleux Fo-hi, qui fonde cet empire vers l'an 3331 avant l'ère vulgaire. Suivent huit règnes, qui précèdent celui de Hoang-ti, avec lequel commencent, à l'an 2697, des temps qu'à certains égards on a pu quelquefois nommer historiques. Cependant les annales qui remontent à des époques si antiques, n'ont été publiées en Chine qu'au onzième siècle de notre ère, et ne nous sont d'ailleurs connues que par des abrégés latins que Martini, Couplet et Thévenot ont mis au jour; depuis ces publications, quelques missionnaires ont attesté que les Chinois eux-mêmes révoquaient en doute ces antiquités : tout au contraire, Parrenin affirme qu'ils n'ont pas cessé de les regarder comme incontestables. D'autres Européens ont cru reconnaître Noé dans Fo-hi, Abraham dans Hoang-ti, Moïse dans Yao; en un mot, les récits de la Genèse défigurés, dans ces premières traditions chinoises. Pour Fréret, en considérant l'ensemble des livres historiques de cette contrée, il y distingue deux parties : c'est-à-dire, d'un côté, les faits antérieurs à l'an 206 avant J. C.; de l'autre, les faits postérieurs à cette date, qui est celle du règne de Kao-tsou. Cette seconde partie est écrite sur des mémoires contemporains, et n'a été publiée qu'après un examen authenti-

que; elle comprend l'histoire de la famille des Han, et des seize dynasties qui leur ont succédé avant celle des Mantchoux ou Tartares orientaux, possesseurs de cet empire depuis quelques siècles. Mais la première partie, la plus ancienne, a été restituée après coup, en un temps où, loin d'avoir des monuments contemporains des faits antiques, on trouvait à peine quelques fragments des vieux livres composés sur ces monuments. En effet, deux cent treize ans avant l'ère chrétienne, tous les livres chinois qui ne traitaient pas ou d'agriculture ou de médecine ou de divination, furent détruits par ordre de l'empereur alors régnant, Thsin-chi-hoang-ti. Plusieurs autres princes, en divers lieux, ont conçu la même idée, pour le plus grand bien et la plus parfaite sécurité du pouvoir, afin de régulariser l'instruction publique et de simplifier l'art de gouverner. Un tel projet néanmoins, par sa hauteur même et son étendue, est presque partout d'une exécution difficile; entre les souverains qui l'ont tenté, Thsin-chi-hoang-ti est celui qui a le plus approché d'un succès complet; du moins les historiens s'accordent à dire qu'il vint à bout de son entreprise. Il est vrai que leur témoignage est aujourd'hui récusé par les savants qui veulent soutenir la certitude de la partie antique des fastes chinois. Mais, de deux choses l'une: ou les écrivains qui racontent que Thsin-chi-hoang-ti brûla tous les livres d'histoire en 213 nous font un rapport fidèle, ou c'est une fable qu'ils nous débitent. Au premier cas, il ne reste rien d'original et d'authentique dans les relations chinoises qui concernent les siècles antérieurs à 213; et au second, vous demanderez comment ceux qui nous trompent sur un article de cette importance,

seront croyables dans tous leurs autres récits, lorsqu'il s'agira de faits bien moins vraisemblables en eux-mêmes, et moins unanimement attestés. Où donc pourrons-nous jamais apprendre réellement la chronologie de la Chine entre les années 3000 et 1500 avant notre ère? Où retrouver des documents primitifs? Le voici:

Kao-tsou monta sur le trône en 206, sept ans après l'auto-da-fé général des livres. Ce prince, imbu de maximes diamétralement contraires à celles de son prédécesseur de glorieuse mémoire, Thsin-chi-hoang-ti, se figurant que les lumières étaient profitables aux rois et aux peuples, qu'elles disposaient les uns à faire de meilleures lois, les autres à les observer avec plus de fidélité, fit rechercher soigneusement tous les écrits qui avaient pu échapper à l'incendie. Par malheur, il ne retrouva pas un seul ouvrage entier; mais en rejoignant des débris, des lambeaux, des parcelles, il parvint à former neuf volumes, qui sont ce qu'on a de plus ancien et de plus authentique en Chine. Dans ces neuf volumes, sont compris quelques-uns des livres appelés *Kings* ou *sacrés*, restes d'antiques ouvrages, abrégés ou commentés par Confucius ou Confutsée ou Koung-tsée, qui vivait environ trois cents ans avant Kao-tsou, cinq cents avant J. C. On y a joint des fragments de quelques traités moraux de ce philosophe et de ses disciples. Parmi les *Kings*, les trois plus historiques sont le *Chou-king*, le *Chi-king* et le *Tchun-tsieou*. Ce dernier contient les dates précises de trente-cinq éclipses; mais toutes postérieures à l'olympiade de Corœbus. Le *Chi-king* est un recueil d'anciennes poésies, qui tiennent à l'histoire par des éloges de princes et par l'observation d'une éclipse de

soleil arrivée en effet en 776, première année de la première olympiade. Quant au *Chou-king*, il renferme, avec des articles d'une autre nature, une histoire générale de la Chine, qui commençait au règne d'Yao. Elle était divisée en trois mille trois cent trente sections : Confucius les réduisit à cent; on en a perdu quarante-deux; il en reste cinquante-huit, qui laissent entre elles des lacunes. Il y a, dans la manière dont les cinquante-huit chapitres furent successivement retrouvés, puis augmentés de quelques autres fragments, des circonstances au moins singulières, et qui pourraient inspirer des doutes sur leur authenticité : vous allez en juger.

Un peu plus d'un siècle après Kao-tsou, quand on crut avoir rassemblé tous les fragments des anciens livres, on s'occupa du soin de les publier. Ssema-thsian en fit un corps complet d'annales chinoises depuis Hoang-ti jusqu'à Wou-ti, qui régnait l'an 97 avant l'ère vulgaire. Ces annales ne comptent entre Hoang-ti et notre ère que deux mille cinq cent vingt-sept ans, au lieu de deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept que donnent les calculs plus modernes. Les cent soixante-dix ans qu'on a de moins en suivant Ssema-thsian furent ajoutés par Pan-kou, dont le travail est de l'an 50 après J. C. Mais Pan-kou, en conservant les noms de Fo-hi, de Hoang-ti et des autres empereurs antérieurs à Yao, s'abstenait d'y attacher des dates précises : il ne croyait possible d'établir une chronologie qu'à partir d'Yao, dont il plaçait l'avénement à l'an 2303 avant notre ère, en avouant néanmoins que Ssema-thsian abrégeait de cent soixante-dix ans cet intervalle. Selon un troisième chronologiste chinois, qui

écrivait non loin de l'an 265 de l'ère chrétienne, Yao en aurait précédé l'ouverture, non de deux mille cent trente-trois ans comme dans Ssema-thsian, non de deux mille trois cent trois comme dans Pan-kou, mais de deux mille cent cinquante-six. Vers le temps de ce troisième chronologiste, on découvrit, dans le tombeau d'un ancien empereur de la Chine, un livre écrit sur des tablettes de bambou et qui porte le nom de *Tsou-chou*. Cette chronique remplissait les lacunes qu'avaient laissées les *Kings*, et fournissait les éléments d'une chronologie plus complète, suivant laquelle Yao aurait commencé de régner l'an 2145 avant notre ère. Dans la suite, le tribunal institué en Chine pour décider toutes les questions de chronologie et d'histoire, et pour conserver à la nation la plus haute antiquité possible, condamna ce calcul des tablettes de bambou, et tous autres calculs aboutissant à des résultats semblables; mais ce tribunal n'ayant pourtant pas voulu déterminer l'époque d'Yao, on vit naître sur ce point jusqu'à onze opinions différentes, dont les deux extrêmes font Yao ou plus ou moins ancien d'environ trois siècles. Pour mettre un terme à ces incertitudes, le tribunal d'histoire et celui de mathématiques se réunirent vers l'an 1067 de notre ère, et adoptèrent de nouvelles annales rédigées par Ssema-kouang, et qui font remonter Yao à deux mille trois cent cinquante-sept, Hoang-ti à deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept ans avant J. C. Depuis, on jugea convenable de donner à Hoang-ti neuf prédécesseurs, ensuite quinze ou même vingt-quatre, qui avaient régné six cent trente-quatre ans, ou mille cinq cent soixante, ou deux mille cent quatre-vingt-quatorze; ce qui reportait l'époque

de Fo-hi à trois mille, à cinq mille, à six mille. Enfin il fallut bien que Fo-hi eût aussi des devanciers jusque dans la plus profonde nuit des temps antégénésiques. Voilà comment s'est formée la chronologie chinoise, et vous en conclurez sans doute qu'on ne la peut prendre que pour hypothétique ou conventionnelle. La seconde partie du traité de Gaubil sur cette matière contient des notices beaucoup plus étendues sur les livres historiques et sur plusieurs autres écrits; mais j'ai dû me borner aux détails et aux résultats qui touchent de plus près aux questions dont nous sommes en ce moment occupés.

Il importe d'observer que Confucius lui-même n'entreprit point de raconter l'histoire des rois antérieurs à Yao : c'est là, selon Fréret, une preuve démonstrative que si, du temps de ce philosophe, on avait déjà imaginé ces règnes, il les regardait comme des fables indignes d'entrer dans l'histoire sérieuse. Meng-tseu, l'un de ses disciples, dit que jusqu'au temps d'Yao, la Chine était restée inculte, inhabitée, inondée, couverte de marais impraticables, et dans les lieux plus élevés, de forêts épaisses; qu'Yao rassembla les hommes, commença de les policer et leur apprit à prendre possession de la terre. Fréret n'hésite point à déclarer que toutes les traditions contraires à celle-là sont nouvelles et dénuées d'autorité. Telle est surtout l'hypothèse d'une prétendue conjonction générale de toutes les planètes, observée à la Chine sous un prédécesseur d'Yao : pure chimère, à laquelle les plus simples notions d'astronomie ne permettent pas de s'arrêter, et contre laquelle le père Gaubil a rassemblé beaucoup plus d'éclaircissements et de calculs

qu'il n'était nécessaire. C'est l'époque précise de l'avénement d'Yao qui serait à déterminer, pour avoir le commencement des annales chinoises. Or, si vous ne vous soumettez pas aux sentences des tribunaux d'histoire et de mathématiques établis à la Chine, vous aurez à faire, entre plus de onze opinions diverses et sur un espace de plus de trois siècles, un choix qui ne pourra être que conjectural.

Le père Gaubil, qui ouvre, comme je l'ai dit, le règne d'Yao en 2357, rapporte la mort de ce prince à l'année 2258; en sorte que ce règne dura tout un siècle. Mais Gaubil avoue que ces dates sont incertaines, il consent à les retarder l'une et l'autre d'environ cent années, de deux cents même. Fréret a proposé un moyen ingénieux de sortir de ces embarras, c'est d'établir les calculs sur un fait arrivé chez les Chinois l'an 104 avant J. C., et attesté par leurs annales, qui sont authentiques pour une telle époque. On y lit qu'ils furent alors obligés de réformer leur calendrier, parce que l'inexactitude des intercalations par eux employées depuis plusieurs siècles, avait produit entre leur année civile et l'année tropique un écartement de quatre-vingt-sept degrés un tiers. Or, d'après les renseignements qui nous restent sur le calendrier de la Chine antique, nous avons lieu de penser que l'erreur était de deux degrés quarante-trois minutes en chaque cycle de soixante ans. Il a donc fallu trente et un de ces cycles et le tiers du trente-deuxième, c'est-à-dire en tout mille huit cent quatre-vingts ans, pour arriver à une différence de quatre-vingt-sept degrés un tiers. A ces mille huit cent quatre-vingts ans ajoutez les cent quatre écoulés entre la réforme de l'annuaire et l'ou-

verture de notre ère chrétienne, vous aurez un total de mille neuf cent quatre-vingt-quatre. Ce sera le terme d'où partira le calendrier antique. Or suivant un texte du *Chou-king*, que je vous ai autrefois cité, cette institution appartient au règne d'Yao; et il semble du moins qu'en aucun cas on ne pourrait la retarder au delà de son successeur immédiat. Voilà donc l'époque d'Yao indiquée : seulement, comme on ne sait pas précisément en quelle année de son règne il a réglé l'ordre des temps, son avénement demeure indéterminé entre les quinze, trente ou cinquante années antérieures à 1984. Toujours peut-on dire approximativement, selon Fréret, que ce prince a précédé de deux mille ans notre ère vulgaire.

Au lieu de deux mille, Ssema-thsian disait deux mille cent trente-trois; Pan-kou, deux mille trois cent trois; et un troisième chronologiste, deux mille cent cinquante-six. Mais Ssema-thsian ne commençait d'attacher des dates aux faits qu'à partir de l'an 841 avant J. C. Pour les temps antérieurs, il se contentait de transcrire la liste des empereurs telle qu'il la trouvait dans un livre nommé *Chi-pen*, dont on ne connaît ni l'auteur ni l'origine. L'autorité de Pan-kou, qui, après Ssema-thsian, allongea la chronologie chinoise, n'est pas très-bien établie même à la Chine, où plusieurs lettrés l'ont déprécié comme un historien sans critique et sans instruction, qui reçoit de toute main les traditions les plus suspectes : d'ailleurs, il n'a pas terminé son ouvrage; c'est sa sœur qui l'a revu et publié. Entre Pan-kou et Ssema-kouang, principal rédacteur des annales qui depuis l'an 1067 de notre ère sont accréditées chez les Chinois, il en avait paru successive-

ment un grand nombre, dont la diversité, relativement aux anciennes époques, montre combien cette chronologie est incertaine. Nous ne la trouverions pas plus constante dans les recueils, fort nombreux aussi, qui ont été composés dans le cours des sept derniers siècles, et dont il serait superflu de vous offrir une notice détaillée; car il paraît que les Chinois font aujourd'hui peu de cas de ces compilations : ils s'en tiennent à la chronique de Ssema-kouang et à des livres d'histoire plus vieux que le sien, livres qu'ils divisent en deux classes, les canoniques ou les Kings, et les vulgaires, qui n'ont de crédit qu'autant qu'ils en méritent. Cette distinction, fort importante en Chine, paraît l'être aussi aux yeux de plusieurs missionnaires européens, qui attribueraient volontiers une sorte d'infaillibilité tant aux Kings qu'aux tribunaux chinois qui jugent en dernier ressort les questions d'astronomie et de chronologie. Fréret demandait presque pardon de la liberté qu'il osait prendre d'appeler de quelques-uns de ces arrêts; mais enfin, disait-il, l'autorité d'un tel tribunal n'est tout au plus pour nous que celle d'un corps de gens de lettres; et ceux qui voient ces corps d'un peu près, ajoutait-il en parlant au sein d'une académie, savent comment les décisions s'y forment.

Tout considéré, Fréret croit possible que Fo-hi ait commencé de régner l'an 2639 avant l'Évangile; Hoang-ti, l'an 2455; Yao, vers 2000. Mais, pour obtenir la première de ces trois époques, il faut la déduire d'indications fournies par des livres dont l'origine est inconnue, comme le *Chi-pen* cité par Ssema-thsian; et la date 2000 pour l'avénement d'Yao est inférieure

de cent quarante-cinq ans à celle que donnent les tablettes de bambou appelées *Tsou-chou*, et déterrées au troisième siècle de l'ère vulgaire. Du reste, voici quelle serait, selon Fréret, la concordance de la chronologie chinoise avec le Pentateuque. Cet académicien n'adopte point les nombres exprimés par le texte hébreu; il les croit trop petits, opinion assez étrange dans un homme si profondément instruit. Il remonte le déluge à plus de deux mille six cents ans avant notre ère, et la vocation d'Abraham à deux mille cent quarante-six; il fixe la sortie d'Égypte à mille cinq cent un, et attribue ainsi à l'âge que nous examinons une durée, non d'environ huit cents ans, comme Scaliger, Pétau, Ussérius et Bossuet, mais de plus de onze cents. Par là, Fo-hi serait contemporain de Noé; l'avénement d'Yao correspondrait à la vocation d'Abraham, et l'Exode au milieu de la dynastie des Chang. Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* ont dérangé tout ce système : ils établissent à la vérité que Fo-hi vivait en même temps que Noé, ou plutôt que ces deux noms appartiennent à un seul et même personnage; mais le déluge n'arrive, suivant eux, que vers l'an 2114 avant J. C.; Hoang-ti meurt en 1859, au temps d'Abraham; les successeurs de cet Hoang-ti règnent jusqu'en 1519; Yao monte alors sur le trône, et son avénement est postérieur d'à peu près un demi-siècle à la sortie d'Égypte. Cette hypothèse, qui ne laisse à tout l'âge dont il s'agit que six cent quatorze ans de durée, est celle qui accorde le moins d'antiquité à Fo-hi et surtout à Yao, lequel ne précède plus Homère que de cinq siècles.

De Guignes a porté dans ces mêmes recherches

une critique souvent rigoureuse et quelquefois un peu hardie. Suivant lui, il n'y a aucun fond à faire sur les époques antérieures à Yao, et l'on ne doit aucune confiance, non-seulement aux traditions qui remplissent d'esprits célestes et d'éléments personnifiés une longue suite de siècles lointains, mais pas même à celles qui concernent Fo-hi, Chin-nong, Hoang-ti et leurs successeurs, avant la dynastie des Hia. Il doit suffire, pour apprécier ces traditions, de jeter les yeux sur le travail du père Prémare, qui a pris la peine de les recueillir; le simple exposé qu'il en fait est la seule réfutation dont elles soient dignes. Les légendes fabuleuses de Fo-hi et de Hoang-ti n'ont été rédigées avec quelques détails que depuis l'ère chrétienne; elles fourmillent d'absurdités, et les époques plus ou moins reculées qu'elles assignent à ces princes ont été indiquées au hasard. Comment établir la chronologie d'un Fo-hi, qui a un corps de serpent ou de dragon, une tête de bœuf, des dents de tortue, une taille de neuf pieds un pouce; d'un Hoang-ti, qui, comme Fo-hi, n'a point de père et sous le règne duquel on vit naître une plante qui avait la vertu de faire connaître les fourbes et les imposteurs? Apparemment cette plante n'existait plus, lorsqu'on fabriquait ces histoires. De Guignes pense que dès qu'on rencontre de tels prodiges, il ne doit plus être question de chercher des dates. Il assure que les lettrés de Pekin rejettent ces vieilles annales, et demande s'il nous convient d'être plus crédules que des Chinois. Il avoue pourtant qu'à toute force, il est possible qu'un Fo-hi et qu'un Hoang-ti aient existé; mais il lui est bien mieux démontré que toute leur histoire et leur chronologie n'est qu'un

tissu de vaines chimères, de fictions inventées par les bonzes. S'il place ensuite les règnes d'Yao et de Chun un peu plus de deux mille ans avant J. C, c'est en déclarant que ces époques ne sont que conjecturales. Il n'admet aucune date positive dans tout le cours de la dynastie des Hia et de la dynastie des Chang, jusqu'au douzième siècle avant notre ère, et il ajoute qu'il serait encore plus prudent de descendre jusqu'au neuvième pour commencer de véritables annales. Je crois qu'il serait fort permis de ne partir que du troisième, de l'année 213 où Tsin-chi-hoang-ti brûla les livres, ou de l'an 206, où Kao-tsou en fit rechercher des débris.

De Guignes, quoiqu'il se fût beaucoup occupé des Chinois, était si peu disposé à leur accorder une haute antiquité, qu'il les regardait comme issus d'une colonie égyptienne : hypothèse extrêmement hasardée, qu'il énonça d'abord dans l'*Histoire des Huns*, et qu'il reproduisit dans la préface de l'édition qu'il a donnée du *Chou-king* traduit par Gaubil. Une telle opinion ne pouvait manquer de trouver des contradicteurs : de Pauw surtout la combattit vivement dans ses philosophiques recherches sur les Chinois et les Égyptiens. Cet ingénieux écrivain croit les Chinois fort anciens; mais ce n'est pas sur la foi de leurs livres canoniques ou classiques, dans lesquels, au contraire, il n'aperçoit que des puérilités et des fables. Tout ce qu'ils disent, par exemple, de l'origine et du développement des arts et métiers, est à ses yeux un amas grossier de fictions. Là, dit-il, toutes les découvertes se font comme par enchantement; elles se succèdent avec une rapidité inconcevable; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'elles sont

toujours attribuées à des princes, tandis que nous savons, continue de Pauw, que les princes font rarement des découvertes. Du reste, il se garde bien de fixer aucune époque chinoise avant la fin de la dynastie Chang; et il est pleinement d'accord avec de Guignes sur l'insignifiance de toute chronologie qui prétend, à l'égard de ce peuple, remonter plus haut que le douzième ou onzième siècle, que le temps de la guerre de Troie. Par rapport à l'Égypte même, il ne daigne pas choisir entre cent dix-sept systèmes chronologiques qui lui paraissent tous également obscurs. Mais ce n'est que dans la prochaine séance que je vous exposerai ces systèmes, dont je réduirai toutefois le nombre fort au-dessous de cent dix-sept. En rapprochant ceux qui ne diffèrent que par de légères variantes, il nous sera facile d'en compter beaucoup moins. De Pauw donne une attention particulière à celui de Pétau, qui soutient que toutes les anciennes dynasties égyptiennes sont fabuleuses, lui qui admet pourtant les plus incroyables récits de Ctésias. D'un autre côté, Marsham, Pezron, Fourmont et autres, nous disent que ces dynasties sont réelles; que Pétau n'y entendait rien; qu'il y a eu concurremment quatre ou cinq trônes différents en Égypte, division que de Pauw rejette comme inconnue à l'antiquité et comme inconciliable avec les limites qui resserraient cette contrée : selon lui, quatre ou cinq rois à la fois y auraient été fort mal à l'aise; et nous verrons néanmoins d'Origny essayer d'en établir huit. Mais n'anticipons pas sur ces questions, et revenant aux Chinois, tâchons de recueillir, s'il se peut, les conséquences générales qui peuvent naître des détails que nous venons de parcourir.

Les Chinois sont très-anciens sans doute; de tous les peuples actuels, c'est, à ce qu'il semble, celui qui a conservé depuis un plus grand nombre de siècles, sa patrie, son nom, ses institutions, ses traditions, ses usages; il a une chronologie constante depuis l'an 206 ou 213 avant notre ère : c'est déjà beaucoup, et il peut remonter par des souvenirs encore assez distincts jusqu'à Confutsée et son disciple Meng-tseu, contemporains de Cyrus et de Cambyse. La dynastie Tcheou occupait alors le trône, et en écartant les fictions, les invraisemblances et les récits qui manquent de précision, il resterait quelques époques admissibles dans toute l'histoire de cette dynastie, qui commence par l'empereur Wou-vang l'an 1122 avant J. C. Mais les deux races antérieures, désignées par les noms de Chang et de Hia, ne sont assurément pas assez connues pour qu'il y ait lieu de dater leurs fastes. Or celle des Hia se donne pour chef Yu, dont le prédécesseur Chun était fils d'Yao. Si, à l'exemple des auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, vous faites cet Yao contemporain de Moïse vers l'an 1500, vous n'aurez, il est vrai, aucune preuve positive à donner de cette conjecture, mais aussi vous ne craindrez pas qu'on y puisse opposer des témoignages ni des documents de quelque valeur. Avant leur Yao, les Chinois placent Ty-ko ou Kao-sin, Tchouen-hiu ou Kao-yang, et Chao-hao ou King-tien, fils du fameux Hoang-ti ou Hoam-ti. A son tour, Hoang-ti a pour prédécesseur Chin-nong et un nombre assez peu déterminé d'empereurs jusqu'à ce qu'on arrive au grand Fo-hi. De celui-ci à Yao, on ne compte que douze règnes, ou tout au plus vingt-six, pour lesquels un intervalle de huit cent cinquante-sept

ans doit suffire, puisque le terme moyen serait de trente-trois ans par règne. Ainsi les trois noms de Fo-hi vers 2300, de Hoang-ti vers 1900, d'Yao vers 1500, pourraient se prendre pour les trois principales époques des annales chinoises durant le premier âge postdiluvien, s'il y avait quelque fond à faire sur des traditions confuses, variables et merveilleuses, qui semblent n'être que des contrefaçons grossières des récits de la Genèse. A l'égard de l'histoire sainte elle-même, la seule admissible en cet âge, la seule établie par une suffisante autorité, j'inclinerais aussi à la croire contenue, entre Noé et Moise, dans les limites de l'an 2357 et de l'an 1500 avant notre ère; d'abord, parce que depuis Ussérius et Bossuet cette hypothèse est la plus accréditée, ensuite parce qu'elle suffit pleinement à la succession et au développement de tous les faits.

Les annales égyptiennes et assyriennes durant ces mêmes temps exigent-elles un plus long espace? c'est ce que nous aurons à examiner dans notre prochaine séance. J'y appellerai votre attention premièrement sur les documents antiques qui, en cette matière, ont été pris pour des données ou pour des sources; en second lieu, sur les divers systèmes imaginés par les chronologistes modernes. A mon avis, c'est l'unique manière d'étudier sérieusement la science des temps et même des faits. Je sais qu'il est bien plus court de recueillir des récits quelconques, d'en accepter la série, d'en reproduire l'enchaînement convenu; mais il me semble qu'il n'y a jamais là de véritable savoir : c'est un tissu de doctrines imposées ou préétablies, genre d'enseignement qui ne peut servir qu'à perpétuer les erreurs et à prévenir les progrès. Il a besoin d'obtenir,

ou par l'éclat des paroles ou par d'autres prestiges, une confiance aveugle, qui est précisément la disposition la plus opposée à l'étude; car celle-ci suppose le doute, l'examen, l'observation, le calcul, l'analyse, tous les procédés des sciences exactes. Nous aurons donc à rechercher ce qu'il peut rester de réel ou de probable dans l'histoire d'Égypte et d'Assyrie, entre les années 3000 et 1500 avant notre ère, après qu'on en a retranché les traditions chimériques et les vaines hypothèses.

QUATRIÈME LEÇON.

TEMPS MYTHOLOGIQUES EN ÉGYPTE ET EN ASSYRIE.

Messieurs, jusqu'ici les résultats de nos études sur la partie systématique de la chronologie sont: que les temps préadamitiques doivent être considérés comme purement imaginaires; que les temps antédiluviens nous seraient inconnus sans nos livres saints, qui encore ne nous en donnent pas la mesure précise, ni même approximative, vu les variantes des textes et des versions; qu'enfin nous ne connaissons que par ces mêmes livres le premier âge postdiluvien, celui qui se termine à l'an 1500 avant notre ère. Cet âge est partagé dans la Genèse en deux sections, l'une depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, l'autre d'Abraham à la sortie d'Égypte. Mais telles sont encore les variantes à l'égard de la première section, que nous ne savons pas si elle comprend mille deux cent sept ans, mille soixante-dix-sept, neuf cent soixante-sept, ou seulement quatre cent vingt-sept. La deuxième est constamment de quatre cent trente ou quatre cent vingt-cinq; et sur l'étendue de l'âge entier nous demeurons incertains entre plusieurs nombres, dont le plus faible est huit cent cinquante-deux, et le plus fort seize cent trente-sept. A la suite de ces questions, se présente encore celle de savoir à quelle distance de l'ère chétienne la sortie d'Égypte doit se placer, et cette distance varie, d'après les versions et les textes, de deux mille dix-neuf à mille quatre cent quatre-vingt-onze, nombres dont le dernier

placerait Moïse vers l'an 1500 avant J. C., tandis que le premier obligerait de descendre jusqu'à Gédéon pour atteindre ce même terme. Avant de rechercher si les annales profanes peuvent éclaircir ces difficultés, nous avons observé certains rapports entre ces annales et l'histoire sainte. Des ressemblances grammaticales et des synchronismes apparents ou approximatifs ont induit certains savants à rapprocher de Noé le Fo-hi des Chinois, le Ménès des Égyptiens, même le dieu Boud-dha des Indiens, le dieu Odin des Scandinaves et l'Inachus des Grecs : ces conjectures tendraient à montrer que plusieurs traditions profanes ne sont que des altérations de l'histoire sacrée. J'ai appelé aussi votre attention sur le dixième chapitre de la Genèse, qui offre le tableau généalogique et géographique des nations issues des trois fils de Noé, et dispersées dans les trois parts de la terre; et vous avez vu que les auteurs mêmes qui se permettent, comme Volney, d'expliquer métaphoriquement plusieurs détails de ce chapitre, y reconnaissent le véritable système de la plus ancienne géographie. Après ces considérations générales, nous avons plus particulièrement envisagé l'âge mythologique, ou du déluge à l'an 1500, d'abord chez les Indiens, puis chez les Chinois. Mais si nous avons retrouvé dans l'Inde des traditions empruntées de ce que la Genèse raconte soit de Noé, soit de Moïse, nous n'avons pu y recueillir aucune notion chronologique tant soit peu précise. Le cours des dynasties y est resté fort vague; et l'apparition de quelques personnages fameux, tels qu'un Foé ou qu'un antique Zoroastre, n'y a laissé que des traces bien fugitives. Il a fallu nous en tenir à la sage réflexion de Pline sur l'insignifiance des traditions interrompues par d'immenses lacunes. Du moins

n'avons-nous pas hésité à rejeter, comme dénuée de toute preuve et de toute vraisemblance, l'opinion qui fait d'Osiris ou d'un Sésostris, un conquérant et un législateur des Indes. On a beaucoup plus essayé d'appliquer des dates à l'histoire de la Chine, et particulièrement aux règnes de Fo-hi, de Hoang-ti et d'Yao : mais elles varient depuis 3000 ou même 3468 avant Jésus-Christ jusqu'à 1500, selon les prétendues sources où on les puise, et selon les calculs ou les systèmes des auteurs modernes, Martini, Couplet, Gaubil, Fréret, de Guignes et de Pauw. Tous les livres historiques de la Chine ayant été brûlés par ordre de Thsin-chi-hoang-ti l'an 213 avant notre ère, Kao-tsou n'en retrouva, sept ans plus tard, que de faibles débris, au moyen desquels Ssema-thsian recomposa, comme il put, un corps d'annales. Son travail, celui de Pan-kou au premier siècle de notre ère, d'un autre chronologiste au troisième, et de Ssema-kouang au onzième, ont successivement contribué à donner aux Chinois un corps d'annales, et à y rétablir une partie correspondante au premier âge post-diluvien. Tels sont les recueils que, malgré leur nouveauté, malgré leur discordance, il faut accepter comme des sources, lorsqu'on a résolu de trouver chez ce peuple une chronologie antique. Mais je crois que l'insignifiance de ces documents et le caractère fabuleux de ces traditions vous auront déterminés à ne laisser dans l'histoire de la Chine, entre les années 3000 et 1500, que les noms de quelques personnages dont on avait conservé en ce pays un bien vague souvenir, surtout d'un Fo-hi, qui ressemble fort à Noé, d'un Hoang-ti, qu'il est permis de rapprocher d'Abraham, et d'un Yao que les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* font contemporain de Moïse, vers la fin de l'âge qui nous oc-

cupe. Aujourd'hui nous avons à considérer, dans ce même âge, les annales de l'Égypte et celles de l'Assyrie.

Déterminer les principales époques de l'histoire égyptienne depuis le déluge jusqu'à l'an 1500 avant J. C., est l'un des problèmes qui ont le plus divisé les chronologistes modernes. Comme les uns limitent cet espace à huit siècles et demi selon le texte hébreu, tandis que les autres l'étendent à quinze, même à dix-sept, en s'autorisant de la version des Septante, il en résulte des manières fort diverses de distribuer le très-petit nombre de faits et le très-grand nombre de noms ou de règnes que l'histoire d'Égypte nous présente dans cet intervalle. Mais, outre ces deux classes de systèmes, dont chacune se sous-divise en une infinité d'espèces et de variétés, il en est une troisième classe dont la carrière est plus libre encore, savoir celle des auteurs qui ont pensé que l'indétermination de ces époques dans les livres saints laissait une latitude indéfinie aux résultats à puiser dans les livres profanes. Quelques-uns de ces auteurs ont regardé, pour ainsi dire, comme autant de conquêtes, tous les siècles ou milliers de siècles antiques qu'ils croyaient retrouver dans les traditions lointaines recueillies par les historiens grecs. Les sources de variantes étaient ici fort nombreuses : car, outre les récits d'Hérodote, de Diodore et de Josèphe, outre les tables rédigées par Ératosthène, on avait des fragments de Manéthon et d'une plus ancienne chronique, diversement rapportés ou interprétés par Jules Africain, par Eusèbe, par Georges le Syncelle, lesquels à leur tour ont été entendus et expliqués de différentes manières par Scaliger, et Pétau, et Marsham, et d'Origny, et les autres chronologistes

de nos derniers siècles. De là une multitude de tableaux divers des dynasties égyptiennes, successives ou simultanées, à comprendre dans le premier âge postdiluvien. Ce serait vous entraîner dans le plus ténébreux chaos que de parcourir avec vous toutes ces hypothèses, qui, bien distinguées et bien comptées, seraient au nombre de cent dix-sept, comme nous l'a dit de Pauw. Vous demanderiez si les faits qu'on a tant de difficulté à dater, en valent tant soit peu la peine; et quand vous verriez qu'ils sont extrêmement rares et clair-semés dans ces longues listes de rois, qu'ils sont incohérents, interrompus par des lacunes, la plupart fabuleux et presque tous incertains, ils vous paraîtraient, je le crains fort, trop peu dignes de ces discussions épineuses. Une fois surtout que vous auriez reconnu que la construction des pyramides de Memphis n'appartient point à cet âge, peut-être n'y trouveriez-vous aucun souvenir réellement historique, utile à la science des arts et des mœurs. Je dois donc abréger, le plus qu'il me sera possible, l'exposé de ces controverses; et je n'ai d'autre excuse pour le précis que je vais vous en offrir, que la place considérable qu'elles occupent encore dans les livres et dans l'instruction commune. Il nous est indispensable de connaître au moins l'état de ces questions chronologiques, ne fût-ce que pour nous assurer qu'elles sont vaines et insolubles, ainsi que l'a déclaré Pétau.

Recourons d'abord aux textes antiques ou classiques qui tiennent ici lieu de sources. Hérodote, antérieur de plus d'un siècle à Manéthon, nous rapporte seulement, et d'après ce que lui en ont dit les prêtres égyptiens, que Ménès régnait plus de onze mille

huit cents ans avant Cambyse, c'est-à-dire plus de douze mille avant notre ère, et que ce Ménès eut trois cent vingt-neuf successeurs, dont le dernier, Mœris, serait à placer vers l'an 1400, neuf siècles avant celui d'Hérodote lui-même. Selon cet historien, la grande pyramide ne fut construite que sous Chéops, qui régna deux cents ans après Mœris; et Psammitique est postérieur de cinq cents autres années à Chéops. Or, Volney pense que c'est à Psammitique seulement que l'exposé d'Hérodote commence à prendre quelque exactitude historique; qu'en tout ce qui remonte jusqu'à Mœris, et à plus forte raison jusqu'à Ménès, il n'y a point une précision suffisante à dresser une échelle suivie. Voilà, sur ces questions difficiles, les seules lumières à puiser dans les livres du père de l'histoire. Un siècle après lui, Dicéarque, en un ouvrage que nous n'avons plus, disait, si nous en croyons un scholiaste d'Apollonius, qu'après Horus, fils d'Isis et d'Osiris, Sésonchosis a régné; que du règne de Sésonchosis au règne de Nilus, deux mille cinq cents ans se sont écoulés; que du règne de Nilus à la première olympiade, l'intervalle était de quatre cent trente-six ans; de telle sorte qu'il fallait compter deux mille neuf cent trente-six depuis Sésonchosis jusqu'à Corœbus (et par conséquent trois mille sept cent douze jusqu'à Jésus-Christ). Sur ce texte de Dicéarque on peut demander quel est Sésonchosis; si c'est Sésostris, ou bien Ménès, ou bien un fils immédiat d'Horus; quel est aussi Nilus; si c'est le bisaïeul d'un Sésostris, ainsi qu'on le peut conclure d'un passage d'Apollodore, ou bien Phrurôn, surnommé Nilus dans le catalogue d'Ératosthène.

Une vieille chronique égyptienne rédigée, suivant

toute apparence, avant la mort d'Alexandre et par conséquent antérieure à Manéthon, ne nous est connue que par l'extrait qu'en donne Georges le Syncelle et qui attribue à l'Égypte une antiquité de trente-six mille huit cent soixante-douze ans avant notre ère; mais, en retranchant de cette somme trente-quatre mille deux cent un ans qu'occupent les règnes des dieux et des demi-dieux, il n'en restera que deux mille six cent soixante-onze depuis Ménès, résultat conciliable avec la chronologie sacrée, soit que l'auteur de cette chronique ait ainsi retardé l'époque de Ménès, soit que le Syncelle ait jugé à propos d'établir cette concordance. Il paraît qu'au lieu de deux mille six cent soixante-onze ans à partir de Ménès, les calculs de Manéthon auraient donné environ cinq mille six cents ans. Mais, cette antiquité ne convenant point à Jules Africain, ce chronographe se permit non-seulement d'abréger, mais de mutiler et d'interpoler le texte de Manéthon. « Il « avait, dit Volney, entrepris une refonte générale de « toutes les chronologies profanes; et prenant pour régu- « lateur de tout calcul, celui des traducteurs grecs de « la Bible, il tailla et trancha tous les autres jusqu'à « ce qu'il les y eût adaptés. Dans cette opération méca- « nique, on sent combien le système de Manéthon fut « défiguré. Ce n'est pas tout : le livre d'Africanus fut « perdu à son tour; nous ne le connaissons que par les « extraits qu'en fit au neuvième siècle (il faut dire au « huitième) Georges le Syncelle; et ce copiste avoue « s'être permis de tailler encore et de changer. » Mais Eusèbe aussi a inséré dans sa chronique des extraits de Manéthon, soit qu'il les transcrivît sur le texte même de cet historien, soit qu'il les prît dans Jules Africain.

Or, suivant Eusèbe calculant d'après Manéthon, l'époque d'Abraham correspondrait à une seizième dynastie égyptienne après Ménès chef de la première; ce qui reporterait ce Ménès à plus de trois mille ans avant J. C. Ce résultat ne convint point à Georges le Syncelle, qui, ne voulant pas que le monde eût duré moins de deux mille cinq cents ans avant Ménès, ni plus de cinq mille deux cents avant l'ère vulgaire, sentit la nécessité de supprimer plusieurs règnes et même quelques dynasties d'Égypte. Il modifia Manéthon de telle sorte que Ménès ne précédât J. C. que de deux mille sept cent vingt-quatre ans. Ici Larcher lui-même réprimande vertement le Syncelle. « Les retranchements, dit-il, « que s'est permis cet écrivain, ne sont fondés sur au-« cune sorte d'autorité et sont contredits par tous les « auteurs qui ont parlé des Égyptiens. Il paraît les « avoir faits sans y avoir été autorisé et dans la seule « vue de concilier l'histoire des Égyptiens avec celle des « Juifs. » Vous voyez dans quel vague nous laissent les époques de Manéthon, diversement altérées par les chronographes ecclésiastiques qui nous ont transmis des fragments de ses livres. Ces détails confirmeront l'idée générale que je vous ai donnée du travail de ces chronographes : il leur était fort permis d'exposer leurs propres systèmes; mais ils ont plus ou moins altéré les anciennes chroniques qu'ils ont citées, et ces informes extraits ont répandu d'épaisses ténèbres sur la science des temps antiques. Je crois que ce genre d'étude ne reprendra une direction raisonnable que lorsque ces compilations déplorables auront perdu tout reste d'autorité. Ératosthène, qui vivait, ainsi que Manéthon, au troisième siècle avant l'ère vulgaire, a rédigé un catalo-

gue de trente-huit rois de Thèbes, à partir de Ménès, avec le nombre d'années de chaque règne. La disposition de cette liste donne à conclure que Ménès est monté sur le trône l'an 2204, toujours avant J. C.; ce qui pourrait cadrer assez avec l'époque assignable au déluge de Noé. Mais, quelque précieux que soit ce tableau, nous ne le tenons encore que de Georges le Syncelle, qui était fort capable de l'altérer. On y soupçonne au moins quelques inexactitudes dans les noms et dans les nombres; et l'on est autorisé à concevoir de pareils doutes, lorsqu'on observe, par exemple, que le Syncelle porte à mille soixante-quinze années un total dont les éléments additionnés ne donneraient que mille cinquante-cinq.

De tout autres notions sur l'antique chronologie égyptienne nous sont offertes par Diodore de Sicile. Selon cet écrivain, Ménès daterait de l'an 14920 avant l'Incarnation; cinquante-deux rois lui auraient succédé, après lesquels Busiris serait monté sur le trône en 13478. Uchoréus, le huitième des successeurs de Busiris, régnerait en 12988, et l'on compterait douze générations entre lui et Mœris, dont le règne ne nous conduirait encore qu'à l'année 12598. Après lui, commencerait une nouvelle série de rois, entre lesquels on aurait à remarquer particulièrement Sésostris premier et Sésostris second; celui-ci ne gouvernerait l'Égypte que jusqu'en 12290; et il faudrait de là traverser un intervalle, un véritable désert de dix mille ans, presque entièrement vide de faits et même de noms, pour descendre au roi Amosis, dont l'époque tomberait entre 1500 et 1400, à la fin de l'âge que nous examinons. Or, cette époque est précisément celle que Mœris oc-

cupe chez Hérodote, ce Mœris que Diodore, d'après Ctésias, vient de faire plus ancien de onze mille ans. Mais, de part et d'autre, le labyrinthe et la grande pyramide ne se construisent qu'après l'année 1500.

Tels sont les seuls renseignements à puiser dans l'antiquité sur cette matière. On y joint pourtant un texte de Constantin Manassès, qui au douzième siècle de notre ère a composé en vers grecs une chronique depuis Adam jusqu'à l'an 1081 de J. C. Ce Manassès est un compilateur sans critique et un versificateur sans talent, auquel sans doute on n'attribue ici quelque autorité que parce qu'il cite un auteur très-ancien, que d'ailleurs il ne nomme pas. Or Constantin Manassès dit, d'après cet ancien, que de Ménès à Cambyse il s'est écoulé seulement mille six cent soixante-trois ans, durant lesquels l'Égypte a été gouvernée par ses propres rois. Ce calcul ne reporte Ménès que vers l'an 2188 ou 2200; c'est à peu près le compte d'Ératosthène. Ussérius s'est emparé de ce texte de Manassès, et a disposé en conséquence la chronologie égyptienne.

Maintenant que vous connaissez les indications ou traditions antiques sur lesquelles les chronologistes modernes ont établi leurs systèmes d'époques depuis Ménès jusqu'à Mœris, ou jusqu'à Amosis, ou jusqu'à Sésostris, vous prévoyez que, les données étant si diverses, les inductions ne le seront pas moins. Pétau, je vous l'ai dit, trouvait cette matière fort obscure : cependant l'hypothèse qui lui semblait la plus plausible était de placer Ménès à l'an 2343 avant J. C., Staménémès à l'an 1500, et Amosis environ deux siècles plus tard. Ussérius n'a point adopté ces dates, mais il en a choisi d'assez voisines, adaptées à son système de quatre mille trois ans

du monde avant l'ère vulgaire. Le premier travail un peu rigoureux sur ce sujet est dû à Marsham : son *Chronicus canon Ægyptiacus* est un très-savant traité, où la chronologie des Égyptiens est rapprochée de celle des Hébreux et de celle des Grecs. Depuis Ménès, contemporain de Noé l'an 2367, Marsham compte huit cent cinquante-sept ans jusqu'à l'Exode, qui tombe ainsi en l'année 1510, quand Staménémès gouvernait Thèbes, et Aphophis la basse Égypte. Car, pour n'avoir qu'une distance de huit siècles et demi entre Ménès et Staménémès, et de cinq autres siècles et demi entre Staménémès et Sésostris; pour comprendre ainsi dans quatorze siècles, de 2367 à 967, toute l'histoire d'Égypte depuis Ménès jusqu'à Sésostris le Grand, Marsham conduit parallèlement plusieurs dynasties : il fait régner à la fois plusieurs monarques, entre lesquels il distribue les quatre royaumes de Thèbes, de Memphis, de Thin et de Tanis. En effet, si vous prenez toutes les dynasties, tous les rois nommés ou comptés par Hérodote, Manéthon, Ératosthène, et Diodore, si vous les considérez comme se succédant un à un dans une seule et même série, vous aurez, quelques limites que vous donniez à la durée des règnes, un total qui dépassera dix mille ans avant l'ère chrétienne, et qui par là deviendra inconciliable non-seulement avec nos livres sacrés, mais aussi avec les plus saines notions d'histoire antique. L'idée conçue par Marsham était donc très-ingénieuse; et quoiqu'elle ne fût immédiatement suggérée par aucun monument, par aucun texte classique, elle se conciliait avec toutes les anciennes traditions et même établissait entre elles une concordance jusqu'alors inespérée. Si nous pouvions entrer dans les détails de ce système,

je crois que vous les trouveriez fondés sur un savoir très-étendu. Bossuet ne pouvait manquer de reconnaître la hauteur et la justesse de l'idée générale de Marsham : aussi n'a-t-il point hésité à l'adopter. « Les « royaumes, dit-il, étaient petits dans ces premiers temps, « et on trouve dans la seule Égypte quatre dynasties ou « principautés, celle de Thèbes, celle de Thin, celle de « Memphis et celle de Tanis, capitale de la basse « Égypte. » Cependant Pezron vint, qui, pour rétablir l'antiquité des temps, remonta Ménès à l'an 3058, appela au trône Amasis dès 2019, quand les Israélites venaient de passer la mer Rouge, et fit Sésostris contemporain de Débora avant 1500. Dans Rollin, au contraire, on retrouve le système d'Ussérius; Ménès est situé à l'an 2188; Mœris, vers 2084, un peu avant Abraham; Aménophis, ou Phéron, son fils, vers 1500, au temps de l'Exode : Sésostris, Chéops et la construction des pyramides n'arrivent que plus tard. Mais Fréret croit Sésostris plus ancien et antérieur de soixante-dix ans à la délivrance des Juifs, qui eut lieu, selon lui, en 1501. Du reste, il admet aussi des dynasties collatérales, système qui a été depuis développé ou compliqué par d'Origny dans l'ouvrage intitulé *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*. Quatre royaumes ne suffisent point à d'Origny; il lui en faut huit, outre celui de Thèbes. Il expose comment Cham, l'un des fils de Noé, entra en Égypte avec ses quatre fils, Chus, Mezraïm, Phuth et Chanaan, et peut-être avec trois ou quatre autres fils que la Genèse n'a point nommés; comment le pays dut être partagé entre les armées conduites par chacun de ces chefs; comment il en résulta autant de royaumes divers; comment Ménès

ou Cham est à la fois le chef de plusieurs dynasties, savoir, de celles des rois thébains, tanites, éléphantins, memphites, héracléotes, xoïtes, mestréens ou de la basse Égypte, diospolites ou du Delta. En quelques-uns de ces royaumes, il n'y eut qu'une seule dynastie; d'Origny en distingue trois, quatre et jusqu'à cinq en quelques-autres. Tous ces États n'ont pas non plus la même durée. Les cinq dynasties de Memphis fournissent cent dix-neuf rois et occupent un espace de près de neuf siècles. Chez les rois de Thèbes, il y a une distance de six cent quatre-vingt-dix-sept ans de Ménès à Sésostris, en qui d'Origny reconnait un frère de Danaüs et un contemporain de Moïse en 1491. C'est aussi à six cent quatre-vingt-dix-sept ans depuis Ménès qu'Aménophis se rencontre à la fin de la quatrième dynastie diospolite; mais le royaume de la basse Égypte ne dure que six cent quarante-deux ans, celui de Thin que cinq cent trente-sept, etc. Des détails si confus et si hasardés ont contribué à décréditer le système de Marsham, qu'ils semblaient étendre, et qu'ils ne faisaient que défigurer. Larcher déclara la guerre à tous ces royaumes et se vanta de les avoir détruits de fond en comble. Il fit voir, en effet, que les passages où Manéthon parle de plusieurs chefs ou princes qui existaient en un même temps, peuvent s'entendre de seigneurs, gouverneurs ou préfets régissant divers cantons ou nomes sous l'autorité suprême d'un seul monarque. En d'autres contrées antiques, en Assyrie par exemple et en Chine, les satrapes, ou intendants civils et militaires des provinces, jouissaient d'une si grande autorité et aspiraient à tant d'indépendance, que l'histoire semble quelquefois les représenter comme des princes. Toutefois, un Juif nommé Artapan avait

composé une histoire où il disait en termes formels, si nous en croyons Eusèbe, que l'Égypte était partagée entre plusieurs rois.

La Borde, en empruntant les idées exposées par l'abbé Guérin dans l'ouvrage intitulé *Histoire véritable des temps fabuleux*, la Borde fait tenir dans un espace de six cent soixante-quinze ans, entre les années 2176 et 1501 avant notre ère, une série de rois égyptiens qui commence par Cham ou Ménès et finit par Aménophis IV, sans laisser en dehors de leurs dynasties successives d'autres dynasties parallèles que celles des rois pasteurs pendant environ deux cents ans, et celle des rois d'Éléphantine durant deux autres siècles. Dans ce tableau, Busiris, le même peut-être que Ménès ou qu'Horus II, répond à l'an 2161 ou 2132, Sésochris à 1888, et Sésostris le Grand est rejeté à 1391. Le principal secret de cette chronologie est d'appliquer arbitrairement à un même personnage deux, trois, quatre, cinq ou six des noms divers indiqués par Hérodote, Manéthon, Ératosthène et Diodore. De cette manière, on ne trouve plus que quarante règnes de Cham à Aménophis, et il reste pour chaque règne une durée moyenne, à la vérité un peu faible, de seize à dix-sept ans. Volney, avant d'adopter le système des dynasties parallèles, a jugé à propos, je ne sais trop pourquoi, de déprécier l'ouvrage où il a été pour la première fois proposé. « Voyez, dit-il, le livre de « John Marsham, intitulé *Canon ægyptiacus*, l'un des « plus érudits, mais aussi l'un des plus mal fabriqués « de l'école moderne. Tout y est pétition de principes, « jugement sans discussion, décision sans preuves, rap- « prochement sans analogie et digression sans motif. »

Je crois qu'on peut au moins dire que le jugement est excessivement sévère, surtout quand le censeur est obligé d'avouer que Marsham, en rassemblant les textes relatifs à ce sujet, en a rendu la discussion plus aisée. Quoi qu'il en soit, Volney, par des observations fort souvent empruntées de Marsham, établit 1° que ce fut seulement en 1556 avant l'ère chrétienne que les habitants de l'Égypte se réunirent en un seul corps de monarchie ; 2° que cette concentration de puissance a fourni les moyens d'exécuter des travaux gigantesques, de créer et d'entretenir des forces militaires qui ont servi aux conquêtes de Sésostris, et plus tard de bâtir les deux plus monstrueuses pyramides, monuments d'un despotisme ignorant et grossier, embarrassé de ses richesses (*regum pecuniæ otiosa et stulta ostentatio*, disait Pline); 3° qu'avant cette réunion, le royaume de Thèbes était distinct de celui du Delta ou de l'Égypte inférieure, dont la capitale était Memphis, et qu'en remontant à deux siècles et demi avant cette réunion, c'est-à-dire à l'an 1800 avant notre ère, on voit le royaume de Memphis envahi et ravagé par des hordes barbares, probablement arabes; 4° enfin qu'avant ces dix-huit siècles, une impénétrable obscurité environne l'histoire égyptienne, à l'exception du territoire de Thèbes, où la civilisation remonte, selon Volney, à une antiquité indéfinie.

Ce dernier article, de tous le plus contestable, n'est fondé que sur ces tableaux astronomiques où l'on prétend trouver, en y appliquant le calcul de la précession des équinoxes, l'indication d'époques très-anciennes. On rapproche ainsi, des dates assignées par Hérodote ou Diodore au règne de Ménès, l'invention de la no-

menclature zodiacale vers l'an 13300 avant J. C., quand l'équinoxe du printemps avait lieu dans la Balance. C'était à cette conclusion que tendaient les recherches de feu M. Nouet, astronome de l'expédition d'Égypte, sur le zodiaque de Denderah et sur d'autres monuments semblables; recherches citées par Volney, et desquelles Nouet concluait lui-même que les Égyptiens avaient connu et calculé le mouvement rétrograde des solstices bien des siècles avant Hipparque, puisque, chaque fois qu'ils bâtissaient un temple, ils changeaient la disposition des signes zodiacaux, de telle sorte que le premier répondît précisément au solstice d'été de l'époque où l'on se trouvait. Je ne reviendrai pas sur les considérations que j'ai déjà eu plusieurs occasions de vous présenter contre ce système : il contredit l'un des faits les plus constants de l'histoire de l'astronomie, savoir qu'Hipparque a découvert le premier la précession des équinoxes; il est démenti par l'état informe et grossier de ces monuments égyptiens, et sans recourir aux conjectures qui tendent à les déclarer postérieurs au commencement de l'ère vulgaire, on peut assurer qu'une critique tant soit peu rigoureuse n'en oserait déduire aucune sorte de conséquence. Néanmoins, on a fondé sur ces représentations zodiacales tout un précis d'annales égyptiennes : antiquité de treize mille trois cents ans avant Jésus-Christ; et durant les huit mille sept cents premiers, fusion des petits États en trois grands, la haute Égypte ou Thébaïde, la basse ou Delta, la moyenne ou Heptanomie; en 4600, construction du temple d'Esneh, quand l'équinoxe vernal avait lieu dans la constellation des Gémeaux; établissement du culte du bœuf Apis, à mesure que le

Taureau devenait équinoxial; puis du Bélier céleste, quand la précession eut amené cet autre signe; un peu plus tard, et vers 1949, invasion du royaume de Memphis par les Pasteurs arabes, émigration des Égyptiens en Grèce, en Étrurie, en Asie; fondation d'Héliopolis par les Arabes; leur expulsion vers 1556; réunion de toute l'Égypte sous un seul monarque; et vers 1500, fondation de Memphis la Neuve; en 1410 ou environ, règne d'Aménophis et délivrance des Israélites; au siècle suivant, Sésostris; et bien après lui, les Pyramides; enfin Amasis ou Amosis, rejeté au-dessous de l'olympiade de Corœbus, et tyrannisant l'Égypte vers 755. Quelques-unes de ces dernières dates seraient sans doute fort admissibles; mais les premières, jusqu'à l'expulsion des Arabes, sont purement hypothétiques, et ne se rattachent qu'à l'explication imaginaire des zodiaques.

Ce qui doit perpétuer cette controverse, c'est la discordance des indications fournies par Hérodote, par Manéthon et par Diodore : onze mille trois cent quarante ans avant Séthos, suivant Hérodote; environ cinq mille de Ménès aux Ptolémées, selon Manéthon; quatorze mille neuf cent quarante avant notre ère, d'après Diodore de Sicile. M. Saint-Martin, dans un mémoire publié en 1823, a essayé de concilier ces trois calculs, et de ramener le premier et le troisième au second, selon lui le seul exact. Pour trouver cinq mille et non quinze mille ans dans Diodore, il propose de lire, comme en certains manuscrits, ἀπὸ Μοίριδος ou ἀπὸ Μύριδος, au lieu de ἀπὸ μυριάδος, et de substituer ainsi le nom de Mœris ou de Myris à l'expression numérique de myriade ou dix mille. Diodore ne dirait plus que les

hommes ont régné sur l'Égypte cinq mille ans, ou peu s'en faut, outre dix mille, ἀπὸ μυριάδος, mais cinq mille ἀπὸ Μοίριδος depuis Mœris, Myris, ou Ménès; car M. Saint-Martin pense qu'il s'agissait de Ménès même. Cependant, partout ailleurs, Diodore conserve le nom de Ménès, et l'on a peine à comprendre pourquoi il l'appellerait ici Mœris. Wesseling, qui avait connaissance de la leçon ἀπὸ Μοίριδος, a cru devoir maintenir la leçon ἀπὸ μυριάδος comme mieux établie et plus conciliable avec le contexte et l'ensemble de cette partie de l'ouvrage. Quant à Hérodote, il n'y a pas moyen de corriger son texte : on est réduit à dire qu'il a mal compris le langage des prêtres; qu'il a entendu dix mille quand ils ne disaient que cinq mille; qu'il a calculé les trois cent quarante et un règnes dont ils lui parlaient comme trois cent quarante et une générations, qui donneraient en effet dix mille ans, ou même plus, à raison de trois générations par siècle, tandis que la mesure moyenne des règnes est beaucoup moindre; que les prêtres parlaient d'un espace de temps durant lequel le soleil avait changé quatre fois la place de ses levers et de ses couchers, espace qui revenait à quatre ou même seulement à trois périodes sothiaques de mille quatre cent soixante ans chacune, c'est-à-dire à quatre mille trois cent quatre-vingts ans ou au plus à cinq mille huit cent quarante. Mais ce changement de levers et de couchers est dans Hérodote une énigme indéchiffrable; toutes les explications qui en ont été proposées, y compris celle de M. Saint-Martin, ont essuyé de très-vives contradictions; et il y a d'ailleurs peu d'utilité, comme peu de vraisemblance, à supposer qu'Hérodote ait assez mal compris ce qu'on lui disait pour se trom-

per de cinq mille ans dans ce calcul. Enfin, en retranchant ces cinq mille années, il en resterait encore six mille trois cent quarante à compter depuis Ménès jusqu'à Hérodote, et par conséquent environ six mille huit cents avant notre ère, ce qui dépasserait toujours la supputation de Manéthon, et surtout la limite posée par la chronologie sacrée : Ménès demeurerait antérieur au déluge et même à la création. Je crois qu'il vaut mieux convenir des difficultés de cette espèce que d'entreprendre de les éclaircir.

Il en reste une, que je ne ferai qu'indiquer, qui concerne Osymandyas, personnage qui n'est guère connu, ainsi que M. Saint-Martin l'observe, que par Diodore de Sicile. Est-ce le roi égyptien Ismandès, dont parle Strabon, en l'identifiant avec l'antique Memnon, fondateur du Memnonium à Thèbes? Est-ce un premier Sésostris, antérieur, dit-on, de plus de trois mille ans à J. C.; ou bien n'est-ce qu'un surnom signifiant le Très-Puissant Seigneur? Faut-il prendre Osymandyas pour Ménès ou Busiris, et le déclarer fils de Python ou Typhon, par conséquent petit-fils de Mezraïm fils de Cham; ou bien est-il Osiris même, et a-t-il Saturne pour père? Quelle est l'antiquité du tombeau d'Osymandyas décrit par Diodore; et cet historien a-t-il vu réellement ce monument? Ces questions sont si épineuses, et l'on a si peu de données pour les résoudre, qu'il n'y a pas deux chronologistes qui aient assigné, à plusieurs siècles près, la même époque à ce personnage.

En voyant à quel point les traditions relatives à la chronologie égyptienne du premier âge postdiluvien sont confuses, altérées, divergentes, décréditées par

les fables qui s'y entremêlent, vous conclurez sans doute qu'il serait téméraire d'admettre aucune opinion sur une telle matière. C'est comme simple conjecture que je vous proposerai de placer Ménès à peu de distance de Noé, s'il n'est pas Noé même traduit dans la langue des Égyptiens et défiguré par leurs propres traditions; de supposer que l'Égypte était divisée, sinon en huit ou neuf royaumes comme d'Origny l'a imaginé, du moins en deux comme le croit Volney, ou même en quatre comme l'avait pensé Marsham; de maintenir cette division jusqu'au temps de l'Exode, mille cinq cents ans avant notre ère, sans déterminer d'ailleurs quel roi gouvernait ou possédait alors l'Égypte ou la partie de l'Égypte d'où les Israélites sortirent, mais en rejetant après cet événement le règne de Sésostris le Grand et la construction des grandes pyramides. Ainsi, à l'exception de ce que les livres saints nous revèlent de l'état et de l'histoire de cette contrée, tout y sera, jusqu'en 1500, purement mythologique, et l'âge un peu moins fabuleux auquel nous appliquons le nom d'héroïque ne commencera que plus tard. Nous avons maintenant à jeter les yeux sur les annales antiques des Assyriens.

Je vous ai parlé de la table généalogique que présentent les chapitres X et XI de la Genèse, et dans laquelle Bochard et d'autres théologiens ont recherché les origines, les divisions et les relations de tous les peuples. C'est une matière que les variantes des expressions numériques, des noms géographiques, des noms propres, et l'obscurité des étymologies rendent extrêmement difficile. Parmi les descendants de Sem, l'un des trois fils de Noé, on remarque à la première génération

Assur, et à la quatrième Phaleg, au temps duquel arriva la dispersion des hommes, et dont le nom même exprime cette division : *Nomen uni Phaleg, eo quod in diebus ejus divisa sit terra.* Un autre Assur se rencontre au milieu de la postérité de Cham, de ce Cham qui alla occuper l'Égypte, mais dont le fils Chus donna le jour à Nemrod, homme puissant, fondateur de Babylone. Voilà pourquoi, dans les cartes qui représentent le partage de la terre entre les trois fils de Noé, on laisse aux pays voisins de Babylone et d'une partie des rives de l'Euphrate et du Tigre, la même teinte qu'aux contrées attribuées en Afrique et autour du golfe Arabique aux fils et descendants de Cham. L'auteur sacré place Babylone dans la terre de Sennaar, et fait sortir de cette terre Assur qui bâtit Ninive et Chalé; Resen aussi est une grande ville entre Chalé et Ninive : *Nemrod... cœpit esse potens in terra. — Fuit autem principium regni ejus Babylon, et Arach, et Achad, et Chalanne in terra Sennaar. — De terra illa egressus est Assur, et ædificavit Niniven, et plateas civitatis, et Chale. — Resen quoque inter Niniven et Chale : hæc est civitas magna.* Telles sont, dans la Genèse, les origines assyriennes ou babyloniennes.

Hérodote nous dit que les Assyriens, quand les Mèdes les vainquirent, avaient été, durant cinq cent vingt ans, maîtres de la haute Asie : ils n'auraient commencé, selon ce calcul, qu'à l'an 1267 de notre ère. Mais ils remontent, selon Ctésias, à l'an 2107 ; selon Diodore de Sicile, à 2057 ; suivant une chronique citée par le Syncelle, à 2027 ; chez Velléius Paterculus, à 1817, époque de leur premier roi Ninus ; et dans Justin, à 2047. Les chronographes ecclésiastiques ont

travaillé sur ce fond; et Jules-Africain, dépassant tous ces termes, est arrivé à celui de 2227. Eusèbe s'est arrêté à 1986; le Syncelle s'est reporté à 2207. Nous devons observer plusieurs différences entre les éléments de ces calculs. D'abord le nombre des rois d'Assyrie n'est point partout le même : ici, l'on en compte seulement trente de Ninus à Sardanapale; là, trente-six; ailleurs, quarante et un, en plaçant Bélus immédiatement avant Ninus. Les noms de tous ces princes sont très-diversement écrits; et l'on varie sur le nombre des années de la plupart des règnes. Nous ne savons pas si la même année n'est pas comptée deux fois, savoir, comme la dernière d'un règne précédent et comme la première du suivant, ainsi qu'il arriverait, par exemple, de l'année 1715, si, la comprenant à la fois dans le règne de Louis XIV et dans celui de Louis XV, nous trouvions pour les deux règnes un total de cent trente-trois ans, au lieu de cent trente-deux. Enfin l'on ne s'accorde pas même sur l'époque précise de la chute de Sardanapale, époque néanmoins qui sert de point de départ pour remonter, de rois en rois, à Ninus ou à Bélus.

A tant d'incertitudes, les hypothèses des chronologistes modernes ont ajouté des difficultés nouvelles, si bien que la succession des princes et des événements chez les Babyloniens, est devenue, dit Volney, l'un des sujets les plus épineux et les plus obscurs de l'histoire ancienne. Scaliger adopte le calcul de Jules-Africain, et Pétau le lui reproche avec son amertume ordinaire, en disant que par là, la fondation de l'empire d'Assyrie devance le déluge. Cette critique n'est pas très-exacte; car Joseph Scaliger met le déluge en l'an-

née 2293 avant Jésus-Christ, et Bélus en 2227. Il est vrai seulement qu'il remonte à 2725 pour marquer l'origine de deux dynasties antérieures et fabuleuses. Bossuet, préférant ici le système d'Hérodote, ne veut pas que Ninus soit antérieur à 1267. Dans cette opinion, les premiers temps de l'empire assyrien resteraient au-dessous de l'âge qui est aujourd'hui l'objet de notre étude; mais Pezron les y fait rentrer : il soutient que dès l'an 3175 (cinq cent quarante et un ans après l'époque qu'il assigne au déluge), arriva la confusion des langues; que dès lors les peuples se dispersèrent; que Nemrod, fils de Chus, usurpa le pouvoir suprême; qu'en même temps, Assur, fils de Sem, bâtit Ninive et fut le premier d'une suite de rois assyriens dans laquelle on rencontre Bélus en 2346, et après lui son fils Ninus, et qui se continue jusqu'en 886, époque de la catastrophe de Sardanapale. Ces deux systèmes de Bossuet et de Pezron sont deux extrêmes entre lesquels flottent toutes les autres opinions. Toutefois des Vignoles se rapproche beaucoup de Pezron : il établit Bélus, Ninus et Sémiramis aux vingt-quatrième et vingt-troisième siècles avant l'Évangile, et Sardanapale au dixième. Ces questions ne pouvaient manquer d'exercer la sagacité de Fréret, l'homme du dernier siècle qui aurait le mieux éclairci la chronologie ancienne, si elle avait pu l'être. Après avoir recueilli, comparé, discuté tous les textes sacrés et profanes que je viens d'indiquer, il s'est cru en état de tracer un tableau chronologique de l'histoire d'Assyrie : il trouva que la Genèse plaçait l'origine de cet empire vers l'an 2125, et que les auteurs profanes ouvraient le règne de Bélus en 2023, peu après la mort d'Abraham. A Bélus succè-

dent Ninus son fils, Sémiramis épouse de Ninus, leur fils Ninyas, et des monarques moins fameux, dont la puissance était fort affaiblie quand les Hébreux s'établirent dans la terre de Chanaan. Fréret distingue ensuite trois Sardanapales, et c'est l'idée la plus neuve qu'il ait jetée dans cette discussion. Il croit que les anciens auteurs ont attaché à différents événements l'idée de la chute du premier empire d'Assyrie; et comme c'est de là qu'ils partent tous pour compter rétroactivement les temps antérieurs, on a du moins une raison à donner de la diversité des résultats qu'ils présentent. « Les « uns, dit Fréret, ont fait cesser cet empire mille « soixante-dix ans après son commencement, c'est-à-« dire lors de la révolte des pays tributaires; les au-« tres l'ont considéré comme subsistant jusqu'aux con-« quêtes des Mèdes, et jusqu'à leur domination sur la « Cappadoce, l'Arménie, la Perse et d'autres provinces : « ceux-là donnent mille deux cent quatre-vingts ans « de durée aux Assyriens. Le plus grand nombre a « suivi Ctésias, et a étendu cette durée à mille trois « cent soixante ans, parce qu'il a cru que la fin de cette « monarchie ne devait pas précéder la destruction de « Ninive. » Cette explication ingénieuse n'a point levé tous les doutes; elle ne suffisait pas pour écarter l'exposé d'Hérodote, que Marsham, Prideaux et Bossuet avaient adopté, et qui faisait Bélus et Ninus antérieurs de trois siècles à Moïse.

Aussi d'autres écrivains, mais surtout le président de Brosses et Volney, ont-ils cru devoir soumettre la chronologie assyrienne à de nouvelles discussions. Fréret avait laissé à fournir des preuves positives de la distinction de trois Sardanapales et de plusieurs siéges

de Ninive. De Brosses a reproduit ces suppositions, sans les rendre beaucoup plus probables; car, de sa part, tout se réduit à remarquer des circonstances différentes dans les récits des historiens et à conclure qu'elles appartiennent à des événements divers. Prendre un terme moyen entre le calcul d'Hérodote et celui de Ctésias est un arrangement qui peut sembler commode; mais de Brosses appelle cela une preuve, et on peut lui répondre que ce n'est encore qu'une hypothèse. Ce qu'il y a de plus curieux dans les deux mémoires qu'il a lus sur ce sujet à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ce sont les rapprochements desquels il induit l'identité de Nemrod avec Bélus ou Baal, l'un des dieux-soleils, et l'identité encore de la tour de Babel avec l'observatoire des astronomes babyloniens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Arrien décrivent cet édifice, dont la construction n'est point, selon de Brosses, condamnée par la Bible. Périzonius en avait jugé de même : c'est, disait-il, faute d'avoir bien lu et bien compris le texte sacré, que les commentateurs se sont avisés de réprouver cette entreprise. Une tour dont le sommet doit atteindre les cieux, *cujus culmen pertingat ad cœlos*, est, aux yeux du président de Brosses, un bâtiment élevé d'où l'on pourra découvrir et observer les astres. Des voyageurs modernes ont cru en retrouver les ruines à quelques milles de Bagdad. Ce fut donc là que s'ouvrit, sous Bélus, le cours de ces observations qui remontaient à mille neuf cent trois ans du temps de Callisthène, et par conséquent à 2233 avant J. C. Voilà, selon de Brosses, la véritable époque de Nemrod, Bel ou Baal; et de là jusqu'à la prise de Ninive par Arbace en 1805, il y a

mille quatre cent vingt-huit ans. Quant aux dynasties antérieures au roi ou au dieu Bélus, l'académicien les déclare tout à fait chimériques, et il en donne une preuve qui me semble péremptoire : c'est que si vous comparez les princes inscrits avant Bélus par les chronographes ecclésiastiques et ceux que le *Canon* de Ptolémée place après Sardanapale, vous trouvez de part et d'autre précisément les mêmes personnages, le même catalogue. La ressemblance des noms est frappante et démontre l'identité des personnes. Dans Ptolémée, ce sont Porus, Nabius,... Chinzirus, Mardocempad,.... Nabonidus, qui suivent Sardanapale: dans le Syncelle, ce sont Porus, Abius,... Zinzirus, Mardocentes,..... Nabonnabus, qui précèdent Bélus. Une erreur si grossière peut vous donner la mesure de la confusion que Jules-Africain, Eusèbe et Georges le Syncelle ont jetée dans la chronologie ancienne : ceci est à joindre aux observations que je vous ai déjà présentées pour vous montrer combien ces compilateurs ont altéré, bouleversé la science des temps. Toutefois de Brosses préfère, en ce qui concerne Ninus, la date indiquée par Jules-Africain : il la préfère comme la plus haute, comme la plus contraire aux systèmes d'Ussérius, de Marsham, de Newton et de quelques autres modernes, enclins à raccourcir les anciens temps; il se joint à des Vignoles pour les combattre, et s'abstient de citer Pezron, qui, dès le milieu du dernier siècle, commençait à perdre tout crédit, quoiqu'il eût continué d'écrire après 1700.

Ainsi vous voyez de plus en plus les chronologistes se diviser en deux sectes principales : les uns pensent que toutes les époques de l'histoire ancienne tiennent

dans un espace d'environ quatre mille ans avant l'ère chrétienne ; les autres en réclament cinq mille, six mille, ou même beaucoup davantage. Il est inexact de désigner Ussérius comme le chef de la première de ces écoles ; car, avant lui, Scaliger et Pétau avaient abrégé, encore un peu plus qu'il ne l'a fait, la durée des annales antiques : il suppose quatre mille quatre ans ; Pétau n'en comptait que trois mille neuf cent quatre-vingt-trois ; Scaliger, que trois mille neuf cent quarante-neuf ; et quand ces deux auteurs sont à peu près d'accord, il y a au moins une forte présomption en faveur de leur opinion, non-seulement parce que Pétau ne laisse échapper aucune occasion de contredire Scaliger, mais aussi parce qu'ils sont encore aujourd'hui l'un et l'autre les deux hommes qui ont le plus profondément étudié la chronologie. Fréret en a mieux discuté certains détails : ils en ont, plus que lui, envisagé tout l'ensemble et recherché le système général. La seconde secte se compose de trois classes d'écrivains : d'abord, de théologiens partisans de la version grecque des Septante ; secondement, d'antiquaires de profession, disposés à recueillir toutes les traditions, tous les vestiges de souvenirs, déterminés à ne sacrifier aucun ancien détail, attentifs à distinguer dans les temps les intervalles nécessaires pour assigner des places à tous les événements, à tous les noms, à toutes les générations ou dynasties dont il a été fait une mention quelconque ; en troisième et dernier lieu, d'hommes beaucoup plus éclairés sans doute, mais plus hardis surtout, que l'habitude de généraliser et d'étendre leurs idées, de rapprocher toutes les sciences pour les éclairer et les féconder l'une par l'autre, entraîne à chercher dans

les lois de la nature, dans l'ordre de l'univers, dans le cours des mouvements célestes et dans l'histoire naturelle de l'homme, la solution des questions d'histoire civile et des problèmes de chronologie antique. Pour nous, Messieurs, nous considérons cette matière sous un aspect plus positif et plus immédiat : nous ne tenons compte que de ce qui est raconté ; et après avoir écarté les notions obscures et les traditions évidemment fabuleuses, nous réduisons toutes nos recherches à savoir quel espace occupent les faits clairement exposés, dignes à la fois de quelque croyance et de quelque attention. Or il nous semble que, pour rassembler et distribuer les faits si peu nombreux qui ont ces caractères, il n'est aucunement nécessaire de multiplier les siècles antérieurs à l'an 1500 avant l'ère chrétienne.

Volney distingue deux anciens empires des Assyriens, celui de Ninive et celui de Babylone. Ninus ne commence à régner qu'en 1237, et Ninive n'est fondée que dix-neuf ans plus tard : c'est en 1195 que Sémiramis, après la mort de Ninus, demeure seule en possession du trône; elle fortifie Babylone et enrichit le temple déjà fort ancien de Bélus; car Bélus n'est plus le père de Ninus, il le précède de plusieurs siècles. Sémiramis meurt, et son fils Ninyas lui succède en 1179. Après une suite de rois, la plupart peu célèbres, Sardanapale règne, se déshonore et tombe en 717, quand Arbace et Bélésis s'emparent de Ninive. Cette histoire de Ninive s'adapte au récit d'Hérodote et se trouve rejetée tout entière bien au-dessous de l'époque de Moïse. Mais, selon Volney, il y aura eu un plus ancien peuple assyrien, ou plutôt chaldéen, probablement d'origine arabe et de la branche éthiopienne

ou kushite. Chus, en effet, est le père de Nemrod, et Nemrod, autrement dit Bélus, est un très-ancien prince qu'on a, depuis, déifié. Volney ne détermine pas l'époque de ce monarque : il observe seulement que le nom de Bel est resté à la tour ou pyramide qui servait d'observatoire; antique et mystérieux foyer des sciences chaldéennes, antérieur peut-être de plus de trois mille ans à notre ère. Cette tour de Babel ou Babylone, et le temple ou tombeau de Bel n'étaient vraisemblablement qu'un même édifice; les habitations qui l'avoisinaient ont commencé la ville de Babylone. Ces premiers établissements, antérieurs de plus de quinze siècles à Ninus, suffisent pour montrer combien, à l'avénement de ce dernier, la civilisation devait être avancée en Babylonie. Quand Sémiramis les eut agrandis, Babylone embellie, fortifiée par elle, la révéra comme sa fondatrice. Néanmoins, tant que Ninive subsista, les princes ou gouverneurs babyloniens ne furent que des satrapes subordonnés aux grands rois ou sultans de Ninive, successeurs de Ninus, Sémiramis et Ninyas. Ce système, de tous le plus ingénieux, est aussi le plus probable, sauf à rabaisser peut-être de quelques siècles l'antiquité qu'il attribue à Bélus. Il fait entrevoir la cause de l'erreur où seraient tombés Ctésias et Diodore en s'éloignant de l'exposé d'Hérodote. Tout se réduit à savoir comment Ninus pouvait être appelé fils de Bélus; s'il était immédiatement né de lui, ou si l'on supposait seulement qu'il en descendait après une longue suite de générations. Nous appellerions de même Henri IV fils de saint Louis ou de Hugues Capet; et si les intermédiaires nous manquaient ou nous étaient mal connus, ce langage figuré finirait par ame-

ner de faux calculs. N'oublions pas qu'Hérodote s'était particulièrement occupé de l'histoire d'Assyrie; il se proposait d'en faire la matière d'un ouvrage particulier qu'il n'a point écrit, ou qui ne nous est point parvenu. Il y a donc peu d'apparence qu'il se soit trompé d'environ mille ans sur l'époque de Ninus, et l'explication de Volney est aussi naturelle que celle de Larcher est puérile et maladroite. Larcher prétend qu'Hérodote, en réduisant à cinq cent vingt ans l'espace durant lequel les Assyriens avaient possédé l'Asie supérieure, n'entendait parler que de leur état le plus florissant; mais ce sont précisément les cinq derniers siècles avant Sardanapale qui ont été les moins prospères de tous, s'il n'y faut pas comprendre les règnes de Ninus, Sémiramis et Ninyas. L'âge antique auquel il faudrait reporter ces règnes, en adoptant, comme Larcher, le calcul de Velléius Paterculus, ou de Diodore, ou de Ctésias, serait celui où l'empire assyrien aurait jeté le plus d'éclat.

Toutefois, on peut éprouver ici quelque difficulté à préférer le témoignage, ou plutôt le système du seul Hérodote, à l'opinion de tous les autres historiens de l'antiquité. Mais je crois qu'en effet il suffit lui seul pour les contre-balancer tous; Bossuet du moins en a jugé ainsi. « Un peu avant le partage du genre hu-
« main, dit Bossuet, Nemrod, homme farouche, devient
« par son humeur violente le premier des conquérants;
« et telle est l'origine des conquêtes. Il établit son
« royaume à Babylone, au même lieu où la tour avait
« été commencée et déjà élevée fort haut. Environ dans
« le même temps, Ninive fut bâtie; et quelques anciens
« royaumes établis. Ils étaient petits dans ces premiers

« temps... (*Et quelques pages plus loin*) En suivant « la supputation d'Hérodote, qui paraît la plus exacte, « il faut placer (au temps de Débora) cinq cent qua« torze ans avant Rome (1267 avant J. C.), Ninus « fils de Bel, et la fondation du premier empire des As« syriens. Le siége en fut établi à Ninive, ville ancienne « et déjà célèbre, mais ornée et illustrée par Ninus. « Ceux qui donnent mille trois cents ans aux premiers « Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la « ville : Hérodote, qui ne leur en donne que cinq cent « vingt, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont « commencé, sous Ninus fils de Bel, à étendre dans la « haute Asie. »

Vous aurez aperçu quelques traits de ressemblance entre ces idées de Bossuet et celles de Volney; mais il y a aussi des diversités qu'il importe de remarquer. Bossuet ajoute au nom de Ninus la qualification de fils de Bel, inconciliable avec le système d'Hérodote; car l'identité de Bel et de Nemrod a été si bien établie que Rollin lui-même l'a expressément énoncée. « Nem« rod, dit-il, c'est le même que Bélus, qui fut depuis « honoré sous ce nom ou sous celui de Baal, comme « une divinité. Il était fils de Chus, et arrière-petit« fils de Noé. » Or, il n'y a pas moyen de faire du fils de Chus un contemporain de Débora. En second lieu, Bossuet dit que Ninive fut bâtie au temps de Nemrod; et en ce point il se conforme au texte sacré : *Fuit autem Nemrod in terra Sennaar, et de terra illa egressus est Assur, et ædificavit Niniven.* Toutefois ce texte a donné lieu à des controverses entre les commentateurs : les uns veulent que les mots (*et de terra illa egressus est Assur*) soient une sorte de parenthèse; et

ils rapportent à Nemrod les mots suivants, *et ædificavit Niniven :* les autres prétendent que c'est Assur qui est ici le fondateur de Ninive; et comme cet Assur est fort indéterminé, qu'il n'est point expressément compté parmi les descendants de Cham, et qu'il ne paraît pas être le même que l'Assur, fils de Sem, nommé quelques lignes plus bas dans ce chapitre de la Genèse, ils en concluent que la construction de Ninive a pu ne suivre que d'assez loin l'époque de Nemrod. Dans tous les cas, Bossuet convient qu'elle a été ornée et illustrée par Ninus. Il y a d'ailleurs entre les noms de Ninus et de Ninive une analogie que Rollin a remarquée, et d'après laquelle il tient pour sûr que le second dérive du premier. Assur n'est peut-être qu'un surnom de Ninus, à moins pourtant que ce ne soit le nom d'un pays, et que *egressus est Assur* n'équivaille, ainsi que plusieurs interprètes le supposent, à *egressus est in Assur, in Assyriam,* Nemrod s'est transporté en Assyrie. En ce dernier sens, ce serait Nemrod qui aurait bâti Ninive; mais, en prenant pour donnée l'étymologie qui fait venir Ninive de Ninus, il faut de deux choses l'une, ou remonter Ninus au temps de Nemrod, ou retarder l'établissement de cette cité jusqu'au temps de Débora, où Bossuet a placé Ninus; et c'est ce que propose Volney.

Telle est donc l'incertitude de la chronologie en général, et en particulier de la chronologie assyrienne, que si vous demandez en quel temps a vécu Ninus, Bossuet vous répondra 1267 avant J. C., et Rollin 2204 : l'un des deux se trompe d'environ mille ans, et il y a toute apparence que c'est Rollin; il a fort

souvent ce malheur. Mais il se trompe ici avec Ctésias, Diodore, Justin, Velléius Paterculus, Eusèbe et parmi les modernes, avec Scaliger, Pétau, Pezron, des Vignoles et je ne sais combien d'autres. Que penseriez-vous de la chronologie des premiers rois capétiens si, entre divers auteurs recommandables, la plupart vous disaient que Hugues Capet est monté sur le trône au temps de Tibère, et quelques-uns au temps d'Othon III?

Nous rencontrerions presque partout des difficultés ou des controverses du même genre, si nous pouvions parcourir chez tous les peuples de l'antiquité les révolutions, les successions, les nomenclatures que l'on suppose comprises entre l'époque assignée au déluge et l'an 1500 avant l'ère chrétienne. Mais cet examen n'aurait aucun terme; et ce que nous venons d'observer sur l'état des annales indiennes, chinoises, égyptiennes et assyriennes durant cet âge, est applicable à tout le reste. Vous retrouveriez en Perse, aussi bien que dans l'Inde, un antique Zoroastre vers l'an 2164 avant notre ère; et ce législateur semi-divin ne serait précédé et suivi que de personnages encore plus mythologiques. En certains pays, l'histoire de cet âge se rejoint à celle des siècles plus anciens, sans l'intermédiaire d'un cataclysme; les autres peuples ont mémoire d'une catastrophe diluviale; et l'on assure que les Mexicains même avaient une ère qui remontait à une époque voisine de Noé, époque où ils supposaient que Coxcox et Xochiquetzal avaient échappé seuls à l'inondation générale. Nous n'entreprendrons pas l'examen de ces traditions particulières, qui sont toutes fort obscures; mais l'histoire des premiers temps de la Grèce est d'une si haute

importance, elle recèle les origines d'un si grand nombre d'institutions et de fictions, elle est si propre à nous dévoiler les germes de la civilisation et de la littérature européenne, que nous ne saurions nous dispenser de porter nos regards sur cette branche de la chronologie antique.

CINQUIÈME LEÇON.

TEMPS MYTHOLOGIQUES EN GRÈCE.

Messieurs, nous fixons bien le terme final du premier âge postdiluvien; nous sommes convenus de le fermer à l'an 1500 avant notre ère. Mais l'espace à remonter entre ce terme et le déluge n'étant point uniformément mesuré, les textes et les versions de la Bible permettant de le réduire à sept cent quatre-vingt-sept ans et de l'étendre jusqu'à mille cinq cent soixante-sept, les chronologistes ont usé de cette liberté; et tandis que huit siècles suffisent aux uns pour descendre de Noé à Abraham et d'Abraham à Moïse, qu'ils placent à la fin du seizième ou au commencement du quinzième siècle avant J.C., les autres établissent, à partir de la sortie de l'arche, un cours de mille six cents ou de mille sept cents ans, qui ne se termine qu'à Gédéon, cinq cents ans après la sortie d'Égypte. Loin de fixer nos incertitudes entre ces systèmes, les annales profanes de cet âge ne consistent qu'en traditions vagues qui ne peuvent déterminer aucune date. Les Chinois ont perdu presque tout ce qui existait chez eux de livres antérieurs au troisième siècle avant notre ère : les fragments qu'ils prétendent en avoir recueillis, et dont ils ont composé leurs livres sacrés, leur ont servi à rédiger des chroniques générales qui ne sauraient avoir d'autorité que chez eux. La plus ancienne est celle que Ssema-thsian compilait vers le temps de Jules-César; mais celle qui a le plus de crédit est principalement l'ouvrage de Ssema-kouang, qui vi-

vait environ mille cent ans plus tard. On n'hésite point à reléguer parmi les fables tout ce qui précède Fo-hi : mais que faut-il penser de Fo-hi lui-même, et de Hoang-ti et de Yao? Quand ces trois personnages ont-ils vécu? le premier répond-il à Noé, le deuxième à Abraham, le troisième à Moïse? Il serait commode de les distribuer ainsi; mais les recherches de Martini, de Couplet, de Gaubil, de Fréret, de de Guignes et des autres Européens n'aboutissent point à des résultats uniformes; et s'ils s'accordent assez généralement à faire de Fo-hi un contemporain de Noé ou même à le confondre avec ce patriarche, ils n'ont pas des idées aussi arrêtées sur Hoang-ti ni sur Yao, qui, selon plusieurs d'entre eux, auraient devancé notre ère de mille huit cents ans, de deux mille, de deux mille deux cents, en sorte que pour arriver à 1500 il ne faudrait s'arrêter qu'au milieu de la dynastie des Chang, qui a suivi celle des Hia. En ce qui concerne l'Égypte, nous avons d'abord recueilli les traditions que nous ont transmises Hérodote, Dicéarque, l'auteur anonyme d'une vieille chronique, Manéthon, Ératosthène, Diodore de Sicile, le juif Artapan et un ancien historien cité par Constantin-Manassès. De la plupart de ces écrivains, nous n'avons que des fragments conservés ou altérés par les chronographes ecclésiastiques. Réduits à puiser en de pareilles sources, si ce nom de sources convient à des écrits dont les auteurs sont tous postérieurs de dix à vingt siècles aux époques dont il s'agit, nous ne devions pas nous attendre à obtenir des notions précises : aussi avons-nous trouvé la plus grande variété dans les hypothèses des chronologistes modernes, Pétau, Marsham, Pezron, des Vignoles, Fréret, d'Origny, Lar-

cher et Volney. Entre leurs conjectures nous avons regardé comme les plus plausibles celles qui placent Ménès à peu de distance de Noé, et qui, divisant l'Égypte en deux ou en quatre royaumes, établissent ainsi plusieurs dynasties parallèles, au lieu de les faire toutes successives. A l'égard des Assyriens, la différence est de mille ans entre l'origine assignée par Hérodote à leur empire, et l'origine plus reculée qu'énoncent les autres historiens de l'antiquité, tous modernes, comme lui et plus que lui, par rapport à des époques si lointaines. Après avoir pris connaissance de leurs calculs, de ceux des chronographes ecclésiastiques et des opinions des chronologistes depuis Scaliger, particulièrement de celles de Fréret, du président de Brosses et de Volney, nous avons pensé avec ce dernier qu'il y avait lieu de mettre un long intervalle entre Bélus et Ninus. Nemrod ou Bélus aura paru peu de temps après le déluge : dès lors auront commencé les observations astronomiques des Chaldéens; mais Ninus, Sémiramis son épouse et leur fils Ninyas n'auront régné que trois siècles après l'Exode, et par conséquent appartiendront, comme l'a supposé aussi Bossuet, à un âge moins ancien, dont nous ne nous occupons point encore. Pour achever le tableau de celui que nous terminons à l'an 1500 avant notre ère, il nous reste à examiner quelles parties, quelles époques de l'histoire grecque on y peut rapporter.

Les historiens grecs, tous postérieurs à l'olympiade de Corœbus, ne sont pas ici des témoins; mais leurs livres sont les plus anciens dépôts de traditions relatives à ces premiers temps de la Grèce. Or, si nous interrogeons Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile;

après eux, le mythologue Apollodore, le voyageur Pausanias, les scoliastes des poëtes; et si nous recueillons aussi quelques lignes extraites, par les écrivains ecclésiastiques, de vieilles annales aujourd'hui perdues, nous y apprendrons qu'Inachus, né vers l'an 2000 avant notre ère, fut le premier roi de l'Argolide; que de lui naquirent Phoronée, Égée et Phégée; que Phoronée donna le jour à Niobé, mère de Sparton, d'Argus et de Pélasgus; qu'à partir de l'an 1926, Phoronée régna trente ans et réunit en une seule ville, appelée Phoronique, tous les peuples épars dans l'Argolide; qu'au même temps, Phégée fondait la ville de Phèges en Arcadie; qu'Égée, autre fils d'Inachus, fut père de Lycaon, dont la fille Déjanire épousa Pélasgus, l'un des fils de Niobé; que de ce mariage naquit un autre Lycaon. Ces premiers faits nous conduisent jusque vers l'an 1900. Pélasgus régnait en Arcadie; il passa en Thessalie, où furent alors instituées les fêtes Pélories ou Saturnales. Un tremblement de terre venait de séparer l'Ossa de l'Olympe; et l'écoulement de l'eau par cet intervalle avait rendu la Thessalie habitable. Le trône de l'Argolide fut occupé, après Phoronée, par Apis, puis par Argus, qui changea le nom de la ville de Phoronique en Argos. Époux d'Évadné, Argus devint père d'Iasus : de cet Iasus naquit Agénor; et de celui-ci, un autre Argus, surnommé Panoptes. Sparton, frère du premier Argus, né, comme lui, de Niobé, eut un fils appelé Mycénæus qui fonda Mycènes : Criasus, fils de ce même Argus Ier, régnait à Argos lorsque, vers l'an 1837, Peucétius et Œnotrus allèrent fonder des colonies en Italie. Nous arrivons ainsi à l'année 1800; c'est à peu près l'époque assignée par les tra-

ditions grecques au règne d'Ogygès. D'Argus Panoptès était né un Iasus, dont la fille Io fut enlevée par des Phéniciens. Dans Argos, le roi Criasus eut pour successeur son fils Phorbas, puis son petit-fils Triopas, dont le fils Xanthus alla s'établir à Lesbos vers 1734. Un nouveau Pélasgus se transportait alors en Thessalie avec ses frères Achæus et Phthius, et en chassait les anciens habitants. Ici commence, de 1700 à 1600, un siècle où la Grèce fournit fort peu de faits et d'époques : il paraît rempli tout entier par les règnes de Triopas, de Crotopus et de Sthénélus à Argos; mais de 1600 à 1500, les souvenirs traditionnels deviennent fort nombreux. Prométhée donne le jour à Deucalion, qui règne en Thessalie et qui échappe à un déluge : le nom d'Hellen, son fils, devient celui des Grecs. Cependant Danaüs arrive en Grèce, et vers 1571 il dépossède Gélanor, qui avait succédé à Sthénélus sur le trône d'Argos. Jusqu'ici, presque tous les princes grecs n'avaient été que des descendants d'Inachus : mais voici des dynasties nouvelles; et d'abord, celle de Danaüs, dont les filles introduisirent dans le Péloponèse les fêtes de Cérès appelées Thesmophories. Vers le même temps, Cécrops vient s'établir à Athènes; sa fille Agraule se dévoue pour le salut de la patrie : il est remplacé sur le trône par Cranaüs, puis par Amphictyon, fils de Deucalion, tandis que Cadmus et les Phéniciens qui l'accompagnent occupent la Béotie et y bâtissent la ville de Thèbes. Agavé, fille de Cadmus, est mère de Penthée, qui fut le deuxième roi de Thèbes. Bacchus naquit de Sémélé, autre fille de Cadmus. Nous devons remarquer encore, de 1530 à 1500, le commencement du règne de Minos dans la Crète.

Les noms qui viennent de composer ce tableau chronologique depuis l'an 2000, vous ont rappelé des faits ou des fables dont les détails sont en ce moment étrangers au sujet que nous traitons. Nous ne cherchons encore qu'à saisir la succession des hommes et des choses, qu'à reconnaître, s'il se peut, l'ordre du temps. Des cinq siècles dont il s'agit, quatre nous ont semblé remplis par les descendants d'Inachus; nous avons trouvé, au dernier, les établissements de Danaüs, de Cécrops et de Cadmus. Telles sont au moins les notions chronologiques les plus générales, celles qu'on puiserait dans les historiens, en réunissant et comparant tous leurs textes. Mais ne croyez pas que ces notions soient très-constantes et partout uniformes. Il est rare que les anciens auteurs énoncent des dates précises : on les conclut, comme on peut, du rapprochement des faits et du nombre des générations. D'ailleurs, quoique le fond des traditions demeure à peu près le même, il y a, dans les circonstances et jusque dans les nomenclatures, des variations qui influent sur la chronologie. Enfin plusieurs des textes qu'on a besoin de rassembler ont pu subir des altérations. Je veux parler surtout de ceux que nous ne tenons que des mains de Jules Africain, d'Eusèbe, de Georges le Syncelle. Ces compilateurs ont d'avance un système, un but assurément très-louable : ils veulent établir la concordance de la chronologie sacrée et de la chronologie profane; mais en s'attachant, comme ils le font, à la version des Septante, on a dix à quinze siècles de plus à remplir, et l'on est ainsi entraîné à multiplier ou allonger les règnes, les générations, les dynasties. La nécessité de combler de grands vides, de dissimuler d'énormes lacunes, rend peu scrupuleux

sur le choix des faits, sur l'interprétation des textes, sur l'arrangement des époques. Les premiers chrétiens orientaux croyaient que Jésus-Christ ne s'était incarné qu'environ six mille ans après la création : Jules Africain réduisit cet espace à cinq mille cinq cents, Eusèbe à cinq mille deux cents; et longtemps, ce terme fut regardé comme un minimum au-dessous duquel il n'était pas permis de descendre. Bède osa le premier revenir aux calculs du texte hébreu, et abréger la durée du monde; mais Georges le Syncelle, qui reproduisit la supputation grecque, obtint et conserva longtemps en chronologie une autorité dont on a droit de s'étonner, lorsqu'on le voit si peu versé dans cette science, qu'il prend pour un contemporain du grand Alexandre le géographe Ptolémée qui vécut sous les Antonins. N'importe; la doctrine de cet ignorant chronographe et de ses pareils a influé, jusqu'au temps de Joseph Scaliger et presque jusqu'à nos jours, sur la disposition de toutes les annales profanes et particulièrement de celles de la Grèce. Les historiens classiques n'en ayant point fixé la chronologie par des expressions numériques d'une précision parfaite, la carrière des hypothèses est restée fort vaste; et ceux qui voulaient porter de l'exactitude dans ce genre d'études, désiraient surtout qu'on pût retrouver quelques annales antiques textuellement datées.

Au commencement du dix-septième siècle, on a découvert les marbres de Paros, autrement dits d'Arundel ou d'Oxford. Je vous ai exposé l'histoire et l'état actuel de ce monument; ce qu'ont fait, pour remplir les lacunes et pour éclaircir les obscurités, Selden, Lydiat, Prideaux et d'autres antiquaires. Vous savez que cette

chronique a été rédigée l'an 264 avant notre ère, et que par conséquent elle ne peut fournir que des renseignements traditionnels sur l'âge antérieur à 1500. Malgré cette observation et quoique, à l'égard même des temps moins reculés, les marbres de Paros ne soient pas exempts d'inexactitudes, nous les avons placés parmi les sources de la chronologie ancienne. Il nous importe donc de connaître les époques qu'ils assignent aux premiers événements de l'histoire grecque. C'est l'objet des onze premiers articles de cette longue inscription. Je ne vous parlerai aujourd'hui que de ceux-là: je les prendrai tels qu'ils ont été restaurés; et en les traduisant, j'ajouterai deux cent soixante-quatre à chacun des nombres qu'ils énoncent, afin que le commencement de notre ère vulgaire puisse nous servir partout de point de comparaison.

« Depuis que Cécrops roi commença de régner à « Athènes et que la contrée prit le nom de Cécropie, « au lieu de celui d'Actique qu'elle tenait d'Actée indi- « gène, il s'est écoulé mille cinq cent quatre-vingt-deux « ans. — Depuis que Deucalion régna sur le Parnasse « à Lycoréa, Cécrops régnant à Athènes, mille cinq cent « soixante-quatorze. — Depuis qu'il y eut procès dans « Athènes, entre Arès et Poseidon (Mars et Neptune), « au sujet du fils de Poseidon, Hallirothius (tué par « Mars), et que le lieu (du jugement) fut appelé Aréo- « page, Cranaüs étant roi d'Athènes, mille cinq cent « trente-deux. — Depuis le déluge de Deucalion, mille « cinq cent vingt-neuf. — Depuis qu'Amphictyon, fils « de Deucalion, fut roi aux Thermopyles, et rassembla « les peuples voisins en leur donnant le nom d'Amphic- « tyons, mille cinq cent vingt-deux. — Depuis qu'Hel-

« len, fils d'Amphictyon, régna en Phtiotide et donna « le nom d'Hellènes aux habitants auparavant nommés « Grecs (Γραικοί), et qu'ils instituèrent les jeux dits Pana- « thénées, mille cinq cent vingt et un. — Depuis que « Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thèbes et bâtit Cad- « mée, mille cinq cent dix-neuf. — Depuis qu'Eurotas « et Lacédæmon régnèrent en Laconie, mille cinq cent « seize. — Depuis que le premier navire, parti « d'Égypte, aborda en Grèce et fut appelé Pentécon- « tore, et que les filles de Danaüs... choisies par le sort « entre les autres filles, bâtirent un temple et sacrifièrent « sur le rivage à Lindus, dans l'île de Rhodes, Érichtho- « nius étant roi d'Athènes, mille cinq cent onze. — De- « puis qu'Érichthonius célébra pour la première fois les « Panathénées, que la statue de la mère des dieux ap- « parut sur les montagnes de Cybèle, qu'Hyagnis de « Phrygie inventa la flûte, le mode phrygien et les « accords propres aux fêtes de la mère des dieux, de Bac- « chus et de Pan, mille cinq cent six. — Depuis que Mi- « nos régna et bâtit Cydonie et que le fer fut trouvé « au mont Ida par les Dactyles Idéens Celmis, Acmon « et Damnaménée, Pandion étant roi d'Athènes, mille « quatre cent trente-deux. »

Quoique cette dixième époque descende au-dessous de 1500, je l'ai jointe aux dix précédentes, parce qu'en d'autres annales, Minos remonte au-dessus de cette année, et précède non-seulement Pandion roi d'Athènes, mais aussi Érichthonius. Nous aurons occasion d'examiner les articles suivants de cette chronique; ceux que je viens de traduire nous suffisent en ce moment, et peuvent nous donner une idée générale de sa rédaction et de ses formes. Vous voyez qu'elle ne remonte qu'à Cé-

crops en 1582, et que par conséquent elle ne contient rien de relatif aux quatre premiers siècles grecs occupés par les descendants d'Inachus, depuis 2000 jusqu'en 1600. Le fil propre à nous conduire à travers ces quatre cents années reste à chercher dans Hérodote, dans les autres historiens classiques et dans les fragments que les chronographes nous ont transmis. Or, il n'y a point là de quoi établir une chronologie rigoureuse. Ce que nous y verrions de plus positif, (encore y aurait-il des variantes) c'est une suite de onze rois inachides, depuis Inachus lui-même jusqu'à Gélanor, que détrôna Danaüs. Parallèlement à ces onze rois de l'Argolide ou d'Argos, on distingue bien quelques rois d'Arcadie, de Thessalie, de Béotie, mais en trop petit nombre pour remplir un si long espace. Le terme moyen de chacun de ces onze règnes d'Argos serait de trente-six ans et demi : c'est déjà beaucoup; et la difficulté deviendrait plus grave, si l'on s'avisait de faire Inachus plus ancien, de le rapprocher de Noé, de le confondre, comme on l'a essayé quelquefois, avec ce patriarche, dont le nom peut s'écrire, avec une forte aspiration finale, Noah, Noach ou Noachus.

M. Clavier croit qu'*Inachus* est le mot phénicien *Enac, grand, puissant,* d'où les Grecs on fait ἄναξ, *prince, homme en dignité.* Dans ce système, Inachus serait natif ou du moins originaire de Phénicie, et il aurait abordé le Péloponèse vers l'an 1850 avant J. C. Du reste, M. Clavier s'abstient de fixer des dates précises : il se contente du calcul approximatif des générations, et s'applique spécialement à démêler les généalogies des premiers princes de la Grèce, d'Inachus, de Japet père de Prométhée, de Cécrops, roi d'Athènes etc.

Ces tableaux généalogiques sont précisément ceux que M. Cuvier a comparés aux généalogies fabriquées par des moines du moyen âge pour des princes européens. Il se peut, en effet, que ces filiations antiques, fournies par des écrivains postérieurs au siècle d'Alexandre, comme Apollodore, et même au siècle d'Auguste, comme Pausanias, n'aient pas, à beaucoup près, la valeur, la réalité que leur attribue M. Clavier. L'habitude de recueillir d'anciens textes et d'en tirer toujours des conséquences, l'entraîne à trouver constant, prouvé, certain, ce qui nous semblerait à peine probable ou possible. A la vérité, plusieurs savants modernes croient fermement qu'il a existé, de tout temps, dans la Grèce, des inscriptions et des registres qui contenaient des nomenclatures chronologiques ou généalogiques : ils en concluent que ces listes étaient immédiatement connues de Phérécyde, d'Hécatée de Milet, d'Acusilaüs et des autres historiens dont nous n'avons plus les livres; ils sont persuadés qu'elles ont été fidèlement extraites de ces ouvrages par les écrivains qui nous sont parvenus, et qu'il en résulte, non pas une tradition orale, mais une succession de témoignages et de transcriptions authentiques. La question est toujours de savoir s'il y a pour nous d'autres sources véritables des connaissances historiques que les témoignages et les monuments contemporains de chaque fait; si ces monuments et ces témoignages peuvent être assez représentés par des livres composés à de si longues distances des époques dont on prétend nous retracer l'histoire. Je ne dois pas oublier d'observer que ces notions chronologiques et généalogiques varient à tel point chez les divers auteurs, que M. Clavier est le plus souvent

obligé d'écarter celles que fournissent Ératosthène, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Eusèbe et saint Augustin. D'ailleurs, la plupart des faits qui s'attachent à ces nomenclatures sont fabuleux; tout le monde à peu près en convient; personne ne les admet qu'en les modifiant et en les expliquant d'une manière quelquefois ingénieuse et toujours aventurée. Or, quel fond est-il possible de faire sur des noms qui ne rappellent que des souvenirs confus, que des fictions mythologiques? Quoi qu'il en soit, si Apollodore et Pausanias ont pu acquérir et nous transmettre la connaissance des temps antérieurs à Homère, à Thésée, à Cécrops; si ces deux auteurs achèvent et rectifient les documents fournis par quelques autres; s'il existe, en un mot, une histoire, une chronologie de l'antique Grèce avant les siècles olympiques ou historiques, comme disait Varron, elle est telle que M. Clavier l'expose; et dans tous les cas, son ouvrage, bien supérieur par l'érudition et par la méthode à tout ce qu'on a écrit sur le même sujet en France, en Italie, surtout en Angleterre et en Allemagne, est d'une incontestable utilité : la série de faits qu'il présente est la mieux déduite et la mieux enchaînée que nous puissions jamais obtenir. En conséquence, je me dispenserai de vous indiquer les différentes dates que les autres chronologistes ont attachées aux noms d'Inachus, de Phoronée et des autres personnages de l'ancienne Grèce jusqu'à Cécrops, Danaüs et Cadmus : il n'en résulterait qu'un obscur et vain conflit de chiffres quelquefois très-dissemblables, et le plus souvent fort rapprochés. En une telle matière, des considérations générales nous seront plus profitables.

Les savants modernes ont suivi différentes méthodes pour expliquer l'ancienne histoire grecque. Les uns, comme Bochart, Huet et d'autres théologiens, se sont exercés à retrouver, dans les annales sacrées, les types de toutes les traditions de l'antiquité profane : à leurs yeux, les souvenirs et les fictions des Grecs n'étaient que des altérations de l'histoire sainte. Il est possible qu'on ait poussé trop loin ces rapprochements ; c'est une carrière où l'imagination ne rencontre point de limites ; mais, en général, si l'on compare les traditions primitives de tous les peuples, on y observera tant de similitudes dans les noms, dans les faits, dans les nombres, dans bien d'autres circonstances, qu'on sera fort tenté de supposer je ne sais quel fond commun, quel canevas universel. On dirait qu'il y a certaines idées et certaines formes qui doivent nécessairement s'appliquer à toutes les origines, et hors desquelles on ne saurait trouver aucun commencement d'annales. Cependant, d'autres savants n'ont vu dans la mythologie grecque que des vestiges de l'histoire particulière de cette nation, que le tableau défiguré ou embelli de son âge antique, soit avant l'arrivée des Égyptiens et des Phéniciens qui sont venus s'établir dans son sein, soit durant les premiers progrès de sa civilisation. Selon ce système, les dieux et les demi-dieux ne sont que des princes, des héros, des hommes célèbres dont l'histoire fut écrite par des poëtes. C'est une hypothèse que je ne voudrais pas non plus écarter sans aucune réserve : elle énonce ce qui arrive, ainsi que l'a observé Newton, partout où l'on n'écrit pas encore en prose. La poésie s'empare des souvenirs, et remplace les récits par des cantiques, pour ne pas dire des chansons. De là

vient qu'il n'y a presque pas un seul personnage demi-fabuleux qui n'ait deux noms et deux époques. Après avoir rappelé plusieurs exemples de la double nomenclature, M. Clavier en conclut que l'unique nom qui est resté à quelques princes grecs, n'est que le surnom poétique; le nom historique s'est perdu. Deux frères s'appellent, l'un Prométhée, celui qui voit les choses d'avance, l'autre Épiméthée, celui qui ne les aperçoit que lorsqu'elles sont arrivées. Cette opposition recherchée ne suffit-elle pas pour montrer que ce ne sont point là des noms propres? Quant à la double chronologie, elle se manifeste dans tout l'ensemble du système mythologique. Bacchus est un fils de Sémélé, et à ce titre, sa naissance précède à peine l'an 1500 avant notre ère. Mais Bacchus est aussi un dieu qui, dès ce temps même, est révéré dans les temples de la Grèce avec Pan et Cybèle : il est l'antique Osiris des Égyptiens, bien antérieur à Ménès et à Inachus. Au sein d'un peuple inculte, qui ne concevait encore aucune grande mesure du temps, rien n'empêchait les poëtes de déplacer une époque, de l'avancer ou de la retarder de plusieurs siècles.

Un troisième système sur la mythologie grecque consiste à la regarder comme allégorique, comme un tissu d'emblèmes destiné à retracer ou à voiler tout ce qu'on avait acquis de notions morales, métaphysiques, physiques et astronomiques. Selon cette doctrine, la fable de Prométhée et de Pandore a pour objet l'origine des arts et des malheurs; la *Théogonie* d'Hésiode est un cours de cosmologie; les constellations et les apothéoses ne forment qu'un même tableau; le ciel est en quelque sorte un vaste miroir qui réfléchit l'histoire

poétique de la terre. Cette idée générale, qui se retrouve dans l'*Histoire du ciel* de Pluche, a été développée en de plus savants ouvrages, et, je crois, étendue trop loin. La mythologie a plusieurs sources : celle-là sans doute, mais aussi les souvenirs informes que les Grecs avaient conservés de l'histoire particulière de leurs aïeux, et certaines traditions presque universelles que les Égyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perses leur avaient communiquées; il en résultait un corps d'histoire fabuleuse dont les éléments n'étaient point homogènes, où les faits se mêlaient aux doctrines, et les allégories aux souvenirs. Comment chercher, dans un tel amalgame, des dates précises, des époques constantes, une échelle chronologique?

Pétau place avant Inachus, et dès l'an 2164 avant notre ère, l'établissement du royaume de Sicyone dans le Péloponèse, au pays appelé Ægialée, et dont Ægialeus fut le premier roi. Ce monarque eut à Sicyone sept successeurs; Leucippe est le nom du septième, qui régnait, dit-on, quand Inachus vint s'établir dans l'Argolide, l'an 1857 suivant Pétau. Mais cette chronologie n'est immédiatement fournie que par Eusèbe; Inachus est plus ancien de deux siècles dans la plupart des tables modernes. Celle de Pétau s'éloigne à tel point des marbres de Paros, qu'elle ne fait régner Cadmus à Thèbes en Béotie qu'en 1329, au lieu de 1519. Fréret dit en 1594; et vous pouvez juger, par de telles variations, de l'extrême mobilité de ces dates; elles se prêtent à tous les arrangements qui conviennent aux chronologistes, selon qu'ils suivent ou Eusèbe, ou les marbres, ou les indications des auteurs classiques, ou le texte hébreu de la Bible, ou les Septante, ou des

systèmes diversement combinés. Il y a même des savants qui veulent que Crès, Ogygès et Graicus aient précédé Inachus. Mais, en général, on distingue ici quatre colonies étrangères qui viennent s'établir successivement dans la Grèce : celle d'Inachus, égyptienne ou phénicienne; celles de Cécrops et de Danaüs, égyptiennes l'une et l'autre; enfin celle de Cadmus, venant de la Phénicie. On admet entre la première et la seconde un intervalle de quatre cents ou de deux cents ans, tandis que les trois dernières semblent être d'un même siècle, à moins qu'avec Pétau nous ne retardions de deux cents ans la quatrième, celle de Cadmus. Faut-il, avant Inachus, établir Ægialée, et lui donner sept successeurs sur le trône de Sicyone? M. Clavier n'y consent point : il regarde ce personnage comme imaginaire. C'était le pays même qui s'appelait Ægialie ou Ægialée, à cause de sa position littorale, αἰγιαλός, *bord de la mer*.

Platon ne connaît pas de noms plus anciens dans l'histoire grecque que ceux d'Inachus et de son fils Phoronée. Celui-ci même avait été qualifié le premier des hommes, le père de tous les mortels, par Acusilaüs d'Argos et par l'auteur d'un poëme perdu, intitulé la *Phoronide*. Un tel personnage devait appartenir à une époque très-reculée; et il est surprenant que les Grecs ne l'aient fait remonter que vers le temps où nous plaçons Abraham. Le rapprochement des noms de Phoronée, Phoron, Phéron ou Pharaon, titre des rois d'Égypte, a paru confirmer la tradition qui attribue aux premiers rois de l'Argolide une origine égyptienne. Le successeur de Phoronée s'appelle Apis, autre nom égyptien, qui achève, dit-on, la démonstration. Les

rois suivants ne portent plus que des noms grecs, parce qu'ils sont nés en Grèce et n'ont plus d'autre patrie. La vérité est que les Grecs n'avaient de souvenirs très-distincts que des colonies de Cécrops, de Danaüs et de Cadmus; encore leur restait-il quelque embarras sur l'ordre chronologique de ces trois fondateurs. La chronique de Paros nomme d'abord Cécrops; mais elle dit que le navire qui amena Danaüs fut le premier qui partit d'Égypte pour arriver en Grèce, Ναῦς πρώτη ... ἐξ Αἰγύπτου εἰς τὴν Ἑλλάδα ἔπλευσε. Fixer l'arrivée de Danaüs en 1586, celle de Cadmus en 1594, et celle de Cécrops soixante-trois ans plus tôt, tel serait l'avis de Fréret, dont l'autorité est d'un grand poids en ces matières : toutefois il n'est entraîné à préférer cette disposition que parce qu'elle cadre mieux qu'une autre avec les époques qu'il assigne à Moïse et à Sésostris, lesquels étaient, selon lui, contemporains. Ce système a peu de partisans : on croit Sésostris moins ancien, et l'on ne pense pas qu'il y ait aucune relation à établir entre son règne et l'expédition de Danaüs, quoique d'Origny ait soutenu que ces deux princes étaient frères. Dans Bossuet, vous ne trouverez Danaüs qu'en 1451, un siècle après Cadmus et Cécrops, entre lesquels ce grand écrivain n'établit à peu près aucun intervalle. Il a rencontré trois cents ans avant eux, savoir vers 1850, Inachus, qui est, dit-il, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs. Rollin cependant fait descendre Inachus de Javan ou Ion, fils de Japhet et petit-fils de Noé : il partage même la Grèce entre les quatre enfants de Javan, nommés au chapitre X de la Genèse Élisa et Tharsis, Cetthim et Dodanim. Nous devons avouer que toute cette chro-

nologie est de pure convention; et ce serait comme simple hypothèse que je vous proposerais, en combinant les diverses traditions, de faire d'Inachus un contemporain ou de Noé ou d'Abraham, et de réunir en un même siècle, entre 1600 et 1500, Cécrops, Danaüs et Cadmus, vers le temps de Moïse.

La colonie d'Inachus établit dans l'Argolide le culte de Neptune, et le répandit dans les pays voisins, à Sicyone et dans l'Arcadie. Phoronée, au contraire, mit la Grèce sous la protection de Junon, en érigeant à cette déesse un temple dont le service fut confié à des femmes. Neptune trouva de zélés défenseurs dans les Sicyoniens et les Arcadiens. On prit les armes pour l'une et l'autre divinité; et dans l'Argolide, Junon fut victorieuse : elle recommença d'avoir des prêtresses, dont on a, pour des temps moins reculés, des listes qui ont contribué, tant bien que mal, à régler la chronologie. Hérodote, qui fournit la plupart de ces détails, nous apprend de plus que les Grecs dataient la naissance des divinités, du temps où ils avaient commencé à les connaître; de telle sorte que les aventures de ces dieux peuvent n'être fort souvent que l'histoire de l'établissement de leur culte; leurs exploits, leurs triomphes ou leurs défaites, que les efforts heureux ou malheureux de leurs prêtres pour l'introduire, le soutenir ou le ranimer. Ces pontifes, instituteurs ou restaurateurs d'un culte, passèrent pour les gardiens de l'enfance du dieu lui-même; et selon Strabon, les Dactyles, les Curètes, les Corybantes, les Satyres, tous ceux à qui l'on dit que l'éducation d'une divinité fut confiée, n'ont été réellement que les premiers ministres de ses temples. On a supposé que ces prêtres étaient devenus des gé-

nies, des demi-dieux eux-mêmes, et qu'ils continuaient d'assister invisiblement aux fêtes religieuses. Voilà, Messieurs, à l'égard des personnages divinisés, une nouvelle preuve de cette double chronologie dont nous parlions tout à l'heure : Jupiter, Junon, Neptune seront nés autant de fois qu'il y aura eu de lieux où l'on aura élevé ou rétabli leurs autels. Saturne, dieu phénicien, probablement importé en Béotie par Cadmus, obtint peu d'hommages ou de faveur chez les Grecs : leurs poëtes, à commencer par Homère et Hésiode, le représentent comme un dieu malfaisant, que Jupiter détrôna, et qui fut relégué dans le Tartare avec ses frères les Titans. Jupiter ne remporta définitivement la victoire que par le secours des Hécatonchires ou hommes aux cent mains. En appliquant ici les idées d'Hérodote et de Strabon, nous trouverions que les combats des Hécatonchires et des Titans ne sont que les querelles des prêtres de Jupiter et de Saturne. Si ce fut une guerre de religion, sa durée, portée à dix ans par Hésiode, ne doit malheureusement pas nous sembler excessive. Mais Pezron, né en Bretagne, a conçu une tout autre idée de cette histoire : il a découvert que les Titans, Briarée, Hypérion, Stérope, étaient des princes bas-bretons, dont les aïeux, depuis Gomer, fils de Noé, avaient quitté les bords de la mer Caspienne pour venir s'établir sur ceux de la Manche.

Ce fut, selon toute apparence, la colonie égyptienne de Cécrops qui introduisit dans la Grèce les cultes de Jupiter et de Minerve; l'un des noms de cette déesse devint celui de la ville d'Athènes. Cadmus et Danaüs honoraient aussi Minerve; mais d'autres divinités obtenaient en même temps leurs hommages :

Cadmus éleva des temples à Neptune et à Bacchus; et, si nous en croyons Hérodote, les fêtes de Cérès furent instituées dans le Péloponèse par les filles de Danaüs. Du reste, cet historien nous apprend que ces superstitions, soit égyptiennes, soit phéniciennes, ne s'établissaient pas sans peine chez les Pélasges ou Grecs indigènes. Ils avaient, dit-il, une religion beaucoup plus simple, à laquelle plusieurs demeuraient fort attachés. Ils invoquaient à la fois tous les dieux, sans les distinguer par des noms divers, sans leur assigner différentes fonctions, sans partager entre eux le soin de l'univers construit ou disposé par eux tous. Ils les appelaient θεούς, mot qui venait, selon Hérodote, de θέω ou θῶ, radical de τίθημι; les dieux sont ceux qui posent et arrangent toutes choses, θέντες τὰ πάντα πράγματα. Déjà pourtant on allait consulter l'oracle de Dodone, de tous le plus antique. Les Pélasges lui demandèrent s'il était à propos d'admettre les divinités que leur apportaient les barbares; et l'oracle répondit que ces nouveaux cultes n'offenseraient pas les dieux.

Hellen, fils de Deucalion, eut plusieurs enfants; Æolus est le plus connu; on a une généalogie fort détaillée de ses descendants, et l'on suppose qu'il a donné son nom aux Éoliens, dont le dialecte a été parlé en divers lieux de la Grèce. Αἰόλος signifie *varié, bigarré;* et Eustathe dit que les Éoliens Αἰολεῖς avaient été nommés ainsi parce qu'ils formaient une ligue où se mêlaient plusieurs peuples. Mais, comme nous l'ont dit les marbres de Paros, le nom le plus ordinaire des Grecs est celui d'Hellènes, qui vient du fils de Deucalion : auparavant ils s'appelaient Γραικοί, selon ces

marbres et selon Apollodore. Toutefois Aristote, qui est le plus ancien auteur chez qui nous trouvions ce nom Γραικοί, assure qu'il était particulier aux Thesprotes, voisins du fleuve Achéloüs et de l'oracle de Dodone; et Fréret présume que dans l'origine il ne désignait qu'un seul canton ou qu'une seule province, et qu'il en était peut-être ainsi du nom d'Hellènes. Les Romains n'employaient que le mot *Græci*, et l'étendaient non-seulement à tous les habitants de l'Hellas, mais encore à l'Épire et à la Macédoine; ce qui devrait empêcher de traduire *Græci* par *Hellènes*, comme on le fait quelquefois dans des dissertations savantes. Il est vrai de dire que les Macédoniens et les Épirotes étaient Grecs; il est inexact de les appeler Hellènes. On croit que Γραικοί dérive de γεραιός, *vieux, antique;* et l'on en conclut, à l'appui de la tradition énoncée par Apollodore et par la Chronique de Paros, que ce nom désigne en effet les plus anciens habitants de cette contrée; mais il me semble que cela prouverait plutôt qu'ils ne l'ont point porté eux-mêmes, et qu'il leur a été appliqué plus tard par opposition aux nouveaux peuples formés après l'arrivée des Égyptiens et des Phéniciens; car un peuple ne commence point par prendre la qualification d'ancien. On remarque aussi le nom de Lélèges ou *ligués*, imposé dès les premiers temps, suivant Aristote, aux Étoliens, aux Mégariens, aux Béotiens et aux peuples des trois Locrides; ce ne serait point encore là une appellation commune, qui embrassât toute la Grèce. Il serait permis de supposer que le nom de Pélasges avait eu dès longtemps plus de généralité; qu'il appartenait aux autochthones de la Grèce, à ceux qui la peuplaient avant la descente des colons

étrangers : Hérodote assure que la totalité de l'Hellas s'était anciennement appelée Pélasgie, et que le corps des Hellènes n'était qu'un démembrement de la nation pélasgique.

On a lieu de croire qu'il a existé des dialectes pélasgiques antérieurs à la langue hellénique, mais que celle-ci avait pour fond primitif ces idiomes indigènes, où les Égyptiens et les Phéniciens ne pouvaient manquer d'introduire des expressions et des formes étrangères. Par exemple, Saumaise, dans son savant traité *de Lingua Hellenistica*, soupçonne que la fréquence des voyelles pleines et ouvertes, chez les Éoliens et les Doriens, venait du mélange des Phéniciens, compagnons de Cadmus, avec les Pélasges de la Béotie. Mais ces questions épineuses seraient presque étrangères à l'âge que nous examinons. Au moment où cet âge se termine, il n'y a pas encore bien longtemps que Cécrops, Danaüs et Cadmus sont établis dans la Grèce, pas bien longtemps non plus que les Grecs ont pris le nom d'Hellènes, et il n'est pas probable que dans le cours d'un siècle ou d'un demi-siècle, le langage ait reçu des modifications essentielles. Nous ne devons apercevoir ou supposer encore que les anciens idiomes pélasgiques, modifiés seulement par la colonie d'Inachus.

Les origines d'un peuple à qui l'Europe antique a dû immédiatement le développement des idées et des affections morales, le progrès des arts et des sciences, la plupart des institutions politiques et religieuses, sont assurément les plus dignes d'être recherchées. Mais nous ne les envisageons en ce moment que sous le rapport chronologique; et tout ce que nous aurions

désiré, eût été de reconnaître les époques des établissements formés par les colonies égyptiennes et phéniciennes, de la fondation des cités, des différentes dénominations nationales, des modifications du langage, et de l'introduction des divers cultes religieux. Sur tous ces points, nous n'avons recueilli que des notions assez peu précises, plutôt convenues qu'établies, et dont quelques-unes ont été contredites par d'estimables écrivains modernes. Entre les systèmes particuliers publiés sur cette matière, nous devons distinguer celui que M. Lévesque a exposé dans cette chaire même, et qui est développé au tome second de ses *Études sur l'histoire ancienne*. « Ce n'est, dit-il, ni de « l'Égypte ni de la Phénicie, que la Grèce a reçu sa « première population. Il suffit de se représenter la « situation de cette contrée pour reconnaître que c'est « du Nord que lui sont venus ses premiers habitants : « au levant, au couchant et au midi, elle est enveloppée des eaux de la mer, et ne tient au continent que « par les régions septentrionales. Ce fut par ces régions « seules qu'on y put aborder, tant que la navigation fut « inconnue ou qu'elle ne consista du moins qu'en de « misérables embarcations de sauvages. Bien des siècles « durent s'écouler avant que la population, d'ailleurs « peu nombreuse, des parties septentrionales de la « Grèce, prît assez d'accroissement pour se répandre « jusqu'au midi du Péloponèse... Cependant, quand « pour la première fois des Égyptiens, des Phéniciens « prirent terre dans l'Argolide et dans la Béotie, il est « certain qu'ils ne trouvèrent pas ces contrées désertes; « et puisqu'elles avaient des habitants, il fallait que « depuis bien des siècles les peuplades dont ces habi-

« tants tiraient leur origine, eussent pénétré dans le « nord de la Grèce; que par l'accroissement de leur « population, elles s'y fussent trouvées dans la suite « trop resserrées, et qu'elles eussent été obligées de « descendre successivement vers le midi. Les émigra- « tions du nord au sud ont dû être d'autant plus len- « tes que la Grèce n'est point un pays de vastes plai- « nes; des chaînes de montagnes la divisent... Les « peuplades qui sont entrées de la Thrace, dans la Ma- « cédoine, ont dû y rester fort longtemps, avant de « franchir les montagnes qui les séparaient de la Thes- « salie. Ce n'a été de même qu'après un temps fort « long, qu'à travers d'autres gorges, qu'elles ont envoyé « des colonies dans la Phocide et dans la Béotie. L'in- « gratitude du terrain a dû éloigner ces colonies de « l'Attique, jusqu'à ce qu'elles y aient été poussées par « la nécessité : elles ont dû rester longtemps écartées « du Péloponèse par l'isthme qui le sépare du reste de « la Grèce; et les peuplades qui s'y sont enfin établies, « n'ont dû elles-mêmes, qu'après un long intervalle, « franchir les montagnes qui les séparaient de l'Arcadie « et de la Messénie. »

M. Lévesque examine ensuite si des hommes venus par mer de l'Orient ou du Midi, auraient pu jamais peupler la Grèce; il pense qu'ils auraient été en très-petit nombre; qu'il aurait fallu une longue suite de siècles pour amener une population suffisante; que d'ailleurs ils auraient choisi les montagnes du Péloponèse, au sud, pour le séjour de leurs dieux, tandis qu'au contraire Jupiter habite l'Olympe, au nord de la Grèce, sur les confins de la Macédoine, et que le premier oracle est à Dodone, non loin de la Thrace. M. Léves-

que ajoute que le Péloponèse s'appelait Apia, c'est-à-dire *terre éloignée;* que la religion primitive des Grecs est septentrionale, celle dont il subsiste encore des vestiges dans le Nord; que leur langue a la même origine; en conséquence, il suppose trois émigrations du Nord dans la Grèce, la première bien avant Inachus, lorsqu'il n'existait encore aucune industrie nulle part; la seconde, à laquelle on peut attacher le nom d'Hellen, comme celui d'Orphée à la troisième. Ces noms indiqueraient des époques moins reculées; mais ils ne sont employés ici que pour aider la mémoire et servir de mesures aux progrès.

Aux yeux de M. Lévesque, Inachus est un personnage fort incertain, qu'Hérodote fait Phénicien, tandis qu'ailleurs il est Égyptien, fils de l'Océan et de Thétis; Phoronée, représenté par Pausanias comme le fondateur de la civilisation chez les Grecs, n'est qu'un misérable pasteur arabe; rien n'est moins constant que la date assignée à Cécrops par les marbres de Paros; les aventures de Danaüs et de Cadmus sont grossièrement fabuleuses; il est absurde de donner le nom grec d'Agénor à un roi de Phénicie, père de Cadmus; les cinquante filles de Danaüs sont les cinquante rameurs (ou les cinquante rames) de son navire, opposées aux cinquante fils ou rameurs de son frère Ægyptus; enfin, cet amas de fictions s'étant mêlé aux traditions relatives aux colonies venues du Nord, il a dû en résulter un chaos inextricable dans la mémoire des vieillards, unique dépôt d'histoire qui pût exister en ces temps d'ignorance.

Ce système réduirait à fort peu de valeur toutes les notions que nous venons de recueillir aujourd'hui, et qui

n'ont point en effet une grande consistance. Mais, après tout, en écartant les fables, il reste que deux mille ou mille huit cents ans avant l'ère chrétienne, un Égyptien ou Phénicien, nommé Inachus, vint établir une colonie dans la Grèce, déjà en partie peuplée; qu'environ trois cents ans plus tard, Cécrops, Danaüs et Cadmus y ont fait des établissements du même genre; que durant cet âge, Neptune, Junon, Saturne, Jupiter, Minerve, Cérès et Bacchus ont reçu successivement les hommages superstitieux des Grecs; que plusieurs cités, Argos, Sicyone, Athènes, Thèbes de Béotie datent de ces mêmes temps, et que dès lors aussi la langue grecque commençait à se former. Ces résultats ne sont pas certains, mais ils n'ont rien d'impossible ni d'incroyable.

Hérodote, Thucydide et les autres écrivains qui nous ont transmis ces traditions, ne disent point que la Grèce n'ait commencé à être peuplée que par des colonies égyptiennes ou phéniciennes; il est superflu de prouver que tout ce pays n'aurait pu être couvert d'habitations en un si court espace. Nous lisons au contraire que, même avant le débarquement d'Inachus, il y avait des indigènes, des aborigènes, des autochthones, et ce qui est raconté ailleurs, quoique avec exagération, des progrès de la navigation des Égyptiens et surtout des Phéniciens, peut bien rendre admissible le récit de leurs expéditions depuis les côtes septentrionales de l'Afrique et orientales de l'Asie jusqu'à l'île de Crète et jusqu'au midi de la Grèce. Ce trajet pouvait avoir des difficultés : mais sommes-nous sûrs qu'il était impraticable? Au lieu de ces colons venant du Midi, on en suppose qui viennent du Nord, sans

déterminer ni les lieux septentrionaux d'où ils partent, ni les époques de leurs entreprises. Au fond, aucun monument, aucune relation, aucune tradition ne fournirait ces circonstances. Si nous exceptons quelques lignes d'une chronique perdue et citée par des auteurs ecclésiastiques, toute l'antiquité a ignoré cette origine septentrionale des Grecs. Le Nord d'où elle faisait venir Orphée, n'était que la Thrace, aux confins de la Macédoine; et s'il a existé un Orphée, ce que niaient Aristote et Cicéron, il n'a vécu qu'après l'âge dont il s'agit. Les preuves ou plutôt les indices de ces colonies descendues jadis du Nord dans la Grèce, ne consisteraient donc qu'en des analogies ou similitudes entre les langues, les mythologies et quelques usages de l'une et de l'autre contrée.

Les étymologistes sont divisés en deux sectes qui découvrent toutes les origines, l'une dans le Nord, l'autre dans l'Orient. Les langues, par leur nature même, ont des rapports qui favorisent ces systèmes. Elles sont des tableaux destinés à représenter avec plus ou moins d'étendue les idées humaines; et quel que soit le nombre des combinaisons à donner aux sons et aux articulations qui composent le langage et que peint l'écriture alphabétique, beaucoup de circonstances contribuent à multiplier les similitudes réelles ou apparentes. Ces rapprochements se font quelquefois sans tenir compte, surtout dans les langues orientales, des sons purs ou voyelles; et d'ailleurs, il y a beaucoup d'articulations ou de consonnes qu'on se croit autorisé à confondre, soit parce qu'elles tiennent à une même partie de l'organe vocal, soit parce qu'elles se substituent l'une à l'autre chez les divers peuples, soit enfin

parce que les caractères ou figures qui les retracent ont de la ressemblance. Il faut, de plus, observer que la plupart des mots radicaux sont monosyllabiques, ou tout au plus de deux syllabes; en sorte qu'en écartant les voyelles, ils se réduisent à deux ou trois lettres, dont on suppose encore que l'ordre peut s'intervertir. Ces moyens de comparaison donnent une extrême latitude à l'art étymologique. Ce sera par exemple, du gothique *sor*, du *sir* des Anglais, du *czar* ou *tsar* des Russes que viendront le *Cæsar* des Latins, le *sour* des Hébreux, et la dernière syllabe de *Nabuco-donozor*. Rien n'empêchera même, en retournant *sour* d'en faire *rous*, et d'apercevoir ainsi des rapports entre la Syrie et la Russie. Βροτός, qui en grec signifie *mortel* ou *créature*, dérivera, aussi bien que l'hébreu *bera*, *créer*; de l'ancien septentrional *breat*, *respirer*, en anglais *to breathe*. Mais alors même qu'on admettrait de pareils rapprochements, il y aurait toujours lieu de demander pourquoi le mot originel viendrait du Nord plutôt que de l'Orient; pourquoi le grec ἀμαζών descendrait du mœso-gothique *magath*, signifiant *vierge*, ou *femme*, plus directement que de l'expression arabe *mecz-zona*, *femme armée de glaive*; si tant est qu'il ait réellement de l'affinité avec l'un ou avec l'autre.

L'incertitude n'est pas moindre en ce qui concerne les mythologies. Si le Thor et la Frigga des Scandinaves ressemblent au Jupiter et à la Vénus des Grecs, s'ensuit-il que ces divinités sont nécessairement descendues du nord au midi? N'y a-t-il pas des chances pour qu'elles aient pu remonter du midi au nord? Ne sauraient-elles trouver de berceau que chez les

peuples les plus incultes, ou dont la civilisation a été le plus retardée? Saisir en un lieu et en un temps déterminé le type commun de toutes les fictions de cette espèce, est une recherche difficile; mais toute l'histoire de l'ancien monde indiquerait que c'est probablement de l'est au nord qu'elles l'ont parcouru. C'est ce qu'enseignent les traditions antiques; l'hypothèse inverse ne se compose que de vaines apparences, que l'imagination peut grossir et multiplier à son gré. Non, des étymologies et des analogies ne suffisent jamais pour nous révéler la succession des faits et la mesure des temps; il n'y a, dans les sciences historiques, de certain que les résultats des monuments et des relations authentiques; de probable, que les indications fournies par des traditions cohérentes qui aient traversé les âges, supporté l'examen, et obtenu quelque place ou quelque mention dans les livres des grands historiens.

En appliquant ces maximes aux temps compris entre l'époque diluvienne et l'année 1500 avant notre ère, nous n'avons recueilli ou admis qu'un bien petit nombre de notions chronologiques. Vous venez de voir à quoi elles se réduisent, en ce qui concerne la Grèce. Dans l'Assyrie, il ne nous est resté, après l'antique nom de Bélus, que des nomenclatures confuses et, à vrai dire, qu'un vide de plusieurs siècles, au-dessous desquels nous avons abaissé, pour les réserver à l'âge suivant, les noms de Ninus, de Sémiramis et de Ninyas. En Égypte, nous n'avons pas non plus atteint Sésostris, et dans le long espace qui le précède et que le nom de Ménès paraît ouvrir, nous n'avons aperçu que d'insignifiants et variables tableaux de dynasties soit suc-

cessives, soit (plus vraisemblablement) parallèles. Les annales tronquées de la Chine ne nous ont point appris les époques précises de Fo-hi, ni de Hoang-ti, ni de Yao, ni lequel de leurs successeurs gouvernait en l'an 1500 cet empire. Il n'y a donc, dans la chronologie de cet âge, qu'une partie positive, savoir, celle qui nous est révélée par les livres saints et qui compte dix générations depuis Noé jusqu'à Abraham, et sept d'Abraham à Moïse. Encore ne savons-nous pas, vu les variantes des versions et des textes, quelle est la durée totale de ces dix-sept générations; l'incertitude est de sept cent quatre-vingt-sept ans à mille cinq cent soixante-sept. Sans rejeter, comme inadmissible, le plus fort de ces nombres ou ceux qui en approchent, nous penserions que les plus faibles suffisent pleinement pour embrasser tous les faits de l'histoire sacrée, et tous les faits correspondants qui seraient à recueillir dans l'histoire profane. Ainsi nous ne compterions que sept cent quatre-vingt-sept ans entre le déluge et Moïse, et en ajoutant mille six cent cinquante-six ans écoulés avant le déluge, nous n'aurions en tout que deux mille quatre cent quarante-trois années antérieures à l'an 1500 avant notre ère; ce qui ferait tomber le commencement de cette ère à l'an 3944 de l'histoire. Ce calcul, qui assurément ne saurait être qu'approximatif, est à cinq ans près celui de Scaliger. Pétau n'y ajoute qu'environ quarante ans; Ussérius et Bossuet, que soixante. L'autre école de chronologistes, celle de Jules-Africain, d'Eusèbe, du Syncelle et de Pezron, parvient à retrouver dix, quinze ou vingt siècles de plus, lesquels, ce me semble, sont tout à fait inutiles

à l'histoire, et n'y jettent que des embarras ou des lacunes. A l'égard des annales sacrées, je ne m'arrêterai plus qu'à une seule réflexion. Dans le système grec, quatre-vingt-douze ans deviennent la mesure moyenne d'une génération; et par génération, l'on entend ici l'âge qu'avait le père à la naissance du fils. Or, n'est-il pas beaucoup plus naturel que cet âge soit de vingt-neuf à quarante, ainsi que l'énonce le texte hébreu pour tous les patriarches, depuis Arphaxad, fils de Sem, jusqu'à Tharé exclusivement? Tharé a soixante-dix ans lorsqu'il devient père d'Abraham, et il faut aussi excepter Sem, qui est centenaire lorsque Arphaxad vient au monde; mais l'âge moyen de tous les personnages intermédiaires, lorsqu'ils ont un fils, est de trente-deux ans. L'occasion se présentera bientôt de revenir sur la théorie des calculs par générations. En attendant, c'est à vous de juger si, sous ce rapport, le texte hébreu n'est pas préférable à la version des Septante. A l'égard de l'histoire profane, elle n'exige certainement pas un plus long espace, ni pour ses nomenclatures, ni pour des faits qu'on exposerait tous en vingt pages si l'on retranchait les discussions et les fables. Encore une fois, nous n'avons point à résoudre les questions philosophiques ou théologiques relatives à la durée du monde : nous ne cherchons qu'à mesurer les temps que remplit l'histoire positive. C'est en ce sens que nous croyons atteindre, après environ deux mille quatre cent cinquante ou deux mille cinq cents ans, la mille cinq centième année avant J. C.

Ainsi, nous supposerons pour les temps antédiluviens mille six cent cinquante-six ans, et entre le dé-

luge et l'an 1500 avant notre ère environ huit siècles. Ce second espace se sous-divisera, dans l'histoire sacrée, en deux parties à peu près égales : l'une, du déluge à la vocation d'Abraham; l'autre, d'Abraham à la sortie d'Égypte. La Grèce sera restée inculte et sauvage jusque vers l'an 2000. Alors, ou bien en 1910 selon Barthélemy, ou bien en 1857 selon Pétau, ou vers 1800 selon d'autres, une colonie égyptienne arrivera conduite par Inachus, qui, malgré la ressemblance qu'on a cru trouver entre son nom et celui de Noé, ne sera qu'un contemporain d'Abraham. A partir de Phoronée, fils d'Inachus, l'histoire grecque durant environ quatre cents ans ne se composera que de nomenclatures et de fables. Mais, vers l'an 1600 avant J. C., Cécrops abordera l'Attique à la tête d'une colonie nouvelle, que suivront d'assez près celles de Cadmus à Thèbes et de Danaüs à Argos. Voilà le très-petit nombre de notions auxquelles se réduirait toute la chronologie de cet âge. Nous l'avons appelé mythologique, parce que les fictions y ont pris naissance, et que celles même qui n'ont été imaginées que plus tard y ont été transportées par les poëtes et les prêtres païens. Différents cultes se sont successivement introduits, durant ces huit siècles, en Égypte, en Assyrie, en Grèce. Ils se sont ou associés ou entre-choqués; et l'histoire de leurs alliances ou de leurs guerres s'est confondue avec celle des dieux eux-mêmes.

Mille cinq cents ans nous restent jusqu'à l'ère chrétienne; vous savez que nous devons les diviser en deux parties, l'une de sept cent vingt-quatre ans jusqu'à l'olympiade de Corœbus, et l'autre de sept cent soixante-seize; vous savez que Varron n'accordait le nom

d'historique qu'au second de ces deux âges. Nous avons appliqué au premier le nom d'héroïque, afin de le distinguer à la fois et de l'âge mythologique qui vient de nous occuper, et de celui que des monuments authentiques, des relations originales, doivent éclairer d'une lumière beaucoup plus vive.

SIXIÈME LEÇON.

AGE HÉROÏQUE DE 1500 A 776 AVANT JÉSUS-CHRIST. SYSTÈME DE NEWTON.

Messieurs, on partage en deux ordres, et quelquefois même en trois, les divinités du paganisme. Nous avons déjà rencontré celles du premier ordre; nous avons vu leur culte s'établir en Égypte, dans la Grèce et dans certaines contrées de l'Asie. Déjà les noms de Saturne, de Jupiter, de Pluton, de Neptune, de Bacchus même, de Junon, Cybèle, Cérès et Minerve, ou bien des noms qui traduisent ceux-là, se sont attachés à certaines époques et nous ont apparu dans la nuit des siècles. Voilà pourquoi nous avons appelé mythologique l'âge qui vient de nous occuper : celui où nous entrons nous offrira les demi-dieux et les héros, nouveaux personnages de cette histoire poétique, qui va être encore presque la seule histoire profane de ces temps-là; tant il fallait de fictions, de légendes allégoriques, de traditions demi-fabuleuses, pour amener enfin le commencement des véritables annales du genre humain. L'âge héroïque peut se diviser en trois sections : il comprend d'abord, de l'an 1500 à l'an 1000 avant l'ère vulgaire, cinq siècles, qui précèdent bien certainement celui d'Homère; ensuite, de l'an 1000 à 884, cent seize années, que termine l'olympiade d'Iphitus; et de là jusqu'à celle de Corœbus en 776, cent huit autres dernières années. Mais, avant d'en venir à ce partage, nous envisagerons l'âge entier dans le système

de Newton, et auparavant, dans les annales sacrées, qui sont ici, comme en tout ce qui a précédé, les seules sur lesquelles nous ayons des notions positives, sauf pourtant les difficultés chronologiques que je vais, non pas assurément résoudre ni discuter même, puisqu'elles tiennent à la théologie, mais vous exposer sommairement.

Selon Scaliger, l'Exode ou la sortie d'Égypte précédait de quinze ans l'année 1500 avant J. C.; la dédicace du temple de Salomon tombait vers l'an 1000; l'avénement ou l'usurpation d'Athalie, vers 884; et la naissance d'Ozias fils de Joathan, vers 776. Pétau n'a point dérangé ces derniers temps; mais il a retardé de huit années tant la dédicace que l'Exode. Selon Ussérius, la sortie d'Égypte est de 1491; la mort de la fille de Jephté tombe en 1187, presque à la même date que le sacrifice d'Iphigénie; le temple de Salomon s'achève en 1005; Jézabel périt en 884; et c'est vers 776 qu'Isaïe prophétise. Vous remarquez que, sauf des variantes légères, ces systèmes reviennent à un seul. Mais Pezron, qui plaçait l'Exode à l'an 2019, a eu besoin d'imaginer une tout autre chronologie des événements postérieurs. Il rencontre, comme je l'ai déjà dit, l'an 1500 sous le gouvernement de Gédéon, le quatrième des juges d'Israël; Jephté exerce la même fonction en 1355, un demi-siècle avant la prise de Troie. Selon ce même Pezron, Salomon bâtit le temple de Jérusalem en 1057; mais Athalie se retrouve à l'olympiade d'Iphitus, et Isaïe à celle de Corœbus. Des Vignoles, prenant des termes moyens entre les époques de Pezron et celles de Pétau, fixe la sortie d'Égypte à l'an 1645, trois siècles avant Gédéon et quatre

avant Jephté, et trouve ensuite que Salomon jette les fondements du temple en 998, qu'Athalie usurpe le sceptre de Juda en 875, et que, cent ans plus tard, l'olympiade de Corœbus coïncide avec l'avénement de Zacharie au trône d'Israël. Cette chronologie, dont la difficulté est assez attestée par ces variations, a aussi exercé la sagacité de Fréret : celui-ci suppose, d'une part, que les années juives, quoique lunaires, revenaient aux années juliennes par le moyen de l'intercalation d'un treizième mois, qui se faisait de temps en temps; de l'autre, que dans la durée des judicatures et des règnes, on doit prendre la première et la dernière année pour complètes, parce que les fractions de mois et de jours négligées en plus ou en moins, peuvent se compenser réciproquement. Ces deux hypothèses et surtout la seconde ont paru hasardées, et peu propres à fournir des résultats rigoureux. Quoi qu'il en soit, Fréret assigne pour époque à l'Exode l'an 1501 ; à la fondation du Temple, 1022 ; au schisme des dix tribus, 986; et à la destruction du royaume d'Israël, 781. La durée des judicatures, des règnes, des interrègnes, la concordance des dynasties collatérales de Juda et d'Israël, tels sont les détails épineux qui embarrassent cette partie de la chronologie sacrée. Les règnes d'Israël et de Juda ont un point commun de départ à l'année qui suit la mort de Salomon; et ils se rejoignent à l'installation d'Athalie à Jérusalem, et de Jéhu à Samarie. Mais, dans l'intervalle, si l'on calcule ou les règnes d'Israël ou ceux de Juda, les résultats ne sont jamais les mêmes; les uns sont plus longs et les autres plus courts, entre deux termes considérés pourtant comme fixes. Pour les ramener à des mesures communes, les

chronologistes ont particulièrement tenté d'abréger les treize premiers règnes de Juda, dont la durée, prise littéralement, serait de deux cent quatre-vingt-quinze ans. Scaliger retranche deux ans et demi; Pétau et Ussérius, six; Riccioli et Cappel, douze; des Vignoles, dix-huit; les rabbins, vingt; et Marsham, vingt-neuf. Scaliger avait d'abord senti l'impossibilité de rétablir ce rapport : *Initia regum Israël quæ ad aliquem annum regum Juda referuntur, longè discedunt ab eo numero annorum qui illis regibus sigillatim a Scriptura attribuuntur, ut mirari liceat potius quàm judicare unde tanta discrepantia.* Combien il était plus simple, ajoute-t-il, de rester en suspens! *Quantò simplicius erat dicere*, ἐπέχω! Ἐπέχω est un mot grec qui signifie *j'attends, je m'arrête;* et comme nous l'avons dit, c'est de ce mot que semble venir celui d'*époque*. Mais demeurer en suspens est une attitude pénible à tous les savants, et qui l'était à Scaliger lui-même, quoiqu'il fût plus éclairé que beaucoup d'autres. Au milieu de ces difficultés, et sans les résoudre, nous nous en tiendrons aux époques les plus convenues : Moïse en 1500, Salomon en 1000, Athalie en 884, Isaïe en 776.

C'est sur le cours entier de cet âge que la chronologie de Newton va fixer nos regards. La profondeur des recherches et la hardiesse des résultats, double empreinte du génie, caractérisent ce système. La méthode en est aussi ingénieuse que savante, et les erreurs même qu'on y peut découvrir, ne sont pas indignes du nom qu'elles portent. Les études de Newton avaient embrassé tous les objets que le calcul peut atteindre : il a voulu mesurer le cours de l'his-

toire, comme les mouvements de l'univers. Les antiquités grecques ne lui présentaient que des fictions poétiques : les Grecs, se disait-il, n'ont rien écrit en prose avant les conquêtes de Cyrus, et leurs poëtes n'ayant eu aucune mesure précise du temps, les premiers prosateurs n'en connurent pas d'autre que le calcul des générations et des règnes. Éphore, disciple d'Isocrate, conçut l'idée d'une histoire chronologique; mais son travail se réduisait encore à distribuer les faits selon la succession des rois, des archontes, des pontifes, des prêtresses de Junon. L'usage de compter par olympiades ne s'est établi que fort tard, et ce calcul n'est point employé dans la Chronique de Paros, rédigée après la mort d'Alexandre. On estimait vaguement la durée d'un règne ou d'une génération de trente-trois à quarante ans, et toute la chronologie technique reposait sur cette hypothèse. Newton voyait qu'Aristote plaçait Lycurgue à la première olympiade, tandis qu'Ératosthène le faisait plus ancien de cent ans; Plutarque avait déjà observé ces deux évaluations si diverses, que font d'une époque assez peu éloignée deux écrivains éclairés, accoutumés à des recherches exactes. Les contradictions sont bien plus fréquentes, et les distances bien plus variables, quand il s'agit des premiers temps : alors on ne vient à bout d'accorder les traditions qu'en doublant les personnages; de telle sorte qu'il y eût, par exemple, une Ariane pour Osiris, et une autre pour Thésée. Examinant avec la même sévérité la chronologie des Latins, Newton la trouva plus confuse encore; mais surtout les antiquités égyptiennes et assyriennes ne lui parurent qu'un affreux chaos, où, malgré la multitude des fictions, des équivoques, des

doubles emplois, il restait d'immenses lacunes, absolument vides de faits, et remplies seulement par des chiffres ou par des noms, par de longues séries de rois fainéants. D'après ces premières réflexions, et d'après un calcul astronomique dont je parlerai bientôt, Newton rédigea pour son propre usage, et comme un résultat de ses études personnelles, une chronologie débarrassée des contradictions dont se plaignait Plutarque : « Je ne prétends pas, dit le philosophe anglais, « porter l'exactitude jusqu'à une année près; il peut « y avoir des erreurs de cinq et de dix, et quelquefois « de vingt ans; mais, osait-il ajouter, cela ne va ja- « mais plus loin. »

Newton ne touche point à la chronologie sacrée, au moins en ce qui concerne les temps antérieurs à Josué; mais il s'empare de toute l'histoire profane, et ne la fait partir que de l'âge qui nous occupe, même que de l'année 1125 avant J. C. C'est au-dessous de cette limite que vont descendre, non-seulement Sésostris et Sémiramis, mais tous les personnages que nous avons laissés s'établir à de bien plus grandes hauteurs, Inachus, Ogygès, Cécrops, Deucalion, Danaüs, Cadmus chez les Grecs; le Ménès des Égyptiens, le Bélus des Assyriens; et sans doute, il en aurait été de même du Fo-hi, du Hoang-ti et de l'Yao des Chinois, si Newton avait daigné en tenir compte.

Donc, vers l'année 1125 avant notre ère, des pasteurs chassés de l'Égypte viennent pour la première fois se répandre dans la Grèce, qui jusqu'alors n'avait été habitée que par des peuplades errantes et sauvages. En 1080, Lycaon, Phoronée, Ægialée, Cécrops, fondent les royaumes d'Arcadie, de Sicyone, d'Argos,

d'Athènes; et la ville d'Éleusis est bâtie par un fils d'Ogygès. En 1069, Eurotas et Lacédémon règnent sur la Laconie et bâtissent Sparte. Les murs de Tyr ne s'élèvent que vingt ans plus tard. En 1045, des Phéniciens et des Syriens chassés par David passent, sous la conduite de Cadmus, de Phœnix et de quelques autres capitaines, dans l'Asie Mineure, dans la Crète et dans la Grèce; ils y apportent l'écriture, la poésie, la mythologie, divers arts, et l'octaétéride ou le cycle de huit ans. C'est l'époque du déluge de Deucalion, dont le fils Hellen, père d'Æolus, régnait en 1043. Peu après, les Dactyles découvrent des mines dans le mont Ida, forgent des armes et des instruments, élèvent Jupiter en dansant autour de lui tout armés, tandis que Cérès, femme sicilienne, dans le cours des voyages qu'elle entreprend pour chercher sa fille, enseigne l'agriculture à Triptolème, et par lui, à tous les Grecs. Elle meurt en 1007, et les mystères d'Éleusis sont institués par Eumolpus. Alors s'achevait, sous le roi Salomon, la construction du temple de Jérusalem. Alors aussi Minos envoyait des colonies dans les îles de la Grèce. Entre l'an 1000 et l'an 950, Newton distribue les faits que peuvent rappeler les noms de Danaüs, Pélops, Amphion, Dædale, Sisyphe, Laïus, OEdipe; et c'est dans ce même espace qu'il place le règne et la mort du grand roi d'Égypte, Sésac, autrement dit Sésostris, déifié sous les noms d'Osiris, de Mars et d'Hercule, et qui pourrait être encore le Bélus des Babyloniens. Cependant Amphictyon apportait d'Égypte en Grèce les douze grands dieux, nommés par les Latins *Dii majorum gentium*, et auxquels les planètes et les éléments étaient consacrés. De 950

à 900, les Éthiopiens envahissent l'Égypte; Horus, successeur de Sésac, est noyé dans le Nil; sa mère Isis ou Astræa en perd la raison, et la dynastie appelée divine finit chez les Égyptiens. Là commence le règne de l'Éthiopien Ménès ou Aménophis, dont on a fait un personnage contemporain de Noé ou même antérieur au déluge. Une seconde expulsion des pasteurs arabes a eu lieu sous son règne. Il venait de bâtir Memphis, dont le véritable nom, Ménuf, n'est que celui de Ménoph, Aménophis ou Ménès. De son temps vivaient Orphée, les Argonautes, Esculape, Thésée et l'Hercule historique. La guerre des sept chefs contre Thèbes est de l'an 928; la prise de Troie, de 904, et la construction des petites pyramides ne date que de 901. Didon bâtissait Carthage peu après le désastre des Troyens; en sorte qu'il n'y a plus d'anachronisme dans l'Énéide. Hésiode et Homère composent leurs poëmes, vers 870, un peu avant le règne de Mœris en Égypte. Les grandes pyramides se construisent sous ce prince et sous ses successeurs Chéops, Chéphren, Mycérinus et Asychis. Ces cinq règnes vont de 860 à 776, c'est-à-dire à la première olympiade, à laquelle appartiennent à la fois, selon Newton, les noms mal à propos séparés d'Iphitus et de Corœbus; l'un fut l'instituteur des jeux, et l'autre, le premier vainqueur. Le surplus de la chronologie newtonienne, depuis 776 jusqu'en 331, semble étranger au sujet que nous traitons aujourd'hui. Cependant, parmi les faits et les personnages qui s'y trouvent rejetés au-dessous de 776, il en est qui devancent plus ou moins ce terme dans la chronologie ordinaire. Je ne citerai que Sémiramis et Lycurgue. Cette Sémiramis, qui re-

monte dans Bossuet au treizième siècle avant J. C., et bien plus haut dans Rollin d'après Diodore et Ctésias, n'apparaît dans le tableau de Newton qu'en 760, qu'environ trois siècles avant Ctésias lui-même; et les institutions de Lycurgue, que l'on suppose voisines de l'an 884, sont rejetées au-dessous de 670.

Telles sont, entre beaucoup d'autres époques fixées et coordonnées par Newton, celles qui me paraissent les plus propres à vous donner une idée générale de son système chronologique. Toute l'histoire ancienne profane, depuis Inachus jusqu'à la mort de Darius Codoman, y est comprise dans un espace d'un peu moins de huit cents ans, entre 1125 et 331 avant notre ère : débarrassée ainsi de fictions, de doubles emplois, et de vains remplissages, elle n'offre plus de lacunes, mais un tissu fort serré, où les hommes et les événements se pressent. Avant de publier ce tableau, qui occupe à peine quarante pages, Newton se proposait d'en exposer les preuves dans un traité de chronologie ancienne, et il avait déjà rassemblé tous les matériaux de ce travail. Mais il communiqua son tableau à quelques personnes, particulièrement à la princesse de Galles, à un abbé italien, nommé Conti, qui voyageait en Angleterre; il en laissa même prendre une copie, qui fut bientôt la source de plusieurs autres, dont une ou deux passèrent en France. Un homme de lettres en possédait une, et l'estime qu'il en faisait l'empêcha, dit Fontenelle, de la garder avec le dernier soin; elle fut vue, traduite et divulguée. On fit mieux : on se mit à réfuter ce système. Le P. Souciet, jésuite, se vanta d'avoir *percé les voiles dont se couvrait l'écrivain anglais*, et *d'avoir interprété sa pensée*. Ce

sont les propres termes de Souciet, auteur de cinq dissertations sur cette matière. En même temps, Fréret faisait imprimer le tableau chronologique de Newton, à la fin du tome VII d'une traduction de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, et y joignait de premières observations critiques, se réservant d'approfondir le sujet quand les preuves du système auraient paru. Il déclarait d'ailleurs qu'il avait demandé à Newton la permission d'en user ainsi; que n'ayant point reçu de réponse, il avait dû prendre ce silence pour un consentement, et que d'ailleurs il n'avait jamais pu obtenir des libraires qu'ils retardassent la publication du tome VII de Prideaux, enrichi d'une addition si précieuse. Le philosophe anglais, blessé de ces procédés, s'en plaignit amèrement dans le volume des *Transactions* de la Société royale de Londres, qui parut en 1726, un an avant sa mort: «C'était, disait-il, le fruit, l'en-« fant de ses loisirs, qu'on voulait étouffer au berceau. » Au fond, je ne sais pas comment nous excuserions la conduite de Fréret et de Souciet en cette conjoncture. Car, outre qu'il ne convenait pas d'abuser de la confiance d'un auteur, au point de publier sans son aveu, dans un pays étranger, dans une langue étrangère, un écrit qu'il examinait et retouchait encore lui-même, il y a ici des circonstances particulières qui aggravent extrêmement cette infidélité. Je ne parle point des égards que devaient commander et le génie si élevé, et le caractère si paisible, et l'âge si avancé de Newton. Mais on imprimait les résultats de son système, séparés de leurs développements et de leurs preuves; on les exposait, on les livrait sans défense à toutes les critiques; et déjà même on triomphait de leur apparente

faiblesse, en les accablant de tout le poids de l'érudition académique : publiés et réfutés dans un même volume, ils ne sortaient pour la première fois de l'obscurité où les retenait leur modeste auteur, que pour être immolés en plein jour, par ses doctes adversaires. Peu de faits, dans l'histoire des lettres, montrent mieux que celui-là à quel point les érudits se dispensent de toute bienséance et de toute délicatesse :

> Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
> Permittit patria?......

Fréret croyait avoir satisfait à toutes les convenances possibles par quelques formules polies, qui précèdent et terminent ses observations. Il y parlait de Newton presque aussi honorablement que du P. Souciet; il avouait *sans peine* qu'il y avait des idées très-ingénieuses dans ce tableau; il ajoutait même qu'elles n'étaient pas *toutes particulières à M. Newton*, que le comte de Boulainvilliers en avait déjà conçu quelques-unes depuis douze ou quinze ans, et qu'on pourrait les retrouver dans ses manuscrits. Ainsi, peu s'en fallait que Newton ne fût accusé de plagiat, en même temps que d'erreur et de témérité. Malgré ces politesses, on a peine à comprendre comment un homme du mérite de Fréret ne savait pas mieux révérer le génie de Newton. Voici en quels termes Fontenelle s'est exprimé sur ce démêlé :

« Le système chronologique a été attaqué par deux « savants français. On leur reproche en Angleterre de « n'avoir pas attendu l'ouvrage entier, et de s'être pres- « sés de le critiquer. Mais cet empressement ne fait-il « pas honneur à M. Newton? Ils se sont saisis le plus

« promptement qu'ils ont pu de la gloire d'avoir un « pareil adversaire. Ils en vont trouver d'autres en sa « place. Le célèbre M. Halley, premier astronome du « roi de la Grande-Bretagne, a déjà écrit pour soute- « nir tout l'astronomique du système; son amitié pour « l'illustre mort et ses grandes connaissances doivent « le rendre redoutable. Mais enfin la contestation n'est « pas terminée; le public, peu nombreux, qui est en « état de juger, ne l'a pas encore fait; et quand il ar- « riverait que les plus fortes raisons fussent d'un côté, « et de l'autre le nom de M. Newton, peut-être ce pu- « blic serait-il quelque temps en suspens, et peut-être « serait-il excusable. »

Ce langage est assurément fort circonspect : on y démêle néanmoins que si l'impatience, si l'empressement des éditeurs et contradicteurs de cette chronologie a fait honneur à quelqu'un, c'est à Newton; qu'ils ont cru se rehausser en s'inscrivant pour le combattre avant qu'il fût entré lui-même dans la lice; qu'ils se sont hâtés de l'attaquer avant qu'il fut revêtu de ses armes. Quoi qu'il en soit, la dernière année de Newton paraît avoir été consacrée tout entière à la révision et à la rédaction définitive des preuves de son système chronologique. En 1728, quelques mois après sa mort, cet ouvrage fut publié par son neveu, sous le titre *The chronology of ancient kingdoms emended*, et traduit aussitôt en français par l'abbé Granet sous celui de *Chronologie des anciens royaumes corrigée*. Ce traité posthume de Newton, les remarques de Halley, l'analyse de Reid, cinq lettres de la Nauze, insérées non pas dans le recueil de l'académie des Inscriptions, mais dans celui du P. Desmolets, et une

apologie publiée par un anonyme en 1757 : voilà les écrits les plus connus en faveur de cette chronologie. Elle a eu pour principaux adversaires, en Angleterre, Whiston; en France, Souciet et Fréret. Celui-ci, outre ses premières observations, imprimées, comme j'ai dit, en 1726, en composa de plus étendues après la publication du traité de Newton; mais cette fois il ne se hâta point du tout de les mettre au jour; elles n'ont paru qu'en 1758, neuf ans après sa mort : Bougainville aîné en a été l'éditeur.

Les raisonnements de Newton, à l'appui de son système, peuvent se diviser en quatre classes. J'ai déjà indiqué la première; elle consiste à montrer l'incohérence et les vides de la chronologie commune, qui fait de l'histoire ancienne un vaste désert, où l'on ne rencontre de loin en loin que des fantômes ou des prodiges : c'est un cadre beaucoup trop grand pour ce qu'il doit contenir. Mais ces considérations ne sont que préliminaires : elles ne sauraient prouver directement la justesse des limites et des dispositions nouvelles que Newton veut établir. D'ailleurs, un long espace de siècles n'effraye pas du tout les chronologistes; ils s'y trouvent au contraire plus à l'aise. Il n'y a jamais rien de trop antique pour les antiquaires : leur science prend sous sa sauvegarde les plus lointaines origines, et croirait perdre de sa propre valeur, si elle consentait à les rabaisser. Une ligne de saint Clément d'Alexandrie, de Jules Africain, d'Eusèbe, de Georges le Syncelle, citant quelque ancienne chronique perdue et inconnue à tous les auteurs classiques, fait bien plus d'impression sur l'esprit des savants que des observations fondées seulement sur le cours naturel des choses. C'est

beaucoup s'ils s'arrêtent devant l'impossible; mais, à leurs yeux, l'invraisemblance ne suffit jamais pour contre-balancer l'autorité d'un texte qui rappelle une tradition. Il n'y avait donc pas d'apparence qu'on voulût tenir compte de ces premiers arguments de Newton. A la vérité, il n'existe point encore en Europe de tribunaux d'histoire comme à la Chine; mais la chronologie a partout une sorte de jurisprudence qui n'admet ou n'accrédite que certains genres d'opinions et de preuves.

En second lieu, Newton raisonne sur la manière d'évaluer les générations et les règnes; et il pense qu'il y a excès si l'on prend un terme moyen plus fort que trente-trois ans à l'égard des générations, que dix-huit à vingt à l'égard des règnes. Sept générations consécutives mesurées au chapitre XI de la Genèse ne donnent qu'un total de deux cent vingt ans; trente et un et demi pour chacune. Hérodote suppose que trois générations font cent ans, et il en conclut que, pour en compter trois cent quarante et une de Ménès à Séthon, il faut fixer à onze mille trois cent quarante ans ces premières parties de l'histoire d'Égypte. Cette indication semble en effet la plus applicable dans les occasions fréquentes où les historiens ne mesurent les temps que par le nombre des générations comprises depuis un événement jusqu'à un autre. Du reste, nous ne sommes pas sûrs qu'ils attachent tous précisément la même idée à ce mot de génération. Entendent-ils par là l'âge du père à la naissance du fils, ou bien le nombre d'années que le fils survit au père, ou bien chaque renouvellement de la partie active d'une population? D'ordinaire, on s'en tient au premier de ces

trois sens; et l'on suppose, par conséquent, qu'en général le père a trente-trois ans à la naissance de celui de ses enfants par lequel il doit être principalement remplacé. Il est difficile pourtant que ce terme moyen ne varie pas beaucoup selon la diversité des climats et des habitudes sociales : pour ne rien dire des circonstances accidentelles qui le doivent déranger, par exemple, si le fils qui succède au père dans la société ou dans l'histoire n'est pas le premier-né, s'il a été précédé par plusieurs enfants de l'autre sexe, ou par des fils aînés morts en bas âge. Mais ce qui déplaît surtout à Newton, c'est qu'un même calcul soit appliqué aux générations et aux règnes. Hérodote a donné l'exemple de confondre ces deux idées, ces deux mesures, qui sont en elles-mêmes très-distinctes. Car, à l'égard des règnes, il s'agit d'évaluer, non plus l'âge du père à la naissance du fils, mais, ce qui n'est pas la même chose, de combien d'années le fils survit au père. Il n'y a aucune raison naturelle pour que ces deux quantités soient égales; et loin que l'observation des faits nous fournisse un tel résultat, il est démenti par toutes les expériences, par tous les calculs, même à l'égard des monarchies héréditaires. Newton le prouve par plusieurs exemples; et s'il nous suffisait de consulter l'histoire des dynasties françaises, nous en serions aussi bientôt convaincus. A la vérité, il s'est écoulé cent soixante-quatre ans depuis l'avénement de Louis XIII jusqu'à la mort de Louis XV, en sorte que le terme moyen de trois règnes est ici de cinquante-quatre. Mais, de l'avénement de François Ier jusqu'à la mort de Henri IV, il n'y a que quatre-vingt-quinze ans pour six règnes; terme moyen, seize; et si nous prenons les neuf règnes

ensemble, la somme étant deux cent cinquante-neuf, la moyenne sera vingt-huit. Sur la totalité de la dynastie capétienne, elle n'excédera pas vingt-quatre; elle n'atteindra pas vingt et un, si on la prend sur les trois races. Les autres corps d'histoire moderne offriraient, sur ce point, les mêmes variations; plus nous accumulerions de règnes avant de diviser leur durée totale par leur nombre, plus le quotient se rapprocherait des nombres dix-huit ou vingt, que Newton a indiqués. Pour en obtenir un qui soit voisin de trente-trois, il faut choisir tout exprès les exemples, ou en admettre de fort suspects. Des réflexions générales viennent ici à l'appui des calculs. Il est vrai qu'un monarque a quelquefois pour successeur immédiat son petit-fils, ou son arrière-petit-fils; c'était le cas de Louis XV, et alors il y a un très-long règne qui équivaut à peu près à une vie entière : mais de telles chances sont fort rares, et il arrive plus souvent ou que le frère succède au frère, ou qu'à défaut de ligne directe, la couronne passe à un collatéral d'un degré quelconque. En ces cas, c'est ordinairement un homme d'un âge plus avancé qui est appelé au trône, pour ne l'occuper que moins longtemps. Il convient aussi de tenir compte des attentats ou des catastrophes qui ont abrégé tant de règnes. C'est donc même aux monarchies héréditaires que le terme moyen proposé par Newton serait applicable : peut-être est-il un peu faible, et pourrait-on l'élever de dix-huit ou vingt à vingt-deux; mais il n'irait point au delà; et en employant vingt-deux au lieu de trente-trois, on diminuerait d'un tiers juste toutes les parties d'histoire ancienne dont la durée n'a été mesurée que par le nombre des règnes. Quant aux rois électifs, ils

passent bien plus rapidement. On compte deux cent cinquante-neuf papes jusqu'à l'an 1800; ce n'est pas tout à fait sept ans pour chacun. Mais, comme en général ce sont des vieillards, au moins des quinquagénaires, qu'on élève au pontificat, doublons ce nombre sept; prenons même quinze pour terme moyen de tous règnes par élection, nous ne resterons pas au-dessous du nombre que fourniraient des annales authentiques sur lesquelles on opérerait ce genre de dépouillement. Or, dans ces nombres vagues ou même dans ces catalogues nominatifs de rois égyptiens, assyriens, grecs, que nous présentent les historiens ou les chroniqueurs antiques, sans y attacher aucun fait, il est fort possible qu'il y en ait çà et là d'électifs; et cette considération nous ramènerait à ce terme de dix-huit ou vingt ans que Newton n'a indiqué qu'après un très-mûr examen. Ajoutons que plusieurs de ces règnes ont pu être simultanés, soit parce qu'un même empire se partageait en plusieurs États, soit parce que plusieurs princes essayaient de s'asseoir à la fois sur le même trône, ou comme associés ou comme rivaux. Nous pouvons, sous ce rapport, tirer de l'histoire connue un exemple fort instructif. Entre Septime-Sévère et Dioclétien, on compterait plus de soixante personnages qui ont diversement obtenu, conquis, usurpé, porté enfin, soit successivement, soit simultanément, le titre d'empereurs romains. Supposons que nous ne sachions rien de leurs aventures, et qu'on nous ait transmis seulement la liste pure et simple de leurs noms. Par la règle des trente-trois ans, familière aux chronologistes, nous trouverons qu'ils occupent ensemble un espace de mille neuf cent quatre-vingts ans, et nous nous tromperons préci-

sément de mille huit cent quatre-vingts. Car ces soixante empereurs ne répondent qu'à un seul siècle, le troisième de l'ère vulgaire. Maintenant, qui nous garantit qu'il n'y ait pas des séries de cette espèce dans les longues nomenclatures des rois d'Égypte ou d'Assyrie? Je crois donc qu'en ce qui concerne la durée des générations et des règnes, les vues et les calculs de Newton conservent un grand avantage sur les dissertations de ses adversaires. Cependant ceci ne suffit point encore pour établir l'ensemble ni maintenir les détails de son tableau chronologique.

Son traité présente des considérations d'un troisième genre. Là ses regards pénètrent fort avant dans l'histoire : il l'envisage et la décompose, pour reconnaître son âge dans ses traits et, pour ainsi dire, dans ses organes. Il recherche l'origine des sociétés, des arts, des institutions, des croyances; car, suivant lui, il n'y a d'historique que la civilisation; ses progrès sont les seules époques assignables dans les annales du genre humain. Tant que les hommes, les familles, les peuplades, ont erré sur le globe, et n'en ont occupé ou parcouru qu'un petit nombre de points (ce qui a duré fort longtemps), l'histoire n'a pu commencer. Peu à peu, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte se peuplèrent, tandis qu'en Grèce il n'existait encore que des sauvages épars dans les bois; et deux siècles et demi avant Homère, l'Italie n'était qu'une vaste solitude, lorsque déjà la Grèce, abordée par Inachus et Cécrops, allait devenir, en Europe, le premier théâtre de quelques essais d'établissements civils. Les arts nécessaires étaient partout dans l'enfance; les arts agréables n'étaient pas nés. Cependant, à mesure que les peuples

s'éloignaient des temps et des lieux de leurs origines, ils avaient entre eux des communications qui étendaient leurs idées et compliquaient leurs usages ; leur religion perdit sa simplicité primitive : le soleil, la lune et tous les astres, désignés sous le nom d'armée du ciel, avaient été les premiers objets d'un culte superstitieux. À une seconde époque, les hommes déifièrent leurs bienfaiteurs. Sur les bords du Tigre et sur ceux du Nil, la reconnaissance et la flatterie, l'admiration et la crédulité changèrent les tombeaux en autels, et mêlèrent aux divinités les personnages fameux qui avaient fécondé ou dévasté la terre. Or, cette idolâtrie complexe est, aux yeux de Newton, aussi moderne que les arts qui ont contribué à l'établir ; comme eux, elle n'est pas beaucoup plus ancienne que Sésostris. Ce Sésostris ou Sésac, placé entre l'an 1000 et l'an 950, joue un très-grand rôle dans ce système. Son père Ammon est le Jupiter Ammon des Libyens et l'Uranus des Grecs. Newton nous a déjà dit que Sésostris lui-même est Osiris, Hercule et Bélus. Sa femme est Isis, Astrée ou Cybèle. Horus, leur fils, est Apollon ; Bubaste, leur fille, est Diane. Japet, frère de Sésostris, est Python, Typhon, Neptune. Un ministre égyptien, nommé Thoth, s'appelle ailleurs Hermès et Mercure. Ainsi les grands dieux de l'Égypte et de la Grèce ne précèdent que d'une seule génération les héros de Colchos, que de deux ou trois ceux de l'Iliade. Les quatre âges chantés par les poëtes ne répondent qu'à quatre grandes générations ; les Argonautes furent de l'âge d'or ; Minos, de l'âge d'argent ; ses fils, de l'âge d'airain ; et l'âge de fer ne finit qu'environ trente-cinq ans après la guerre de Troie. Ces quatre âges, tous postérieurs à Cadmus, désignent

l'ordre dans lequel les métaux dont ils portent les noms furent connus en Grèce. Homère vit les derniers jours du quatrième âge, et apprit de Mentor les particularités de la vie d'Ulysse. C'est ainsi que se resserre, dans un espace d'environ deux cents ans, depuis Ammon jusqu'à Homère, toute la partie de la mythologie qu'on peut appeler personnelle, pour la distinguer de l'astronomique, à laquelle elle s'est rejointe; et les développements de ces fictions coïncident avec les progrès des beaux-arts.

Il y a, sur le temps qu'exigent les progrès des arts nécessaires et des arts agréables, deux opinions opposées. La plupart des philosophes estiment qu'il a fallu plusieurs milliers d'années pour que les hommes apprissent à faire des vêtements, des maisons, du pain, des statues, des tableaux et des poëmes : tel est particulièrement l'avis de Voltaire, qui avait pourtant le droit de penser que l'esprit humain peut aller beaucoup plus vite. Newton, au contraire, a mesuré la rapidité des progrès sur celle de ses propres conceptions, sur l'élan de son propre génie. En 1125, il n'aperçoit dans la Grèce que des marais, des bois, des sauvages et pas une cabane; Inachus et Cécrops, quand ils abordent cette contrée, savent seulement se loger et se nourrir. En 1045, personne encore ne sait lire ni écrire dans la Grèce entière; et cependant, vers 870, deux cent cinquante-cinq ans après Inachus, cent trente-cinq après Cadmus, Hésiode explique en vers l'origine des dieux et les travaux des hommes; Homère compose l'Iliade et l'Odyssée. Quoique une telle marche puisse paraître excessivement accélérée, cette partie du traité de Newton est à la fois la plus brillante et

la plus savante. Tous les textes antiques qui pouvaient en justifier ou en excuser les détails, y sont recueillis et rapprochés avec une extrême sagacité; et comme ils étaient peu nombreux, peu indiqués; comme ils n'avaient d'ailleurs, tant qu'ils restaient isolés, que des rapports indirects avec cette chronologie, il a fallu à Newton bien plus de recherches pour les découvrir et plus d'art pour les employer, qu'à ses adversaires pour multiplier les citations en sens contraire. Newton savait à merveille qu'il suffisait d'ouvrir les historiens classiques et les chronographes ecclésiastiques, pour y trouver des passages qui assignent à Inachus, à Cécrops, à Cadmus, à Sésostris, des époques beaucoup plus anciennes. Il n'avait pas manqué de se faire ces objections, qui se présentaient d'elles-mêmes; et il s'était persuadé qu'elles devaient toutes céder au besoin de resserrer la chronologie, et d'établir entre les faits une succession naturelle. Fréret, en développant ces objections, y a mêlé des hypothèses qui lui sont restées propres, et que les chronologistes n'ont point admises; celle, par exemple, qui consiste à placer Moïse, Danaüs et Sésostris, entre 1550 et 1500. Volney relègue Sésostris au-dessous de 1410, après la sortie d'Égypte, et d'autres le placent encore plus bas.

Toutefois, malgré l'étroit enchaînement des idées de Newton, rien encore, dans les trois genres de considérations que je viens d'exposer, n'a la force ni même la forme d'une preuve rigoureuse; et lorsqu'il nous dit, avec une étonnante simplicité, « Je puis me tromper de cinq ans, de dix ou quelquefois de vingt, mais cela ne va jamais plus loin, » nous demandons où sont les motifs de tant de confiance. Nous voyons bien que tout est plein

dans cette chronologie, qu'elle a en quelque sorte horreur du vide; les époques y sont distribuées avec infiniment d'intelligence et de dextérité; mais nous pouvons craindre que cet arrangement ne soit arbitraire; aucune date n'est fixée par des monuments ni jusqu'ici par des calculs. Nous ignorons la cause qui détermine les limites et les intervalles; et pourquoi, par exemple, on parle de 1125 plutôt que de 1225 ou de quelque autre terme. C'est par un raisonnement d'un quatrième et dernier genre que Newton s'applique à montrer la précision de son travail.

Nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les points équinoxiaux et solsticiaux se meuvent d'orient en occident, contre l'ordre des constellations du zodiaque. On appelle précession des équinoxes ce mouvement rétrograde, dont la quantité est d'un degré en soixante-douze ans, à peu près. C'est par là que Newton détermine la distance qui sépare l'expédition des Argonautes, de l'époque où Méton inventait le cycle de dix-neuf ans. D'une part, les Argonautes se servaient d'une sphère fabriquée par Chiron, dans laquelle les quatre points cardinaux se trouvaient fixés au milieu (ou quinzième degré) des constellations du Bélier, du Cancer, de la Balance et du Capricorne : de l'autre, ce n'était plus, du temps de Méton, au quinzième, mais au huitième degré de chacune de ces constellations que répondaient les équinoxes et les solstices; la précession, dans l'intervalle, avait donc été de sept degrés, c'est-à-dire de sept fois soixante-douze ans, ou de cinq cent quatre ans; et comme nous savons que l'an 432 avant notre ère est la date de l'observation de Méton, nous en devons conclure que le voyage

des Argonautes est de l'an 936 ou environ, et non pas du quatorzième siècle avant J. C., comme le supposent les chronologistes. Mais si l'époque des Argonautes redescend ainsi de quatre ou cinq siècles, il faut bien, pour la tenir en rapport avec celles qui la précèdent et avec celles qui la suivent, les abaisser proportionnellement les unes et les autres. Cet argument, que Newton avait sommairement indiqué dans son tableau, est développé dans son traité par une ample explication du calendrier grec, de la sphère de Chiron, qu'Aratus a décrite d'après Eudoxe, et enfin de l'observation de Méton.

Il est certain que, selon ces données, Cécrops redescendrait nécessairement du seizième siècle au onzième; qu'il serait impossible de ne pas déplacer tous les faits subséquents de l'histoire grecque, et que, dès lors, ils prendraient presque tous les places que Newton leur assigne: car il opère cette distribution, non-seulement en conséquence du calcul que je viens d'exposer, mais en tenant compte de toutes les indications historiques et chronologiques que les anciens auteurs fournissent. Il ne resterait guère plus d'un peu arbitraire que ce qui concerne Ménès, Mœris, Bélus, Sémiramis, Inachus et Cadmus. Encore Newton ne laisse-t-il pas de rassembler plusieurs détails qui rendraient assez vraisemblables les nouvelles dates qu'il applique à ces personnages, si la base astronomique de son système conservait sa solidité.

Aussi les plus grands efforts de Fréret, de Souciet et de Whiston se sont-ils dirigés contre cet argument. Ces savants ont compris que s'ils ne le réfutaient, la haute antiquité allait s'écrouler tout entière, et le

champ de l'érudition se rétrécir de moitié. Ce sont en quelque sorte leurs propres foyers qu'ils ont défendus contre la main hardie qui, resserrant les bornes de la scène historique, transportait le fond de la perspective sur un plan trop peu éloigné de nos regards. Pour briser les ressorts de ce nouveau machiniste, ils ont soutenu que Chiron n'avait jamais dessiné de sphère céleste, ou que, s'il en avait fait une, elle s'était successivement modifiée entre les mains des Grecs depuis le temps des Argonautes; qu'en tous les cas la sphère de Chiron n'était point celle que décrivait Eudoxe; que le calendrier suivi par Eudoxe n'avait été dressé qu'au temps d'Hésiode; qu'en examinant avec soin les fragments qui subsistent de quelques autres calendriers, on en discernait un qui, par les positions zodiacales des équinoxes et des solstices, remonte en effet aux Argonautes, au quinzième siècle avant J. C., et qui par là confirme la chronologie reçue.

Chiron a-t-il fait une sphère? Newton l'affirme sur la foi d'un poëte inconnu, auteur d'une *Gigantomachie* dont saint Clément d'Alexandrie a cité quelques vers. Cette indication peut sembler bien vague et bien indirecte; mais on a puisé tant de résultats chronologiques à de pareilles sources, que Newton crut avoir le droit d'argumenter d'après ce passage : en ce point, il n'use pas d'une critique sévère; mais celle de ses adversaires ne l'est assurément pas davantage.

En admettant que Chiron eût fait une sphère, était-ce bien celle qu'Eudoxe et Aratus ont expliquée? Newton concluait cette identité de ce que la sphère décrite par ces deux auteurs était pleine d'allusions aux Argonautes, à leurs contemporains, à leurs devan-

ciers, et ne retraçait le souvenir d'aucun fait postérieur à leur expédition : autre argument d'érudit, qui devait sembler péremptoire. Le géomètre anglais disait donc : Chiron a fait une sphère pour les Argonautes; saint Clément nous l'atteste d'après un ancien poëme. Or la sphère d'Eudoxe et d'Aratus est tout argonautique; donc c'est celle de Chiron. Mais les équinoxes et les solstices y tombent au milieu des signes : donc tel était l'état des choses célestes au temps des Argonautes; donc ce temps ne précède celui de Méton que de cinq cent quatre ans, durée correspondante à une précession de sept degrés. Les adversaires de Newton admettaient toutes ces propositions, hors une seule : ils ne contestaient que l'identité de la sphère des Argonautes et de celle d'Eudoxe; et leur unique motif de nier cette identité était qu'elle ne s'accordait point avec les données chronologiques dont ils ne voulaient pas se départir, et que Newton mettait en question. Tous leurs arguments sont du genre de ceux qu'on appelle pétition de principe : au lieu de prouver directement, et indépendamment de tout système d'époques, que la sphère décrite par Eudoxe différait de celle de Chiron, ils se bornaient à supposer que c'était une sphère intermédiaire, faite quatre cents ans après les Argonautes, cinq cents avant Méton, six cents avant Eudoxe lui-même, hypothèse en faveur de laquelle ils n'alléguaient réellement aucune raison, sinon qu'elle s'arrangeait mieux avec la chronologie ordinaire.

Dans cet état de la discussion, on pouvait au moins rester en suspens, comme disait Fontenelle. Mais Delambre a jeté sur cette question des lumières nouvelles; il a montré que les contradicteurs de Newton rai-

sonnaient, ainsi que Newton lui-même, sur de très-vaines hypothèses. Leur erreur commune provenait de l'idée exagérée qu'on se formait des connaissances astronomiques des anciens. En recourant aux sources, on réduit à sa juste et modique valeur toute cette prétendue science des Égyptiens, des Chaldéens, et même des Grecs avant Hipparque. Pour mieux concevoir les éclaircissements que Delambre nous donnera sur la controverse chronologique que nous examinons, il est à propos de nous arrêter avec lui à quelques observations générales.

« Je n'appelle pas science, dit-il, la collection de « quelques faits si frappants qu'ils n'ont pu échapper « à aucun observateur, ni quelques conséquences fa-« ciles à déduire, et qui ne supposent tout au plus « qu'une opération arithmétique. Je n'appelle pas science « la simple revue du ciel étoilé, et sa distribution en « certains groupes auxquels on a imposé des noms ar-« bitraires, non plus que la division du zodiaque en « vingt-sept ou vingt-huit maisons indiquées par le « cours de la lune, ou en douze signes qui répondent « aux douze mois de l'année. Tout cela est si facile, « qu'on a dû le trouver partout où l'on a voulu, et ce « n'est guère la peine de rechercher quel est le peu-« ple qui s'en est avisé le premier : ce doit être le plus « ancien... Ce que j'appelle science astronomique, c'est « une théorie qui lie tous ces faits mieux observés, « qui en donne la mesure plus précise, qui fournit « les moyens de calculer tous les phénomènes, qui « sait en conclure les distances et les vitesses des corps « célestes, leurs marches, leurs rencontres, leurs éclip-« ses, et qui sait assigner le temps et les manières

« différentes dont ces phénomènes s'offriront aux ha-
« bitants des divers pays. Or voilà ce que les Grecs
« seuls ont fait. » Et les Grecs dont parle ici Delambre ne sont pas ceux de l'époque des Argonautes ou de la guerre de Troie, ni trop même encore ceux du temps d'Hérodote. Car cet historien, après avoir dit que Thalès avait annoncé aux peuples d'Ionie l'éclipse de soleil qui fit jeter bas les armes aux Mèdes et aux Lydiens, fait observer comme une grande merveille, que l'astronome eût pu fixer d'avance *l'année* où devait s'offrir ce phénomène. Faut-il, dit Delambre, d'autre preuve qu'on ignorait alors généralement l'art de calculer une éclipse? Cette connaissance ne remonte pas plus haut qu'Hipparque, qui, le premier, donna aux Grecs une trigonométrie, fixa plus sûrement la durée du mois lunaire et de l'année solaire. En vain chercherait-on ces notions dans Aristarque, Archimède, Euclide. Pour Eudoxe, qui vivait au quatrième siècle avant notre ère, il n'était pas un très-habile observateur. Il avait fait, ou s'était procuré, un globe sur lequel on avait placé grossièrement quelques étoiles brillantes et l'écliptique inclinée de vingt-quatre degrés. Eudoxe fait tourner ce globe, et remarque quelles étoiles se lèvent et se couchent ensemble, quelles constellations seront visibles en différentes saisons de l'année : il fait, de ces remarques faciles et inexactes, un livre pour l'usage des navigateurs. Ce livre obtient un succès qui, selon Delambre, est une preuve de l'ignorance générale. Aratus met en vers le traité d'Eudoxe; Hipparque commente Aratus; dans la suite, Cicéron et Germanicus le traduisent en vers latins. L'importance de cet ouvrage s'accroît à mesure qu'il vieillit; on y voit le

dépôt des connaissances les plus précieuses; on suppose, contre le jugement formel d'Hipparque, que les résultats des observations les plus exactes y sont rassemblés. Tout ce qu'il contient d'erroné devient article de foi; et Newton lui-même y recherche à quels lieux des constellations zodiacales y répondent les équinoxes et les solstices. Hipparque, lorsqu'il commentait Aratus, n'avait point encore découvert la précession des équinoxes; mais, d'après ce mouvement, la sphère d'Eudoxe ne donne pas les positions telles qu'elles devaient être du temps ni d'Hipparque ni d'Eudoxe. Newton se mit à calculer à quelle époque répondent les positions indiquées par cette sphère, et la supposant celle des Argonautes, d'après les figures qu'elle présente et d'après le texte cité par saint Clément d'Alexandrie, il en tira les conséquences chronologiques que nous avons exposées. Fréret prend aussi cette sphère pour une autorité irréfragable, pour un tableau d'observations précises; et seulement il s'efforce de prouver qu'elle est, ou plutôt, qu'elle doit être d'une époque postérieure aux Argonautes. Ici Fréret ne part pas d'une meilleure ni même d'une autre donnée; et il raisonne beaucoup plus mal.

Delambre compare cette controverse à celle de la dent d'or. On a négligé de discuter ces prétendues observations, et l'on a vainement disputé sur les conséquences. On n'a pris garde qu'à la position des équinoxes et des solstices; mais Eudoxe et Aratus décrivent l'équateur, les deux tropiques et les deux colures, c'est-à-dire deux méridiens dont l'un passe par les points où l'écliptique coupe l'équateur, et l'autre par les points où l'écliptique touche aux tropiques. Si les

observations sont bonnes, poursuit Delambre, si elles sont d'une même époque, toutes les étoiles indiquées devront se trouver sur le cercle désigné; et au moyen du mouvement de précession, aujourd'hui parfaitement connu, nous pourrons vérifier la bonté des données et déterminer les époques des observations. Si au contraire les détails ne s'accordent point ensemble, il s'ensuivra que les diverses parties de la sphère appartiennent à différents âges. Or Delambre a fait tout ce calcul; il en résulte évidemment que les étoiles placées par Eudoxe sur un même cercle, ne s'y trouvent pas réellement; que les unes ne peuvent jamais s'y trouver, que les autres ne peuvent s'y rencontrer à la fois; qu'il faudrait donc autant d'époques différentes qu'il y a d'étoiles dans cette sphère; que plusieurs étoiles, et ceci est bien remarquable, n'étaient pas encore, du temps d'Eudoxe, arrivées à la position qu'il leur attribue, qu'elles n'y sont pas même aujourd'hui et n'y viendront que dans trois cents ans; qu'il s'est ainsi trompé de vingt-quatre siècles, à moins qu'on n'aime mieux remonter à vingt-trois ou vingt-quatre mille ans; qu'enfin il n'y a aucune sorte de conséquence chronologique à tirer de cet amas grossier d'erreurs et d'incompatibilités.

D'après ces explications, nous sommes dispensés d'examiner les arguments de Souciet, de Whiston et de Fréret; car ils supposent de l'exactitude dans le travail d'Eudoxe. Mais voici les objections qui nous resteraient à faire à ceux qui soutiendraient encore le système chronologique de Newton. Vous voulez que la sphère d'Eudoxe soit celle dont s'étaient servis les Argonautes. Nous admettrons cette hypothèse, quoi-

qu'elle soit très-hasardée. Il s'agit de savoir quelle époque est assignée à l'expédition des Argonautes, par la description qu'Eudoxe fait de cette sphère. Eh bien! cette époque sera tout aussi lointaine ou tout aussi rapprochée qu'il vous plaira : vous n'avez qu'à choisir entre toutes les étoiles zodiacales et extrazodiacales; il n'en est presque aucune qui, dans cette sphère, ne puisse vous indiquer un âge particulier, différent de tous les autres. Vous ne vous attachez qu'aux quatre points cardinaux fixés au milieu du Capricorne, du Bélier, du Cancer et de la Balance ou plutôt des serres du Scorpion. Mais si tout est inexact, ou du moins de différentes époques, à l'égard des autres points, qui vous garantit la précision de ceux-là? et d'ailleurs êtes-vous bien sûrs du sens qu'Eudoxe attachait à cette expression de *milieu des signes* ou constellations?

Le terme de signe répond quelquefois à un douzième précis de l'écliptique; et pour distinguer ces douzièmes autrement que par les nombres ordinaux *premier*, *second*, etc., on y attache les noms des constellations, *Bélier*, *Taureau*, *Gémeaux*, etc. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, nos annuaires disent que le 21 mars le soleil entre dans le signe du Bélier, quoique cela ne soit plus vrai si l'on prend le Bélier pour tel groupe physique d'étoiles. Ces constellations ne sont en elles-mêmes que de pareils groupes : elles forment des figures irrégulières, qui rentrent souvent l'une dans l'autre, qui sont d'inégales grandeurs, et qui ont dans l'écliptique ce mouvement rétrograde d'occident en orient qui donne lieu à la précession des équinoxes. Les anciens, tant que cette précession leur a été inconnue, ont dû confondre les constellations physiques

avec les signes, avec les douzièmes de l'écliptique; et selon Delambre, c'est ce qu'a fait Eudoxe en mettant les équinoxes, les solstices et les milieux de chaque mois, au milieu de chaque signe, à la manière des Chaldéens, qui avaient ignoré, comme lui, la précession, le mouvement inégal du soleil et l'inégale étendue des constellations. Eudoxe ne faisait réellement aucune différence entre une constellation et un signe; il les croyait invariablement fixés et superposés; il supposait tacitement toutes les constellations égales ainsi que les signes; il en faisait uniquement des douzièmes de la révolution annuelle du soleil : il ne connaissait les constellations qu'en masse et par leurs étoiles principales; il n'avait aucun moyen d'en déterminer les milieux ni les limites. Il y a plus : de l'inégalité des constellations et de l'inégal mouvement du soleil, il résulte qu'un équinoxe tombant juste au milieu d'une constellation physique, il ne pouvait guère arriver que l'autre équinoxe et les deux solstices tombassent aussi précisément au milieu de trois autres constellations physiquement considérées. Il n'y a donc pas lieu de régler la chronologie ancienne d'après cette sphère d'Eudoxe, quand même on y attacherait, sur la foi du poëte cité par saint Clément, les noms des Argonautes.

En perdant ainsi sa base astronomique, le système chronologique de Newton ne repose plus que sur des considérations relatives aux lacunes de l'histoire, à la durée des générations et des règnes, aux progrès des sociétés, des arts et de l'idolâtrie. Quelque graves que soient ces observations, et quelque incertitude qu'elles puissent répandre sur la chronologie vulgaire, elles

ne paraissent pas suffisantes pour en établir une nouvelle, où la plupart des époques profanes antérieures à la première olympiade soient rapprochées de plusieurs siècles, et soient en même temps exactes à cinq, dix ou vingt ans près. Nous n'adopterons donc pas ce système : d'abord, parce que les preuves n'en sont point, à beaucoup près, décisives; ensuite, parce que s'éloignant des idées reçues, il ne peut nous servir de clef dans l'étude des livres d'histoire anciens ni modernes. Du reste, il est un très-grand fait lui-même dans l'histoire de la chronologie systématique; et s'il ne doit pas régler le tableau des temps, il en peut du moins éclairer la science, et confirmer surtout ce qu'a dit Varron, qu'avant l'olympiade de Corœbus, il n'y a point d'âge historique.

Après avoir envisagé, et dans les annales sacrées et dans le système de Newton, tout l'ensemble de l'âge compris entre les années 1500 et 776 avant l'ère chrétienne, nous le diviserons, comme je l'ai dit, en trois parties, dont la première et la plus considérable doit se terminer à l'an 1000, avant la naissance d'Hésiode et d'Homère. Ces deux poëtes sont les deux plus anciens écrivains profanes dont nous ayons des ouvrages authentiques. Ce n'est pas qu'on ne se soit quelquefois efforcé de placer avant leurs livres, ceux qui portent les noms de Zoroastre, d'Hermès, d'Horus, d'Orphée, de Musée, de Sanchoniaton, de Darès et de Dictys. Mais la critique a fait justice de toutes ces productions apocryphes.

Nous aurons bientôt occasion de parler de Zoroastre, dont le nom se lit à la tête d'un recueil d'oracles ou de sentences, traduites, dit-on, du chaldéen ou du

persan en grec, et composées, selon les uns, cinq mille ans avant la guerre de Troie, cinq cents selon les autres, et plus probablement bien après cette guerre, par quelque disciple de Platon. Hermès ou Mercure, ou Thoth ou Teutatès, est un dieu, un demi-dieu, un personnage égyptien, dont nous avons déjà parlé, et qui, suivant d'anciennes traditions, avait inventé la grammaire, l'éloquence, l'arithmétique, la musique, les dés et les lois, l'astrologie et la médecine, l'alchimie et la métaphysique. Les écrits qu'on a voulu parer de son nom portent tous l'empreinte ou du moyen âge ou des premiers siècles de notre ère; et il en est de même de deux livres sur les hiéroglyphes de l'Égypte, par Horus, Horus-Apollo, Horapollon ou Horapolle. Presque plus personne aujourd'hui n'est tenté de les attribuer à Horus, l'Apollon des Égyptiens, à peu près contemporain d'Hermès. Il est même assez peu vraisemblable qu'ils soient d'un grammairien qui enseignait dans Alexandrie sous le règne de Théodose, au quatrième siècle. Nous n'avons de cet ouvrage qu'une version grecque faite par un nommé Philippe, d'après un prétendu texte égyptien qui n'existe plus. Ce Philippe pourrait n'être pas antérieur à l'année 1400 ; supposons-le un peu moins moderne; il sera toujours impossible de regarder cet ouvrage comme antique; et bien qu'il ne soit point inutile à ceux qui étudient la théologie symbolique des anciens, il n'a aucun caractère monumental.

Orphée, fils d'Apollon et de Calliope, ou bien d'Æagre, roi de Thrace, et de Polymnie, Orphée, l'époux d'Eurydice et la victime des Bacchantes, n'est, aux yeux de quelques savants, qu'un personnage imaginaire : cette opinion rigoureuse a peu de partisans,

quoiqu'elle s'appuie de l'autorité d'Aristote et de Cicéron : *Orpheum poetam Aristoteles docet nunquam fuisse*. Il est difficile de penser que la tradition antique qui a rendu le nom d'Orphée si célèbre soit destituée de tout fondement. Un Orphée a vraisemblablement existé, et même écrit ou chanté quelques vers, onze ou douze cents ans avant Auguste. Mais qu'il soit l'auteur des ouvrages publiés sous son nom, d'un poëme sur l'expédition des Argonautes, d'un poëme sur les pierres, de quatre-vingt-neuf hymnes et de plusieurs fragments, il n'y a aucune apparence. La seule question qui divise les littérateurs éclairés, relativement à ces productions, est de savoir s'il les faut attribuer à Onomacrite, contemporain de Pisistrate, ou si elles ont été fabriquées, comme le prétend Huet, par des chrétiens du troisième siècle ou du quatrième. Il est sûr qu'elles seraient fort peu dignes des hommages que rend Horace aux talents poétiques d'Orphée. Si Musée, fils d'Orphée ou de Linus, a composé des ouvrages, ce n'est certainement pas le poëme d'Héro et Léandre qui existe sous son nom. L'opinion la plus probable est que cette production appartient à l'époque des romans grecs d'Héliodore, de Longus, de Xénophon le jeune, c'est-à-dire au quatrième ou au cinquième siècle de l'ère vulgaire. Mais, quoi qu'en aient dit certains critiques, Nonnus de Panopolis, écrivain lourd et plein d'enflure, ne saurait avoir fait ce poëme, qui n'est pas sans grâces, bien qu'on n'y retrouve pas le goût simple et pur de la Grèce antique. Comme le Musée fils d'Orphée, Sanchoniaton aurait vécu aussi peu après l'expédition des Argonautes, ou vers le temps de la guerre de Troie; pour ne rien dire de l'antiquité bien plus haute qu'on lui a quelquefois

prêtée. Nous avons déjà vu qu'il passe pour avoir écrit en phénicien une histoire des premiers peuples, mais qu'il est extrêmement difficile d'accorder quelque authenticité aux prétendus fragments de cette histoire qui ont été traduits en grec par le grammairien Philon de Biblos, et qui nous ont été conservés par Eusèbe. Il ne nous reste donc plus ici que le Phrygien Darès et le Crétois Dictys, témoins oculaires, dit-on, et historiens de la guerre de Troie. Mais aucun texte grec de leurs ouvrages ne subsiste, et ce que nous avons en latin sous le nom de l'un et de l'autre est fort suspect. Tout annonce que ces relations n'ont été composées qu'après les poëmes d'Homère. Des détails empruntés de ce poëte s'y mêlent à d'autres traditions. L'opinion même qui attribuait à Cornélius Népos la version latine du livre de Darès est aujourd'hui abandonnée; et l'unique point dont on soit sûr, c'est que ce livre existait au treizième siècle, puisque Vincent de Beauvais le cite, et même au dixième, si tel est en effet l'âge d'un manuscrit de Florence. L'ouvrage de Dictys paraît plus nouveau.

Maintenant, si nous écartons tous les écrits dont je viens de parler, nous ne trouverons dans la littérature profane aucun auteur qui puisse nous servir de témoin, à l'égard des époques comprises entre 1500 et 1000 avant J. C.; et nous ne devons pas en être étonnés, si l'art de l'écriture ne remonte qu'au Phénicien Cadmus, que Newton abaisse à l'an 1045, et qui, dans le système que nous avons adopté après Bossuet, n'a précédé que de fort peu d'années la sortie d'Égypte. Ainsi, pour les cinq cents années suivantes qui vont nous occuper, nous n'aurons en général d'autres guides que des écrivains postérieurs de cinq à dix

siècles même à l'an 1000. Il y a, entre les événements et ces auteurs, une longue succession de traditions purement orales, qui ne nous permet pas d'espérer beaucoup d'exactitude dans les faits ni de précision dans les dates. D'ailleurs nous savons déjà que les livres de plusieurs de ces auteurs sont perdus; que nous sommes réduits à des fragments, transcrits, abrégés, modifiés peut-être par des auteurs moins anciens, surtout par les chronographes ecclésiastiques, Jules Africain, Eusèbe, Georges le Syncelle; que la Chronique de Jules Africain, entreprise pour la conversion des païens, a péri elle-même, et qu'il n'en subsiste guère que ce qui a été recueilli par Eusèbe; qu'à son tour, la Chronique d'Eusèbe ne s'est pas conservée intacte; qu'on cherche encore la première partie du texte grec de cet ouvrage, et que c'est fort récemment qu'on en a retrouvé une version arménienne incomplète. C'est à travers tant de transcriptions, de traductions, d'extraits ou sommaires, que nous avons à démêler ce que des historiens fort postérieurs à Homère savaient sur les destinées des générations antérieures à ce grand poëte. Les renseignements fournis par ces historiens perdus sont à comparer et à concilier, soit avec les chroniques anciennes qui subsistent, du moins en partie, comme les marbres de Paros, soit avec les récits des écrivains classiques, tels qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Justin, tous fort éloignés aussi des époques qu'ils doivent nous aider à reconnaître. Tels sont les seuls moyens que nous ayons d'obtenir des indications chronologiques relativement à Sésostris, à Ninus et à Sémiramis, à Hercule, aux Héraclides, à Minos, à Thésée, aux Argonautes, et aux héros de l'Iliade.

SEPTIÈME LEÇON.

AGE HÉROÏQUE DE 1500 A 1000 AVANT JÉSUS-CHRIST. — APERÇU GÉNÉRAL. — CHINE, ÉGYPTE, ASSYRIE.

Messieurs, en examinant les traditions relatives aux temps antégénésiques, à l'âge antédiluvien et à l'âge mythologique, nous n'avons trouvé aucune époque assurée, aucune date constante dans l'histoire profane, ni même dans l'histoire sacrée, à cause des variations qu'offrent les expressions numériques dans les textes et les versions de la Bible. Une étude qui se prolonge ainsi, sans aboutir à des résultats précis, deviendrait aussi fastidieuse qu'inutile, si elle n'embrassait des observations positives sur les croyances, les institutions, les progrès des anciens peuples. Mais c'est une connaissance réellement historique que celle des opinions, même déraisonnables, que ces peuples avaient conçues de leurs origines lointaines; et je crois que l'histoire profane jusqu'à l'an 1500 avant notre ère ne consiste, ne peut consister en effet que dans les notions que je vous ai exposées. Les âges et les dynasties antégénésiques des Indiens, des Chinois, des Chaldéens, des Perses, des Égyptiens, sont des chimères, mais qui tiennent étroitement à leurs idées astronomiques, à leurs croyances religieuses, à leurs habitudes et à leurs doctrines nationales, consacrées par la politique de leurs premiers maîtres. Quelque fabuleuses que soient leurs annales antédiluviennes, elles retracent le souvenir, la tradition d'un état primitif qui ne peut pas être bien connu, puisqu'on sup-

pose presque partout qu'une catastrophe, soit universelle, soit locale, a interrompu le cours des choses humaines, réduit à une seule famille ou à un très-petit nombre d'hommes la population du globe ou d'une contrée, et servi d'époque à un recommencement des associations domestiques ou civiles. De cette époque à l'an 1500 avant l'ère chrétienne, vous avez parcouru un espace que les livres saints vous ont permis ou d'étendre à seize siècles, même à dix-sept, ou de limiter à huit, et dans le vague duquel vous ont apparu les premiers linéaments des histoires de la Chine, de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Ce sont des traits épars, fugitifs, mal dessinés, entre lesquels il est difficile d'établir des rapports et de mesurer des distances. Ce temps néanmoins recèle les origines de la mythologie classique; et l'on a besoin de recueillir les traditions qui le concernent, pour rechercher ce qui dans l'histoire des dieux peut appartenir à celle des hommes. En descendant à l'an 1500, nous pourrions espérer, ce semble, de rencontrer des traces plus distinctes, de saisir les premiers fils d'une chronologie : car enfin nous ne sommes aujourd'hui éloignés de ce terme que de trois mille trois cent vingt-quatre ans; et c'est un assez court intervalle dans l'immensité des âges. Cependant le premier coup d'œil que nous avons jeté sur les sept cent vingt-quatre années comprises entre 1500 et 776, époque de la première olympiade, nous a fait craindre de n'y pas trouver encore des dates précises, des successions déterminées de faits et de personnages. Dans les annales sacrées, l'interprétation litigieuse de quelques textes et la difficulté de concilier, sous le rapport chronologique, les livres des

Rois avec les livres intitulés Paralipomènes ou recueil de choses omises, ont donné lieu à Pétau, à Riccioli, à Marsham, à Pezron, à des Vignoles, à Fréret, de distribuer et de dater diversement les faits qui se succèdent depuis Moïse jusqu'à Isaïe. Avant ces chronologistes, Scaliger avait étudié profondément cette matière et presque renoncé à résoudre les problèmes qu'elle présente. Mais ici les incertitudes ne tombent que sur un assez petit nombre de détails, au lieu que, dans l'histoire profane, c'est le système entier qui est inexact, obscur, désordonné, aux yeux de Newton. Ce philosophe a fait, pour y porter la lumière et y rétablir l'ordre, des efforts dont nous avons admiré la hardiesse beaucoup plus que le succès. En partant, non plus de l'année 1500 avant notre ère, mais seulement de 1125, et réduisant ainsi l'espace que nous envisageons, de sept cent vingt-quatre ans à trois cent quarante-neuf, il l'a trouvé si vide encore dans la chronologie commune, qu'il n'a pas craint d'employer, pour le remplir, tous les faits de l'histoire profane qu'on avait regardés comme antérieurs même à cette année 1500. Il a fait redescendre au-dessous de 1125 Cadmus, Cécrops, Deucalion, Ogygès, Inachus, Bélus et Jupiter même. Il a osé contester à l'Olympe l'antiquité de ses titres, et resserrer toutes les généalogies, rabaisser toutes les époques de la terre et des cieux. Il n'a laissé que trois siècles entre Phoronée et Codrus, que deux entre les Dactyles Idéens et Homère, qu'un seul entre l'enlèvement de Proserpine et celui d'Hélène, qu'environ cinquante ans entre Sésostris et Didon. Un tissu d'observations morales, de rapprochements historiques et de calculs astronomiques, sert de développe-

ment à ce système. Toutefois il nous a paru qu'entre ces différentes preuves, les unes étaient trop vagues pour établir des résultats si précis, et les autres beaucoup trop fragiles pour soutenir, contre les traditions vulgaires, des hypothèses si audacieuses. L'argument en apparence le plus rigoureux, celui qui tend à fixer à cinq cent quatre ans le mouvement rétrograde des constellations zodiacales depuis les Argonautes jusqu'à Méton, ou jusqu'à l'an 432 avant J. C., attribue à la sphère décrite par Eudoxe une origine qui est fort douteuse, et une exactitude qu'elle n'avait point. L'examen auquel Delambre l'a soumise, nous a laissés bien convaincus que Newton et ses adversaises se sont abusés en y cherchant des positions déterminées, des mesures précises et des données chronologiques.

Ainsi nous retombons, à l'égard de tout l'âge héroïque compris entre les années 1500 et 776, dans les routes ordinaires d'où Newton voulait sortir; et pour ne nous y égarer que le moins qu'il sera possible, nous allons considérer ces sept cent vingt-quatre ans, non plus dans leur ensemble, mais successivement dans les trois parties qu'ils comprennent : la première jusqu'à l'an 1000, la deuxième jusqu'à l'olympiade d'Iphitus en 884, la troisième jusqu'à celle de Corœbus. Si la prise de Troie était une époque bien déterminée, elle nous servirait à établir ici quatre sections au lieu de trois ; mais vous verrez la date de cet événement varier chez les chronologistes depuis 1294 jusqu'à 1104, pour ne pas dire avec Newton 904. Il faudra donc nous en tenir à trois sections; mais la première, qui comprend cinq siècles, va seule nous occuper en cette séance et durant la suivante. Je vais commencer par

une distribution provisoire des principaux faits et des noms les plus célèbres dans le xve, le xive, le xiiie, le xiie et le xie siècle avant notre ère. Ce premier aperçu sera purement hypothétique, et tel qu'il se présente immédiatement dans les livres et les tables des chronologistes, depuis Joseph Scaliger jusqu'à Volney, Thouret et M. Buret de Longchamps. Nous examinerons ensuite les chronologies spéciales de la Chine, de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse et de la Grèce durant ces cinq siècles, et nous nous arrêterons enfin à certaines questions particulières, surtout à celles qui concernent les dates de l'expédition des Argonautes et de la ruine de Troie.

Au quinzième siècle avant J. C., le règne d'Érichthonius à Athènes passe pour l'époque des premiers progrès de l'agriculture : cet art se développe de plus en plus sous Pandion; mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, l'Attique eut recours aux moissons de l'Égypte et prit une légère teinture du commerce. Érechthée illustra son gouvernement par des institutions utiles, et les Athéniens lui consacrèrent un temple après sa mort. Les murs de Lacédémone s'élevaient; Minos donnait des lois à la Crète; Dardanus s'établissait en Phrygie; Cérès et Triptolème répandaient leurs instructions et leurs bienfaits dans la Grèce; et Laïus montait sur le trône de Thèbes. C'est à ce siècle aussi que semblent appartenir le règne brillant de Sésostris en Égypte, ses constructions, ses conquêtes et les fictions qui se rattachent à son nom.

L'histoire poétique est encore plus fertile au xive siècle. Janus reçoit Saturne en Italie; Laïus est tué par

son fils OEdipe; Tros donne son nom aux Troyens; le Péloponèse reçoit le sien de Pélops, fils de Tantale; Persée, fils de Jupiter et de Danaé, fille du roi d'Argos Acrisius, obtient le bouclier de Minerve, s'arme de la tête de Méduse et délivre Andromède. Bien d'autres héros s'élèvent; mais Hercule les efface tous. « Toute la terre, dit Barthélemy, est pleine du bruit « de son nom et des monuments de sa gloire. Il des- « cendait des rois d'Argos : on dit qu'il était fils de « Jupiter et d'Alcmène, épouse d'Amphitryon; qu'il « fit tomber sous ses coups et le lion de Némée, et le « taureau de Crète, et le sanglier d'Érymanthe, et « l'hydre de Lerne, et des monstres plus féroces encore; « un Busiris, roi d'Égypte, qui trempait lâchement ses « mains dans le sang des étrangers; un Antée de « Libye, qui ne les dévouait à la mort qu'après les « avoir vaincus à la lutte; et les géants de Sicile, et les « centaures de Thessalie, et tous les brigands de la « terre, dont il avait fixé les limites à l'occident, comme « Bacchus les avait fixées à l'orient. On ajoute qu'il « ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations; « qu'il creusa les détroits pour confondre les mers, « qu'il triompha des enfers et qu'il fit triompher les « dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géants. « Son histoire est un tissu de prodiges; ou plutôt c'est « l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom « que lui. On a exagéré leurs exploits; et en les réu- « nissant sur un seul homme, en lui attribuant toutes « les grandes entreprises dont on ignorait les auteurs, « on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur « l'espèce humaine; car l'Hercule qu'on adore est un « fantôme de grandeur, élevé entre le ciel et la terre,

« comme pour en combler l'intervalle. Le véritable « Hercule ne différait des autres hommes que par sa « force, et ne ressemblait aux dieux des Grecs que par « ses faiblesses : les biens et les maux qu'il fit dans « ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa « vie une célébrité qui valut à la Grèce un nouveau « défenseur dans la personne de Thésée. » On désigne par le nom d'Héraclides, les descendants d'Hercule qui furent chassés de Péloponèse par le roi d'Argos, Eurysthée, fils légitime d'Amphitryon et d'Alcmène. Après cette expulsion, qui est rapportée à l'année 1323 ou environ, les Héraclides se réfugièrent à Athènes, où Thésée, l'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide, les prit sous sa protection. Des Grecs, dit-on, passèrent dans les Gaules en 1310; et Cyrnus, un fils d'Hercule, s'établit en 1301 dans l'île appelée à cette occasion Cyrné, et depuis, Corse.

Je laisse en ce moment indécise entre le quatorzième et le treizième siècle, l'époque d'Orphée, de Jason, de l'expédition des Argonautes. Les cantons septentrionaux de la Thessalie étant particulièrement exposés aux incursions des peuplades barbares, les petits princes de cette province avaient formé une confédération pour leur défense commune. Ils s'assemblaient aux Thermopyles, canton gouverné jadis par Amphictyon, dont le nom était devenu celui d'un conseil ou congrès de la confédération grecque. Les avantages de cette alliance furent bientôt remarqués; et les princes du Péloponèse voulurent partager ce genre de sécurité. Longtemps le conseil amphictyonique, se renfermant dans les limites de son institution, ne s'occupa que de mesures défensives et s'abstint de tout

projet d'agression. Mais enfin les chefs valeureux qui composaient cette assemblée conçurent l'idée d'aller porter la guerre et la vengeance, chez les barbares qu'ils avaient repoussés de la Grèce. Jason, Admète et d'autres Thessaliens équipèrent une flottille dans le port voisin d'Iolcos, et particulièrement le navire Argo; l'élite des guerriers de tous les États grecs prit part à l'entreprise. On dit qu'Esculape et Orphée les accompagnèrent. L'objet de l'expédition était voilé sous l'annonce allégorique d'enlever la Toison d'or; et il y a toute apparence que cette toison n'était autre chose que les riches trésors amassés par Æétès, roi de Colchos. Au milieu des fables qui remplissent les récits de ce voyage, il n'est pas très-aisé de démêler les circonstances historiques. Toutefois nous oserons conjecturer, avec M. Gillies, qu'il s'agissait, non d'établir un système commercial, ni de chercher des mines d'or, ni d'étudier l'alchimie, quoique divers savants aient attribué ces motifs aux Argonautes, mais de combattre, de vaincre et de conquérir, c'est-à-dire de prendre le bien d'autrui. Xénophon croit que ces aventuriers fondèrent une colonie sur les bords de l'Euxin : il est plus sûr qu'ils rapportèrent en Grèce quelques fruits de leurs pillages, et les poëtes ajoutent qu'ils y amenèrent la fille du roi de Colchos, la magicienne et redoutable Médée. De savoir ensuite si ce voyage eut, sur le caractère et sur la politique des Grecs, une influence aussi vaste, aussi rapide et aussi heureuse que M. Gillies le suppose, c'est une question dont l'examen exigerait plus de renseignements que l'antiquité ne nous en fournit.

C'est au treizième et au douzième siècle que nous

plaçons, d'après Hérodote et avec Volney, les règnes de Ninus, de Sémiramis et de Ninyas en Assyrie. Ninus bâtit ou agrandit et fortifia Ninive. Il subjugua les Lydiens et la Perse, où quelques auteurs aperçoivent, à cette époque même, le célèbre Zoroastre, beaucoup moins ancien selon d'autres : je reviendrai sur cette question. En Grèce, la Béotie est déchirée par les dissensions des deux fils d'OEdipe, Étéocle et Polynice. Sept chefs entreprennent en vain le siége de Thèbes : les deux frères rivaux ne terminent leurs querelles que par un combat singulier, où ils périssent l'un et l'autre. Deux autres frères ennemis, Atrée et Thyeste, fils de Pélops, épouvantaient l'Argolide par d'horribles attentats. Quatre fois les Héraclides tentèrent de rentrer dans le Péloponèse, et s'en virent repoussés : la cinquième fois ils réussirent; mais de ces cinq entreprises, les trois dernières sont postérieures à la prise de Troie et par conséquent à l'an 1200, du moins suivant l'opinion de ceux qui rejettent la catastrophe des Troyens au douzième siècle ou plus bas encore. Vous savez que c'est là aussi une question à laquelle nous nous réservons de donner une attention plus particulière.

Sans rien préjuger encore sur la date de cet événement, disons seulement qu'une haine héréditaire, qui divisait depuis plusieurs générations les rois d'Ilion et d'Argos, éclata entre Agamemnon et Priam, lorsqu'un fils de celui-ci, Pâris ou Alexandre, eut enlevé l'épouse de Ménélas, frère d'Agamemnon. Mais puis-je en effet vous présenter comme historique un seul des détails de cette guerre? La poésie les a ornés de couleurs si vives que l'histoire a presque perdu le droit de les retracer. Nous ôterions à de pareils récits toute autorité en

y conservant la teinte des fictions, et tout intérêt en l'effaçant. Sans doute, il est impossible, quoi qu'en ait dit l'Arioste, qu'il n'y ait rien de vrai dans une tradition qui a retenti avec tant d'éclat chez les anciens durant tant de siècles; mais discerner ici le réel du fabuleux est un triage à peu près arbitraire, parce qu'il ne serait déterminé ni indiqué par aucun monument, par aucun témoignage, et qu'il ne pourrait s'opérer qu'en conséquence des notions purement naturelles du possible et du vraisemblable. Ces grands souvenirs n'appartiennent plus qu'au génie poétique; ils sont à lui par droit de premier occupant, et parce qu'il les a rendus immortels comme lui-même. Il n'a pas daigné en fixer la date; nous devons nous résigner à ne pas la bien savoir; car les premiers auteurs qui prétendent nous la révéler en sont eux-mêmes à une distance de sept ou huit siècles.

Il ne nous resterait aucun fait mémorable à placer entre les années 1200 et 1100, si, d'une part, nous élevions au-dessus de 1200, ainsi que la plupart des chronologistes l'ont pratiqué, l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie, le retour des Héraclides; et si, de l'autre, nous abaissions au-dessous de 1100 le règne et le dévouement de Codrus, ce qui est encore l'opinion la plus commune. Il est bien remarquable que les marbres de Paros ne fournissent aucune époque, aucune date intermédiaire, de l'une à l'autre de ces années séculaires, et même de 1209 à 1089. Ici, Messieurs, il y a nécessairement un vide quelque part. Voilà un siècle entier de la Grèce qu'on ne peut remplir qu'aux dépens de celui qui le précède ou de celui qui le suit; et cependant il n'est pas croyable que dans un âge où

les affaires politiques avaient déjà reçu un mouvement assez rapide, où les esprits avaient acquis de l'activité, et les caractères, un assez haut degré d'énergie, cent années se soient écoulées sans qu'on ait vu s'accomplir aucun événement fameux, ni s'élever aucun homme célèbre. Ceux des chronologistes modernes qui s'aperçoivent de cette lacune, font de leur mieux pour y remédier : ils dégarnissent tant soit peu le treizième siècle et le onzième, afin qu'il reste au moins une petite part au douzième. Mais, encore une fois, l'auteur de la Chronique de Paros a tout à fait négligé ce soin : après qu'il a distribué huit grandes époques dans le cours du treizième siècle, il n'en départit pas une seule au suivant. Ce vide est l'un de ceux qui frappaient les regards attentifs de Newton, et lui suggéraient l'idée de resserrer le cadre des temps. Nous qui n'avons pu adopter son système, nous inclinerons du moins à préférer, entre les autres arrangements chronologiques, celui qui réservera au douzième siècle la prise de Troie et les aventures des héros troyens et grecs, Ulysse, Télémaque, Pyrrhus, Oreste, Agénor, Énée, et le retour des Héraclides dans le Péloponèse : ils y rentrèrent sous la conduite de Témène, de Cresphonte et d'Aristodème, qui régna sur Lacédémone. Les Héraclides, après s'être emparés de cette ville et y avoir établi deux rois, qui gouvernaient alternativement, se rendirent maîtres d'Argos, de Mycènes, de l'Élide et de Corinthe. On a, dans nos temps modernes, discuté leurs droits, et publié des mémoires pour ou contre les Pélopides. Des tableaux généalogiques ont été produits, pour prouver que le Péloponèse, et surtout la Laconie, appartenaient aux enfants d'Hercule. Ce qui semble mieux éclairci, c'est que leur retour fut une

révolution qui changea la face de la Grèce. Parmi les habitants du Péloponèse expulsés par eux, les uns se réfugièrent d'abord dans la Thrace, et allèrent ensuite s'établir dans le canton de l'Asie Mineure qui fut appelé Æolide : ils y fondèrent douze colonies et la ville de Smyrne. Les autres occupèrent la côte de l'Asie Mineure qui prit le nom d'Ionie, où furent successivement bâties plusieurs cités illustres, particulièrement Éphèse, Clazomène et Samos. Sous ces divers rapports, la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse est regardée par Tourreil et par d'autres écrivains comme une époque très-importante, qui sépare des temps fabuleux les premiers commencements de l'histoire grecque proprement dite.

Ainsi, ce douzième siècle, que nous trouvions si vide, ne serait pas le moins mémorable, même à ne considérer que la Grèce, sans tenir compte ni de la prétendue fondation de Lisbonne et de Mersebourg par Ulysse; ni du fils d'Hector, Francus, qui, dit-on, fonda Bavai en Belgique et fut le père de la nation franque; ni de l'établissement d'Énée dans le Latium et des premiers rois énéades qui lui succédèrent; ni de l'un de ses petits-fils, fondateur de Londres; ni de ce qu'on raconte des lois de Zamolxis chez les Gètes et les Thraces; ni enfin de quelques monarques obscurs en Égypte et en Assyrie. On suppose que chez les Égyptiens la dynastie des Tanites commença en 1125, et que Smédès fut le premier des sept ou neuf rois qui la composent. Vous savez que ces nomenclatures égyptiennes, ainsi que les assyriennes, ont donné lieu à d'interminables controverses, sans profit pour la véritable science historique.

La chronologie particulière du onzième siècle,

c'est-à-dire de l'an 1100 à l'an 1000, n'est pas non plus très-facile à disposer; elle dépend de la manière dont on arrange les siècles précédents. Ce roi égyptien Smédès, dont je viens d'attacher le nom à l'année 1125, des Vignoles le rejette à 1092, peu avant la date assignée au règne de Rhampsinit par Volney. Ce dernier auteur pense que Rhampsinit est le Rhamsès désigné par Pline comme ayant élevé le grand obélisque d'Héliopolis, et que ses successeurs Chéops et Chéphren bâtirent ou achevèrent les principales pyramides entre les années 1050 et 1030. Mais, en même temps, Volney fixe la prise de Troie à 1022, ce qui dérange, relativement aux annales grecques, tout le système que je viens d'exposer d'après le plus grand nombre des chronologistes. Aucun, excepté Newton et Volney, ne retarde à ce point la catastrophe de Priam. Quelques-uns la font remonter au quatorzième siècle; la plupart la mettent au treizième; d'autres ne la placent qu'au douzième; et ceux-là remplissent ordinairement le onzième par les faits relatifs au retour des Héraclides dans le Péloponèse et à l'établissement des colonies grecques dans l'Asie Mineure. Il ne reste guère que trois noms grecs qui, hors de l'hypothèse de Newton, demeurent invariablement attachés au onzième siècle avant J. C.: ce sont les noms de Codrus et de ses fils Médon et Nélée. Encore a-t-on quelquefois reporté le commencement du règne de Codrus aux vingt ou trente dernières années du douzième siècle. Quoi qu'il en soit, l'on raconte que les Héraclides ayant fait une irruption jusqu'aux portes d'Athènes, un oracle promit la victoire à celle des deux armées dont le chef périrait dans la bataille. Codrus, roi des Athéniens, résolut

d'assurer à sa patrie cet avantage : déguisé en paysan, il fut tué par des soldats ennemis qu'il avait provoqués. Athènes envoya demander le corps de son roi; et les Héraclides, frappés d'épouvante lorsqu'en effet ils reconnurent Codrus parmi les morts, se hâtèrent de prendre la fuite. Les fils de ce prince, Médon et Nélée, se disputèrent entre eux le royaume. « A cette occasion, « dit Bossuet, les Athéniens abolirent la royauté et « déclarèrent Jupiter le seul roi du peuple d'Athènes : « ils créèrent des gouverneurs ou présidents perpétuels, « mais sujets à rendre compte de leur administration ; « ces magistrats furent appelés Archontes. Médon fut « le premier qui exerça cette magistrature, et elle de- « meura longtemps dans sa famille. » Dans la suite, les archontes deviendront, de perpétuels, décennaux et enfin annuels; mais, au temps dont nous parlons, Nélée, second fils de Codrus, se révolta contre Médon, usurpa l'archontat, l'exerça douze ans, jusqu'à ce que, condamné par l'oracle de Delphes, il se vit contraint de s'enfuir. Il se réfugia sur les côtes de l'Asie Mineure et y fonda de nouvelles colonies.

Voilà quelle est, selon les chronologistes, la distribution des faits de l'histoire générale, mais particulièrement de l'histoire grecque depuis l'an 1500 jusqu'à l'an 1000 avant l'ère chrétienne. Vous voyez que les époques y sont très-incertaines et, pour ainsi dire, mobiles; ou plutôt que ce ne sont point là de véritables époques, puisque ce mot exprime l'idée de fixité. Il est évident que les faits sont en trop petit nombre pour cinq siècles; qu'ils flottent et s'éparpillent dans cet espace : chaque main qui les touche, les dérange, les éloigne ou les rapproche; et au fond, quand il n'existe

aucun monument décisif, quand les diverses traditions se contredisent, il semble fort permis à chacun de retracer le plan qu'il juge le plus naturel, le plus facile à saisir et à retenir. Si donc il faut absolument remplir l'espace qui nous est ici donné, rien ne nous empêchera d'attacher Sésostris au quinzième siècle, Hercule au quatorzième, Ninus, Sémiramis et les Argonautes au treizième, la guerre de Troie et ses suites immédiates au douzième; et au onzième, Codrus, ses deux fils et l'établissement de l'archontat, en groupant autour de chacun de ces principaux événements ou personnages, tous les faits ou détails particuliers qui s'y rapportent le plus naturellement. Cette distribution en vaudra bien une autre; et puisqu'il est à peu près indispensable d'en adopter une, on ne saurait nous contester le droit de préférer celle-là. Mais il nous importe de bien savoir que de pareils tableaux ne sont, ne peuvent être que des hypothèses plus ou moins plausibles. Nous allons toutefois examiner si, en prenant à part chacune des grandes nations qui ont existé durant cet âge, il n'y aurait pas lieu de recueillir des résultats plus constants. Ces peuples sont les Chinois, les Égyptiens, les Assyriens, les Perses et les Grecs. Nous serons obligés de renvoyer à la prochaine séance les deux derniers de ces cinq peuples; je vais vous entretenir des trois premiers.

Les annales chinoises nous offrent ici les quinze derniers rois de la dynastie Chang, depuis Tsou-sin jusqu'à l'installation de Wou-vang. Celui-ci commence vers 1122 la dynastie Tchéou; et les règnes de ses successeurs Tching-vang, Kang-vang, Tchao-vang et Mou-vang nous conduisent jusqu'à l'an 1000. Là aucun

événement n'est assez fameux ni assez bien connu pour servir d'époque. Tout se réduit à peu près à des successions, à quelques guerres contre les Tartares, à des querelles domestiques et à des actes vulgaires de tyrannie. Mais nous y remarquerons, comme tenant à la chronologie, une observation astronomique attribuée à Tchéou-loung, frère de cet empereur Wou-vang qui devint en 1122 le chef d'une dynastie nouvelle. Tchéou-loung mesura la longueur de l'ombre à midi, au solstice d'été, dans la ville de Lo-yang, avec un gnomon de huit pieds chinois : il la trouva d'un pied et demi; et observant dans la même ville l'ombre du même gnomon au solstice d'hiver, il reconnut qu'elle avait treize pieds. Puisque nous connaissons ainsi, dit M. Biot, les longueurs des ombres méridiennes dans les deux solstices, nous pouvons en déduire les deux distances du soleil au zénith de la ville de Lo-yang. La demi-somme de ces distances sera la latitude géographique de cette ville; leur demi-différence sera l'obliquité de l'écliptique qui avait lieu à l'époque de ces observations. La ville de Lo-yang, au rapport du père Gaubil et de tous les missionnaires, est la même que celle qui s'appelle aujourd'hui Ho-nan-fou, et dont la latitude, vérifiée par des observations modernes, est de trente-quatre degrés quarante-sept minutes treize secondes; résultat qui ne diffère que de deux secondes de celui de Tchéou-loung. Quant à l'obliquité de l'écliptique, les astronomes l'évaluent, pour l'an 1100 avant l'ère chrétienne, à vingt-trois degrés cinquante et une minutes cinquante-huit secondes; ce qui reproduit encore, sauf une légère différence, le résultat à déduire des observations du frère de Wou-vang. Cette confor-

mité paraît être une preuve de la vérité du fait de ces observations, aussi bien que de l'exactitude de l'époque qu'on leur assigne : car, en 1712, lorsque les missionnaires faisaient connaître et cette époque, et ces anciennes observations, et la latitude de Ho-nan-fou, les astronomes étaient encore incertains si l'obliquité de l'écliptique était variable ou constante; et par conséquent, il n'y a pas lieu de supposer que ces missionnaires aient arrangé leurs relations tout exprès. D'autres observations de Tchéou-loung pour déterminer le lieu zodiacal du solstice d'hiver ne nous ont pas été complétement transmises; mais ce que nous en savons indiquerait encore des années voisines de 1100 pour l'époque de ces observations astronomiques, et, en y mettant de la rigueur, désignerait, selon la Place, l'année 1154 avant J. C. Ceci pourrait déranger un peu l'époque assignée, par les annales vulgaires des Chinois, à l'extinction de la dynastie Chang et au commencement de la dynastie Tchéou. La différence serait d'environ trente ans; mais, ainsi que l'observe M. Biot, l'imperfection des instruments et des méthodes d'observation peut bien être pour quelque chose dans cette différence, et il est permis de dire que l'époque au moins approximative de ce changement de dynastie se trouve astronomiquement vérifiée. J'ai cru devoir fixer votre attention sur ces détails, comme sur un exemple sensible des rapports qui existent entre la science des temps et celle des mouvements ou positions célestes. Au-dessus de l'an 1000 avant notre ère, il n'y aurait de dates bien déterminées que celles qui le seraient ainsi par des observations astronomiques. Or, je ne crains pas d'avancer qu'il ne reste en ces siècles loin-

tains aucune époque qui soit parfaitement fixée de cette manière; car vous voyez qu'à l'égard même de l'avénement du chef de la dynastie Tchéou, la date ordinaire 1122 serait à changer en 1154 au moins, si l'on s'en rapportait rigoureusement au lieu zodiacal que Tchéou-loung assignait au solstice d'hiver. On dit que Wou-vang régla que l'année chinoise commencerait vers ce solstice, dans le mois qui correspond à notre décembre. La lunaison dans laquelle le soleil atteignait le tropique austral devait être la première de l'année. Tchéou-loung, ou, comme écrit Gaubil, Tchéou-kong, ne fut point empereur, mais il exerça durant sept années les fonctions de régent de l'empire. On est assez embarrassé à fixer les termes de l'ouverture et de la clôture de cette régence, aussi bien que les limites des règnes de Wou-vang et de ses quatre premiers successeurs. Ssema-thsian, Ssema-kouang, le livre appelé *Tchou-chou* et les autres chroniques sont loin de s'accorder sur ces dates. Ici Wou-vang règne sept ans; là, six; ailleurs, deux seulement. On l'installe tantôt en 1122, tantôt en 1111; le *Tchou-chou* retarde son avénement jusqu'en 1050. Gaubil, après avoir exposé ces variations, préfère la date 1111; elle est, dit-il, très-probable et la mieux appuyée. Cependant elle est encore moins conciliable que celle de 1122, adoptée par Couplet, avec ce qu'on raconte du calcul astronomique de Tchéou-loung ou Tchéou-kong; la vérité est que la chronologie de ce peuple avant l'an 1000 n'est guère plus susceptible de précision et de certitude que celle des Égyptiens et des Assyriens. Si celle de la Chine paraît moins confuse, c'est qu'elle ne présente qu'un très-petit nombre de faits, de noms et de dates.

Nous pouvons former, pour l'âge héroïque, trois catalogues de rois égyptiens, en puisant l'un dans Hérodote, l'autre dans Diodore de Sicile, le troisième dans les chronographes ecclésiastiques qui citent d'anciennes chroniques aujourd'hui perdues. Or, Messieurs, ce sont là trois systèmes tout à fait dissemblables, qui diffèrent par les noms, par les nombres, par les dates, par tous les détails et par l'ensemble, et d'après lesquels on rédigerait trois corps d'annales qui n'auraient rien de commun entre eux, quoique intitulés pareillement, *Histoire d'Égypte depuis l'an* 1500 *jusqu'à l'an* 1000 *avant l'ère vulgaire.* Dans Diodore, Amosis finit de régner en 1410; ses successeurs sont Actisanès et Mendès, après lesquels il y a une anarchie de cent cinquante ans. La liste des monarques recommence en 1192 par Cétès ou Protée; elle se continue par Remphis et par sept rois fainéants. Ni Sésostris, ni Chéops et Chéphren ne sont compris dans ce catalogue : Sésostris a été supposé antérieur à l'an 1500; Chéops et Chéphren ne paraîtront qu'après l'an 1000. Au contraire, selon Hérodote, ces cinq siècles seraient remplis par les dix noms de Mœris, de Sésostris, Phéron, Protée, Rhampsinite, Chéops, Chéphren, Mycérinus, Asychis et Anysis : il n'est plus question des sept monarques fainéants, non plus que des cent cinquante ans d'anarchie. Quant aux chronographes ecclésiastiques, ils fournissent une bien plus longue nomenclature, que Marsham n'a pu débrouiller qu'en la partageant entre deux séries parallèles. L'une de ces séries contient beaucoup moins de noms que l'autre; mais des noms qui, hormis ceux de Smédès et de Psammus, n'ont aucune ressemblance avec les noms que nous avons jus-

qu'ici rencontrés. Smédès est du quatorzième siècle selon Jules Africain, et Psammus de la fin du treizième. Voilà pour les rois Tanites. L'autre série, celle des rois de Thèbes, s'ouvre vers l'an 1500 par le nom de Staménémès, dont les successeurs les plus prochains sont, d'après Ératosthène, Sistosichermès, Maris, Siphoas ou Hermès, Phruron ou Nilus, et Amuthantæus. Amosis se présente vers le commencement du treizième siècle, et il est suivi de Chébron, de deux Aménophis, d'Amensès, etc. Horus parvient au trône vers 1150; et c'est avec le septième de ses successeurs, Ramessès Miammoun, qu'on arrive à l'an 1000. Il faudrait descendre au-dessous de ce terme pour rencontrer Séthosis, désigné par Marsham comme le même que Sésostris et Sésac. La division ou la réunion des provinces égyptiennes, les altérations que les noms des rois subissent en passant d'une langue en une autre, la difficulté d'établir à cet égard une synonymie tolérable entre les écrivains sacrés et les auteurs profanes; telles sont les principales causes de l'extrême incertitude qui règne dans les annales antiques de cette contrée. On ne sait trop, par exemple, s'il convient en effet de confondre Sésostris, non-seulement avec Sésac, mais aussi avec Séthosis ou Séthos, et avec Sésonchis ou Sésonchosis, ni à combien de personnages distincts ces noms peuvent appartenir. Ce Sésostris a eu une destinée chronologique fort étrange pour un si grand potentat : les auteurs modernes l'ont fait mouvoir sur toute une ligne de deux mille ans; ils l'ont rapproché ou éloigné du déluge, d'Abraham, de Moïse, de Salomon. Ce nom fameux de Sésostris n'a pas où se reposer dans la route des âges; et l'on ignore de quel point

jaillit son immense éclat. Nous sommes donc obligés d'avouer avec les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* que la chronologie égyptienne est couverte d'une obscurité impénétrable, et qu'il n'y a lieu de fixer chez ce peuple aucune date précise, antérieure à l'avénement de Psammitique, l'an 670 avant J. C. Ces auteurs n'énoncent ce résultat qu'après le plus mûr examen de toutes les sources où l'on prétend puiser, pour les annales d'Égypte, des dates plus anciennes. C'est, disent-ils, un dessein chimérique, que de vouloir, à l'imitation de quelques savants, tirer d'Hérodote et de Diodore un système suivi de succession de rois. Car, outre l'impossibilité d'accorder ces deux historiens, il est certain qu'ils ont omis quelques princes, qu'ils ont oublié de mesurer la durée de plusieurs règnes, et que leur manière de calculer par générations est beaucoup trop vague. Les successions de Manéthon sont aussi confuses que fabuleuses : l'ordre en a été dérangé par les copistes et modifié par les chronographes, qui l'ont accommodé à leurs différentes hypothèses, ou en ont retranché les dynasties qui les embarrassaient. La liste d'Ératosthène va de Sésonchosis à la première olympiade; et, si nous en croyons Dicéarque, cet intervalle doit être de deux mille neuf cent trente-six ans. Mais, sans parler de l'exagération de cette antiquité, ceci est inconciliable avec les autres traditions relatives à Sésonchosis; et il est d'ailleurs infiniment probable que cette table d'Ératosthène a essuyé aussi les injures du temps; il est presque démontré que les copistes l'ont altérée, puisque les sommes partielles additionnées ne donnent plus les sommes totales énoncées par le Syncelle. Quant à celui-ci, voici ce qu'en disent les auteurs anglais que

j'ai cités : « Quoique Marsham fasse un grand cas de « Syncellus, nous croyons qu'on doit s'y fier encore « moins qu'à tout autre : il nous paraît avoir pris de « toute main, et quelquefois inventé tels noms et tels « nombres qu'il croyait pouvoir le mieux s'accorder « avec la chronologie sacrée, ainsi que Périzonius l'a « prouvé dans ses *Origines égyptiennes ;* et c'est pour- « quoi nous n'en parlerons pas davantage. »

Je crois qu'il serait fort sage, en effet, de ne plus parler du Syncelle, qui a, plus que tout autre, obscurci, défiguré la science des temps, et qui en retardera les progrès tant qu'il conservera quelque autorité. Il a particulièrement répandu sur les annales égyptiennes de l'an 1500 à l'an 1000 des ténèbres si épaisses qu'on ne doit pas espérer d'y pouvoir jamais porter une lumière bien vive. Cette partie de la chronologie n'est plus du tout susceptible de redevenir précise, complète et certaine. Ceux qui ont entrepris, comme Marsham, d'Origny et Volney lui-même, de lui rendre ces caractères, se sont beaucoup trop abusés. Cependant il serait possible de puiser dans les récits d'Hérodote, dans la table d'Ératosthène et dans l'ouvrage de Marsham, les éléments d'un système hasardé sans doute, mais qui ne serait pas dénué de toute vraisemblance. Avec Hérodote, on rapporterait au quinzième siècle les conquêtes, les institutions, les constructions de Sésostris, le plus grand éclat de la puissance des Égyptiens. Mais Hérodote ne place que trois noms, Phéron, Protée, Rhampsinite, entre Sésostris et Chéops ; c'est trop peu, surtout si Chéops ne doit régner qu'au onzième siècle, ainsi que Volney le suppose non sans quelque probabilité. Selon toute apparence,

Hérodote a laissé une lacune qu'il semble assez naturel de remplir avec quelques-uns des noms qui nous sont fournis, soit par Diodore de Sicile, soit par les chronographes ecclésiastiques d'après des livres perdus. Ces noms, si nous les réunissions tous pour n'en former qu'une série, seraient plus nombreux qu'il ne convient; ils ne tiendraient pas en quatre cents ans ni même en cinq cents. Rien n'empêche d'en former deux séries parallèles, en acceptant ou en modifiant le tableau dressé par Marsham. Je veux croire qu'il s'y glisserait des erreurs; je suis même persuadé qu'elles seraient inévitables; mais elles auraient si peu d'importance qu'on s'en pourrait bien consoler. Car, en général, il ne s'agirait que de noms obscurs, que de syllabes insignifiantes, auxquelles ne se doit rattacher presque aucun souvenir historique. Seulement on se formerait une idée sommaire de l'état de l'Égypte durant ces cinq siècles. Après le règne brillant de Sésostris, suivraient, comme il arrive trop souvent après tant d'éclat, deux ou trois siècles de décadence ou de confusion; et par des causes qui ne nous sont point connues, mais que le cours naturel des choses humaines autorise à supposer, cet empire reprendrait par degrés assez de force et d'activité, pour que, dans le cours du onzième siècle, les grandes pyramides se pussent achever sous les rois Chéops, Chéphren et Mycérinus.

Vous serez encore obligés de vous contenter de conjectures en ce qui concerne l'Assyrie. Déjà nous avons pris connaissance des deux systèmes qui existent sur cette matière. L'un fait remonter à l'époque diluvienne le règne d'Assur, auquel succèdent immé-

diatement Bélus, Ninus, Sémiramis et Ninyas. Après celui-ci, les siècles sont remplis par trente noms de rois, dont le dernier, Eupacmès ou Eupalès, aboutit à l'an 1000 avant notre ère. Ce sont là des règnes dont la durée moyenne est de quarante-six ans s'il n'y a que treize siècles du déluge à l'an 1000, et de soixante-dix s'il y en a vingt et un. Je vous laisse à juger si l'on peut admettre une suite de trente rois dont chacun occupe si longtemps le trône. L'autre système laisse un grand vide entre Bélus, personnage antique, le même peut-être que Nemrod, et Ninus, qui ne commence à régner que vers 1237, et auquel succèdent, jusque vers l'an 1160, Sémiramis et Ninyas. Après Ninyas, recommence une lacune, ou, ce qui revient au même, une succession de rois obscurs et de noms sans souvenir, jusqu'à Phul, qui ne monte sur le trône qu'en 770. Nous avons préféré cette seconde hypothèse comme plus probable en elle-même et plus conforme aux récits d'Hérodote. Les deux vides que je viens de rappeler ne nous ont point effrayés; car ce seraient des vides encore, quand nous y inscririons des noms insignifiants et des règnes sans histoire. La seule question réelle est celle qui concerne l'époque de Ninus, de son épouse et de son fils. Or, en remontant de douze siècles ces trois personnages, on rend leur histoire de plus en plus obscure et invraisemblable. Disons donc qu'au douzième siècle l'Assyrie était souvent exposée aux incursions des peuplades voisines, et particulièrement à celles des Homérites qui s'élançaient de l'Arabie et qui, selon toute apparence, n'avaient point encore subi le joug des lois sociales; que Ninus leur fit la guerre et contracta ensuite avec leurs chefs une

alliance qui a pu garantir, pour quelque temps, la tranquillité des Assyriens.

Hérodote, Diodore de Sicile d'après Ctésias, Justin, Athénée, Conon, Polyen, ont diversement parlé de Sémiramis. Volney a recueilli, comparé leurs récits, et je vais vous en présenter quelques traits, spécialement ceux qui tiennent à la chronologie. Sémiramis naquit en Syrie, à Ascalon, des amours clandestins de la déesse Dercéto et d'un jeune sacrificateur de son temple. Exposée dès sa naissance dans un lieu désert, Sémiramis y fut nourrie miraculeusement par des pigeons sauvages; au bout d'un an, des bergers la découvrirent, et la trouvant jolie, la portèrent à l'intendant des haras royaux. Cet officier, qui n'avait point d'enfants, l'adopta et la nomma Sémiramis, c'est-à-dire *colombe* en langue syrienne; et de là serait venu le culte des pigeons dans ce pays. Voilà, dit l'historien Diodore, la fable que l'on débite, et de laquelle pourtant Volney retient, comme détails croyables, que Sémiramis, née à Ascalon d'une prêtresse et d'un sacrificateur, fut élevée en secret, et adoptée ensuite par l'intendant des haras. Parvenue à l'âge nubile, elle captiva par ses grâces et ses talents un grand officier appelé Ménonès, qui était venu inspecter les haras dans Ascalon, et qui, l'ayant amenée à Ninive, en eut deux enfants. Alors régnait Ninus, qui, après avoir vaincu les Bactriens en rase campagne, assiégeait inutilement leur capitale. Ménonès et Sémiramis avaient suivi le roi à cette guerre : là, travestie en guerrier, Sémiramis trouva le moyen d'escalader la forteresse, et par un signal élevé sur le mur, elle avertit les troupes assyriennes, qui bientôt emportèrent la place. Le

roi Ninus fut si charmé du courage et de la beauté de l'héroïne qu'il pressa Ménonès de la lui céder : Ménonès refuse, le roi insiste, le grand officier se tue de désespoir, et Sémiramis devient reine. Tel est le récit de Ctésias, rapporté par Diodore. Mais Athénée assure que cette femme n'était originairement qu'une courtisane, qui séduisit si bien Ninus, qu'elle lui persuada de l'épouser, et de lui céder la puissance royale pendant cinq jours. Nous lisons aussi dans Pline qu'entre les tableaux du peintre Échion, l'on admirait sa Sémiramis, de servante devenue reine : *Semiramis ex ancilla regnum adipiscens.* C'est donc, aux yeux de Volney, une odalisque ou servante de chambre qui parvient au grade de sultane reine. Elle sera née vers l'an 1241, entrée au sérail à l'âge de vingt ans, vers 1221, et restée simple odalisque jusqu'en 1201. Durant ces vingt dernières années, elle aura eu de Ninus plusieurs enfants; elle aura suivi le roi à la guerre de Bactriane, et obtenu le titre de reine par un acte de bravoure. De là, son nom de Sémiramis, composé de *shem rami, lieu élevé,* et non emprunté de celui des pigeons ou colombes, qui s'appellent *ïounah* en syriaque. Voilà, selon Volney, la chronologie de Sémiramis jusqu'en 1201, terme après lequel cette princesse aura vécu encore vingt et un ou vingt-deux ans, jusqu'en 1180 ou 1179. Si Ctésias lui donne quarante ans de règne, c'est apparemment parce que l'orgueilleuse Sémiramis s'était plu à dater sa puissance du jour où elle avait commencé d'être odalisque. Je ne vous rappelle point ses autres actions, racontées par Diodore, par Justin, par Eusèbe, par Moïse de Khoren. Elles seraient faciles à dater approximative-

ment d'après les indications précédentes. Porphyre dit que Sanchoniaton avait fleuri avant la guerre de Troie, et qu'il était contemporain de Sémiramis, dont le règne, ajoute Porphyre, est à placer peu avant cette guerre ou même parallèlement. En effet, si la prise d'Ilion est à peu près de l'an 1184, et si Ninus est mort en 1195, comme on a lieu de le conclure du récit d'Hérodote, il s'en faut de bien peu que le règne de Sémiramis, jusqu'en 1180 ou 1179, ne coïncide avec les dix années de l'expédition des Grecs. Toujours s'ensuivra-t-il que les quarante premières années, c'est-à-dire les deux tiers de la vie de cette princesse, appartiennent au treizième siècle avant notre ère. Les édifices qu'elle construisit acquirent tant de célébrité, qu'après elle, dit Strabon, les traditions populaires lui attribuaient tous les grands ouvrages exécutés en Asie. Alexandre trouva le nom de Sémiramis inscrit sur les frontières de la Scythie : c'était peut-être l'inscription que Polyen nous a conservée, et dans laquelle la reine d'Assyrie dit elle-même : « La nature me donna « un corps de femme, mes actions m'ont égalée au plus « vaillant des hommes, etc. »

Mais Conon, auteur grec de cinquante narrations fabuleuses qui nous sont connues par les extraits qu'en a donnés Photius, Conon, dans le neuvième de ses contes, fait Sémiramis fille et non épouse de Ninus : il dit qu'elle eut un commerce clandestin avec son propre fils sans le connaître; qu'ayant découvert enfin qu'elle était sa mère, elle l'épousa publiquement; d'où il s'ensuivit que, chez les Mèdes et les Perses, le mariage des fils avec leurs mères, jadis réprouvé comme exécrable, devint un acte légal et permis. Photius

trouve qu'ici Conon attribue à Sémiramis tout ce que les autres écrivains racontent de l'Assyrienne Atossa. Sur quoi, Photius se demande si elle a porté deux noms, ou si Conon a été mieux instruit que tout le reste des historiens. Eusèbe, en sa Chronique, dit aussi qu'Atossa, qui est Sémiramis, ou bien qui est appelée Sémiramis, fut fille de Bélochus, dix-huitième roi d'Assyrie, et qu'elle régna douze ans avec son père. Voilà des textes assez peu conciliables avec ceux qui nous fournissaient tout à l'heure une chronologie plausible de la célèbre Assyrienne. J'inclinerais fort à penser qu'il n'y a là qu'une méprise d'Eusèbe et qu'une fable de Conon. Mais Volney a rapproché ces passages d'une tradition suivie par Ctésias relativement au roi mède Astyage et à Cyrus. Selon Hérodote, Mandane, fille d'Astyage, est mère de Cyrus : selon Ctésias, Cyrus épousa sa tante Amytis, fille d'Astyage; et comme le fils de Cyrus, Cambyse, devint le mari d'Atossa, sa propre sœur, on en conclut que chez les Perses et les Mèdes, ces mariages n'étaient pas interdits. Catulle a dit plus; il a supposé comme une coutume établie ou même comme une règle constante, que tout mage était le fruit de l'union d'une mère et d'un fils :

Nam magus ex matre et gnato nascatur oportet.

Resterait néanmoins à savoir s'il est possible de transporter ces mages de la Médie et de la Perse dans l'Assyrie, et de les y introduire dès l'an 1200 avant notre ère. Conon et Eusèbe ont probablement confondu les temps et les lieux. Quant au nom d'Atossa, il n'est pas ici plus exactement appliqué. Volney prétend qu'*Hadossa* signifie *myrte* en syriaque et en hébreu, et que ce nom

est le même que celui d'*Edissa*, employé dans la version vulgate du Livre d'Esther, *Edissæ quæ altero nomine vocabatur Esther;* qu'en conséquence, Esther est le même personnage que Sémiramis; et que cela est assez évident, puisque l'une et l'autre viennent de Syrie, sont odalisques avant d'être reines, et finissent par épouser un Assuérus, un Assur, c'est-à-dire un roi assyrien. Il n'y a là aucune évidence, et tout se réduit à une méprise d'Eusèbe, qui en histoire n'examinait rien avec rigueur, et qui ne savait pas mieux que nous ni la signification du mot *Atossa*, ni à quels personnages il appartenait. Nous n'avons aucun motif raisonnable de croire que Sémiramis l'ait jamais porté.

HUITIÈME LEÇON.

AGE HÉROÏQUE, DE 1500 A 1000 AVANT JÉSUS-CHRIST. — PERSE ET GRÈCE.

Messieurs, les cinq siècles compris entre les années 1500 et 1000 avant l'ère vulgaire composent la première partie de l'âge que nous avons appelé Héroïque, pour le distinguer de l'âge mythologique ou purement fabuleux, qui l'a précédé, et de l'âge historique, qui l'a suivi à partir de l'an 776. Par le nom de héros, nous entendons ici des personnages dont l'histoire a été embellie et altérée par des fictions poétiques. Or, tels sont à peu près tous les rois, princes, guerriers, philosophes et autres hommes célèbres, dont les règnes, les exploits, les travaux se rapportent au quinzième siècle avant J. C. ou à l'un des six suivants. Je ne sais d'exception à faire qu'à l'égard des personnages que nos livres sacrés nous font connaître : par exemple, Moïse vers l'an 1500, Salomon vers l'an 1000, Athalie en 884, Isaïe en 776. Encore ces quatre dates et les dates intermédiaires ne sont-elles que conjecturales : car ni les textes des livres saints ni l'autorité de l'Église n'ont fixé cette chronologie. Dans les annales profanes, les lacunes demeurent si fréquentes, et le désordre si général, que Newton a cru pouvoir rejeter au-dessous de l'an 1125 tous les noms que ces années proclament, tous les faits qu'elles racontent. Sans adopter ce système, nous avons du moins conclu des observations qui tendaient à l'appuyer, qu'il ne reste aucun espoir d'établir des dates certaines et précises

dans tout le cours de cet âge. Cependant, pour mieux nous en assurer, nous sommes entrés en plus de détails; et nous bornant d'abord aux cinq siècles qui vont de 1500 à 1000, nous avons pris connaissance des divers systèmes chronologiques qu'on a essayé d'y appliquer. Le résultat de cet examen a été d'attacher au quinzième siècle, Sésostris; au quatorzième, Hercule; au treizième, Ninus et les Argonautes; au douzième; la prise de Troie et ses suites immédiates; au onzième, le rétablissement des Héraclides dans le Péloponèse. Mais, en préférant cette distribution, nous avons assez reconnu qu'elle n'était, qu'elle ne pouvait être qu'hypothétique; et afin d'en apprécier la probabilité, nous avons porté nos regards sur les histoires particulières des nations les plus puissantes ou les plus fameuses de ces temps-là. En Chine, nous avons vu la dynastie des Chang finir en 1122 et laisser le trône à celle des Tchéou. Des doutes se sont élevés pourtant sur l'exactitude de cette date de 1122, attendu que des observations astronomiques attribuées à Tchéou-kong, et contemporaines de ce changement de dynastie, remonteraient plutôt à 1154. Il s'ensuit qu'au moins on doit rejeter les dates 1111, 1050, indiquées par certaines annales chinoises. En Égypte, nous avons distingué trois chronologies tout à fait dissemblables, qui nous ont été fournies, l'une par Hérodote, l'autre par Diodore de Sicile, la troisième par les chronographes ecclésiastiques d'après des livres perdus. Ce que nous avons trouvé de plus plausible a été d'établir, comme je viens de le dire, Sésostris au quinzième siècle; de supposer après lui une décadence, des démembrements, des successions parallèles de rois de Thèbes et de rois

Tanites; de placer ensuite au douzième siècle ou au onzième les règnes de Chéops, de Chéphren, de Mycérinus, monarques redevenus assez puissants pour bâtir ou achever les grandes pyramides. A l'égard de l'Assyrie, la principale question a été l'époque de Ninus, de Sémiramis et de Ninyas, personnages que l'on fait quelquefois remonter aux premiers temps post-diluviens, et qui nous ont paru n'appartenir qu'au treizième et au douzième siècle. L'hypothèse la plus vraisemblable serait que Sémiramis, née vers l'an 1241, s'approcha du trône en 1221, épousa Ninus en 1201, devint veuve en 1195, et continua de régner jusqu'en 1180 ou 1179, époque de sa mort et de l'avénement de Ninyas. Aujourd'hui nous avons à recueillir des discussions et des observations du même genre sur les annales de la Perse et sur celles de la Grèce; à rechercher particulièrement les dates de l'expédition des Argonautes et de la prise de Troie, et à nous former enfin des idées précises de l'authenticité et de l'autorité des monuments littéraires où peut se puiser la chronologie de ces cinq siècles.

Y a-t-il une partie de l'histoire des Perses qui corresponde à cette période? Vous savez quelle antiquité les traditions persanes attribuent à Caiumarath, ou Caiomorth; ou Kéomosis. Ce personnage serait le chef d'une dynastie, dit Pichedâd, qui remonterait à quatre mille trois cents ou quatre mille cinq cents ans avant notre ère. A cette dynastie aurait succédé, vers l'an 732 ou 938 avant Alexandre, celle qu'on distingue par le nom de Kêan ou Kaian, et qui se terminerait par Iscander, Eskander, c'est-à-dire Alexandre lui-même. Les Orientaux du moyen âge ont composé

des tableaux de ces deux races, avec la durée des règnes et des interrègnes, exprimée en nombre d'années; et nous y trouverions pour figurer dans la chronologie ancienne entre les années 1500 et 1000, d'abord une partie du règne de Ménutchehr, lequel règne a duré cinq cents ans, puis les règnes de Nodar, Afrasiab, Zab et Kershasp, dernier roi de la dynastie Pichedâd, et enfin la moitié du règne du Kê-Qobad, par lequel s'ouvre la dynastie Kêan. Avant d'admettre cette succession, il faut premièrement observer qu'elle a été profondément inconnue à l'antiquité entière, et en second lieu, que les faits qui s'y attachent dans les livres modernes des Persans n'offrent qu'un tissu de fables et de prodiges; vous en avez pu juger par les cinq cents ans du règne de Ménutchehr. Mais Volney, en examinant de près ces légendes, en les comparant aux narrations classiques et à celles de Moïse de Khoren, auteur arménien du cinquième siècle de l'ère vulgaire, a reconnu que ces prétendues annales persanes n'étaient que des copies grossièrement défigurées de l'histoire des Assyriens et des Mèdes. C'est le même fond de faits, et presque aussi la même nomenclature, traduite en un autre idiome. Les traditions antiques relatives aux Babyloniens et aux Homérites, leurs ennemis ou leurs alliés, ont été appliquées à une première dynastie persane; et l'on a composé la seconde avec les rois mèdes, Arbace, Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage, pour aboutir enfin à Cyrus. Les histoires de l'Assyrie et de la Médie sont en effet des préliminaires de celle de la Perse; mais on a voulu qu'elles en fussent les deux premières parties, et qu'étendues sur une plus longue durée de siècles, elles

servissent à faire remonter l'empire persan jusqu'aux plus hautes origines. Nous ne saurions tenir aucun compte de cette chronologie romanesque, et c'est à une époque bien inférieure à l'an 1000 avant J. C. que nous retrouverons véritablement des rois de Perse. Mais, en écartant ces fables, Volney a cru devoir faire de Zoroastre ou Zerdust un contemporain de Ninus, et fixer autour de l'année 1220 la propagation et l'éclat des doctrines de ce philosophe. Ce n'est point là l'opinion commune, depuis que d'Herbelot et Thomas Hyde ont commencé de faire connaître en Europe des livres orientaux qui abaissent Zoroastre au temps de Darius fils d'Hystaspe, vers 520. La différence est de sept cents ans; et ici encore, vous remarquerez un exemple de l'incertitude des notions chronologiques, même en ce qui concerne les plus célèbres personnages. Hyde et Prideaux, au commencement du dix-huitième siècle, ont fait prévaloir le système qui rejette Zoroastre au sixième siècle avant notre ère; les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* l'ont embrassé; et Anquetil du Perron, après avoir déclaré que cette hypothèse entraînait de graves difficultés, écrivit pour la soutenir. Volney la combat, en observant d'abord que les livres apportés de l'Inde par Anquetil, comme ouvrages de Zoroastre, n'ont jamais été composés par ce législateur : ce sont des légendes et des liturgies rédigées par des mages, à des époques non déterminées, mais tardives et parallèles au règne des Sassanides, de l'an 226 à l'an 1200 de l'ère chrétienne. Les écrivains persans ou arabes dont on s'autorise sont postérieurs à l'Hégire : Ferdoucy ne date que de l'an 1000 de J. C.; Mirkhond, que de 1500; leurs récits

ne sont pas fondés sur les monuments nationaux; tout ce qui pouvait exister de monuments en Perse, fut détruit par les musulmans vainqueurs d'Isdegerde. Les fables débitées par les Orientaux du moyen âge sur les dynasties Pichedâd et Kêan ne laissent, selon Volney, aucun crédit au synchronisme qu'ils établissent entre Darius et Zerdust. Je ne sais pourtant si cette conséquence est bien exacte : lorsque ces auteurs veulent composer une histoire de Perse, antérieure à Cyrus, ils empruntent et défigurent les annales des Assyriens et des Mèdes : c'était presque leur unique ressource; et l'on conçoit aisément ce genre de fictions. Mais, à partir de Cyrus, la Perse a véritablement des annales; et quand les Persans y comprennent leur Zoroastre, l'intérêt qu'ils avaient à le supposer plus antique peut sembler une garantie de la vérité de cette partie de leur chronologie. Les prodiges même qu'ils entremêlent à leurs narrations, lorsqu'il s'agit de la naissance, de la vie et des révélations de Zerdust, donneraient plus de poids à l'aveu qu'ils font de son époque tardive; ils devaient être bien plus enclins à le reculer dans la nuit des âges, à le rapprocher au moins de Ménutchehr ou de Kê-Qobad. D'ailleurs, ce n'est pas seulement depuis l'Hégire que les Persans professent cette opinion chronologique : Agathias, auteur byzantin qui écrivait au sixième siècle, nous apprend que dès lors ils disaient que Zoroastre ou Zoradès vécut sous Hystaspe; et ce dernier nom, quoi qu'en dise Agathias, est assez clair, sinon pour déterminer un personnage, du moins pour indiquer un temps postérieur à la première olympiade. Cet historien ajoute, d'après les traditions persanes, que Zoroastre

fut l'auteur et le chef de la religion des mages; qu'il changea les rites anciens (donc il n'était pas très-ancien lui-même); qu'il introduisit un mélange d'opinions diverses et confuses (donc il succédait à plusieurs autres théologiens); que les Perses d'*autrefois* adoraient Saturne, Jupiter sous le nom de Bélus, Vénus sous le nom d'Anaïtis, Hercule sous le nom de Sandès (donc Zoroastre n'est venu que bien après le temps d'Hercule). Avant Agathias, Ammien Marcellin avait parlé du Bactrien Zoroastre comme d'un contemporain d'Hystaspe, père de Darius. Mais je dois avouer que les auteurs latins et grecs plus rapprochés du siècle d'Auguste s'expriment sur ce sujet d'une manière assez conforme à l'opinion de Volney.

« Sans aucun doute, dit Pline, la magie est née en « Perse de Zoroastre. Les auteurs en conviennent. Mais « n'y a-t-il eu qu'un seul personnage de ce nom, ou « bien en a-t-il existé un deuxième? cela n'est pas clair « (*non satis constat*). Eudoxe, qui représente la magie « comme l'une des plus utiles et des plus brillantes « doctrines philosophiques, prétend que Zoroastre « vivait six mille ans avant Platon... Hermippe, qui a « écrit un savant traité sur cet art, et qui a traduit « deux millions de vers composés par Zoroastre... « rapporte qu'il vécut cinq mille ans avant la guerre « de Troie. Mais, ajoute Pline, il est étonnant que ce « souvenir et cet art se soient conservés si longtemps, « sans intermédiaires, sans succession visible et conti- « nue (*mirum hoc in primis, darasse memoriam ar- « temque tam longo ævo, commentariis non inter- « cidentibus, præterea nec claris, nec continuis « successionibus custoditam*). Il est encore plus éton-

« nant, continue le même écrivain, que ni Homère, « ni Orphée n'aient connu Zoroastre; et que le premier « qui ait écrit sur son art soit Osthanès, qui accompa- « gnait le roi de Perse Xercès dans la guerre contre les « Grecs (*primus, quod exstet, ut equidem invenio, « commentatus de eu Osthanes, Xerxem regem « Persarum bello quod is Græciæ intulit comitatus*). « Ceux qui ont fait des recherches plus exactes pla- « cent un peu avant Osthanès, un autre Zoroastre de « Proconnèse (*diligentiores paulo ante hunc ponunt « Zoroastrem alium Proconnesium*). » Revenant ensuite au Zoroastre plus antique, Pline dit qu'il y a eu, plusieurs milliers d'années après lui, une autre secte de magie chez les Juifs : *Est et alia magices factio, a Mose etiamnum et Lotapea Judæis pendens, sed multis millibus annorum post Zoroastrem.* Ces réflexions de Pline, et le soin qu'il prend de recueillir les différentes traditions, ont entraîné des auteurs modernes à distinguer plusieurs Zoroastres, soit imaginaires soit historiques. Il me semble que ce dernier titre ne conviendrait guère qu'à celui qui a vécu après Cyrus. On a d'abord embelli et amplifié son histoire, et l'on a transporté ensuite à des temps beaucoup plus lointains, les circonstances merveilleuses dont on l'avait surchargée; c'est ce qui est arrivé à l'égard de presque tous les hommes très-célèbres comme guerriers, comme philosophes, comme législateurs, qui ont précédé le siècle d'Hérodote.

Il est à remarquer qu'Hérodote, qui parle des mages, ne nomme jamais Zoroastre; et Volney prétend que ce silence est une objection très-pénible pour ceux qui veulent que ce prophète ait été contemporain de Da-

rius fils d'Hystaspe : « En effet, dit-il, comment con-
« cevoir que Zoroastre eût opéré, dans le vaste empire
« de ce prince, un schisme aussi éclatant que celui de
« Luther en Europe, sans qu'Hérodote, qui visita l'Asie
« presque dans le même temps, et qui a écrit la vie
« de Darius dans le plus grand détail, eût fait la moin-
« dre mention d'un homme et d'un événement aussi
« marquant? » Cette omission, je l'avoue, peut surprendre; mais si Zoroastre était un philosophe contemporain de Ninus, si sa doctrine, ses institutions, sa gloire avaient eu le temps de se répandre en Asie durant huit ou neuf siècles, entre Ninus et Hérodote, il serait encore plus étonnant que cet historien, attentif à recueillir tous les grands souvenirs, à consacrer tous les noms illustres, eût négligé de rappeler celui-là : Hérodote, à mesure qu'il approche des temps voisins du sien propre, s'attache plus particulièrement aux événements qui ont des rapports directs avec l'histoire et les intérêts des Grecs; au lieu qu'à une distance de huit, dix, ou vingt siècles, ses regards embrassent tout ce qu'il peut apercevoir, et s'arrêtent à tout ce qui a de l'éclat. On ne conçoit pas comment un antique Zoroastre lui aurait échappé.

Dans le système que je vous inviterais à préférer, Zoroastre n'est pas plus ancien que Pythagore, qui visitait l'Asie environ soixante-dix ans avant la naissance d'Hérodote. Saint Clément d'Alexandrie, Apulée, Porphyre, Jamblique s'accordent à dire que Pythagore, à Babylone, reçut les instructions des mages de la Perse, et surtout de Zoroastre, principal dépositaire de toutes les sciences secrètes ou divines; et cette tradition vaut au moins celle de Diogène de Laërte, qui,

d'après Hermadore le platonicien, compte cinq mille ans de Zoroastre à la guerre de Troie, et qui ailleurs n'en compte que six cents, d'après l'historien Xanthus, entre ce même Zoroastre et Xerxès. De tous les auteurs classiques, Justin est celui qui fournit à Volney le texte le plus positif. *Ninus totius orientis populos subegit : postremum illi bellum cum Zoroastre rege Bactrianorum fuit, qui primus dicitur artes magicas invenisse et mundi principia siderumque motus diligentissime spectasse. Hoc occiso, ipse decessit, relicto impubere adhuc filio Ninya et uxore Semiramide.* « Ninus, ayant subjugué tout l'Orient, eut une dernière « guerre avec Zoroastre, roi des Bactriens, qui, dit-on, « avait le premier inventé la magie, et profondément « étudié les principes du monde et les mouvements des « astres. Ninus, après avoir tué Zoroastre, mourut lui- « même, laissant son trône à son fils Ninyas jeune « encore et à Sémiramis. » Arnobe, Orose, saint Augustin et d'autres écrivains ont répété et fort accrédité ce récit. Justin, qui le débite le premier, ou, si l'on veut, Trogue Pompée, qu'il abrége, est à une distance de deux mille ans de l'époque dont il entend parler; car Justin suppose Ninus antérieur de mille trois cents ans à Sardanapale. Justin seul transporte le nom de Zoroastre au roi de la Bactriane vaincu par Ninus; ce roi est appelé Oxuartès, ou roi de l'Oxus, par Ctésias, qui, pour le dire en passant, ne dit rien non plus de Zoroastre, du moins dans les fragments qui nous restent de son histoire. Mais, pour fortifier l'autorité de Justin, on joint à son texte un texte arménien qui ne mériterait pas mieux le titre de témoignage. Moïse de Khoren, auteur arménien du cinquième ou sixième siècle de

l'ère vulgaire, deux mille cinq cents ans après Ninus selon une opinion, et mille huit cents selon l'autre, nous raconte que Sémiramis, pour se livrer plus librement aux plaisirs, confia l'administration des affaires publiques au mage Zerdust, prince des Mèdes; que Zerdust ayant abusé de sa confiance, elle lui déclara la guerre, et se vit contrainte à fuir devant lui en Arménie, où elle fut mise à mort par son propre fils Ninyas. Si Moïse de Khoren tire en partie ce récit de la Chronique de Céphalion, souvent citée par Eusèbe et par le Syncelle, ce n'est pas sans le modifier; car Céphalion dit que ce fut Zoroastre qui périt, et Sémiramis qui triompha dans cette guerre. L'auteur arménien contredit vivement sur ce point le chroniqueur Céphalion, et se conforme à ce qu'a écrit un Mar-Ibas, qu'il prétend être beaucoup mieux informé de ces circonstances, attendu que ce Mar-Ibas a fait des recherches dans les archives chaldéennes. Ainsi, selon Justin, c'est Ninus qui tue Zoroastre; selon Céphalion, cette guerre n'éclate qu'après la mort de Ninus, c'est Sémiramis qui la déclare et qui succombe; selon Mar-Ibas et Moïse de Khoren, Zoroastre est vaincu par la reine et meurt avant elle. Ce merveilleux accord règne aussi dans toutes les histoires de Zoroastre qui ont été composées depuis, et dont Voltaire a parlé en ces termes : « Il est « glorieux pour Zoroastre qu'un Anglais (Thomas Hyde) « ait écrit sa vie au bout de tant de siècles, et qu'en- « suite un Français (Anquetil) l'ait écrite d'une manière « toute différente. Mais ce qui est encore plus beau, « c'est que nous avons, parmi les biographes du pro- « phète, deux principaux auteurs arabes, qui précédem- « ment écrivirent chacun son histoire, et ces quatre

« histoires se contredisent merveilleusement toutes les « quatre. Cela ne s'est point fait de concert, ajoute « Voltaire, et rien n'est plus capable de faire connaître « la vérité. »

Au milieu de ces contradictions, l'opinion chronologique que je préférerais comme la plus probable, est celle qu'ont suivie Ammien Marcellin, Apulée, saint Clément d'Alexandrie, Porphyre, Jamblique, Agathias, et qui fait de Zoroastre un contemporain de Pythagore. Lorsque sa réputation s'est répandue dans l'Asie et dans la Grèce, on s'est empressé de lui composer, comme à tant d'autres, des légendes fabuleuses; car la fable, comme l'a dit aussi Voltaire, est presque partout la sœur aînée de l'histoire, et l'une des fictions qu'on ajoutait ordinairement à la vie des grands hommes, était de leur attribuer une plus haute antiquité, soit pour les rendre plus vénérables, soit aussi pour se donner une plus libre carrière en racontant de plus loin leurs aventures. Or, si Zoroastre n'a vécu qu'après Cyrus, et si d'ailleurs on écarte ces dynasties Pichedâd et Kêan, desquelles il ne reste rien en effet, après la savante analyse qu'en fait Volney, l'histoire de la Perse n'aura rien du tout à fournir aux cinq siècles qui vont de l'an 1500 à l'an 1000 avant Jésus-Christ.

A l'égard de la chronologie grecque, voici d'abord les époques établies par les Marbres de Paros. Je vous ai parlé des dix premiers articles, qui nous ont conduits jusqu'à l'an 1506. En reprenant cette chronique au onzième article et en descendant jusqu'au vingt-huitième, nous atteindrons l'an 1000. Pour vous rendre ces détails plus immédiatement intelligibles, je traduirai toutes les dates par années avant l'ère vulgaire;

et je ne reproduirai littéralement les formules du chroniqueur, que lorsque le sens du texte en pourra dépendre.

Vous vous souvenez que l'article IX fait commencer en 1511 le règne d'Érichthonius à Athènes, et vous connaissez même déjà l'article XI où il est dit qu'en 1432 Minos gouvernait la Crète, qu'il bâtissait la ville de Cydonia, et que les Dactyles trouvaient le fer sur le mont Ida, tandis que Pandion était roi des Athéniens. Nous avons observé qu'en d'autres annales, Minos remonte au-dessus de l'an 1500, et précède non-seulement Pandion, mais aussi Érichthonius. Cette remarque est l'une de celles qui peuvent affaiblir l'autorité des Marbres; et lorsqu'on voit d'ailleurs que de 1506 ils passent immédiatement à 1432, en franchissant un espace de soixante-quatorze ans, on ne conçoit pas une très-haute idée de l'instruction chronologique à recueillir dans cette inscription. Après Minos, mal à propos fixé au quinzième siècle les seuls personnages rapportés à ce même siècle sont Cérès et Triptolème, qui, dans l'article XII, visitent l'Attique en 1409, et le prince Érechthée, alors roi d'Athènes. Trois ans plus tard, Triptolème, en l'article XIII, ensemence le canton de Rharia, appelé Éleusine, ἐν τῇ Ῥαρίᾳ καλουμένῃ Ἐλευσῖνι. Les difficultés que ces mots peuvent offrir n'intéressent pas la chronologie. Les cinq articles suivants appartiennent au quatorzième siècle; mais il s'y trouve des lacunes qui les réduisent à un fort petit nombre de notions. En 1399, poëmes sur l'enlèvement de Proserpine et sur les voyages de Proserpine. Ensuite, sous une date qui manque, mais Athènes ayant encore pour roi Érechthée, travaux

d'Eumolpus, qui institue les mystères d'Éleusis et qui publie les poëmes de Musée, son père. En 1326, première lustration à Athènes, sous le roi Pandion (second), fils de Cécrops. Puis, sous le même règne, et sans dates précises vu les lacunes, combat gymnique à Éleusis; sacrifices humains et institution des fêtes Lycéennes ou Lupercales en Arcadie. Suit un article qui rapporte au règne d'Égée, chez les Athéniens, et à une année dont l'expression numérique a aussi disparu, une autre lustration dans Athènes, l'initiation d'Hercule aux mystères, et la construction d'une chapelle. Du reste, les deux dates qui viennent de nous manquer aux articles XVII et XVIII, sont entre 1326 et 1295. En effet, l'article XIX porte qu'en 1295, Égée régnant encore, il y eut stérilité dans l'Attique, et qu'il fallut se soumettre aux conditions qu'imposerait Minos, aux peines qu'il exigerait : ainsi le déclara l'oracle du divin Apollon. En 1259, Thésée réunit les douze cantons ou villes (δώδεκα πόλεις) des Athéniens, et organise leur cité : il fonde les jeux isthmiques. L'article XXI est tellement mutilé qu'il n'y subsiste que la date 1256 et l'indication du règne de Thésée. En 1251 et sous ce même règne, les princes argiens Éthéocle, Adraste et Amphiaraüs établissent les jeux ou combats néméens. En 1218, les Grecs entreprennent leur expédition contre Troie, en la treizième année du règne de Ménesthée dans Athènes. En 1209, vingt-deuxième année du même règne, la ville de Troie est prise, le septième jour du mois Thargélion finissant, φθίνοντος. Vous savez que cette expression désigne la troisième décade, et qu'en cette décade, les jours se comptaient à rebours, de telle

sorte que celui qui s'appelle le 21 dans notre langage, était nommé le 10 du mois finissant si ce mois était plein, le 9 s'il était cave. Il suit de là que μηνὸς Θαργηλιῶνος ἑβδόμη φθίνοντος équivaut à 24 Thargélion, jour que plusieurs chronologistes font correspondre au 4 juin. En 1203 et en 1202, Démophon régnant à Athènes, Oreste est absous par l'Aréopage, et Teucer bâtit Salamine dans l'île de Chypre. Voilà, Messieurs, à partir de l'article XIX jusqu'au vingt-sixième inclusivement, huit époques prises dans le cours du treizième siècle, de 1295 à 1201. Mais de là, quoiqu'il n'y ait aucune lacune matérielle dans le marbre, on passe brusquement à 1077, intervalle de cent vingt-cinq ans, qui comprend tout le douzième siècle, comme je vous l'ai annoncé dans notre dernière séance. Pourrez-vous compter sur les lumières ou sur l'exactitude d'un chroniqueur qui ne trouve rien de mémorable en un si long espace, qui sait vingt-six dates avant 1202, et n'en sait plus une seule jusqu'en 1077? Celle-ci est d'ailleurs l'unique qu'il ait à placer dans le siècle onzième : elle est exprimée dans son article XXVII, le dernier que nous ayons à considérer aujourd'hui. Voici la traduction qu'on en donne : « Depuis que Nélée habita Milet en « Carie, où il rassembla les Ioniens qui bâtirent Éphèse, « Érythrée, Clazomène Téos, Lébédos, Colophon, « Myonte, Phocée, Priène, Samos, Chios, et que les « Panionies furent instituées, il s'est écoulé huit cent « treize ans (avant 264, c'est-à-dire 1077 avant J. C.), « la treizième année du règne de Nélée à Athènes. » Tout ceci fourmille de difficultés. La première édition des Marbres de Paros, donnée par Selden en 1629,

faisait lire dans cet article βασιλεύοντος Ἀθηνῶν Μενεσθέως, Ménesthée régnant à Athènes : l'anachronisme était grossier; car il y avait eu huit règnes intermédiaires de Ménesthée à Codrus, père de Nélée et de Médon; et cette erreur nuisait fort à l'autorité de la Chronique. Prideaux assura qu'en y regardant de plus près, on lisait, au lieu de Μενεσθέως, μὲν Νηλέως, et en conséquence il traduisit *regnante Athenis quidem Neleo.* Cette nouvelle leçon a rétabli l'honneur des Marbres. Cependant j'observerai que ce serait l'unique fois que cette particule μέν, *quidem,* entrerait dans la rédaction, partout ailleurs uniforme et invariable, de cette aride chronique. J'ajouterai qu'il est peu vraisemblable que l'auteur, bien qu'il n'aspire à aucune sorte d'élégance, ait écrit, Nélée habita Milet, Nélée régnant alors à Athènes; je vois qu'à l'article XX, qui concerne Thésée réunissant les Athéniens en une seule cité, la formule *Thésée régnant à Athènes* n'est pas employée, mais changée en ἑαυτοῦ βασιλεύοντος Ἀθηνῶν, *lui-même régnant :* le chroniqueur aurait fait usage de la même expression à l'égard de Nélée. Je vous demanderai aussi s'il n'est pas un peu étrange qu'il soit dit : Nélée habita Milet dans la Carie, ᾤκισε Μίλητον ἐν Καρίᾳ, tandis que Nélée régnait dans Athènes. Il y a plus : en fait, Nélée ne régnait point alors chez les Athéniens. C'était Médon, son frère, qui les gouvernait, non comme roi (car ils n'avaient plus, dit Bossuet, d'autre roi que Jupiter), mais comme archonte. Il vaudrait bien mieux qu'au lieu de Μενεσθέως, qui serait une lourde méprise, et au lieu de μὲν Νηλέως, qui n'est guère plus admissible, on pût lire Μέδοντος. Du reste, nous ne savons pas si les syllabes Μενεσθέως ou μὲν Νηλέως sont du nom-

bre de celles que Mill assure avoir été altérées sur le marbre après le travail de Selden. J'inclinerais fort à penser que ce premier éditeur avait naïvement publié la véritable leçon, malgré un anachronisme qui, de la part de l'auteur de cette inscription, ne me surprend pas du tout. La prétendue restitution opérée par Prideaux ressemble à la plupart de celles que les érudits ont imaginées, et qui ont été acceptées avec beaucoup trop de complaisance. Il en est fort peu qui supportent un examen rigoureux; et lorsque, pour les mieux soutenir, on a pu altérer les monuments ou les manuscrits, on n'y a presque jamais manqué.

Vous voyez que les secours à tirer des Marbres d'Arundel pour la chronologie grecque de 1500 à 1000 ne sont pas considérables. Pétau, qui en 1628 ne connaissait pas cette chronique, a donné, d'après les anciens auteurs, une série d'époques plus cohérente et à tous égards plus instructive. Érichthonius régnant à Athènes en 1489; Sthénélus, dernier roi Inachide, à Argos, en 1486; l'expulsion de Gélanor, en 1475; Laomédon, roi de Sicyone, en 1464; incendie du temple de Delphes, en 1451; conflagration du mont Ida, en 1441; Pandion, roi d'Athènes, en 1439; Amphion et Zéthus, frères, gouvernant la Béotie, en 1417 : voilà pour le quinzième siècle. Au quatorzième, institution des mystères de Cérès par Eumolpus, en 1387, sous le règne d'Érechthée; en 1370, règne de Tros en Dardanie; vers 1361, expédition de Persée et fondation des jeux isthmiques; en 1350, mariage de Pélops et d'Hippodamie; règne d'Acrisius à Argos, en 1344; d'Amphion à Thèbes, en 1329; Troie bâtie, en 1327; Pandion, II régnant en 1309 chez les Athéniens. Dans

le cours du treizième, Pétau propose de placer vers 1284 le règne d'Égée, fils de Pandion; vers 1263, l'expédition des Argonautes, dont les Marbres n'ont pas fait mention; vers 1238, les exploits d'Hercule; ceux de Thésée, vers 1231; la guerre des sept chefs contre Thèbes, en 1221; l'irruption des Amazones dans l'Attique, en 1209; et vers 1205, l'expulsion des Héraclides. Le douzième siècle, que les Marbres ont laissé vide, fournit à Pétau plus de neuf époques grecques fort importantes : 1198, apothéose d'Hercule; 1194, enlèvement d'Hélène; 1184, prise de Troie; 1167, destruction du royaume de Sicyone; 1164, Pyrrhus tué par Oreste; 1137, le royaume de Lydie fondé par les Héraclides; 1103, leur retour dans le Péloponèse, sous la conduite de Téménus, Cresphonte et Aristodème; 1102, commencement des deux familles royales des Eurysthénides et des Proclides à Lacédémone; et vers le même temps, l'origine du royaume de Corinthe. Enfin, le onzième siècle, sur lequel les Marbres n'offrent qu'un seul article, extrêmement erroné, donne ici l'avénement de Codrus au trône d'Athènes en 1091; son dévouement, en 1071; le règne d'Ixion à Corinthe, en 1067; la fondation de Smyrne, en 1026; outre les archontats de Médon, d'Acaste et d'Archippus.

Je suis loin de regarder toutes ces dates comme parfaitement vérifiées; il y en a plusieurs qui ne sont fournies que par Eusèbe; et la plupart ont été diversement déplacées et arrangées par Pezron, par Fréret, dans les Tables de Lenglet Dufresnoy, de Blair, de Barthélemy, de Thouret et de M. Buret de Longchamps. Je m'abstiendrai de vous exposer toutes ces variantes : cette multitude et cette diversité de chiffres

deviendraient fatigantes. Je ne m'arrêterai qu'à deux articles, l'expédition des Argonautes et la prise de Troie.

Homère n'a parlé qu'une seule fois des Argonautes : il dit au douzième livre de l'Odyssée que Jason, leur chef, était protégé par Junon, et que, sans le secours de cette déesse, ils n'eussent point évité les écueils, en revenant de la Colchide, où régnait le roi Æétès. Il n'y a point là d'indication chronologique; car l'époque d'Æétès ne saurait être connue que par celle des Argonautes eux-mêmes. Les poëtes qui sont venus après Homère ont trouvé ce sujet intact, et l'ont embelli en toute liberté; mais, à la manière dont ils altèrent les notions les plus communes de la géographie, on voit bien qu'il ne faut attendre d'eux aucune espèce de précision; et en effet, ils ne jettent pas plus de lumières sur la succession des temps que sur la disposition des lieux. Si nous laissons les poëtes, si nous consultons les mythologues et les historiens, Apollodore nous assure que cette expédition s'est accomplie durant l'esclavage d'Hercule en Lydie; et il prétend qu'Hérodote raconte que ce héros ne s'est point embarqué, étant retenu chez Omphale. La vérité est qu'Hérodote ne nomme point Omphale; il dit au contraire qu'Hercule s'était embarqué avec les Argonautes, mais qu'il fut laissé sur les côtes de la Thessalie dans un golfe, et qu'il n'aborda point l'Asie Mineure. Il est à présumer que les copistes de l'ouvrage d'Apollodore ont écrit ici *Hérodote,* au lieu d'*Hérodore,* auteur qui, selon Athénée, avait composé un poëme sur la vie d'Hercule, en douze livres au moins. Deux anciennes chroniques citées par saint Clément d'Alexan-

drie fixaient le voyage des Argonautes, l'une à l'an 83 et l'autre à l'an 84 avant la prise de Troie. Eusèbe parle en divers endroits de la conquête de la Toison d'or; mais, à chaque mention qu'il en fait, il y attache une date différente, soixante-dix-sept ans, quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-dix-neuf avant le désastre d'Ilion. En conséquence, Fréret déclare que c'est un des articles de l'histoire héroïque dont il est le plus difficile d'établir la chronologie : il y renonce pour son compte, et invite les mythologistes de profession à éclaircir cette matière. Banier a écrit cinq longs mémoires académiques sur les Argonautes, où sont discutées toutes les questions qui les concernent, excepté l'époque où il convient de placer leur expédition. Sur ce point, Banier ne dit rien de plus que Fréret, et montre seulement que, pour connaître cette époque, il faudrait savoir, d'une part, celle d'Hercule, et de l'autre, celle de la guerre de Troie, qui sont toutes deux fort indéterminées. Nous venons de voir que la date manque à l'article des Marbres de Paros qui concerne l'initiation d'Hercule, mais cette date tomberait entre 1326 et 1295 avant notre ère : c'est l'un des renseignements qui autorisent à croire que ce héros vivait au quatorzième siècle; et il y a, dans ses légendes, des détails qui lui attribueraient au moins cette antiquité. Sa carrière se serait prolongée jusqu'au treizième siècle, auquel se rapporterait fort probablement le voyage des Argonautes; en déterminer l'année est une recherche vaine et oiseuse; mais, puisqu'il paraît que les anciens s'accordaient assez à placer cette expédition à quatre-vingt-dix-neuf ans au plus et soixante-dix-sept au moins avant la ruine d'Ilion,

nous saurions assez approximativement, c'est-à-dire à vingt ans près, la date du voyage argonautique, si nous parvenions à fixer celle de la catastrophe des Troyens.

Sur cette dernière question, notre premier soin doit être de recueillir les indications données par les livres et les monuments antiques. Homère n'énonçant et ne suggérant aucune date, le plus ancien auteur à interroger ici est Phérécyde, si toutefois on le suppose fidèlement cité par Marcellin, de qui l'on a une vie de Thucydide. Or Phérécyde établissait certaines généalogies de telle sorte qu'à raison de trente-trois ans par génération, on en peut conclure qu'Ajax était au siége de Troie vers 1126. Hérodote se dit né lui-même huit cents ans après la naissance de Pan, fils de Pénélope : cette naissance est postérieure de dix ans au sac d'Ilion. C'est de là que Fréret conclut la date 1282, parce qu'il suppose Hérodote né en 482; si nous changeons ce dernier nombre en 484, ainsi qu'il paraît à propos de le faire, l'autre sera 1284, ou plutôt même 1294, en tenant compte des dix années écoulées avant la naissance de Pan, et en acceptant comme rigoureusement exact cet intervalle de huit cents ans, qui, dans le langage d'Hérodote, pourrait bien n'être qu'approximatif. Dans une vie d'Homère qui a été attribuée à Hérodote, et qui passe pour un ouvrage ancien, on compte sept cent quatre-vingt-dix ans de la mort de Priam au passage de Xercès en Grèce; et ce dernier événement étant de l'an 480 avant Jésus-Christ, on a pour le premier 1270. Thucydide dit que les Héraclides s'emparèrent du Péloponèse quatre-vingts ans après le désastre des Troyens, lequel par là serait encore de l'an 1270, du moins aux yeux de ceux qui

placent en 1190 cette expédition des Héraclides. Dans Pindare, Bathus, qui fonda la ville de Cyrène en 640, descend, à la dix-septième génération, d'Euphémus, l'un des Argonautes. Il suit de là qu'il y aurait, à raison de trois générations par siècle, un intervalle de cinq cent soixante-six ans entre la conquête de la Toison d'or et l'an 640 avant notre ère, par conséquent de mille deux cent six jusqu'à son ouverture; et si l'on suppose que le voyage des Argonautes a précédé d'environ quatre-vingts ans la ruine des Troyens, celle-ci sera de 1126. On trouverait au contraire 1212, en calculant d'après un texte de Dicéarque, contemporain d'Alexandre le Grand; et 1193, selon Timée, cité par Censorin. La date 1209 est fixée, comme nous venons de le voir, par la Chronique de Paros rédigée en 264. Mais Ératosthène, écrivant environ vingt ans plus tard, compte quatre cent sept ans entre la chute d'Ilion et la première olympiade, c'est 1183 avant J. C. Sosibius disait 1171; Arétès, 1190; Apollodore, 408 avant Corœbus, et conséquemment 1183 selon notre langage. Nous trouverions de même 1182, dans Diodore de Sicile; 1183 où 1185, dans Denys d'Halicarnasse. Appius, auteur d'annales Mithridatiques, y disait que la ville de Troie avait été prise par Fimbria, lieutenant de Sylla, mille cinquante ans après l'avoir été par Agamemnon. Or Fimbria obtenait ce succès l'an 80 avant J. C.; donc le triomphe des Grecs serait de 1130. Velléius Paterculus nous reporte à 1191; Justin, à 1181; Solin, à 1185; Censorin, à 1176. Diverses généalogies, rapportées par Pausanias, fournissent à M. Clavier des nombres voisins de 1123. Enfin les chronographes ecclésiastiques, s'il faut tenir compte de leurs extraits et de leurs calculs,

retombent sur 405, 406, 407, 408 avant la première olympiade; 1181, 1182, 1183, 1184 avant J. C. Telles sont les dates indiquées dans les livres qu'on peut qualifier anciens. Les extrêmes entre lesquels elles varient sont 1294 ou 1300, et 1123, ou, si l'on veut, 1100 : différence totale, environ deux siècles. Toujours convient-il d'observer que les dates 1184, 1183, et celles qui n'en diffèrent que de huit ans en plus ou treize ans en moins, ont pour elles l'autorité des écrivains qui avaient le mieux étudié la science des temps, Timée, Ératosthène, Sosibius, Arétès, Apollodore, Censorin, outre Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Velléius, Justin, et les chronographes ecclésiastiques.

Parmi les chronologistes modernes, nous mettrons à part Newton, qui désignait l'an 904, et Volney, qui propose 1022. La première de ces hypothèses tient au système général qui ne laisse partir toute l'histoire profane que de l'année 1125 : la seconde résulte d'une manière particulière de mesurer les générations. Volney les réduit, on ne sait trop pourquoi, au terme moyen de vingt-cinq ans au lieu de trente-trois; et comme il suppose que les dates exprimées par les anciens sont toujours déduites de généalogies, toujours supputées à raison de trois générations par siècle, il rabaisse toutes ces dates dans le rapport de trente-trois à vingt-cinq. Je crois que les expressions numériques des anciens doivent être prises telles qu'elles sont; sans doute, elles n'étaient qu'approximatives; on manquait de mesures précises du temps et de renseignements positifs; il est fort probable qu'on se bornait à calculer par générations, selon la méthode formellement

énoncée par Hérodote : mais, quand il s'agit réellement de générations et non pas de règnes, cette méthode n'est pas si fautive; elle peut en valoir une autre, et semble surtout préférable à des supputations purement arbitraires. Il ne resterait rien de réel en chronologie antique, sans le secours des textes, et si l'on n'avait jamais égard à leurs expressions immédiates. En écartant ces opinions particulières de Volney et de Newton, il reste quatre grandes classes de systèmes sur la date de la prise de Troie : 1° ceux qui font remonter cet événement aux trente premières années du treizième siècle, de 1300 à 1270; 2° ceux qui le rapportent aux quinze dernières années du même siècle, 1215 à 1201; 3° ceux qui le placent de 1192 à 1171; 4° enfin ceux qui le rapprochent de 1120. Les opinions du premier genre se fondent principalement sur l'autorité d'Hérodote et de Thucydide; autorité qui a entraîné Fréret, pour ne citer que le plus illustre des chronologistes qui se sont rangés dans cette première classe. En second lieu, les Marbres de Paros ont introduit la date 1209 ou des dates voisines dans un grand nombre de tables chronologiques, et l'ont maintenue dans quelques-unes des plus récentes, par exemple, dans celles de M. Buret de Longchamps. Mais Joseph Scaliger et Pétau, qui me semblent conserver encore les places les plus éminentes entre les chronologistes, n'ont point hésité à préférer le troisième genre d'opinions : Scaliger avait dit 1183; Pétau, qui avait résolu de n'être jamais parfaitement d'accord avec lui, excepté pourtant sur l'usage de la période julienne, s'est décidé pour 1184; quelques observations sur l'année et les mois des Athéniens l'ont conduit à cette conclusion. Au fond, il est assez dif-

ficile, comme l'a déclaré Censorin, de se déterminer entre les vingt-deux années comprises de 1193 à 1171 : *multi diversè, quorum ipsa dissensio incertum esse declarat.* Mais ce n'est là qu'une même classe de systèmes, hors de laquelle Censorin était persuadé que la vérité ne pouvait pas se rencontrer; il ne doutait pas que la chute d'Ilion ne fût arrivée un peu plus de quatre cents ans avant la première olympiade : *hinc ad olympiadem primam paulo plus quadringentis;* or $776 + 400 = 1176$, et pour peu qu'on y ajoute, on ne sera pas bien loin de 1183 ou 1184. Le plus habile défenseur, ou même, à proprement parler, l'inventeur du quatrième système, est M. Clavier. Il tient pour 1126 ou pour 1116, termes moyens entre les résultats que donnent le texte de Phérécyde cité par Marcellin, un vers de la quatrième pythique de Pindare, le passage d'Appius relatif à Fimbria, et surtout les généalogies recueillies par le voyageur Pausanias. A mon avis, aucun de ces textes ne fournit immédiatement les dates voisines de 1126; il faut les conclure par voie de commentaires; et d'ailleurs, ces autorités ne sauraient contre-balancer jamais celles d'Ératosthène, d'Apollodore et de tant d'autres écrivains antiques. Je ne puis donc adopter ici d'autre opinion que celle de Pétau et de Scaliger.

Denys d'Halicarnasse, qui indique aussi, comme je l'ai dit, 1183, ajoute, en citant Ératosthène, que la ville de Troie fut prise le 23 du mois Thargélion, ce que déjà nous ont appris les Marbres; et il observe que ce 23 précédait de dix-sept jours le solstice d'été, et de trente-sept le commencement de l'année athénienne en Hécatombæon. Or, ce 23 ou 24 du mois lunaire

Thargélion s'accorderait fort mal avec une pleine lune; on serait au dernier quartier. Aussi un ancien poëte, cité par saint Clément d'Alexandrie, semble-t-il dire que la lune se leva au juste milieu de cette nuit désastreuse. D'autres ont mieux aimé une pleine lune :

Jam plena Phœbe candidum extulerat jubar,

dit Pétrone, en parlant de la nuit fatale aux Troyens. Virgile fait partir les Grecs, de Ténédos, au moment où la nuit enveloppe de son ombre épaisse leurs stratagèmes; ils profitent, pour gagner un rivage qui leur est connu, du silence favorable de la lune muette.

. . . . Ruit oceano nox
Involvens umbra magna terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos. . . . .
. . . . . . Argiva phalanx. . . . . ibat
A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ,
Littora nota petens.

Les mots *silentia lunæ* ont été fort diversement entendus. Delille a traduit :

La lune en leur faveur laisse régner la nuit;

et l'on a trouvé que ce vers français était d'une justesse remarquable, s'il signifiait que la lune avait favorisé les Grecs de son absence. Ce sens est à coup sûr le plus exact chronologiquement, mais la plupart des traducteurs sont d'un autre avis : ils font partir les Grecs *à la faveur de la lune qui les éclaire*, ou bien *au moment favorable où l'astre qui luit dans le silence les éclaire sans les trahir;* ou plus obscurément encore, quoique plus littéralement, *lorsqu'ils sont protégés par le favorable silence de la lune paisible.* A vrai dire, toutes ces manières de parler d'un clair de lune manquent un peu de clarté; et dans tous les cas

il vaudrait mieux, chronologiquement parlant, que Virgile n'eût point fait intervenir cet astre, qui, dans la nuit du 23 au 24 Thargélion, ou du 24 au 25, n'a pu apparaître sur l'horizon qu'après minuit. Dire que, de la part de la lune, c'était une faveur que de n'y être point, cela serait plus forcé que poétique. On peut bien, en vers, savoir gré à la lune de ce qu'elle se couvre de nuages et retire ainsi sa lumière; mais non pas, ce me semble, de ce qu'elle ne luit point, quand, par le cours naturel de ses apparitions et de ses phases, elle ne doit ni ne peut luire. Probablement Virgile ne connaissait pas la Chronique de Paros, ni peut-être même le calcul d'Ératosthène, et l'on voit, par d'autres endroits de son admirable ouvrage, qu'il se faisait assez peu de scrupule de manquer à la chronologie. Il a su pourtant, et Scaliger, Pétau, Fréret l'en ont complimenté, il a su que la ruine d'Ilion était arrivée quelques jours avant le solstice d'été; car il embarque Énée quand l'été commence à peine :

> Postquam res Asiæ, Priamique evertere gentem
> Immeritam visum superis, ceciditque superbum
> Ilium. . . . .
> . . . . Vix prima inceperat æstas,
> Littora cum patriæ lacrymans portusque relinquo,
> Et campos ubi Troja fuit. . . . . .

Toutes les difficultés chronologiques que j'ai exposées dans cette séance et dans la précédente, viennent de ce qu'il ne nous reste aucun livre profane composé entre les années 1500 et 1000. On ne fait remonter à cet âge que des livres sacrés; le *Pentateuque* a été écrit par Moïse, sauf le dernier chapitre, où sa mort est racontée, et quelques lignes qui supposent des

changements survenus après lui dans les noms et dans les choses. Aben Hezra, Hobbes, Spinosa, Richard Simon, Clark et Leclerc ont tiré de ces passages de fausses conséquences, que l'Église a rejetées ; elle n'a point admis non plus l'idée de Newton, qui attribuait ces cinq livres à Samuel, posterieur de trois cents ans à Moïse. Elle n'a pas aussi expressément décidé que Josué était l'auteur du livre qui porte son nom ; mais Dupin soutient ce sentiment comme le plus probable. On croit de même que le livre des *Juges* et celui de *Ruth* sont d'un écrivain antérieur à Samuel ; que celui-ci a rédigé les deux premiers livres des *Rois* achevés par Gad et Nathan, et que le livre de *Job* pourrait être l'ouvrage de Moïse. Tous les autres livres historiques de la Bible sont postérieurs à l'an 1000 ; mais les *Psaumes* appartiennent à David, les livres appelés *Sapientiaux* à Salomon ; toutefois l'Église n'a point condamné les opinions particulières de saint Jérôme, de Grotius et de quelques autres théologiens qui donnent les *Proverbes* à Isaïe, le *Livre de la Sagesse* à Philon, contemporain des Machabées, l'*Ecclésiastique* à Jésus fils de Sirach, l'*Ecclésiaste* à un contemporain de Zorobabel. Mais le *Pentateuque, Josué,* les *Juges, Ruth*, les deux premiers livres des *Rois, Job,* les *Psaumes* et quelques écrits de Salomon, composent une littérature sacrée, antérieure à l'an 1000 avant notre ère, tandis que la littérature profane ne commencera réellement qu'un siècle plus tard par les poëmes d'Hésiode et d'Homère. Vous n'avez pas oublié qu'on s'est quelquefois efforcé de placer avant ces poëmes, les livres qui portent les noms de Zoroastre, d'Hermès, d'Horus, d'Orphée, de Musée, de Sanchoniaton, de Darès et de

Dictys; mais vous savez aussi que la critique a fait justice de toutes ces productions apocryphes.

Ainsi point de littérature profane avant Hésiode et Homère : nous n'avons eu, pour étudier la chronologie des siècles antérieurs, que les documents fournis par des auteurs qui sont venus beaucoup plus tard. Est-il étonnant que nous n'ayons pu y puiser des notions complètes, certaines et précises?

NEUVIÈME LEÇON.

AGE HÉROÏQUE DE 1000 A 884 AVANT JÉSUS-CHRIST.

Messieurs, à l'âge des dieux a succédé partout l'âge des héros. Il a fallu que la fable eût le temps de se rabaisser par degrés jusqu'à la vérité et, pour ainsi dire, de dégénérer en histoire. Il est dans la nature des choses et des pensées humaines, que les plus anciens souvenirs soient démesurés, que tous les lointains s'exagèrent, que l'imagination grossisse ce que la vue ne peut pas atteindre. Au delà des limites de toute mémoire, les Orientaux ont créé des suites indéfinies de siècles : où les temps manquaient, ils ont eu recours à l'inépuisable éternité; où la durée n'était plus mesurable, ils se sont élancés dans les espaces antégénésiques ou imaginaires, que rien ne pouvait déterminer. A l'égard même des siècles antédiluviens, tout ce qui n'est pas révélation est fiction, mensonge, hypothèse : les annales profanes tant soit peu dignes d'examen commencent à peine deux ou trois mille ans avant notre ère, et là ne s'ouvrent que par un âge mythologique dont nous ne connaissons pas l'étendue, non plus que la succession des faits qui doivent s'y placer, et les distances qui les séparent; le fond même des souvenirs est si vague, si confus, si fugitif que le triage du fabuleux et du vrai ne s'y peut faire qu'avec une extrême timidité. Il est trop visible que le fabuleux domine dans toute cette première partie, qui recèle néanmoins les origines sociales, les germes des institutions civiles et surtout religieuses,

les premiers linéaments de l'histoire proprement dite. Presque toutes les légendes des plus grands dieux de l'Égypte, de l'Asie et de la Grèce, appartiennent ou se rapportent à cet âge antique, dont les traits fugitifs et mal dessinés composent les lointains du tableau général des destinées humaines. Sur un plan moins reculé, où déjà des regards attentifs et pénétrants peuvent démêler quelques détails, apparaissent, entre les années 1500 et 1000 avant notre ère, des figures un peu moins surnaturelles, des demi-dieux, des héros, des rois fameux, des hommes célèbres; un Sésostris chez les Égyptiens, Hercule et Thésée dans la Grèce, Ninus et Sémiramis en Assyrie; et vers le temps de ce Ninus, les Argonautes, après lesquels on distingue un peu plus sensiblement encore la guerre de Troie, le retour des Héraclides dans le Péloponèse, le dévouement de Codrus et l'extinction de la royauté chez les Athéniens. Beaucoup d'autres personnages mémorables se sont groupés autour de ceux-là; et quoique le fil chronologique nous ait souvent échappé, quoique Newton, mesurant cet espace, l'ait trouvé trop grand pour ce qu'il contient et n'ait pas craint de le resserrer, nous avons pu cependant nous en tracer une esquisse, en concevoir une idée approximative, reconnaître du moins les limites des incertitudes. Nous sommes parvenus ainsi, non pas à l'âge historique, il s'en faut de deux cent vingt-quatre ans encore, mais à une époque où va s'annoncer de plus près le jour de l'histoire. Car s'il ne nous reste en matière profane aucun livre composé dans les siècles que nous venons de parcourir, aussitôt après l'an 1000 avant J. C. la littérature vient éclairer enfin les fastes du monde. Non qu'elle

entreprenne encore de les exposer avec précision : l'heure des historiens n'est pas venue; l'art d'écrire en prose n'est pas né; ces premiers livres ne sont, ne peuvent être que des poëmes, et la fiction entre de plein droit dans les récits qu'ils contiennent. Ce temps est celui qui nous présente les plus anciennes images que nous ayons de tous les temps qui l'ont précédé, c'est-à-dire de l'âge mythologique et de l'âge des héros. Que dis-je? Ce temps est encore héroïque lui-même, à l'exemple de ceux qu'il célèbre; et il nous faudra traverser deux siècles de plus, pour qu'à nos yeux le tableau des choses humaines rentre peu à peu dans les proportions naturelles. Nous devons reconnaître ici l'ascendant de l'imagination et son droit d'aînesse sur toutes les facultés qui composent notre entendement. Elle a voulu signaler son empire par de brillants chefs-d'œuvre, avant de consentir à limiter sa puissance et à n'avoir plus que des apanages dans le domaine immense de la pensée. Quand elle fut bien sûre qu'aucun éclat n'égalerait jamais le sien, elle permit à des arts plus timides d'éclore autour d'elle, et s'accoutuma peu à peu à les affranchir de ses prestiges et à ne verser sur eux que sa lumière étincelante. Quand les peuples auront, durant quatre siècles, admiré les chants d'Homère, ils écouteront les récits d'Hérodote.

C'est la chronologie du siècle d'Homère qui va nous occuper aujourd'hui; car, selon l'opinion la plus commune, cet immortel poëte a vécu entre l'an 1000 avant J. C. et l'an 884, époque de l'olympiade d'Iphitus. Durant ces cent seize années, l'histoire sacrée fournit la fin du règne de Salomon, le partage de son royaume entre son fils Roboam et Jéroboam, fils de Nabath; après

Roboam, les rois de Juda Abiam, Asa, Joram et Ochozias; après Jéroboam, une suite de rois d'Israël dont les plus fameux sont l'usurpateur Baasa, Amri, fondateur de Samarie, l'impie Achab, époux de Jézabel et père d'Athalie. Cette durée est surtout remplie par les guerres que se font entre eux les chefs de ces deux royaumes, et par celles qu'ils soutiennent contre les rois de Syrie et d'Égypte; par les prédications d'Élie et de son disciple Élisée. C'est vers l'époque de l'olympiade d'Iphitus qu'Athalie, devenue si célèbre sur notre scène tragique, usurpa le trône de Juda, pour en être précipitée six ans après. Telle est la succession qu'établit entre ces faits de l'histoire sainte le chronologiste des Vignoles, celui qui a le plus profondément étudié cette matière, et le plus travaillé à concilier les dates indiquées par le quatrième livre des *Rois* avec celles du second livre des *Paralipomènes*.

En Égypte, Marsham place ici, d'après Manéthon et Jules Africain, un roi Aménophis, puis Séthos ou Sésac, ensuite un Rhampsès et un autre Aménophis, surnommé Memnon. Des Vignoles fait aussi de Sésac ou Sésonchosis un contemporain de Salomon et de Roboam, et il le désigne comme le chef de la dynastie des Bubastites, parce que ce roi a transféré à Bubaste le siége de l'empire égyptien; mais il lui donne des successeurs qui ne s'appellent plus Rhampsès et Aménophis: il leur applique d'autres noms, pris dans la Bible et dans l'historien Josèphe. Après Sésac, il fait venir un Zara, ou Zarach ou Osoroth, dont l'armée, forte d'un million d'hommes, fut, dit-on, mise en déroute par les tribus de Juda et de Benjamin. Hérodote n'a remarqué ici que le règne d'Anysis, sous lequel

l'Égypte fut envahie par les Éthiopiens et possédée cinquante ans par un de leurs princes. Dans Diodore de Sicile, ce pays est gouverné par des rois fainéants, dont le dernier se nomme Niléus, et le trône est ensuite occupé par Chemmis. Vous n'avez pas oublié que Newton identifie Sésac avec Sésostris, et en fait, précisément au dixième siècle avant l'ère vulgaire, un des plus célèbres personnages de l'antiquité : mais il faudrait démentir presque toutes les traditions pour ne pas élever à cinq cents ans plus haut le règne de Sésostris; seulement on a tout lieu de penser qu'il a existé, vers le temps de Roboam, un roi d'Égypte appelé Sésac, et, comme Volney le soupçonne, c'est peut-être le même homme que l'Asychis qu'Hérodote fait régner avant Anysis. Alors Hérodote aurait avancé d'environ cinquante ans l'avénement de cet Asychis ou Sésac. Volney conclut, et je croirais volontiers avec lui que, dans le siècle dont nous parlons, il n'est possible de distinguer d'autre roi d'Égypte que Sésac : tous les autres noms sont obscurs et variables; la succession en est irrégulière et confuse; aucun souvenir historique ne s'y rattache.

Le même écrivain, comparant et appréciant toutes les anciennes et nouvelles hypothèses, ne trouve non plus dans ce siècle aucun roi d'Assyrie bien connu. De quoi nous serviraient, en effet, les noms d'un Éphachérès, d'un Acraganès, quand même il serait certain que ces princes eussent alors vécu? Ce point même est extrêmement douteux; car Sardanapale, qui les a suivis d'assez près, est vraisemblablement postérieur à l'olympiade même de Corœbus, quoiqu'en aient dit Pétau et d'autres chronologistes. C'est une question que nous examine-

rons dans l'une des prochaines séances. Aujourd'hui nous ne nous arrêterons point à ces nomenclatures assyriennes; pas plus qu'à la suite, plus authentique d'ailleurs et plus cohérente, des empereurs chinois de la dynastie Tchéou. Nous n'en pourrions extraire que des noms insignifiants, qui ne rappelleraient aucun trait historique, sinon peut-être qu'Y-vang, qui régnait vers 920, ne se distinguant par aucune vertu, par aucune action digne d'un empereur, ses sujets l'accablaient de traits satiriques; mais le P. Couplet, qui fait cette remarque, ne cite aucune de ces épigrammes chinoises. Il n'y a réellement, de 1000 à 884, de corps d'histoire que pour la Grèce; et là même, les faits que nous avons à recueillir ne sont ni très-éclatants, ni très-nombreux.

La succession des rois d'Argos dans le cours de ces cent seize ans n'est pas assez bien éclaircie : le plus mémorable serait Phidon, à qui l'on attribue l'établissement des poids, des mesures et des monnaies vers l'an 895. Il est difficile de comprendre comment on s'en serait passé jusqu'alors; mais Phidon apparemment établit des moyens d'échange plus faciles ou un peu plus exacts; c'est un genre d'institution dans lequel, malgré son importance, il y a eu fort longtemps des progrès à faire. A Corinthe, ce même temps est celui d'une suite de rois héraclides particulièrement désignés par le nom de Bacchides, parce que c'est par Bacchis qu'elle commence. Les successeurs de ce prince furent Agélaste, Eudémus, Aristomède, Téleste enfin, chassé vers 887 et remplacé par Agémon; l'autorité monarchique s'affaiblissait de jour en jour; il se formait par degrés une sorte d'aristocratie, concentrée

dans la famille des Héraclides, et bien plus nuisible que le pouvoir d'un seul à la liberté et à la prospérité commune. Les archontes athéniens étaient encore perpétuels et descendants de Médon : tels furent successivement Phorbas, Mégaclès, Diognète, Phéréclès, et Ariphron; dans la suite, l'archontat fut partagé entre neuf magistrats associés; mais, aux temps que nous envisageons ici, il n'y avait qu'un seul archonte. Barthélemy présume que ce fut un siècle de bonheur, parce que l'histoire en est fort courte, ou presque nulle, tandis qu'au contraire les désastres des peuples se conservent presque toujours dans leurs traditions. Il est pourtant vrai que l'archontat perpétuel ne tarda point à donner de l'ombrage; un peu plus tard, on le rendit décennal et divisible; mais rien n'annonce en effet avant 884, même avant 776, aucun germe de discorde intestine. « Dans ce long intervalle de « paix dont jouit l'Attique, dit Barthélemy, elle pro« duisit sans doute des cœurs nobles et généreux qui « se dévouèrent au bien de la patrie, des hommes « sages, dont les lumières entretenaient l'harmonie « dans tous les ordres de l'État: ils sont oubliés parce « qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avaient fait cou« ler des torrents de larmes et de sang, leurs noms « auraient triomphé des temps; et, au défaut des his« toriens, les monuments qu'on leur aurait consacrés « élèveraient encore leurs voix au milieu des places « publiques. Faut-il donc, continue Barthélemy, écra« ser les hommes pour mériter des autels? Pendant « que le calme régnait dans l'Attique, les autres États « n'éprouvaient que des secousses légères et momen« tanées : les siècles s'écoulaient dans le silence; ou

« plutôt, ils furent remplis par trois des plus grands « hommes qui aient jamais existé, Homère, Lycurgue « et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie « qu'on apprend à connaître les deux derniers; c'est « dans tous les temps et dans tous les lieux qu'on « peut s'occuper du génie d'Homère. »

Nous n'avons point encore à considérer Aristomène. Il est postérieur à Iphitus et même à Corœbus. Mais Iphitus et Lycurgue sont contemporains. Depuis le retour des Héraclides dans le Péloponèse, deux rois régnaient ensemble à Lacédémone; l'un descendait d'Eurysthène, et l'autre de Proclès. La première de ces branches fournit à l'espace de temps que nous examinons, les règnes de Doryssus, d'Agésilas l'ancien, d'Archelaüs et de Téléclus. On a bien une liste des rois de l'autre branche, mais on ne sait pas bien quels noms y correspondent précisément à ceux que je viens d'extraire de la première. Nous apprenons toutefois de Plutarque, qu'Eunomus, roi de la seconde branche, laissa deux fils, Polydecte et Lycurgue; que Polydecte régna et mourut avant qu'il lui fût né un fils; mais que, peu de jours après sa mort, sa veuve mit au monde un enfant dont Lycurgue se déclara le tuteur, et qu'il nomma Charillus ou Charilaüs, à cause de la joie publique causée par cette naissance. Ce fut alors que Lycurgue conçut l'idée de donner des lois à Sparte; mais ses institutions politiques, et les voyages même qu'il entreprit pour en recueillir les éléments, n'appartiennent point aux temps que nous étudions aujourd'hui. Ce fut seulement en 884 que Lycurgue, alors âgé de trente-deux ans, devint tuteur de Charilaüs.

Nous aurions bien plutôt à rechercher si la fonda-

tion de Carthage par Didon ne remonte pas plus haut que l'an 884; car il y a des écrivains qui inscrivent cette origine entre les années 892 et 888. C'est ainsi qu'en use Bossuet, en avouant néanmoins qu'il est mal aisé d'en marquer le temps. Je vous exposerai, dans la séance prochaine, les motifs qu'on a de croire l'établissement de Didon un peu plus tardif. Mais il convient d'indiquer dès ce moment le règne de Pygmalion à Tyr, et nous pouvons saisir cette occasion de recueillir le peu de notions qui existent sur la chronologie tyrienne. Tyr était bâtie dans une île, à quatre stades des côtes de la Phénicie; reine des mers, suivant l'expression des écrivains sacrés, peuplée d'habitants dont l'opulence égalait celle des rois, elle semblait une des plus anciennes cités du globe. Son commerce, dont Fénélon a tracé un tableau magnifique, embrassait l'univers connu; ses vaisseaux parcouraient la Méditerranée, les côtes occidentales de l'Afrique, et, dit-on, celles de la mer Érythrée. Par terre, ses négociants trafiquaient au delà de l'Euphrate, qui fut longtemps le terme des connaissances géographiques des Grecs. Sa haute antiquité n'a point paru douteuse à la plupart des auteurs modernes; Bochart la prouve surtout par le grand nombre des colonies tyriennes. Cependant Newton prétend que cette ville n'a été construite qu'au temps de David : Périzonius et Marsham sont plus hardis encore; ils ne veulent pas qu'elle soit antérieure à l'époque de Nabuchodonosor, sixième siècle avant l'ère vulgaire. Leur système repose sur la distinction de deux villes de Tyr : l'une insulaire, savoir celle que j'ai désignée; l'autre en terre ferme, et comme plus ancienne, appelée Palétyr. Ces auteurs prétendent

que Nabuchodonosor ayant pris Palétyr, les habitants se réfugièrent dans l'île, jusqu'alors inculte, où ils jetèrent les fondements de cette Tyr qu'on représente comme si antique, et qui n'était qu'une nouvelle cité du même nom. L'abbé de Fontenu combat ce système en le déclarant inconciliable, d'abord avec des textes sacrés, que néanmoins Périzonius et Marsham avaient appliqués d'une manière assez plausible à l'ancienne bourgade continentale; ensuite avec les témoignages des auteurs profanes, surtout de Sanchoniaton, d'Hérodote, et de Nonnus.

En effet, Sanchoniaton est cité par Eusèbe comme ayant dit qu'Hypsuranius, contemporain de Saturne, s'établit dans l'île de Tyr, tandis que son frère Ysoüs, en creusant un tronc d'arbre, construisait le premier navire. Mais pas une seule ligne de Sanchoniaton n'est authentique; et celle-ci ne contient qu'une de ces traditions banales qui se reproduisent partout, adaptées à différents noms, et qui ne prouvent rien nulle part. Hérodote, quoique moins ancien, aurait bien plus d'autorité : il nous atteste qu'il a visité à Tyr le temple d'Hercule, qui avait, ainsi que la ville, deux mille trois cents ans d'antiquité. A ce compte, il faudrait attribuer à Tyr une origine antédiluvienne, opinion soutenue en effet par quelques modernes, mais que n'admet point l'abbé de Fontenu : il est obligé de convenir qu'il y a de l'exagération dans ce récit d'Hérodote, ou plutôt des prêtres tyriens que cet historien fait parler. Le culte d'Hercule ne saurait être si antique; et le vieux temple dont il s'agit n'était probablement que celui de Palétyr, dont les débris subsistaient encore, au temps d'Hérodote, environ cent ans après Nabuchodonosor. Les autres

écrivains cités par Fontenu sont postérieurs à Jules-César; l'un deux, Nonnus, est un poëte du cinquième siècle de l'ère vulgaire : ils sont témoins, non assurément de l'antiquité de Tyr, mais de ce qu'on en disait de leur temps; et quelques-uns d'ailleurs s'expriment en des termes si vagues qu'on ne sait pas s'ils parlent d'une île ou d'un lieu continental. Josèphe, à la vérité, assure que cette ville était déjà florissante à l'époque de Salomon, et il transcrit d'après l'original, dit-il, une lettre écrite à ce prince par Hiram, roi des Tyriens. Mais Josèphe raconte aussi que Salmanasar (vers l'an 730 avant J. C.) voulant réduire la ville de Tyr, lui coupa toute communication avec des rivières et des canaux qui aboutissaient à la mer; circonstances qui conviendraient assez peu à la position insulaire de la place assiégée. A l'appui de cette observation, Marsham et Périzonius citent ces paroles d'un auteur sacré : « Nabuchodonosor viendra assiéger Tyr avec des « chariots de combat; il l'environnera d'une cavalerie « formidable; il dressera des machines de guerre contre « les remparts; il détruira vos tours; la multitude de ses « chevaux vous couvrira d'un nuage de poussière; « le bruit de ses chariots ébranlera vos murailles; il « vous enfermera dans des lignes de circonvallation. » Voilà des détails qui s'appliquent d'eux-mêmes au siége de Palétyr, et qui seraient inexplicables s'il était question d'une île; car il n'est pas dit un seul mot des barques ou navires dont on aurait eu besoin pour l'aborder; la place n'est investie que de chariots et de cavalerie. Dom Calmet, pour tout accorder, divise la ville de Tyr en deux parties, l'une insulaire et l'autre en terre ferme : il construit entre elles

une longue jetée, qui les réunit, et qui sert de passage à l'armée, aux chevaux, aux chars de Nabuchodonosor. Mais l'abbé de Fontenu ne veut point de cette explication, il renverse la jetée de dom Calmet; il observe que Palétyr n'était point en face de l'île, mais plus bas vers le midi, à quelque distance de la mer; il aime mieux employer les troupes du roi de Ninive à combler le canal qui séparait l'île du continent. Tel est, selon lui, le sens de ces mots, *Circumdabit te munitionibus et comportabit aggerem in gyro;* Sacy avait traduit, « Il vous environnera de forts et de terrasses; » l'abbé de Fontenu, au contraire, trouve là des digues, une chaussée, une levée, un amas de terre et de pierres qui comble un détroit. Cette hypothèse, déjà proposée par saint Jérôme, a été combattue par Marsham, qui croit au surplus la question décidée par cet autre texte du même auteur sacré, *Non ædificaberis ultra... in nihilum redigam te, et non eris; et requisita, non invenieris ultra in sempiternum.* « Tu ne seras plus rebâtie,... je te réduirai au néant, tu n'existeras plus, on te cherchera vainement, aucun vestige de tes murs ne se retrouvera jamais sur la terre. » Cette prédiction, disent Marsham et Périzonius, est littéralement accomplie à l'égard de Palétyr, qui a disparu depuis Nabuchodonosor; mais il est évident que le prophète n'a point en vue la Tyr insulaire qui, au temps d'Alexandre, était le centre du commerce de l'Asie, et qui, détruite par ce conquérant, sortit de ses ruines avec une splendeur nouvelle, qui ne s'est éteinte que vers l'an 1300 de notre ère. En conséquence, ces chronologistes sont persuadés qu'à l'époque de Salomon, à celle d'Iphitus, le nom de Tyr n'appartenait qu'à une ville bâtie en

terre ferme, et que la Tyr nouvelle ou insulaire ne s'est élevée qu'après l'olympiade de Corœbus.

Quoi qu'il en soit, la liste des rois tyriens ne remonte guère au delà de l'an 1000 avant J. C.; car le nom d'Abibale, qui la commence, précède immédiatement celui d'Iromus, qui sans doute est le même personnage qu'Hiram, contemporain de Salomon. Josèphe déclare avoir trouvé la correspondance originale de ces deux princes dans les archives de Tyr et dans celles de Jérusalem. « Je commanderai, écrit Hiram, que l'on coupe « dans mes forêts quantité de troncs de cyprès et de « cèdres, que je ferai conduire par mer, attachés en- « semble, jusque sur le rivage de tel lieu de vos États « que vous jugerez le plus commode. Je vous prie de « vouloir en récompense permettre une traite de blé, « dont vous savez que nous manquons. » (C'est la traduction d'Arnaud d'Andilly.) Hiram envoya aussi à Salomon des ouvriers et des architectes, qui coopérèrent à la construction du temple. Les successeurs d'Hiram ou Iromus sont au nombre de dix avant Pygmalion, qui monta sur le trône vers 895, ou peut-être un peu plus tard. Virgile a raconté comment ce Pygmalion, frère de Didon, immola Sichée, l'époux de cette princesse, la fondatrice de Carthage.

L'origine de cette cité nouvelle ne pouvant guère se fixer avant l'année 884, l'histoire profane ne nous présente pas, depuis l'an 1000 jusqu'à cette époque, d'événements plus célèbres que les poëmes d'Hésiode et d'Homère. Quand il s'agit des idiomes modernes, et même de la langue latine, c'est assister en quelque sorte à leur naissance que de lire les anciens livres qui en offrent les plus informes ébauches. Mais la littérature

grecque débute pour nous par l'*Iliade*. C'est tout aussitôt la langue des dieux; c'est du moins celle d'un peuple sensible, dont les organes ont été frappés de tout l'éclat et de toutes les grâces de la nature. Jamais langue plus sonore et plus flexible n'a si bien rempli les fonctions difficiles de peindre et d'abstraire, de nuancer et d'enchaîner les idées, de suivre au besoin ou les pas mesurés de la pensée attentive, ou les brusques élans des passions tumultueuses. Elle est un tableau si fidèle et si riche de la nature physique et de la nature morale, qu'aujourd'hui encore nous allons y chercher l'expression de nos plus récentes connaissances. Elle éclaire et vivifie nos langages modernes : ceux sur lesquels elle n'a point assez lui, demeurent obscurs, inféconds, inanimés; ceux qui réfléchissent le mieux sa lumière antique, sont les plus dignes interprètes des sentiments vifs et des conceptions précises. Mais aucun de ces nouveaux idiomes ne lui a dérobé ni son harmonie, ni sa splendeur, ni sa facile élégance, ni cet art de composer avec grâce de plusieurs mots un seul terme, de plusieurs notions une seule idée, ni ces conjonctions si diverses, liens délicats, nécessaires à l'unité et à la consistance du discours, et dont l'absence ou l'imperfection dans nos langues vulgaires est l'un des plus habituels tourments de nos écrivains.

Quoique le vocabulaire grec se soit enrichi depuis Hésiode et Homère, il suffit d'ouvrir leurs ouvrages pour sentir que ce ne sont point là les premiers essais d'une littérature. Il n'y a là rien qui ressemble aux accents grossiers des bardes, au langage informe et presque inarticulé des trouvères et des troubadours. Orphée, Linus, Musée et plusieurs autres poëtes grecs avaient

précédé l'époque de Codrus; leurs vers sont perdus et leurs noms peut-être n'en sont restés que plus célèbres. Par leurs talents, l'art était sorti de l'enfance; Hésiode et Homère le prirent, dit Barthélemy, dans son développement, et le portèrent si loin qu'ils en sont à nos yeux les créateurs. A nos yeux donc, leurs immortels poëmes sont les premiers faits de l'histoire littéraire, et, à vrai dire, les plus grandes époques que nous ayons encore rencontrées dans toute l'histoire profane; les plus dignes des recherches qu'on entreprendrait pour les fixer, s'il était possible, avec une précision rigoureuse. On doit savoir gré à l'auteur de la Chronique de Paros de les avoir choisies de préférence entre toutes celles que pouvait offrir le même siècle. Ils sont les objets des articles XXVIII et XXIX, conçus en ces termes : « Depuis que le poëte Hésiode a fleuri sous « l'archonte Mégaclès, il s'est écoulé six cent quatre« vingts ans (c'est-à-dire, l'inscription étant de « l'an 264 avant Jésus-Christ, 944); depuis que le « poëte Homère a fleuri sous l'archonte Diognète, six « cent quarante-trois ans (dans notre langage, 907). » L'article d'Homère est intact sur le marbre, sauf la première lettre du nom de Diognète et la dernière du mot Ἀθηνῶν. Mais il manque dans l'article d'Hésiode une lettre numérale, le nom entier de l'archonte Mégaclès, et le mot ἐφάνη, *claruit, a paru* ou *a fleuri.* Un troisième article, savoir le trentième, sous la date 631 (c'est-à-dire 895), concerne Phidon, roi d'Argos, le onzième depuis Hercule, Phidon inventeur des poids et mesures, qui le premier a fait battre une monnaie d'argent dans l'île d'Égine. Voilà, de 1000 à 884, les seules dates fournies par les Marbres. Nous ne nous

arrêterons ni à éclaircir celle de Phidon, ni à vérifier la succession des rois ou des archontes. Mais s'il y avait moyen de savoir quand sont nés Hésiode et Homère, quand ils ont écrit, quand ils sont morts, ces questions ne seraient pas sans intérêt. La Chronique de Paros ne donne à cet égard qu'une indication vague, qu'une sorte de terme moyen, savoir, le moment des travaux ou de l'éclat de chacun de ces deux poëtes, ἐφάνη. Le seul point qu'elle établisse, c'est l'antériorité d'Hésiode; elle lui attribue trente-sept ans d'avance sur Homère.

Hésiode, né à Cumes, élevé dans un bourg nommé Ascra, a vécu en un temps fort voisin de celui d'Homère. Il aurait été son contemporain, son rival et même son vainqueur, s'il fallait en croire une tradition que Plutarque, Philostrate, Libanius et Thémistius ont connue, et qu'on a voulu accréditer par la publication d'une pièce intitulée Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου ἀγών, combat (poétique) d'Homère et d'Hésiode aux funérailles d'Amphidamas. C'est un récit en prose, entremêlé de prétendus vers des deux poëtes. Hésiode, à la vérité, nous apprend lui-même qu'il a remporté un prix de poésie, proposé par les enfants d'Amphidamas; mais il ne dit point qu'il ait eu Homère pour concurrent; et l'on ne saurait, avec quelque équité, imputer, ni à l'un ni à l'autre, les lieux communs et les puérilités qu'on a recueillis sous leurs noms. Il est trop aisé d'y reconnaître une pièce fabriquée dans quelque école, mille ou mille deux cents ans après eux, et peut-être davantage. On y a inséré, sauf des altérations, plusieurs vers qui se retrouvent dans leurs véritables ouvrages. On y a joint des sentences puisées en d'autres sources: le surplus est indigne de tout examen. La question

chronologique demeure donc tout entière, et les modernes sont, comme les anciens, divisés entre trois opinions : Hésiode a précédé Homère; Homère a devancé Hésiode; ils sont tous deux du même âge. Le premier système, établi par les Marbres et soutenu par Éphore, dans Aulu-Gelle est celui de Barthélemy et des critiques les plus éclairés. Le second, préféré par Cicéron, a eu pour partisans Saumaise et Clarke; le troisième, qu'Aulu-Gelle attribue à Varron, est, selon Rollin, le plus généralement adopté.

Ce troisième avis n'est au fond qu'une sorte de composition ou de convention mitoyenne. Ce que dit Varron dans Aulu-Gelle, *non esse dubium quin aliquo tempore eodem vixerint*, signifie qu'indubitablement, il y a un certain espace de temps durant lequel Hésiode et Homère ont vécu à la fois: nous en pourrions dire autant de la Fontaine et de J. B. Rousseau; les vingt-quatre dernières années du premier ont correspondu aux vingt-quatre premières du deuxième; ils ne sont pourtant pas de la même génération; il y a cinquante ans de distance entre la naissance de l'un et celle de l'autre; on ne saurait dire qu'ils appartiennent au même âge, à une même époque littéraire. La difficulté, par rapport aux deux poëtes grecs, est de se déterminer entre la chronologie des Marbres et celle que suit Cicéron, lorsqu'il dit qu'Homère a vécu plusieurs siècles avant Hésiode. L'autorité de Cicéron est assurément très-grande : elle a entraîné Velléius Paterculus, Solin, Porphyre, qui pourtant ne mettent que cent ans, cent vingt, cent trente ans d'intervalle entre l'*Iliade* et la *Théogonie*. Au fond, Cicéron énonce ici (dans le traité *de la Vieillesse*) une opinion qui lui

est particulière, *ut mihi videtur,* et sur laquelle on voit, par d'autres endroits de ses ouvrages, qu'il n'est pas très-invariablement fixé. Car, au commencement des *Tusculanes,* en parlant de l'antiquité de la poésie grecque, il dit qu'Archiloque était contemporain de Romulus; et il place auparavant sur une même ligne Homère et Hésiode avant la fondation de Rome : *Siquidem Homerus et Hesiodus ante Romam conditam, Archilochus regnante Romulo.* Il serait donc permis d'opposer ici à Cicéron et ses propres incertitudes, et l'indication précise des Marbres de Paros, et même aussi l'autorité d'Hérodote. Cet historien dit qu'Homère et Hésiode vivaient quatre cents ans avant lui. Ceci ne place point Hésiode avant Homère, mais ne permet pas non plus de laisser entre eux la distance de plusieurs siècles, ni même d'un seul. Cependant Larcher, abandonnant ici Hérodote, déclare qu'il est plus sûr de suivre le sentiment de Cicéron. On peut, dit-il, en apporter des preuves; et ces preuves, le croiriez-vous, Messieurs? consistent en ce que la première syllabe de καλός (*beau* ou *bon*) est toujours longue dans Homère, tandis qu'elle est tantôt longue et tantôt brève dans Hésiode; et en ce que celui-ci fait brève la pénultième d'ὀπωρινός (*autumnal*) qui dans Homère est toujours longue. Voilà toute la démonstration de la nécessité de rabaisser l'époque d'Hésiode deux ou trois cents ans au-dessous de celle d'Homère. Clarke avait déjà proposé ces arguments, et Thomas Robinson, à la tête de son édition d'Hésiode, les avait réfutés d'une manière qui semblait victorieuse. De si rares et si légères variations prosodiques n'ont rien d'étonnant dans les premiers siècles d'une langue; et

l'on n'en saurait tirer de conséquences chronologiques, qu'autant qu'il existerait des ouvrages intermédiaires entre les deux que l'on compare : c'est alors seulement qu'on démêlerait lequel se rapproche davantage ou des plus anciens ou des plus nouveaux; encore faudrait-il un bien plus grand nombre de données d'une telle espèce. Juste-Lipse trouve en général plus de simplicité dans la diction d'Hésiode, et Saumaise dans celle d'Homère : l'opposition de ces jugements prouve à quel point ils sont hasardés. De part et d'autre, on se tient assuré d'avoir parfaitement reconnu, senti le goût et, comme on dit, l'odeur d'une plus haute antiquité, *remotiorem antiquitatem redolet :* puérile affectation d'un discernement qu'on ne peut avoir, misérable charlatanisme qui déshonore l'érudition. N'arrive-t-il pas fort souvent qu'en un même âge, en un même demi-siècle, une langue prend un autre caractère, acquiert un plus haut degré ou d'harmonie ou d'élégance dans un écrivain que dans tous les autres? Robinson en cite ici des exemples propres à la littérature anglaise; et nous en trouverions bien facilement dans la nôtre, qui dérouteraient tous les raisonnements chronologiques de cette nature, tant ceux qui se prétendent fondés sur des observations générales que ceux qui reposent sur d'accidentelles différences grammaticales ou prosodiques. A n'en juger que par la diction, que par le langage, Bonnecorse, qui n'a commencé d'écrire qu'après Molière et Boileau, les aurait précédés d'un demi-siècle. Et si l'on n'appréciait l'âge de ces deux grands poëtes eux-mêmes que par certains détails de leur versification, par exemple si l'on remarquait seulement que l'un écrit :

Hier j'étais chez des gens de vertu singulière ;

et l'autre :

Mais hier il m'aborde et me serrant la main,

rien n'empêcherait un savant de trouver ici le signe manifeste d'un intervalle de cent ans, de deux cents peut-être, quoique en effet le premier de ces vers soit de 1665, et le second de 1666. C'est presque tirer au sort la succession des faits littéraires, que de vouloir la déduire de simples remarques philologiques. Le pédantisme n'est pas un meilleur guide en chronologie qu'en littérature.

En n'écoutant point Larcher, nous aurons, pour déclarer Hésiode et Homère contemporains, l'opinion d'Hérodote, de Varron, de Plutarque, de Philostrate, de Libanius, de Thémistius; de presque tous les anciens, hormis Cicéron dans le traité *de la Vieillesse*, et d'après lui, Velléius, Solin et Porphyre. Nous aurons aussi, pour supposer Hésiode plus ancien d'environ trente ans, l'indication de la Chronique de Paros, l'avis de l'historien Éphore et du poëte Accius, tous deux cités par Aulu-Gelle. Si maintenant l'on demande à quelle distance Hésiode était de la guerre de Troie, la réponse dépendra, d'une part, de la date qu'on aura assignée à cet événement, et du siècle où l'on établira Homère. Nous avons reconnu que le premier de ces deux articles est incertain, mais que cependant l'hypothèse d'environ onze cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère vulgaire est la plus probable. Chercher, dans les ouvrages mêmes d'Hésiode, de combien d'années il est postérieur à la ruine d'Ilion, c'est une entreprise fort difficile : on l'a tentée néanmoins, et l'on s'est attaché

à l'endroit de son poëme des *OEuvres et des Jours* où, parlant du quatrième âge, il compte parmi les demi-dieux, dans la race divine des héros, les vengeurs de Ménélas et les défenseurs de Priam. Ensuite il se plaint d'avoir été réservé lui-même au cinquième âge; il s'écrie : « Pourquoi faut-il que je ne sois pas mort « plus tôt, ou né plus tard! » On conclut de là qu'il est assez éloigné de ces héros pour qu'ils lui apparaissent sous une forme semi-divine; il ne les voit que dans une sorte de lointain qui les rend plus respectables, plus imposants à ses yeux; il y a donc entre eux et lui plusieurs siècles. Une telle observation ne saurait fournir une mesure précise; mais, en plaçant la prise de Troie en 1184, et l'éclat ou l'activité des talents d'Hésiode en 944 selon les Marbres d'Arundel, la différence est de deux cent quarante ans, et peut, je crois, se concilier, autant qu'il en est besoin, avec les expressions poétiques que je viens de rappeler.

Au surplus, l'article de la Chronique de Paros sur Hésiode n'est pas le seul renseignement direct qui serve à résoudre la question de savoir quand ce poëte a vécu: il y avait quatre cents ans d'intervalle entre lui et Hérodote, au rapport de cet historien. A la vérité, ce second document présente deux difficultés. D'abord il ne s'accorde pas très-bien avec le premier; il tend à substituer 884 à 944. C'est soixante ans de moins, ou même davantage, si l'on prend 884 pour la date de la naissance d'Hésiode, comme 484 est la date de la naissance d'Hérodote. D'un autre côté, il existe une *Vie* d'Homère qui, à s'en tenir au titre qu'elle porte, aurait été composée par Hérodote lui-même. On la croit de quelque autre écrivain, moins recommandable,

mais cependant assez ancien. Or le dernier chapitre de cet écrit fixe la naissance d'Homère à cent soixante-huit ans après l'expédition des Grecs contre les Troyens, et à six cent vingt-deux ans avant le passage de Xercès dans la Grèce. Ce dernier événement est de l'an 480 avant J. C; ce qui reporterait la naissance d'Homère à 1102 et la guerre de Troie à 1270, ainsi que le suppose, à dix ans près, Hérodote au livre second de son histoire. Contemporain d'Homère, ou un peu plus ancien que lui, suivant l'opinion que nous venons de préférer, Hésiode serait né au douzième siècle, vers 1140. Mais ce résultat contredirait presque toutes les traditions antiques que je vous présentais il y a peu d'instants; et un seul écrit apocryphe ne saurait avoir assez d'autorité pour contre-balancer un si grand nombre de textes classiques. Toutefois, il y a lieu de remarquer encore ici l'incertitude et le vague des notions chronologiques; car, de cette *Vie* d'Homère attribuée à Hérodote, on déduirait qu'Hésiode est né en 1140; tandis que, des textes de Cicéron, on conclurait que ce même poëte n'a paru qu'après 776; c'est trois cent soixante-quatre ans de différence.

Scaliger et Vossius ont cru trouver un moyen de sortir de ces embarras par un calcul astronomique. Hésiode, dans son poëme *des Œuvres et des Jours*, dit que soixante jours après le solstice d'hiver l'étoile Arcturus se lève en se dégageant des rayons du soleil; et voici jusqu'à quel point on a pu, d'après cette donnée, déterminer l'époque de la composition de ce poëme. « On sait, dit M. Biot, qu'Hésiode habitait la Béotie; « le lieu auquel ses poëmes se rapportent, paraît ré-« pondre à peu près à une latitude de quarante-deux

« degrés huit minutes, et à une longitude occiden-
« tale de vingt-deux degrés deux minutes, comptée
« du méridien de Paris. Il s'agit de calculer le lever
« héliaque d'Arcturus, de siècle en siècle, pour cette
« latitude, en ayant égard au déplacement produit
« dans la position de cette étoile et de l'écliptique
« par l'effet de la précession des équinoxes et du chan-
« gement d'obliquité. On trouvera ainsi que ce phéno-
« mène est compris entre les années 900 et 1000 avant
« l'ère chrétienne; et par un calcul plus rigoureux,
« qu'il répond à peu près au milieu de cet intervalle,
« c'est-à-dire à l'an 950. Je dis à peu près, continue
« M. Biot, car l'indication des époques par le lever
« héliaque ne peut être considérée que comme une
« approximation assez grossière, à cause de l'incerti-
« tude de ce genre d'observation; le plus ou le moins
« de transparence de l'air, la vue plus ou moins per-
« çante de l'observateur, et une infinité d'autres cau-
« ses accidentelles, peuvent avancer ou retarder l'épo-
« que du lever héliaque dans un même pays, et cette
« époque n'y peut être fixée, avec quelque apparence
« d'exactitude, que par un grand nombre d'observa-
« tions. »

Toujours nous serait-il fort avantageux d'être assurés ainsi qu'Hésiode vivait au dixième siècle avant notre ère; nous prendrions par là plus de confiance dans la date 944, exprimée dans les Marbres. Mais Thomas Robinson s'est plu à rassembler une multitude d'objections contre ce calcul. D'abord, les résultats en étaient fort différents selon Riccioli et selon Newton. Le premier trouvait l'année 953, et le second l'année 870, qui s'adaptait mieux à son système géné-

ral de chronologie. Ni l'un ni l'autre ne calcule précisément pour la Béotie, et Newton même ne détermine aucun lieu. Aujourd'hui, la précision du calcul de M. Biot ne permettrait pas de s'écarter de plus de dix ou vingt ans soit au-dessus, soit au-dessous de 950, et par conséquent détruirait cette objection de Robinson. J'en écarte quelques autres, qui me paraissent peu graves et qui exigeraient de trop longs éclaircissements. Mais en voici qui mériteraient peut-être plus d'examen. Savait-on, au temps d'Hésiode, assez d'astronomie pour fixer à un ou deux jours près les solstices, et pour observer avec exactitude le lever héliaque d'une étoile? Dans ce nombre de soixante jours après le solstice d'hiver, faut-il comprendre celui du solstice et celui de l'observation? faut-il les en retrancher l'un ou l'autre, ou à la fois tous les deux? De quelle heure convient-il de faire partir le compte des jours? Est-ce de midi, de minuit, du lever ou du coucher du soleil? Au milieu de ces incertitudes, sommes-nous sûrs de ne pas nous tromper en établissant nos calculs pour le 27 février plutôt que pour le 26 ou le 25, ou bien pour le 28 ou le 29; et l'erreur de deux ou trois jours n'en doit-elle pas entraîner une de plus d'un demi-siècle dans le résultat chronologique? Car l'extrême lenteur du mouvement de précession et du changement d'obliquité rend ici fort graves les conséquences d'une légère inexactitude dans les données. Qui nous garantit d'ailleurs qu'Hésiode retrace en effet un phénomène astronomique observé de son temps même, et qu'il ne répète pas ce qu'on avait dit avant lui et ce qu'il croyait invariable, la précession des équinoxes n'étant pas connue? Plusieurs auteurs bien

moins anciens que lui, et entre autres Pline, écrivent aussi que le lever héliaque d'Acturus a lieu soixante jours après le solstice hiémal. Faut-il, dit Robinson, en croire Pline ou Hésiode? à coup sûr l'un ou l'autre se trompe, si chacun d'eux prétend parler de son temps et de son pays; et peut-être sont-ils tous deux dans l'erreur : *Utri horum, Plinio an Hesiodo, fides est adhibenda? alterum certe de suo tempore locoque cogitantem suus fefellit animus, et fortasse utrumque.* Néanmoins, puisque le calcul prouve que l'époque astronomique dont il s'agit tombe réellement, pour la Béotie, de l'an 1000 à 900 avant notre ère, nous sommes au moins en droit d'en conclure qu'Hésiode n'a pas écrit avant le plus haut de ces termes; et tous les autres genres de renseignements nous invitent à ne point le rejeter au-dessous du second.

Les notions que nous venons de recueillir sur l'époque d'Hésiode, ont déjà jeté du jour sur celle d'Homère. L'auteur de l'*Iliade* a suivi de fort près celui de la *Théogonie;* et il ne paraît pas qu'on puisse mettre entre eux plus de distance que les trente-sept ans indiqués par les Marbres. Nous n'avons, du reste, à puiser aucune lumière chronologique dans les anciennes vies d'Homère, légendes souvent fabuleuses et presque toujours suspectes; celle qui porte le nom d'Hérodote est l'ouvrage d'un rhéteur ou d'un sophiste, postérieur au règne d'Alexandre; elle attribue, comme nous l'avons observé, à l'auteur de l'*Iliade,* une antiquité démentie par toutes les autres traditions. Cicéron le croit contemporain de Lycurgue; *Lycurgi temporibus Homerus etiam fuisse creditur;* et Strabon prétend que le poëte et le législateur ont eu un entre-

tien ensemble dans l'île de Chio. Mais ce sont les ouvrages d'Homère et non sa personne que Lycurgue rencontra dans cette île : telle est du moins l'opinion de Burette, qui, à ce sujet, reproche à Strabon et à Cicéron un grave anachronisme. Pas si grave pourtant, Messieurs : car Lycurgue était né avant 907, et lorsqu'en 884, il coopérait avec Iphitus au renouvellement des jeux Olympiques, Homère n'avait peut-être pas encore fini sa carrière. Aulu-Gelle dit qu'il vivait cent soixante ans après la prise de Troie, selon Cassius Hémina, et cent soixante ans avant la fondation de Rome, selon Cornélius Nepos. Voilà Homère tenant juste le milieu entre deux grandes époques; et la seconde le fait remonter à l'an 913, ce qui s'accorde avec toutes les données que nous avons jusqu'ici rassemblées. Malheureusement, pour maintenir la seconde, il faudrait que la ville de Troie n'eût été prise qu'en 1073, et cet événement nous a paru plus ancien d'environ un siècle. Plus nous parcourons de détails, plus nous reconnaissons combien la chronologie était confuse, obscure, inexacte chez les Grecs et surtout chez les Romains.

Telle est, dans les chronographes ecclésiastiques, la diversité des dates extraites, relativement à Homère, de Théopompe, d'Aristarque, d'Ératosthène, de Cratès, de Philochore, de Sosibius, que Pétau déclare qu'on est encore moins d'accord sur l'âge de ce grand poëte que sur sa patrie. Dans cet embarras, Pétau le fait naître en 1026 avant J. C., croyant suivre en ce point l'avis d'Hérodote, qu'il prend pour le véritable auteur de l'une des plus fabuleuses vies d'Homère. Depuis que la critique a mieux apprécié cette pro-

duction et quelques autres sur le même sujet, faussement attribuées, soit à Plutarque, soit aux plus habiles maîtres de l'école d'Alexandrie, la question s'est fort simplifiée, et l'époque énoncée sur les Marbres de Paros a paru s'accorder avec les traditions antiques les plus dignes de confiance, particulièrement avec celles qui concernent la manière dont l'*Iliade* et l'*Odissée* se sont conservées.

Ces deux poëmes étaient à peine connus dans la Grèce, lorsque Lycurgue y voyageait. Ayant reconnu que ces fictions récélaient des trésors de sagesse, il transcrivit de sa propre main, si nous en croyons Plutarque, l'un et l'autre ouvrage, les rapporta dans la Laconie, d'où ils passèrent successivement et rapidement chez tous les Grecs. Des acteurs publics, appelés Rhapsodes, en détachaient des fragments, qu'ils chantaient ou récitaient de ville en ville. On s'attroupait autour d'eux pour entendre les adieux d'Andromaque, le récit des exploits de Diomède, de la mort d'Hector, des voyages d'Ulysse. La gloire d'Homère se propageait ainsi, et semblait se multiplier par cette division même de toutes les parties de ses ouvrages; mais il était à craindre aussi que le tissu ne s'en décomposât, et qu'un jour ne vînt où ces morceaux, toujours séparés, ne pourraient plus se rejoindre. On dit que, pour prévenir ce danger, Solon prescrivit aux rhapsodes de suivre plus régulièrement l'ordre qu'avait établi l'auteur, et de se distribuer entre eux les chants, de telle sorte que l'un reprît où l'autre aurait cessé. Nous n'avons connaissance de ce règlement que par Diogène de Laërte, auteur bien moderne à l'égard d'un tel fait : Cicéron même et Pausanias ne sont point des garants

assez sûrs d'un autre genre de précaution employée par Pisistrate, et dont ils donnent l'explication que voici : livrés à l'enthousiasme des acteurs, aux caprices des interprètes, à l'ignorance du vulgaire, ces poëmes couraient le risque de s'altérer, de subir des mutilations, et ce qui était plus fâcheux encore, de se charger d'additions et de suppléments : Pisistrate et son fils Hipparque entreprirent de reconnaître le texte des deux poëmes, de le rétablir dans sa parfaite pureté : ils consultèrent des littérateurs habiles; ils encouragèrent par des récompenses ceux qui rapportaient des fragments authentiques; et à force de rapprochements, ils parvinrent à restaurer le magnifique ensemble et les riches détails de ces deux chefs-d'œuvre. Après les avoir ainsi exposés tous deux aux regards des Athéniens, Hipparque ordonna, et c'est Platon qui nous apprend cette circonstance, que les vers d'Homère seraient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon. Depuis lors, ces vers immortels retentirent de plus en plus dans toute la Grèce, et ajoutèrent à l'éclat des plus brillantes solennités. Ils devinrent les modèles de tous les talents : Eschyle, Sophocle, Euripide y découvrirent les éléments de l'art dramatique; Hérodote même, et Démosthène, et Platon y étudièrent les principes de l'art d'écrire; les sculpteurs et les peintres, l'art d'animer les images des héros et des dieux. C'était Homère qui suscitait tous les talents, qui créait et fécondait tous les beaux-arts.

Ainsi voyons-nous se transmettre, jusqu'aux temps pleinement historiques, le souvenir et l'usage des écrits de cet immortel poëte. Nous remontons d'Aristote à Pisistrate, de Pisistrate à Solon, de Solon à Lycurgue,

et nous arrivons au terme qui précède immédiatement la composition de ces deux poëmes, c'est-à-dire la naissance de la littérature classique. Cependant il s'est répandu, depuis quelque temps, un système qui ébranlerait les bases de cette chronologie. On suppose que nous n'avons plus les poëmes d'Homère, mais des recueils de morceaux, primitivement isolés et fugitifs, qu'on a par degrés rapprochés et coordonnés sur des plans communs, conçus après coup; que l'ensemble s'en est accru et disposé dans le cours de trois ou quatre siècles ; que, par conséquent, l'*Iliade* et l'*Odyssée* appartiennent aux Homérides, c'est-à-dire aux successeurs et imitateurs d'Homère bien plus qu'à lui, s'il est vrai même qu'en effet il ait existé un poëte de ce nom. Quelques-unes de ces idées avaient été jetées dans le public durant le dix-huitième siècle, et Voltaire lui-même avait commencé à les accréditer. M. Frédéric Auguste Wolf les a rassemblées et en a formé, pour ainsi dire, un corps de doctrine historique et littéraire. Il les a développées, dès 1785, dans les prolégomènes d'une édition qu'il a intitulée *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ, OEuvres et restes d'Homère et des Homérides.* Ce système a beaucoup de partisans en Allemagne; il en a trouvé de très-distingués même en France ; et tels ont été, par exemple, les deux savants professeurs qui m'ont précédé dans cette chaire, M. Lévesque et M. Clavier : l'un et l'autre en ont pris la défense, et je dois avouer que dans cette controverse ils ont conservé, sur les adversaires français de M. Wolf, tous les avantages de l'érudition, de la logique et des véritables lumières. Nous ne saurions, sans nous écarter trop longtemps de nos étu-

des chronologiques, entamer une discussion qui n'y touche que par quelques points, et qui embrasserait un très-grand nombre de détails d'histoire, de littérature et de philologie. Je dois me borner à un simple exposé de l'état de ces questions, particulièrement de celles qui tiennent à la science des temps.

On est obligé de convenir avec M. Wolf que les textes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ont subi, comme tous les autres textes classiques, d'assez graves altérations, et qu'ils ne sont point, d'un bout à l'autre, tels que les a laissés l'auteur qui en avait conçu le plan et achevé toutes les parties. Quand Pylæmène, tué au cinquième livre de l'*Iliade*, accompagne, au treizième, le cadavre de son fils Harpalion, il est plus naturel de soupçonner là l'interpolation d'un ou deux vers que de supposer, avec les commentateurs, deux Pylæmènes, tous deux rois des Paphlagoniens, et dont l'un succède si vite à son homonyme. Nous n'avons, des poëmes d'Homère, comme de presque tous les livres antiques, que des manuscrits modernes, qui ne remontent pas au delà du neuvième ou du dixième siècle de notre ère : en général, nous ignorons comment, par qui, sur quelles copies antérieures, ils ont été faits. Il y a, depuis l'olympiade d'Iphitus jusqu'au règne de Hugues Capet, près de mille neuf cents ans durant lesquels les écrits d'Homère ont dû être transcrits plusieurs fois, sans qu'il nous reste aucun fragment matériel de ces copies successives : nous n'en pouvons juger que par les citations accidentelles qui se trouvent en d'autres livres, qui eux-mêmes ne nous sont connus que par des manuscrits du moyen âge; et ce qui peut nous inspirer encore plus de défiance, c'est que ces

citations ne sont pas toujours conformes à l'état actuel des deux poëmes. Platon, Aristote, Plutarque citent des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, dont nous ne retrouvons aucun vestige dans les manuscrits et les éditions d'Homère. Les chefs-d'œuvre du génie antique ne nous sont parvenus qu'en passant par des mains barbares.

Mais ces observations étant plus ou moins applicables à toute la littérature ancienne, je ne saurais admettre les conséquences particulières que M. Wolf en veut tirer contre l'authenticité des seuls écrits homériques. On peut bien s'attendre à un certain nombre d'additions, de lacunes, de changements, de variantes; mais, pour conclure contre tout l'ensemble d'un ouvrage, il faut, ce semble, des considérations qui l'embrassent et l'attaquent tout entier. M. Wolf en présente en effet de pareilles, et la principale consiste à dire que l'écriture n'existait pas chez les Grecs au temps d'Homère; que ce poëte n'a jamais rien écrit; qu'il a pu composer, chanter, réciter çà et là quelques morceaux; qu'on les a retenus le mieux qu'il a été possible; qu'au besoin, on les a complétés, arrangés, mis en ordre.

Pour établir ce système, il fait Homère plus ancien que nous ne l'avons présumé, ou plutôt il suppose que, depuis la prise de Troie jusqu'à l'an 950 avant notre ère, un poëte ou plusieurs poëtes ont célébré Achille, Agamemnon, Nestor, Ulysse, déploré la mort de Patrocle, raconté les malheurs de Priam. Or il est persuadé que, durant cet intervalle, et même fort au delà de 950, aucun chant, aucun poëme n'a pu se transmettre que par tradition orale. Il relègue parmi les fables ce qu'Hérodote et tant d'autres écrivains nous disent de l'écri-

ture alphabétique apportée en Grèce par Cadmus. Hérodote se sera laissé aussi abuser par les prêtres sur l'âge des inscriptions qu'il a vues, à Thèbes, dans le temple d'Apollon Isménien. M. Wolf croit démêler des signes de nouveauté et dans ces inscriptions et dans toutes celles que d'anciens auteurs ont citées ou révérées comme antéhomériques. Leur authenticité n'est point démontrée sans doute, et l'histoire de Cadmus n'est pas d'une certitude incontestable; mais est-il bien facile d'en prouver directement la fausseté absolue? et l'écriture alphabétique n'a-t-elle pas été presque partout l'un des premiers progrès de la civilisation? Il avait semblé qu'Homère indiquait lui-même l'existence de cet art, soit lorsque, entre des noms tirés au sort, il fait sortir celui d'Ajax, soit surtout lorsque Prœtus charge Bellérophon d'une lettre pour le roi de Lycie :

.... Πόρεν δ'ὄγε σήματα λυγρὰ,
Γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

Mais M. Wolf explique autrement ces deux passages et ne trouve, même dans le second, que l'indication d'une espèce de caractères hiéroglyphiques. Comment, dit-il, l'emploi commun des lettres serait-il d'une si haute antiquité dans la Grèce, où le papyrus d'Égypte ne fut apporté que vers la quarante-cinquième olympiade! Nous ignorons, je l'avoue, de quels matériaux, de quels instruments les Grecs se servaient pour écrire au temps de Lycurgue; et nous ne le savons pas beaucoup mieux pour l'époque d'Hérodote, où pourtant l'usage des lettres était bien certainement établi : l'incertitude, l'inutilité même de nos recherches sur de pareils détails, est-elle un argument décisif contre

l'existence de l'art auquel ils appartiennent ? Je ne puis le penser. Pausanias déclare avoir trouvé, vu, examiné un exemplaire de l'un des poëmes d'Hésiode, écrit sur plomb, et si dégradé par son extrême vétusté qu'il était devenu presque illisible : c'est un conte, répond M. Wolf. En effet, nous ne sommes pas tenus d'y ajouter foi, quoique les savants citent et révèrent bien d'autres récits de Pausanias qui ne sont pas plus croyables que celui-là. Mais enfin si les poëmes d'Hésiode n'ont été non plus mis par écrit qu'après la quarante-cinquième olympiade, ou l'an 596 avant Jésus-Christ (c'est le terme fixé par M. Wolf), il faut dire ou bien que durant trois siècles la *Théogonie* et le poëme des *OEuvres et des Jours* ont été, comme l'*Odyssée* et l'*Iliade*, retenus de mémoire, transmis de vive voix, chantés, récités par des rhapsodes, ce qui serait beaucoup moins croyable à l'égard de deux poëmes didactiques, pleins de notions quelquefois arides; ou bien qu'ils étaient représentés, tracés, comme la lettre de Bellérophon, en caractères hiéroglyphiques, en notes sommaires, ce qui serait une hypothèse tout à fait gratuite; ou bien enfin qu'Hésiode n'a vécu qu'environ cent ans avant Hérodote, ce qui démentirait cet historien lui-même, qui en compte en termes exprès quatre cents.

L'alphabet grec, dit-on, ne s'est formé qu'avec lenteur; il n'a été complet qu'au temps de Thalès et de Pythagore : raison de plus, à mon avis, pour en croire l'invention et les premiers essais beaucoup plus anciens. Si l'écriture alphabétique n'existait pas du tout chez les Grecs au temps de Lycurgue, et si elle s'y est introduite, comme on le suppose, avant celui de Solon, en vérité il est

bien étonnant qu'un fait de cette importance n'ait été remarqué ni par Hérodote, ni par aucun autre écrivain de l'antiquité. Un progrès à la fois si important, si subit, et si tardif, eût été au moins aussi mémorable que l'invention de l'imprimerie l'a été dans nos temps modernes. Mais, au contraire, tous les auteurs grecs parlent de l'écriture alphabétique comme d'un art pratiqué de temps immémorial chez leurs aïeux; et lorsqu'ils veulent en indiquer la source, c'est à Cadmus qu'ils remontent. Eh bien! répond M. Wolf, ils se sont trompés : Hérodote n'a pas su que cet alphabet, dont il se servait si utilement et qu'il donnait pour antique, ne datait en Grèce que d'un siècle, et avait été inconnu à son bisaïeul; Hérodote n'a pas considéré que cet art ne pouvait pas être plus ancien que celui d'écrire en prose; qu'inutile tant qu'on ne composait que des vers, il n'est devenu nécessaire que pour transmettre et conserver des discours non mesurés, qui ne se gravaient pas d'eux-mêmes dans la mémoire; que la mémoire et le chant avaient suffi à la poésie; que de là vient que les poëtes annoncent qu'ils chantent et non pas qu'ils écrivent; et que de là est venu aussi ce nom de filles de Mémoire ou de Mnémosynes, donné aux muses; expressions non moins précises que solennelles, qui suffisent pour nous révéler la nature des instruments et des moyens alors employés seuls à la composition et à la propagation des œuvres poétiques. Cependant M. Wolf veut bien avouer qu'à une époque où aucune sorte d'écriture n'aurait commencé d'être employée, personne n'aurait conçu la pensée de composer un livre en prose; qu'il fallait que des lettres ou notes quelconques, déjà inventées, fournissent d'avance aux prosateurs les moyens de

communiquer leurs idées autrement que par le langage, et de les fixer ailleurs que dans la mémoire. Voilà une concession bien forte; car si l'écriture est antérieure aux prosateurs, elle remontera bien près du siècle d'Homère. En effet, quoique nous n'ayons plus aujourd'hui de livres profanes écrits en prose avant l'ouvrage d'Hérodote, nous avons tout lieu de croire qu'il en existait de plus anciens en langue grecque, composés dans le cours du sixième et du septième siècle, aux temps de Pythagore et même de Thalès. A moins de regarder comme une fable ce qu'on raconte de l'institution de la première olympiade et de l'inscription du nom de Corœbus sur un registre public, nous devons reconnaître que les Grecs savaient écrire en 776 avant notre ère, et il n'y a nulle apparence que cet art fût alors fort récent. Il devait être connu vingt-cinq ans au moins, ou cinquante ans auparavant; par conséquent, exister au neuvième siècle. On a d'ailleurs quelque peine à comprendre, quoi qu'en ait dit Plutarque, quelle consistance auraient eue les lois de Lycurgue, si célèbres dans l'antiquité, si elles n'avaient été fixées par aucune sorte d'écriture. Selon Plutarque, ce législateur avait expressément défendu de les écrire; donc il avait lieu de craindre qu'on ne les écrivît; donc on pouvait écrire alors. Or l'âge de Lycurgue touche à celui d'Homère, ainsi que je l'exposais il y a peu d'instants. Le seul argument un peu positif de M. Wolf est celui que lui fournit l'historien Josèphe. Cet auteur dit en effet, dans son ouvrage contre Apion, qu'Homère n'a rien laissé par écrit; que ses vers se sont transmis oralement. Cette opinion d'un auteur juif, postérieur de mille ans à Homère, peut-elle passer pour un témoignage? Voici

ce qu'en disait Sainte-Croix : « Josèphe, pour mieux « faire valoir aux yeux des Grecs l'antiquité, d'ailleurs « indubitable, des livres sacrés de sa nation, veut « diminuer celle des ouvrages des autres peuples ; et « j'observerai, de plus, que Josèphe, suspect ici de quel- « que partialité, ne prétend pas lui-même donner un « grand poids à son récit, ne citant à l'appui aucun « écrivain ancien, et se contentant d'employer la for- « mule, *on dit, ils disent,* φασίν. » Penserez-vous qu'une opinion si vague suffise pour démontrer qu'on n'eût pas encore écrit un seul vers d'Homère au temps d'Iphitus ou même de Corœbus? Eh bien! c'est là, au milieu de toutes les citations qui remplissent les prolégomènes de M. Wolf, le seul texte qui touche directement et immédiatement à la question.

Cependant, une fois qu'on a ainsi décidé que rien n'a été mis en écrit ni par Homère ni par ses contemporains, on trouve qu'il se forma en Grèce, peu après l'expédition des Argonautes, ou après la guerre de Troie, des compagnies de rhapsodes, troupes de ménestrels, qui parcouraient les villes et les bourgades, en récitant ou chantant leurs propres vers ou ceux d'autrui. A force d'études et d'exercice, leur mémoire avait acquis le plus haut degré possible d'étendue et de ténacité ; et si, en ce genre, leurs efforts et leurs succès nous paraissent aujourd'hui des prodiges presque incroyables, c'est qu'affranchis nous-mêmes, par l'usage de l'écriture, du besoin de cultiver aussi laborieusement cette faculté, nous avons perdu l'idée et le sentiment de sa puissance naturelle. Il y eut donc des familles, des écoles de rhapsodes : là, par des procédés mnémotechniques et par d'autres genres d'instruction, les

maîtres enseignaient à leurs élèves l'art de retenir les poëmes, de les réciter avec enthousiasme, et de les compléter au besoin par d'heureuses improvisations. Les élèves se distribuaient dans les cantons de la Grèce, y fondaient, à leur tour, des écoles nouvelles, et ils étaient accueillis partout comme les fils d'Apollon et les missionnaires du génie. Tels ont été, selon M. Wolf, la plupart des inspirés qu'on a désignés par le nom de Bardes, de Scaldes, de Prophètes et de Druides. Ceux qui récitaient des morceaux aujourd'hui compris dans l'*Odyssée* et surtout dans l'*Iliade* furent particulièrement appelés Homérides.

Étant ainsi démontré qu'Homère a composé pour des écouteurs et non pour des lecteurs, M. Wolf en conclut qu'il est impossible que ce poëte ait conçu, versifié, achevé deux ouvrages d'une si grande étendue. De quel usage auraient été de si longs poëmes dans un temps et dans un pays où la récitation était le seul moyen de publication? Comment aurait-on pu retenir les auditeurs assez longtemps, ou les convoquer assez souvent pour épuiser ces interminables lectures? Comment Homère lui-même, qui ne s'attendait point à être lu, qui ne savait ce que pouvait être une lecture, aurait-il entrepris des ouvrages que leur longueur eût empêchés d'acquérir la seule publicité alors possible? Comment aurait-il même, quelle que fût en ces temps-là l'étendue des mémoires poétiques, conservé dans la sienne les quarante mille vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*? Ces deux poëmes n'avaient donc pas la continuité, l'ensemble qu'ils nous offrent; c'étaient des chants détachés, qui n'avaient originairement aucune connexion entre eux. Un seul homme peut-être, appelé Homère

ou de tout autre nom, aura conçu la première idée de ces récits ou de ces cantiques; il en aura fait seul un assez bon nombre; mais d'autres les ont imités, continués, enrichis. M. Wolf ne peut croire surtout que l'*Odyssée* appartienne aux auteurs de l'*Iliade*. Au surplus, ajoute-t-il, Homère était un rhapsode tout comme un autre, un des plus distingués si l'on veut, et qui cherchait de préférence la matière de ses poésies dans les exploits des Grecs vainqueurs des Troyens. Ses chants et ceux des autres rhapsodes, ses contemporains ou ses successeurs, d'abord rassemblés sous Pisistrate, recensés depuis par les grammairiens d'Alexandrie, ont pris une liaison épique à laquelle ni Homère ni les Homérides n'avaient jamais pu songer.

Pour confirmer ces dernières conclusions, M. Lévesque nous dit que M. Wolf en a jugé par un sentiment intime; et que cette sensation, ce tact intellectuel doit être d'une extrême finesse dans un savant allemand qui joint beaucoup d'esprit à une profonde étude des poésies homériques. Loin de nous la pensée de restreindre cet éloge; mais nous devons bien aussi quelque confiance au tact, aux sensations, aux sentiments intimes d'Aristote, d'Horace, de Boileau et de Pope, qui ne manquaient pas non plus d'esprit, et qui avaient fait aussi des études profondes. Or Aristote, avant l'établissement de l'école d'Alexandrie, admirait la parfaite unité qu'Homère avait su mettre dans ses grands poëmes; il le trouvait, en ce point, supérieur à tous ceux qui avaient composé des Héracléides, des Théséides et d'autres épopées, et si habile à rapprocher tous les détails qui tenaient à une seule action, à lier entre elles toutes les parties d'un même tout, que

ses ouvrages ne pouvaient admettre, nulle part, ni transposition ni retranchement. Ce n'est point une simple *liaison épique*, mais un enchaînement étroit, mais une conception unique et vaste, que la plupart des vrais littérateurs anciens et modernes ont cru reconnaître dans l'*Iliade :* Pope y voit un fleuve dont le cours nous entraîne avec la plus douce rapidité.

Encore une fois, nous ne pouvons épuiser ni approfondir ici toutes les parties de cette discussion : les questions purement chronologiques qu'elle embrasse sont celles-ci : A-t-il existé, au dixième siècle avant l'ère vulgaire, un poëte nommé Homère? Est-il l'auteur, et sauf quelques variantes inévitables, l'unique auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Ces poëmes existaient-ils, dans leur ensemble, avant l'an 884? J'ai fait à ces questions les réponses affirmatives que me suggéraient tous les documents et toutes les traditions anciennes : il m'est impossible de préférer un système qui, dénué de preuves directes, et n'offrant au fond qu'un tissu de conjectures, contredit à la fois les témoignages unanimes de l'antiquité et les doctrines littéraires des siècles et des pays les plus éclairés. Sans doute, il nous importe de profiter des lumières de nos voisins, mais j'ignore s'il est bien sage de dédaigner toujours celles qui, dans le cours des deux derniers siècles, ont jailli avec tant d'éclat du sein de notre propre patrie, et si c'est un penchant très-heureux que celui qui semble nous entraîner, depuis vingt ans, à ne plus chercher qu'au delà du Rhin des leçons de philosophie, de critique et de littérature.

DIXIÈME LEÇON.

AGE HÉROÏQUE DE 884 A 776 AVANT JÉSUS-CHRIST.

Messieurs, en descendant de l'an 1000 avant J. C. à l'an 884, nous avons rencontré, dans l'histoire sainte, le règne de Salomon, le partage de ses États en royaumes de Juda et d'Israël, deux suites collatérales et quelquefois confuses de faibles monarques jusqu'à l'usurpation d'Athalie; chez les Égyptiens, des nomenclatures royales que chaque historien ou chronographe exprime et dispose à sa manière, et au milieu desquelles le personnage le moins obscur est un Sésac fort distinct de Sésostris, quoi qu'en ait pensé Newton; chez les Chinois, la suite de la dynastie Tchéou; chez les Assyriens, des rois inconnus, des noms incertains, un vide historique que les chronologistes ne remplissent qu'en y transportant Sardanapale, qui paraît devoir être réservé à une époque moins ancienne; à Tyr ou à Palétyr, le roi Iromus ou Hiram, et ses successeurs fort peu célèbres jusqu'à Pygmalion, frère de Didon et assassin de Sichée; dans la Grèce enfin, le roi d'Argos Phidon, auquel on attribue des institutions métriques et monétaires; la monarchie corinthienne dégénéran en une sorte d'aristocratie concentrée dans la famille des Héraclides; des archontes d'Athènes, perpétuels encore et tous descendants du fils de Codrus, Médon; une double liste de rois de Sparte, dont l'une se termine par Charilaüs, le neveu et le pupille de Lycurgue; mais, durant toutes ces successions de magistrats ou de

monarques, deux poëtes plus illustres que tant de rois, des chefs-d'œuvre littéraires plus durables que tous les empires. Nous avons d'abord considéré l'époque d'Hésiode relativement à celle d'Homère; et, sauf l'aînesse au moins probable d'Hésiode, ces deux poëtes nous ont paru à peu près contemporains. La tradition la mieux établie est que, postérieurs l'un et l'autre d'environ deux siècles à la guerre de Troie, ils ont brillé avant le rétablissement des jeux Olympiques par Lycurgue et Iphitus. Nous avons donc cru devoir nous en tenir, à leur égard, aux dates 944 et 907, fournies par les Marbres de Paros, et qui au besoin seraient confirmées par un calcul astronomique, si l'on pouvait compter sur la parfaite exactitude de ce qu'a dit Hésiode du lever héliaque de l'étoile Arcturus, soixante jours après le solstice d'hiver. Aujourd'hui cependant l'on demande s'il a existé un Homère, s'il est le véritable et unique auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* si ces poëmes avaient acquis, avant 884, l'ensemble ou la liaison épique qu'ils nous présentent. Nous n'avons point osé répondre à ces questions autrement que n'y répondent les acclamations de l'antiquité tout entière : il nous a été difficile de penser que ces grands et magnifiques ouvrages, où l'empreinte du génie est si profonde, se soient formés en quelque sorte par alluvion, dans le cours de plusieurs siècles. Il y a des tables chronologiques qui attachent au dixième le règne d'un neuvième Menou, identifié par quelques Indiens avec le prophète Bouddha; une ère des Étrusques qui partirait de l'an 973 avant Jésus-Christ, à calculer d'après ce qu'en dit Censorin; et une révolution en Danemark, opérée vers 930 par

Helgo, qui défit Hotbrod et chassa les Suédois. Ce sont là des traditions vagues qu'il est fort permis de négliger. Je vais vous entretenir du neuvième siècle, ou plus précisément des cent huit années comprises entre 884 et 776.

Lycurgue, qui passe pour avoir recueilli, le premier, toutes les parties des deux poëmes d'Homère, se joignit à Iphitus d'Élée et à Cléosthène de Pise, pour renouveler les jeux Olympiques jadis institués, disait-on, par Pisus, Pélops et Hercule. C'était un usage sacré, dans les temps héroïques, que de célébrer les funérailles des hommes illustres par les cérémonies et les jeux qu'on supposait les plus agréables à leurs ombres. Ces solennités civiques et religieuses ayant frappé les regards et l'imagination des peuples, on prit aisément l'habitude de les reproduire périodiquement. Pausanias du moins nous assure que des jeux pareils à ceux que décrit Homère aux funérailles de Patrocle, avaient été répétés plusieurs fois dans l'Élide. Mais les guerres entre les cités et les familles de la Grèce interrompirent ces pieux usages : les rétablir était un des moyens que la politique pouvait employer contre les discordes et les calamités qui affligeaient ou menaçaient le Péloponèse. Iphitus et Lycurgue en conçurent l'idée, et disposèrent l'oracle de Delphes à déclarer que les fêtes anciennement célébrées à Olympie devaient être renouvelées, et qu'il n'y aurait de sûreté que pour les États qui y prendraient part. En général, l'oracle de Delphes était l'organe des hommes d'État, et l'on doit avouer que son influence a été le plus souvent salutaire : toujours était-il affligeant qu'on eût besoin de tromper les peuples pour les servir; les bienfaits purs et durables sont

ceux de la vérité. Mais ce que nous avons à constater en ce moment, c'est que l'année 884 avant J. C. est réellement celle où Iphitus rétablit les jeux Olympiques. Cette date ne nous est point fournie par les Marbres de Paros, qui ne nous en donneront aujourd'hui aucune : de l'an 895, ils passent immédiatement à 758. C'est encore un vide de cent trente-sept ans, quoique sans lacune matérielle dans l'inscription. Nous n'avons ici d'autres garants que Velléius Paterculus, Solin, Censorin et Phlégon de Tralles, tous quatre postérieurs à Tite-Live et d'environ mille ans à Lycurgue. Le texte de Solin n'était pas fort clair, et il a eu besoin d'être restitué pour offrir la leçon que voici : *Certamen olympicum, quod Hercules in honorem atavi materni Pelopis ediderat, intermissum Iphitus Elius instauravit post excidium Trojæ anno quadringentesimo octavo. Ergo ab Iphito numeratur olympias prima : ita sex mediis olympiadibus interjectis... septima cœptante, Roma condita est.* Si nous prenons pour point fixe la fondation de Rome en 752, cette année-là commencera, selon Solin, la septième olympiade, et par conséquent la première partira de 776 : alors ce sera celle de Corœbus et non d'Iphitus. Il est évident que Solin les confond et qu'il n'y a point de résultat précis à tirer de son texte : seulement il place la prise de Troie, la première olympiade et la fondation de Rome à des distances qu'exprimeraient pour nous les nombres 1184, 776 et 752 avant J. C. Velléius Paterculus commet, relativement à Iphitus, la même erreur : *Olympiorum initium habuit auctorem Iphitum Elium. Is eos ludos..... instituit ante annos quàm tu, Marce Vinici, consulatum inires, octies centum et*

quatuor. Le consulat de Vinicius, à qui Velléius adresse son livre, est de l'an 28 de l'ère vulgaire; en remontant de huit cent quatre ans, on tombe sur l'an 776 avant J. C., c'est-à-dire encore sur l'olympiade de Corœbus, non d'Iphitus, bien que ce soit celui-ci que Paterculus nomme. C'est aussi à Corœbus seul que peuvent s'appliquer tous les résultats chronologiques établis dans le chapitre XXI de Censorin, où d'ailleurs ni Corœbus ni Iphitus ne sont nommés; il n'est parlé que de la première olympiade. La confusion qui existe dans les passages de ces trois auteurs, cités pourtant par les chronologistes comme ayant particulièrement désigné l'olympiade d'Iphitus, est un des motifs qui ont entraîné Newton à la considérer avec celle de Corœbus comme une seule et même époque, et à reléguer en conséquence les lois de Lycurgue au-dessous de 776. Le seul auteur ancien qui nous apprenne bien positivement à les distinguer, est Phlégon de Tralles, grammairien grec qui vivait au second siècle de l'ère vulgaire, et dont Photius parle avec fort peu d'estime, comme d'un compilateur minutieux et crédule. On a de ce Phlégon trois morceaux, dont l'un, intitulé *des Olympiades*, servait de préface à une chronique : c'est dans ce fragment que sont consignées, avec les noms d'Iphitus, de Lycurgue et de Cléosthène, les circonstances du rétablissement des jeux Olympiques, telles que je les ai exposées, avec le texte en vers de l'oracle rendu à Delphes par la pythie; et c'est là aussi qu'il est dit que d'Iphitus à Corœbus, il s'est écoulé une série de vingt-huit olympiades, sans doute en prenant celle de Corœbus pour la vingt-huitième; car autrement nous n'y trouverions plus notre compte. Voilà le prin-

cipal et à peu près l'unique fondement d'une série de vingt-sept olympiades, admise dans la chronologie comme antérieure à la première année olympique, savoir à celle du couronnement de Corœbus en 776. Mais cette distinction, sans laquelle on court risque d'être ramené à une partie du système de Newton, s'accorde avec les données historiques relatives à Lycurgue et avec les successions de rois et de magistrats dans la Grèce. Velléius Paterculus, Solin et d'autres écrivains nomment Iphitus; ils lui attribuent la restauration des jeux, et ne se trompent, ou du moins ne diffèrent de Phlégon que relativement à l'époque. Phlégon lui associe Lycurgue de Lacédémone et Cléosthène; et si cette association paraît plausible, le premier de ces deux noms exigera une date plus haute que 776, et confirmera celle de 884.

Plutarque, en commençant la vie de Lycurgue, avertit qu'il lui sera impossible d'attacher des dates aux faits qui la composent. « On ne sçauroit du tout rien « dire de Lycurgus (c'est la traduction d'Amyot) en « quoy il n'y ait tousjours quelque diversité entre les « historiens; car, et de sa race, et de la saillie qu'il feit « hors de son pays, de sa mort, et mesme de ses loix et « de la forme du gouvernement qu'il institua, ils ont « presque touz escript differentement; mais moins en- « core que de toute autre chose s'accordent-ilz du temps « auquel il a vescu, pour ce que les uns, entre lesquelz « est le philosophe Aristote, veulent qu'il ait esté du « temps d'Iphytus, et qu'il luy ait aidé à ordonner la « surseance d'armes qui se garde durant la feste des « jeux Olympiques; en tesmoignage de quoy ilz alleguent « la plaque de cuyvre dont on joue ès dits jeux, sur

« laquelle est encore aujourd'huy engravé le nom de « Lycurgus. » Plutarque expose ensuite d'autres opinions qui rapprochent Lycurgue soit d'une première olympiade quelconque, soit d'Homère, soit des Héraclides et même d'Hercule; et il s'abstient de prononcer sur ces questions difficiles. Les chronologistes modernes n'ont, à cet égard, ni acquis ni répandu plus de lumières; et lorsqu'ils discutent si Lycurgue naquit en 916, ou si dès lors il prenait part aux affaires publiques; s'il devint tuteur de Charilaüs en 895, ou précisément en 884, ou seulement en 873; combien de temps il voyagea soit avant soit après s'être chargé de cette tutelle; si ses lois remontent à 876, ou n'ont été publiées qu'en 845; à quelle année depuis 872 jusqu'à 840 se rapporte son premier ou son second exil volontaire; s'il mourut enfin dès 845, ou si sa carrière se prolongea jusqu'en 820 ou même jusqu'en 800, leurs hypothèses et leurs controverses sont aussi dénuées de véritable instruction que d'intérêt : elles ne consistent qu'en inductions forcées et qu'en vains commentaires sur des textes contradictoires, extraits par les chronographes ecclésiastiques de quelques annales perdues. Sans suivre le fil tortueux de ces disputes, nous pouvons supposer, comme le résultat le plus vraisemblable de toutes les traditions, que les travaux politiques de Lycurgue sont compris entre 884 et 776, mais plus près du premier de ces termes que du second : nous n'avons nul besoin d'une précision plus rigoureuse, que nous n'aurions d'ailleurs aucun moyen d'obtenir.

L'occasion s'offrait à Lycurgue de s'emparer de l'une des deux couronnes royales de Lacédémone : il

la maintint sur la tête de son neveu; et malgré les hommages publics que lui valurent son désintéressement et sa loyauté, ou plutôt à cause de ces hommages mêmes, la jalousie et l'intrigue l'obligèrent de s'éloigner de sa patrie. Il visita la Crète, étudia les lois de Minos, en admira la simplicité et l'influence morale. Il parcourut les côtes de l'Asie, n'y trouva que de licencieux esclaves, et n'en rapporta que les poésies d'Homère, égarées en quelque sorte dans un pays que les vices couvraient de ténèbres. Il pénétrait en des régions plus éloignées, quand, rappelé par les vœux de ses concitoyens, il revint préserver Sparte des attentats du despotisme et de l'anarchie. Avant d'entreprendre une organisation nouvelle du gouvernement de sa patrie, il se fit répondre par l'oracle de Delphes qu'il allait établir le plus sage des régimes politiques; on est contraint d'avouer qu'il ne cessa d'entretenir des intelligences avec la pythie, et qu'il emprunta de l'imposture l'autorité nécessaire à ses lois. Elles n'en essuyèrent pas moins les résistances qui menacent toujours les institutions équitables; les grands soudoyèrent les séditieux, les riches ameutèrent les pauvres; et les historiens n'expliquent point assez comment néanmoins ces lois obtinrent l'approbation générale. Mais, pour la leur conserver, Lycurgue annonça qu'il allait de nouveau consulter l'oracle; il fit promettre que jusqu'à son retour on ne réformerait aucun de ses établissements et de ses règlements. Ce second exil fut perpétuel, afin que l'engagement devînt irrévocable. Ce législateur mourut, on ne sait ni en quel temps ni en quel lieu, soit en Élide, soit dans la Phocide, ou en Crète, mais loin de la cité dont

il était devenu le plus véritable fondateur. La pythie cependant, toujours bien inspirée, avait répondu que Sparte serait la plus florissante des villes de la Grèce tant que les institutions politiques de Lycurgue resteraient intactes; tant qu'on ne s'exposerait pas en les violant à les renverser, en les modifiant à les dissoudre, et en les démolissant à retomber sous le joug de la tyrannie ou de la licence. Ces détails, que je retrace comme devant être distribués dans l'espace de temps que j'ai limité, je suis loin de vous les présenter comme des faits exactement vérifiés, puisque je n'aurais à citer, pour les justifier, aucun monument authentique, aucune relation originale; mais ce sont des traditions accréditées dans l'antiquité, recueillies par divers écrivains, tous bien postérieurs à ce siècle, tous aussi étrangers à Lacédémone, où, jusqu'au temps d'Alexandre, on n'a point écrit d'histoire. Quant aux institutions de Lycurgue, nous sortirions tout à fait des limites de nos études chronologiques, si nous entreprenions d'en apprécier ici le système. Il nous suffit en ce moment d'observer que Lycurgue maintint la double royauté et les deux maisons régnantes, qu'il établit un sénat ou conseil d'État composé de vingt-huit vieillards et au sein duquel se discutaient les grands intérêts de la république, et que, reconnaissant le pouvoir souverain de l'assemblée générale des citoyens, il en restreignit l'exercice au droit d'approuver ou de rejeter, mais non de modifier les résolutions du sénat. On peut élever sur les éphores une question de chronologie : ces cinq magistrats ou inspecteurs, dont l'autorité peu définie et quelquefois dangereuse restreignait ou même réprimait celle des deux rois, exis-

taient-ils avant Lycurgue? les a-t-il créés? ne l'ont-ils été qu'un siècle plus tard sous Théopompe? Polybe représente l'éphorat comme une magistrature fort ancienne dans le Péloponèse, et Plutarque, ou l'auteur de l'un des livres qu'on lui attribue, dit que les éphores soulevèrent le peuple contre les nouvelles lois de la Grèce. D'un autre côté, Hérodote, Platon et un écrivain nommé Satyrus, et cité par Diogène de Laërte, attribuent à Lycurgue l'établissement de ces inspecteurs, pareils à ceux qu'il avait pu, selon Aristote, remarquer chez les Crétois. Mais ailleurs Aristote, et Platon, et Plutarque, avec eux, Cicéron, Valère Maxime, Eusèbe, assurent que l'éphorat n'a commencé que sous Théopompe. Lycurgue, disent-ils, s'était contenté d'associer aux deux rois un corps de sénateurs, et longtemps la république de Sparte n'avait pas connu d'autres magistratures : durant la guerre de Messénie (c'est le temps de Théopompe), on balança la puissance du sénat et des rois par celle des éphores. Ces récits contradictoires offrent un problème qu'on croit résoudre en disant que Lycurgue n'avait laissé qu'un très-petit nombre de fonctions aux éphores établis avant lui, et que Théopompe, au contraire, étendit leurs prérogatives.

Après Charilaüs, neveu de Lycurgue, nous remarquons parmi les rois de Sparte Téléclus et Alcamène, deux noms qui se retrouvent dans la liste des ancêtres de Léonidas, donnée par Hérodote. Chez les Athéniens, l'archontat demeurait une magistrature confiée à un seul homme pour toute sa vie. D'Ariphron, elle passa à Thespiéus, à Agamestor, à Eschyle, tous descendants de Médon, et le silence de l'histoire sur leur

gouvernement en peut inspirer une idée favorable. Il s'opéra une révolution dans celui de Corinthe; la royauté héréditaire fut abolie; l'on désigna par le nom de Prytane le chef électif et annuel de la république : nous verrons ce même nom s'appliquer ailleurs à un corps de magistrats. Phidon le monétaire fut chassé d'Argos; on dit qu'il avait voulu maîtriser la Grèce entière. Le roi d'Arcadie Polymestor se distingua par son courage et par sa loyauté dans une guerre contre Lacédémone; mais tous ces souvenirs sont faibles et fugitifs dans les annales grecques, qui, durant ce siècle, se réduisent à peu près à des successions de princes. Les rois et les magistrats ne manquent jamais de successeurs; mais Homère n'en avait point; Hésiode même n'était pas remplacé : l'histoire littéraire, éclose avec tant de gloire, s'interrompt tout à coup, durant plus de deux cents ans, entre Homère et Archiloque; et cette lacune, difficile en effet à expliquer, est une des raisons que font valoir ceux qui soutiennent que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'ont été composées ou achevées qu'après l'olympiade soit d'Iphitus soit de Corœbus.

Tandis que plusieurs cités grecques se donnaient des institutions républicaines, un nouveau royaume s'établissait dans la Macédoine. Le fondateur en fut Caranus, issu de la famille des Héraclides, et désigné comme frère du roi d'Argos Phidon. Il y avait, selon Velléius Paterculus, quinze générations entre Hercule et Caranus; neuf seulement, selon Dexippus cité par Eusèbe; car nous ne pouvons faire un seul pas, qu'entre des hypothèses essentiellement diverses : la différence est d'environ deux cents ans. L'époque de la fondation du royaume de Macédoine n'est donc point

invariablement fixée. Cependant Pétau, d'après Eusèbe, indique l'année 814. Les autres chronologistes tiennent pour 807; et l'on trouverait de plus grandes distances, si l'on calculait le nombre des rois depuis Caranus jusqu'à Alexandre. Car Alexandre est le vingt-quatrième selon Eusèbe, le dix-septième selon Velléius Paterculus, le douzième selon Justin. Les anciens n'avaient sur ces époques aucune sorte de notion constante; et il y a, de notre part, une extrême témérité à prétendre savoir, en une telle matière, ce qu'ils ont ignoré.

Cette réflexion est surtout applicable à l'époque de la fondation de Carthage. D'abord certains auteurs attribuent à cette cité une antiquité beaucoup plus haute. Appien et Eusèbe la croient bâtie par les Phéniciens, longtemps avant la guerre de Troie; et ceux des chronologistes modernes qui adoptent ce système, écartent comme absolument fabuleuse toute l'histoire de la reine Didon, ou soutiennent que cette princesse n'a construit que la forteresse nommée Byrsa. Ils expliquent même de cette manière ces mots de Virgile : *ingentia mœnia*, *novæ* (ou plutôt, disent-ils, *novam*) *Carthaginis arcem; miratur molem, magalia quondam; molirique arcem et manibus subvolvere saxa.* De qui Didon et ses Tyriens achètent-ils autant d'espace

Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
Pourrait en l'étendant embrasser de terrain ?

Ils l'achètent de quelques habitants de l'ancienne Carthage. Mais il y a dans l'*Énéide* d'autres détails qui indiquent évidemment la fondation d'une cité nouvelle; chacun s'y choisit le lieu d'une demeure; on creuse un port, on bâtit des théâtres, on établit des lois et des magis-

trats : *Pars optare locum tecto, jura magistratusque legunt, hìc portus alii effodiunt, hìc alta theatris fundamenta locant alii,* etc. Il est triste d'en être réduit à chercher dans un poëme l'éclaircissement d'un point de chronologie. Cependant c'est sur l'*Énéide* encore que se fonde un second système, savoir, celui qui rapproche le plus près possible de la prise de Troie l'établissement de Carthage par Didon, soit qu'on opère ce rapprochement, ainsi que Newton l'a fait, en abaissant la date de la catastrophe d'Ilion au-dessous de l'an 900 avant J. C., soit qu'on fasse remonter Didon vers l'an 1150. Dans l'hypothèse que nous adoptons, l'anachronisme de Virgile est au moins de trois cents ans, et sans doute on ne risquerait pas aujourd'hui de rapprocher, dans un poëme épique, saint Louis et la reine d'Angleterre Élisabeth. Mais Virgile retrace des temps plus éloignés de celui où il écrit lui-même, des temps obscurs, qui, selon Varron, ne sont pas historiques, dont la succession n'est pas établie, et sur l'ordre desquels la fiction conserve tout son empire. Supposer que Virgile s'est conformé à une chronologie accréditée parmi ses contemporains, c'est démentir les textes classiques, qui vont justifier la troisième opinion, je veux dire celle qui place au neuvième siècle avant notre ère Didon et l'origine de Carthage. *Hoc tractu temporum*, dit Velléius Paterculus, *ante annos quinque et sexaginta quàm urbs Romana conderetur, ab Elissa Tyria, quam quidam Dido autumant, Carthago conditur.* Voilà Carthage fondée soixante-cinq ans avant Rome; Justin dit soixante-douze; d'autres, quatre-vingt-treize. Josèphe, d'après un historien appelé Ménandre, compte cent quarante-qua-

tre années entre la construction du temple de Salomon et l'établissement de l'État carthaginois. Toutes ces dates se traduisant par 818, 825, 846, 856 avant l'ère vulgaire, il s'ensuit que si l'année précise demeure incertaine, le neuvième siècle est généralement indiqué, et qu'en plaçant l'événement dont il s'agit entre l'olympiade d'Iphitus et celle de Corœbus, nous admettons une hypothèse fort probable, la plus reçue parmi les anciens. Pétau néanmoins avance de quelques années au-dessus de 884 l'installation de Didon à Carthage, et il se règle sur l'avénement de Pygmalion au trône de Tyr, avénement qu'il fixe, d'après Josèphe, à 393; mais, quoique cette opinion de Pétau ait été partagée par plusieurs chronologistes, et récemment par M. Buret de Longchamps, il se présente plusieurs observations qui la peuvent au moins ébranler.

D'abord Josèphe, dont l'autorité est ici invoquée, énonce ailleurs, comme nous venons de le voir, une tout autre date. Carthage, dit-il, fut bâtie cent quarante-quatre ans après le temple de Salomon, c'est-à-dire en 856, ou peut-être même plus tard. En deuxième lieu, nous ne pouvons savoir en quelle année du règne de Pygmalion la mort de Sichée entraîna la fuite de Didon. Enfin, il reste une difficulté assez grave sur la succession des rois de Tyr. La liste qu'on en a formée contient dix noms, en moins de cent ans, entre Iromus ou Hiram, contemporain de Salomon, et Pygmalion. Il n'y a presque pas d'exemples d'un si grand nombre de rois héréditaires en un seul siècle, sur un trône affermi, au sein d'un peuple paisible. On rapporte que l'un de ces dix rois, Ithobale, a régné trente-deux ans;

ce n'est plus que soixante-huit ou même soixante pour les neuf autres. Josèphe s'est au moins trompé une fois, soit à l'égard de Pygmalion, qu'il fait régner dès 893, soit à l'égard de Didon, qu'il ne fait arriver à Carthage que trente-sept ans plus tard. A toute force pourtant, ces deux textes seraient conciliables; car on étend à quarante-sept années le règne de Pygmalion : il n'y aurait qu'à supposer qu'il en avait passé trente-six en bonne intelligence avec sa sœur et avec son beau-frère. Mais, au lieu de se perdre dans ces hypothèses, il est plus simple de ne fixer aucune date précise, et de s'autoriser seulement de la plupart des anciens textes, pour placer l'établissement de Carthage après l'olympiade d'Iphitus et avant celle de Corœbus; peut-être entre 820 et 800, comme le présume Volney. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est qu'en de telles recherches, nous ne sommes guidés que par des auteurs grecs et latins qui n'ont vécu que neuf cents, mille, douze cents ans plus tard, qui ne s'accordent jamais entre eux, et dont l'un tombe quelquefois en contradiction avec lui-même.

Vous avez vu de très-grands monarques, tels que Sésostris en Égypte, Bélus, Ninus, Sémiramis et Ninyas en Assyrie, errer le long des siècles, depuis le déluge jusque vers les olympiades, au gré des chronologistes. Nous avons laissé Bélus ou Nemrod un peu au-dessous de l'époque diluvienne; Sésostris, au quinzième siècle avant J.C.; Ninus, au treizième; Sémiramis et Ninyas, au douzième. Il nous reste, entre autres personnages presque aussi errants, le trop fameux Sardanapale. Si nous en avions cru le P. Pezron, nous aurions mis la catastrophe de cet ignoble prince

avant l'époque d'Iphitus; si nous suivions l'avis du P. Pétau, nous la placerions immédiatement après l'administration de Lycurgue. Mais j'exposerai dans la prochaine séance les motifs qu'on a de la rejeter après l'olympiade de Corœbus, ainsi que l'a fait Volney. L'histoire assyrienne ne nous offre donc encore entre 884 et 776 aucune date mémorable; car il serait superflu de nous arrêter à une liste indécise de rois à peu près inconnus, dont il ne reste que les noms, si ces noms mêmes ne sont pas altérés ou imaginaires. Il sera beaucoup plus utile de porter en ce moment nos regards sur les origines des Mèdes et des Lydiens.

La Médie était une contrée asiatique dont Pline a marqué les limites : *Media ab occasu transversa, obliquè Parthis occurrens... habet ab ortu Caspios et Parthos, a meridie Sittacenen et Susianam et Persida, ab occasu Adiabenen, a septentrione Armeniam.* On croit que c'est le pays qui est appelé Madaï dans l'un des livres de la Bible; et les Grecs supposaient qu'il tirait son nom de Médée ou de son fils Médus. Médée, selon Pausanias, vint à Athènes, épousa Égée, et, contrainte de sortir de l'Attique parce qu'on avait découvert les embûches qu'elle tendait à Thésée, elle se retira dans un pays alors nommé Aria; mais elle y avait mené son fils Médus, et elle imposa le nom de Mèdes aux habitants. Cette tradition, qui attacherait au treizième siècle avant l'ère vulgaire le commencement de l'histoire des Mèdes, n'a pas d'autre fondement qu'une ressemblance de noms. Du reste, il n'est dit nulle part ni que Médus ait été roi, ni qu'il ait eu des successeurs. Les Mèdes étaient tombés sous la domination des rois d'Assyrie; la Médie n'était

qu'une province assyrienne; et cette dépendance durait encore à la fin du neuvième siècle : seulement les Mèdes supportaient ce joug avec peine; leurs révoltes devenaient fréquentes; ils commençaient à se donner des chefs militaires, et tout annonçait l'approche du jour où ils se rendraient indépendants. Ils n'ont pas encore d'annales; mais elles s'ouvriront dans le siècle qui va suivre.

Les Lydiens étaient plus avancés. Leur pays, compris dans l'Asie Mineure et quelquefois appelé Méonie, confinait à la Phrygie, à l'Ionie, à l'Æolide. Ils avaient ainsi des rapports avec les colonies grecques, et leurs rois tenaient à la famille des Héraclides. Mais on a fait remonter bien plus haut leur histoire. Lud, nommé dans la Genèse parmi les enfants de Sem, est, aux yeux de l'historien Josèphe, le fondateur du royaume de Lydie. Selon Denys d'Halicarnasse, le premier roi fut Manès, le même peut-être que Méon, et bisaïeul de Lydus, dont le nom est resté à ce pays. Nous voilà reportés encore au delà du quatorzième siècle avant notre ère; mais jusqu'au neuvième, la plus grande partie de cet espace n'est remplie en Lydie ni par des faits, ni par des fables, ni même par des noms. La série des prétendus rois s'interrompt par de si longues lacunes, que j'ai cru devoir m'abstenir, jusqu'à ce moment, de vous en occuper. Il s'y mêle, vers le temps de Méon, une légende de Cybèle et d'Atys, qu'on explique en disant que Méon introduisit, chez les Lydiens, le culte de ces divinités, sur le modèle des fêtes d'Isis en Égypte. Il y eut ainsi une première dynastie dite des Atyades, qui se termine par Tmolus, époux d'Omphale. La seconde race fut celle des Héraclides, et com-

mença par Argon ou Agron vers l'an 1200 : mais les dix-sept premiers successeurs de cet Argon ne sont nommés nulle part ; et de savoir si Ardys, le dix-huitième, a vécu un peu avant ou peu après l'olympiade de Corœbus, c'est une question qui divise les chronologistes et qui ne vaut guère la peine d'être éclaircie. Eusèbe seul retarde cet Ardys jusqu'à 776; les autres traditions le désigneraient comme antérieur. Dans l'une ou l'autre de ces listes des rois lydiens, car il y a controverse encore entre celle des Atyades et celle des Héraclides; dans l'une ou l'autre, dis-je, on place un Ninus et un Bélus ; et Joseph Scaliger est fort scandalisé de trouver des noms assyriens dans une généalogie lydienne. L'abbé Sévin, en un mémoire académique, répond à Scaliger en demandant pourquoi ces deux noms, « si célèbres par les grandes actions de « ceux qui les ont portés, ne se seraient point répandus « dans des provinces encore plus éloignées que la Lydie, « peut-être devenue tributaire de Sémiramis, et, depuis, « unie par des traités avec les rois des Mèdes et des « Babyloniens. » Ces traités sont fort postérieurs au temps où ce Ninus et ce Bélus auraient régné en Lydie; et quant aux tributs payés à Sémiramis par les Lydiens, c'est l'abbé Sévin tout seul qui les leur impose, de son bon plaisir, et afin de ne pas exclure, dit-il, Bélus et Ninus de la famille des Héraclides. D'un autre côté, on les réclame pour compléter le catalogue des Atyades, qui ne présente que cinq ou six noms dans un espace de trois cent cinquante ans. La vérité est qu'il n'y a point là d'histoire ni surtout de chronologie, et que de 884 à 776 nous n'avons à tenir compte d'aucun roi lydien, ni mède, ni assyrien. Voyons si,

durant ce même intervalle, la Chine, l'Égypte, la Judée nous présenteront des époques plus mémorables.

La dynastie Tchéou se continue chez les Chinois par quatre princes, dont le premier affaiblissait, dit-on, son autorité en se relâchant de l'étiquette impériale. En revanche, son successeur, nommé Li-vang, fut si altier, si cruel, et si magnifique, c'est-à-dire si prodigue des trésors de l'État, que ses sujets le détronèrent; il mourut dans l'exil, l'an 827. Les annales chinoises disent beaucoup de bien du troisième de ces empereurs, quoiqu'il ait négligé de donner l'exemple des travaux agricoles. Elles font remarquer, sous son règne, huit philosophes, nés deux à deux de la même mère, et qui acquirent une réputation brillante. Le quatrième prince, Yeou-vang, n'hérita point des vertus de son père, et ses armées furent battues par les Tartares occidentaux, vers l'an 770.

La chronologie égyptienne demeure incertaine et variable selon les divers livres dans lesquels on la recherche. Chez Hérodote, l'interrègne ou l'anarchie commence en 954, et se prolonge jusqu'en 763; mais, vers 813, Sabacon, roi d'Éthiopie, fait la conquête de l'Égypte entière et y saisit les rênes du gouvernement. Diodore de Sicile place ici les règnes de Chéphren, de Mycérinus et de Bocchoris, et ce n'est qu'après la mort de ce dernier roi, en 790, que l'anarchie interrompt la succession au trône. Marsham puise dans les chronographes ecclésiastiques les noms d'Aménophis ou Memnon, de Ramessès, d'Amménémès, de Thuoris enfin, sous lequel l'Égypte se divise en petites principautés. D'autres inscrivent sous l'année 877 Pétuba-

tès, et sous l'année 786, Bocchoris. Les variantes et la confusion s'accroîtraient bien davantage, si nous avions recours aux catalogues de rois égyptiens, rédigés par des auteurs arabes ou par des rabbins. Il y a dix manières différentes de disposer cette histoire jusqu'à l'avénement de Psammitique; la plus sûre est d'y supprimer les dates et de se borner à une simple succession. Si Bocchoris appartient réellement à l'époque qui nous occupe, et s'il convient d'attacher quelques souvenirs historiques à son nom, nous dirons qu'on lui attribue des lois relatives surtout au commerce et aux finances; qu'on l'accusait d'avarice; qu'on le croyait spécialement protégé par la déesse Isis; qu'il n'en fut pas moins pris, et, dit-on, brûlé vif par l'Éthiopien Sabacon; que cependant ce Sabacon, si cruel, devint clément et débonnaire, dès qu'il se crut affermi sur le trône. Mais quels sont les garants de ces faits? Diodore de Sicile, Plutarque, Élien, Georges le Syncelle, tous de plus en plus postérieurs à l'époque dont il s'agit.

A l'égard de la chronologie sacrée, nous continuerons de nous en rapporter à Des Vignoles, dont la doctrine est généralement accréditée, quoiqu'il fût protestant : nous écarterons soigneusement toutes les hypothèses qui ont subi des censures, particulièrement celles de Vecchietti, théologien florentin, qu'on vit languir octogénaire dans les prisons de l'Inquisition, pour n'avoir pas voulu rétracter ses erreurs chronologiques. Il les avait consignées dans un énorme volume in-folio, que les anathèmes n'ont pas sauvé de l'oubli, et qui parut en 1621, sous le titre : *De anno primitivo et de temporum sacrorum ratione libri octo.* Si

on avait jugé à propos d'user de quelque indulgence envers ce malheureux et savant vieillard, on aurait pu considérer qu'il avait traité bien laborieusement une matière extrêmement épineuse, dont on a reconnu, depuis, toutes les difficultés. En voici une qui a été remarquée dans la *Logique* de Port-Royal. « On ne « saurait, disent les judicieux et pieux auteurs de cet « ouvrage, on ne saurait accorder ce qui est rapporté « dans les livres des *Rois* et dans ceux des *Paralipo-* « *mènes,* des années des règnes de divers rois de Juda « et d'Israël, qu'en donnant à quelques-uns de ces rois « deux commencements de règne, l'un du vivant et « l'autre après la mort de leurs pères. Que si on de- « mande quelle preuve on a que tel roi ait régné quel- « que temps avec son père, il faut avouer qu'on n'en « a point de positives; mais il suffit que ce soit une « chose possible, et qui soit arrivée assez souvent en « d'autres rencontres, pour avoir droit de la supposer « comme une circonstance nécessaire pour allier des « histoires d'ailleurs très-certaines. »

Des Vignoles, qui a étudié cette matière beaucoup plus profondément que n'avaient pu le faire Nicole et Arnauld, y voyait bien d'autres difficultés. Par exemple, il est dit qu'Athalie et Jéhu commencèrent à régner en même temps, Athalie à Jérusalem, et Jéhu à Samarie; il est dit aussi que la sixième année du règne d'Ézéchias en Juda coïncide avec la neuvième d'Osée en Israël : *Anno sexto Ezechiæ, id est anno nono Oseæ, regis Israël.* Or, Des Vignoles, en additionnant les durées particulières des règnes, trouve, d'une part, cent soixante-cinq ans depuis l'usurpation d'Athalie jusqu'à la sixième année d'Ézéchias ; de l'autre, seule-

ment cent quarante-trois ans et sept mois depuis l'avénement de Jéhu jusqu'à l'an IX du règne d'Osée. « Si, « poursuit Des Vignoles, cette difficulté était la seule, il « serait facile d'y satisfaire en corrigeant quelques « nombres particuliers jusqu'à la concurrence de vingt « et un ans, et en choisissant ceux où il y aurait le « plus d'apparence qu'il se fût glissé quelque erreur. « Mais, dit-il, la liberté qu'on pourrait avoir là-dessus, « devient la plupart du temps inutile par une autre dif- « ficulté qu'on va voir. L'Écriture ne s'est pas contentée « de marquer les années des règnes des rois de Juda et « d'Israël; elle les attache encore à tout moment les « unes avec les autres, en disant presque toujours qu'un « tel roi de Juda commença à régner en une telle an- « née d'un roi d'Israël, et qu'un tel roi d'Israël com- « mença à régner en une tel année d'un roi de Juda « (par exemple : *anno trigesimo octavo Azariæ regis « Judæ, regnare incœpit Zacharias super Israël*). « Cette exactitude, aussi négligée par les historiens « modernes que par les anciens, et dont peut-être on « ne trouvera point ailleurs d'exemple suivi, avait été « observée très-sagement par l'auteur du livre des « *Rois* pour prévenir la confusion des temps et remédier « aux erreurs qui sont presque inévitables dans les chif- « fres. Cependant c'est cette même exactitude qui a jeté « nos chronologistes dans un si grand embarras, qu'à « la réserve de ceux qui ne sont que copistes ou qui ne « font que suivre la chronologie de quelque autre, je « n'en ai pas trouvé deux qui s'accordent sur cette « espèce de liaison. »

Pour s'accorder au moins avec lui-même, ce qui n'est pas toujours très-facile en ce genre de travail,

Des Vignoles se prescrit des règles sévères : il rejette comme abusifs et arbitraires tous les accommodements qu'on s'était jusqu'alors permis; comme de supposer ou non des interrègnes, d'associer ou non les fils aux pères, de compter ou de ne pas compter les premières et les dernières années des règnes, de prendre les années tantôt pour civiles tantôt pour religieuses. Il compare les chronologistes qui adoptent tous ces moyens divers de retrouver leur compte, à ce personnage de la comédie des *Visionnaires* qui, après avoir trouvé des raisons d'accepter divers partis qu'on lui propose, conclut en ces termes :

> Enfin, quelque parti qui s'ose présenter,
> Toujours je trouve en lui de quoi me contenter.

Les maximes que suit Des Vignoles sont de compter toujours des années entières, de les prendre comme civiles, de ne compter néanmoins que pour une seule la dernière d'un règne et la première du suivant, de réputer pour exacts les nombres d'années des rois de Juda, de ne corriger que les nombres relatifs aux rois d'Israël, et de rectifier ainsi les rapports établis entre les règnes parallèles. En appliquant ces règles à l'espace de temps compris entre Iphitus et Corœbus, il le remplit dans le royaume de Juda par la fin du règne d'Athalie, par ceux de Joas, d'Amazias et d'Azarie; dans le royaume d'Israël, par Jéhu, Joachas, un autre Joas et Jéroboam second. « Tant que le grand prêtre « Joïada vécut dit Bossuet, Joas fit garder la loi de « Moïse. Après la mort de ce saint pontife, corrompu « par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna « avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de « Joïada, voulut le reprendre; et Joas, sans se souvenir

« de ce qu'il devait à son père, le fit lapider; la vengeance suivit de près. L'année suivante, Joas, battu « par les Syriens et tombé dans le mépris, fut assassiné « par les siens. Le royaume d'Israël, abattu aussi par « les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenait ses forces sous Jéroboam II, plus pieux « que ses prédécesseurs. Azarias, autrement nommé « Ozias, ne gouvernait pas avec moins de gloire le « royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias frappé de « la lèpre et tant de fois repris dans l'Écriture pour « avoir, en ses derniers jours, osé entreprendre sur « l'office sacerdotal, et, contre la défense de la loi, avoir « lui-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. « Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, et Joatham « son fils, qui fut, depuis, son successeur, gouverna « sagement le royaume. Sous le règne d'Ozias, les « saints prophètes, dont les principaux en ce temps « furent Osée et Isaïe, commencèrent à publier leurs « prophéties par écrit, et dans les livres particuliers « dont ils déposaient les originaux dans le Temple « pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, et faites seulement de vive « voix, s'enregistraient, selon la coutume, dans les « archives du Temple, avec l'histoire du temps. » Voilà les seuls faits que Bossuet trouve à extraire de cette partie de l'histoire sainte; et sans doute vous aurez remarqué ces malheurs d'Ozias, qu'on a souvent rappelés dans le cours du moyen âge, pour soumettre la puissance royale à celle du sacerdoce. Bossuet répond ailleurs lui-même à cet argument ultra-montain, en distinguant des principes de la loi judaïque ceux de l'Évangile : il fait observer que Jésus-Christ ne possédait

et n'a fondé aucun royaume sur la terre, et que de tous les désordres qui ont affligé le monde depuis le huitième siècle de l'ère vulgaire, le plus funeste et le plus irréligieux a consisté dans les entreprises des pontifes contre le pouvoir des rois et la liberté des peuples. Mais nous sommes encore loin de cette partie de l'histoire: nous ne devons pas dépasser aujourd'hui le neuvième siècle avant J. C., ou l'espace compris entre Iphitus et Corœbus.

Nous n'avons guère pu y discerner que le rétablissement des jeux Olympiques, la législation de Lycurgue, l'abolition de la royauté à Corinthe, la fondation de Carthage et celle du royaume de Macédoine. Nous arrivons ainsi à l'entrée des temps historiques : avant d'y pénétrer, il ne sera pas inutile de recueillir quelques observations générales sur tous les temps qui ont précédé et qui ne nous sont connus (car il ne s'agit pas des annales sacrées) que par des traditions orales, par des souvenirs vagues, par des narrations poétiques. Les générations se transmettaient des idées confuses, informes et souvent puériles touchant la formation de l'univers, les vicissitudes du globe, les catastrophes qu'il avait essuyées, les inondations qui en avaient submergé diverses parties ou couvert même la surface entière, les premiers essais de la société et des arts, les périodes ou les âges que le genre humain avait traversés, les guerres qui s'étaient allumées entre des peuplades voisines, les personnages qui avaient çà et là conduit des hordes errantes, bâti des bourgs, fondé des cités, publié des lois, éclairé, dominé ou opprimé leurs semblables. Voilà le fonds commun de tous les prétendus commencements d'histoires. Or, il n'existait,

avant l'olympiade de Corœbus, presque aucun moyen de donner à ces notions assez de consistance pour que nous en puissions former aujourd'hui un système complet, une véritable science. Des peuples qui n'avaient encore ni géographie, ni chronologie; qui ne savaient ni écrire en prose, ni attacher leurs souvenirs à des monuments; qui, de toutes leurs facultés intellectuelles, ne cultivaient guère ou n'exerçaient que leur imagination et leur mémoire poétique; enfin qui n'étaient retenus dans l'état d'oppression, ou même dans l'état de liberté, que par des croyances et des habitudes superstitieuses, n'ont pu nous transmettre aucune connaissance précise de ce qui se passait de leur temps, et, à plus forte raison, de ce qui était arrivé dans le cours des siècles antérieurs.

Je vous ai tracé le tableau des notions géographiques qui existaient au siècle d'Homère : vous avez vu que ce grand poëte lui-même n'avait point acquis l'idée de la sphéricité de la terre; que les détails topographiques n'ont d'exactitude dans l'*Iliade* que lorsqu'il s'agit de la Grèce et des environs de Troie; qu'à mesure qu'on s'éloigne de ces contrées, ils deviennent fabuleux ou vagues, incohérents et incomplets. Personne encore n'avait su décrire et déterminer la route suivie par les Argonautes; les récits de leur expédition fourmillaient de contradictions et de méprises. On n'avait presque aucun moyen d'entreprendre des navigations lointaines; la hardiesse et l'art des Phéniciens se bornaient à côtoyer quelques rivages; leur commerce ne s'est fort étendu qu'à des époques moins anciennes : et d'ailleurs, plus avides de trésors que de science, ils craignaient surtout d'instruire les autres peuples; ils savaient

peu, ils n'enseignaient rien. Ce qu'on a dit, de nos jours, d'une géographie anté-homérique, déjà portée à un haut degré de perfection, est une pure hypothèse, inconciliable avec l'ignorance avérée des âges suivants, et qui ne repose sur aucun témoignage, ni même sur aucune tradition. L'opinion de Delambre, qui refuse un si grand savoir aux peuples antiques, nous a paru immédiatement fondée sur les monuments qui nous restent; et nous avons été entraînés à la préférer au système de Bailly, et même aux savantes conjectures de M. Gosselin. Or, sans géographie, il n'y a pas d'histoire proprement dite : les souvenirs qui ne s'attachent point à des lieux nettement fixés, demeurent trop fugitifs pour mériter le nom d'historiques.

La chronologie, autre lumière plus indispensable encore, n'éclairait pas les annales humaines. On n'employait, pour mesurer, diviser, compter les temps, que des méthodes imparfaites. Vous en avez trouvé la preuve dans le tableau que je vous ai présenté des divers systèmes de mois, d'années et de cycles usités ou essayés chez les plus anciens peuples. Presque tous n'avaient que des mois lunaires dont ils ne connaissaient pas exactement la durée. Encore moins en avaient-ils su fixer le rapport avec la révolution annuelle du soleil. Ils ne parvenaient à tenir compte de l'excédant de l'année solaire, soit sur douze lunaisons, soit sur trois cent soixante jours ou sur trois cent soixante-cinq, que par des intercalations presque toujours mal combinées, et d'ailleurs si variables d'un pays à l'autre et de siècle en siècle, que nous ne pouvons établir d'autres synchronismes rigoureux, que ceux qui résulteraient ou d'une même éclipse observée en plusieurs lieux, ou

des circonstances particulières de certains faits. Ces intercalations ont donné lieu à des cycles, qu'il fallait perpétuellement corriger et changer, parce que l'usage en faisait sentir l'inexactitude. Au lieu de s'appliquer à les rectifier en effet, de telle sorte qu'ils ramenassent à de courtes distances, et avec une précision suffisante, la concordance réelle de l'année civile et de l'année naturelle, on imagina précipitamment de longues périodes, qu'on faisait répondre à de prétendues révolutions astrales dont on ne pouvait avoir aucune connaissance, et à des rénovations physiques bien plus chimériques encore. On cherchait une grande année qui embrassât plusieurs siècles, et l'on ne savait point adapter convenablement aux usages de la vie et de l'histoire, l'année tropique de trois cent soixante-cinq jours un quart. L'extrême confusion qu'amenaient tant de faux calculs rendait impossible la classification méthodique et le véritable enchaînement des souvenirs. Je vous prie de remarquer qu'avant l'olympiade de Corœbus, les Grecs n'avaient point établi d'ères, c'est-à dire de ces séries d'années qui partent d'un point fixe, donné par quelque événement mémorable, et qui, prolongées uniformément et indéfiniment, déterminent les positions et mesurent les distances de tous les faits historiques. Les olympiades formeront une ère; bientôt après elle, apparaîtront celles de Rome et de Nabonassar; plus tard nous rencontrerons celle des Séleucides et plusieurs autres, même avant l'ère chrétienne. Elles contribueront de plus en plus à la clarté de l'histoire. Mais, avant Corœbus, nous n'avons pas été guidés ainsi par des fils continus, attachés à des points visibles et déterminés : nous avons erré dans un labyrinthe où se

dénouaient, se rompaient, et s'enchevêtraient sans cesse des fils incertains et mobiles, dont l'origine nous demeurait cachée. Ce n'est qu'après coup, et à des époques bien postérieures, qu'on a inventé des ères du monde, ou d'autres ères remontant plus haut que les temps olympiques. La Bible elle-même ne compte point par années de la création, ou du déluge, ou d'Abraham, ou de Moïse, ou de la monarchie des Juifs. Les temps n'y sont mesurés que par les vies patriarcales, par les judicatures, les règnes et les servitudes : les séries s'y succèdent avec tant de difficultés, d'anomalies, de variantes, que jamais on n'a pu s'accorder, à deux ou trois mille ans près, sur l'étendue de la série unique qui devrait en résulter. Dans les annales profanes, il y a bien plus encore de désordre, de contradictions, et d'incertitude : les temps s'estiment à l'aventure, tantôt par générations ou par règnes, et quelquefois sans qu'on sache si ces règnes sont successifs ou parallèles; tantôt par des nombres presque toujours démesurés, qu'augmente ou limite à sa guise chacun des auteurs qui les énonce d'après des traditions variables.

Les progrès de la géographie et de la chronologie n'ont pas précédé ceux de l'astronomie; et qu'avant Corœbus, cette science fût encore dans l'enfance, c'est le résultat des recherches attentives auxquelles Delambre s'est livré. L'observation n'avait saisi et recueilli que les faits les plus sensibles, et n'en avait déduit que les conséquences les plus immédiates. Tout se réduisait à une simple revue du ciel étoilé, à la reconnaissance de sept planètes, y compris le soleil, et à la distribution des autres astres en groupes ou constellations. La nomenclature zodiacale était inventée, telle à peu

près qu'elle nous a été transmise; le zodiaque, d'abord divisé en vingt-sept ou vingt-huit parties pour correspondre tant bien que mal aux jours d'une lunaison, l'était surtout en douze constellations, signes ou maisons du soleil, ou portions de sa route annuelle. Mais la précession des équinoxes, qu'on ne soupçonnait probablement pas, dérangeait la correspondance qu'on avait établie entre les divisions zodiacales et les saisons de l'année. D'ailleurs, cette idée de peupler le ciel d'animaux et de personnages, de le remplir de figures imaginaires, tenait au système général de fictions qui formait alors la seule instruction publique. Tout ce qu'on avait de notions religieuses, morales, physiques, astronomiques et historiques, se confondait en un seul corps de doctrines populaires, qui demeurait indéterminé, illimité, susceptible d'accroissements, de variétés, de modifications quelconques. L'histoire traditionnelle n'existait pas hors de cet amalgame; elle n'était pas un genre distinct; elle ne s'appartenait pas à elle-même. Les dogmes politiques et les fables accréditées la pénétraient de toutes parts; et lorsque nous voulons démêler ce qui, dans ces traditions antiques, avait réellement le caractère de souvenirs, c'est un travail difficile et aventureux, dans lequel nous ne sommes dirigés que par la nature des faits et des renseignements, par l'appréciation des vraisemblances naturelles. Nous faisons un triage que les peuples de ces temps-là ne pouvaient avoir la pensée d'entreprendre. L'histoire poétique des dieux et des héros était la seule qui fût à leur usage, qui convînt aux habitudes de leur esprit, à leurs affections et à leurs mœurs sociales; la seule qui pût se graver aisément dans leur mémoire. Elle eût perdu son

intérêt à leurs yeux, en prenant l'exactitude que nous regrettons de n'y pas trouver, et dont ils n'avaient pas encore senti le besoin. Écarter la fable, dissiper l'erreur, discerner le vrai, calculer le probable, supputer les temps, vérifier les dates, et le plus souvent n'aboutir, après ces recherches, qu'à un très-petit nombre de notions succinctes, arides et désenchantées : c'est un travail beaucoup trop austère pour un peuple qui achève à peine ses premiers progrès, et dont l'imagination, jeune et confiante, veut puiser, dans des souvenirs brillants, l'espoir d'un glorieux avenir. Il faut une longue et dure expérience pour apprendre aux hommes qu'il n'y a de salutaire que la vérité, et les entraîner aux études rigoureuses qui aspirent à la découvrir. Dans les premiers âges des sociétés, il est naturel de vouloir une instruction plus rapide et dont les attraits soient plus sensibles, les charmes plus séduisants : on se plaît bien davantage aux récits détaillés de tous les exploits d'Hercule, de Thésée, de Jason, d'Hector et d'Achille, qu'à une discussion analytique des traditions égyptiennes, assyriennes ou grecques, qui doit réduire à quelques pages ou à quelques lignes les antiques annales de ces nations.

Une autre raison pour laquelle l'histoire ne s'ouvre pour nous et ne commençait, même pour Varron, qu'à l'olympiade de Corœbus, est que nous manquons de monuments où nous la puissions recueillir. Ce qui subsiste de sculptures et de constructions antérieures à l'an 776 avant J. C. n'est pas considérable, si nous en exceptons les pyramides et quelques autres antiquités de l'Égypte, restes plus imposants qu'instructifs, témoins immortels d'une énorme puissance, mais qui n'indiquent

pas leur propre âge, qui ne retracent distinctement le souvenir d'aucun personnage ni d'aucun événement, qui ne placent par conséquent, dans l'histoire, que l'observation de l'état des arts à une époque fort reculée, difficile à déterminer d'une manière précise. On a tiré, des débris de certains autres genres de constructions, des inductions trop hasardées pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter : de simples conjectures qui, d'ailleurs, ne serviraient à reconnaître aucun fait ni aucune date, doivent rester hors du domaine de l'histoire; elles n'appartiennent qu'à l'archéologie spéculative. Les temps que nous venons de traverser ne nous ont point laissé de monuments numismatiques, propres à éclaircir les successions de princes ou de magistrats. Phidon, roi d'Argos, établit ou réforma le système monétaire : les Marbres nous l'ont dit; mais nous ignorons si les monnaies et les médailles offraient, dès lors, des renseignements historiques ou chronologiques. Ce qu'on cite d'un petit nombre d'inscriptions antérieures à Corœbus ne donne lieu qu'à des contestations, et ne fournit aucune lumière. Ainsi nous devons tenir pour à peu près nulle l'instruction à puiser dans les monuments, en ce qui concerne la chronologie des faits qui ont précédé l'an 776 avant notre ère; et dans ce terme général de monuments, nous pouvons comprendre même les écrits et les livres, puisque la littérature profane ne nous a offert jusqu'ici d'autres productions authentiques que les poëmes d'Hésiode et d'Homère.

Ces poëmes nous retracent bien les idées des anciens Grecs, les notions de physique et de morale dont ils étaient imbus, les traditions historiques qui se perpétuaient

et circulaient parmi eux; mais ils suffiraient pour montrer combien le champ de l'histoire était alors resserré. Si vous comparez, sous ce rapport, l'*Iliade* et l'*Énéide*, vous verrez que Virgile rappelle un bien plus grand nombre de souvenirs ou de traditions : il est évident qu'il écrit au sein d'un peuple qui a des annales plus étendues et plus suivies, une chronologie, sinon beaucoup plus exacte, du moins plus développée. Homère n'entremêle presque aucun nom purement historique à ceux des dieux de l'Olympe et des héros de ses poëmes. On s'aperçoit qu'aucun historien n'a écrit avant lui.

Nous aurions un moyen de plus de juger de l'état des lumières chez les Grecs avant l'an 776, si nous possédions le texte des lois de Lycurgue. Mais ces lois ne nous sont connues que par les notices que nous en ont données des écrivains qui n'ont vécu que longtemps après ce législateur si célèbre. Ce qu'ils nous en racontent nous autorise à soupçonner que certaines idées politiques d'une extrême importance lui manquaient encore. D'abord, nous ne voyons pas qu'il ait conçu que le but de toute société est de garantir la liberté individuelle, d'assurer les droits des personnes : il consacrait au contraire par ses lois l'esclavage où l'on avait réduit beaucoup d'habitants de la Laconie, et spécialement ceux qu'on appelait Ilotes. En deuxième lieu, nous n'apercevons, dans ses institutions, aucune trace ni aucun germe des notions qu'exprime aujourd'hui le terme d'économie publique : il n'avait point commencé l'analyse du matériel de la société. Troisièmement, quoiqu'il ait évité de placer, ou en une seule main, ou en un petit nombre de mains, l'exercice de l'autorité, il n'avait point assez étudié la nature des

pouvoirs pour les distinguer en législatif, exécutif et judiciaire : il les laissait se confondre dans une même assemblée, dans une même magistrature et presque dans les mêmes actes. Enfin, le système représentatif devait lui rester inconnu, parce qu'il n'avait à instituer ou à réformer qu'une petite société politique, resserrée encore par la servitude d'une partie de la population. Voilà quatre branches de l'art social que nous ne découvrons point dans le système des lois de Lycurgue, et qui, à vrai dire, ne se développeront que bien lentement et bien imparfaitement chez les anciens. Nous en verrons germer quelques-unes, surtout la seconde et la troisième, dans les institutions de Solon, mieux encore dans les écrits de Xénophon et d'Aristote. A vrai dire, le développement de ces quatre genres d'idées politiques est un progrès tout moderne, peut-être non encore achevé, et qui n'était pas commencé chez les Spartiates. Mais, en revanche, il faut dire que le sentiment de l'intérêt national, de la dignité des citoyens et de leur égalité politique, est bien plus profondément empreint dans les institutions antiques, et particulièrement dans celles de Lycurgue, qu'il n'a pu l'être encore dans aucune des nôtres. Le moyen âge nous a légué des notions spéciales sur l'origine des pouvoirs, sur la nature des distinctions sociales, sur le rapport des droits de cité avec la possession des parties du sol, notions au moins obscures, qui peuvent entraver longtemps les progrès de la liberté publique, et qui, tout à fait étrangères (quoi qu'on en ait voulu dire) aux traditions des anciens Grecs, ne pénétraient pas dans leurs codes.

Les imperfections des lois de Lycurgue et les défauts

qu'elles n'ont pas, ce qui leur manque à la fois de lumière et d'erreurs, indique une époque où les relations sociales étaient restées trop simples encore et trop circonscrites pour donner lieu à ces mouvements compliqués, à cette longue chaîne d'événements mémorables dont se compose un grand corps d'annales politiques. Des peuples qui reçoivent un pareil genre de législation ne peuvent avoir eu jusque-là, quelle qu'ait été leur durée, qu'une très-courte histoire, si l'on n'y comprend pas les fables. Au surplus, nous n'avons point, encore une fois, le code ou les codes imposés par Lycurgue aux Lacédémoniens; et Plutarque assure qu'il ne voulut pas qu'on les écrivît, non plus que les contrats entre les particuliers. « Quant à ce qui est de « principale force et efficace pour rendre une cité heu« reuse et vertueuse (j'emprunte la traduction d'Amyot), il « estimoit que cela devoit estre empraint par la nour« riture ès cueurs et ès meurs des hommes pour y « demourer à jamais immuable... et quant à ce qui « concerne les contraux des hommes les uns avec les « autres, qui sont choses legieres et que l'on change tan« tost en une sorte et tantost en une autre, selon le be« soing, il pensa qu'il valoit mieux ne les estraindre « point soubs contrainctes redigées par escript. En « somme, il estima que le but principal d'un bon esta« blisseur et reformateur de chose publique devoit estre « faire bien nourrir et bien instituer les hommes. L'une « donques de ses ordonnances portoit expressement qu'il « n'y eust pas une loy escripte. » Ceci serait un nouveau signe de l'état imparfait de la civilisation : mieux on comprend la liberté et la justice, plus on sent le besoin de fixer les droits de l'une et les règles de l'autre

par des formules précises et constantes, invariablement tracées. Ce qu'il nous importe de remarquer ici, c'est qu'en un temps où l'on ne prenait pas la peine d'écrire les lois, il est fort probable qu'on ne songeait guère non plus à écrire l'histoire. Toutefois, il n'en faudrait pas conclure avec M. Wolf qu'au siècle d'Homère et de Lycurgue, l'écriture alphabétique n'existait pas dans la Grèce. Car, ainsi que je l'observais dans notre dernière séance, le soin qu'aurait pris Lycurgue d'interdire à ses concitoyens d'employer cet art au maintien des lois et des contrats, prouverait au contraire qu'on en faisait déjà d'autres usages. Du reste, il ne conviendrait pas de s'en rapporter aveuglément, sur un point si grave, au témoignage de Plutarque. Cet historien lui-même nous dit ailleurs que Lycurgue attira un Crétois à Lacédémone, afin que cet étranger, qui joignait au talent d'un poëte la sagesse d'un législateur, vînt prêter à des lois austères les charmes de la poésie. C'était, selon Hérodote, une tradition fort répandue chez les Grecs, qu'Apollon et la pythie avaient dicté ces mêmes lois à Lycurgue. Il serait permis d'inférer de ces passages qu'elles ont été rédigées et publiées en vers; et cette opinion s'accorderait assez avec ce que nous savons de l'état des lettres à cette époque.

Deux cents ans plus tard, Dracon écrivit en vers les lois qu'il donna aux Athéniens. Il nous faudra descendre jusqu'au siècle de Cyrus, le sixième avant J.C., pour trouver des livres en prose : *Pherecydes primus prosam orationem condere instituit*, nous dit Pline; et en supposant qu'avant Phérécyde on eût fait quelques essais du même genre, ainsi que le présume Fréret, tout nous porte à croire que la prose écrite, cette

seconde littérature, n'était pas encore née dans la Grèce, au temps où fut couronné Corœbus. Il n'y avait donc pas, il ne pouvait exister d'histoire; car des poëmes ne sauraient avoir un caractère pleinement historique.

Ainsi, Messieurs, soit que vous examiniez en eux-mêmes les récits qui s'appliquent à des siècles antérieurs à l'an 776 avant J. C., soit que vous réfléchissiez sur l'état où se trouvaient alors la géographie, la chronologie, les notions astronomiques, les croyances religieuses, les monuments, les mœurs, les lois et la littérature, je crois que vous demeurerez convaincus de l'extrême justesse du résultat exprimé par Varron, savoir: que l'âge historique ne commence qu'à la première olympiade.

Nous allons entrer dans cet âge, et tout historique qu'il est, longtemps encore nous y serons arrêtés par des controverses chronologiques. Il se divise immédiatement en deux grandes parties: l'une contient les sept cent soixante-seize ans qui restent jusqu'à l'ère chrétienne; l'autre, les dix-huit siècles de cette ère même. Dans la deuxième partie, la chronologie deviendra tout à fait positive; elle ne présentera plus qu'un seul système général; les difficultés ne concerneront que des détails peu importants; les incertitudes se resserreront dans les limites d'un petit nombre d'années consécutives. En conséquence, nous ne comprendrons point ces dix-huit siècles dans la chronologie litigieuse. Mais les huit siècles entre Corœbus et Jésus-Christ vont être pour nous l'objet d'une étude encore épineuse. Nous les diviserons en trois sections : l'une depuis la première olympiade jusqu'à la naissance d'Hérodote, en 484;

l'autre, depuis 484 jusqu'à la mort d'Alexandre en 324 ou 323; la troisième, depuis ce terme jusqu'à l'ouverture de l'ère vulgaire. La première de ces sections embrasse deux cent quatre-vingt-douze ans, c'est-à-dire environ trois siècles, qu'il nous faudra suivre d'un seul fil, parce que plusieurs des questions de chronologie que nous aurons à traiter, l'exigeront ainsi. Mais elles nous permettront de séparer, durant le cours de ces trois siècles, les annales de la Grèce et celles de Rome, des annales des peuples de l'Asie et de l'Afrique.

ONZIÈME LEÇON.

AGE HISTORIQUE DE 776 A 484 AVANT JÉSUS-CHRIST.
— ASIE ET AFRIQUE.

Messieurs, entre les effets mémorables qu'a produits l'institution des jeux publics de la Grèce et particulièrement des jeux Olympiques, on leur doit l'un des premiers et l'un des plus grands progrès de la science des temps. Leur éclat est devenu la lumière de l'histoire; la chronologie exacte est née au sein de ces solennités brillantes; les couronnes qu'on y décernait sont restées sur la route des temps, pour y marquer les distances; et durant huit siècles, les noms de deux cents vainqueurs tracent le cours des annales du monde. La liste de ces noms nous est parvenue complète et en très-grande partie authentique; les historiens l'ont successivement recueillie dans les registres publics de l'Élide. Elle ne remonte point au renouvellement de ces jeux par Iphitus et Lycurgue, en 884. Il est bien dit que Daïclès remporta en 860 le prix de la course du stade, mais ceux qui ont été couronnés après lui jusqu'en 780 ne nous sont pas connus. L'usage d'inscrire leurs noms sur un registre n'était pas encore établi : il le fut en 776; et par le bonheur de cette circonstance, le nom de Corœbus, qui obtint alors le prix de la course, est devenu une époque, et la première qui soit précise. Corœbus ouvre ainsi cet âge historique dont nous avons à considérer d'abord la partie la plus ancienne, celle qui s'étend de 776 à 484,

date présumée de la naissance d'Hérodote. C'est, à huit ans près, un espace de trois siècles : savoir, le huitième, le septième et le sixième avant notre ère. Nous ne le sous-diviserons point, parce que la plupart des questions chronologiques qui le concernent, l'embrassent tout entier, et que la méthode la plus facile pour le bien connaître sera d'y envisager les annales particulières de chaque nation.

La chronologie sacrée nous arrêterait ici fort longtemps, s'il nous fallait suivre tout le fil des controverses qui s'y rapportent. Je commencerai par exposer, d'après Bossuet, la succession des principaux faits de cette partie de l'histoire sainte. Le royaume d'Israël était en proie aux dissensions. Le roi de Ninive en profita pour l'envahir. On ne s'accorde point sur le nom de ce monarque assyrien, mais il était contemporain du prophète Jonas et du roi de Juda Joatham. Le trône d'Israël avait été usurpé par Manahem, qui, moyennant un tribut de mille talents payé au roi de Ninive, parvint à faire, de ce prince étranger, le principal appui de sa tyrannie intérieure. Vers 740, un Achaz, roi de Juda, attaqué à la fois par les Syriens et par Phacée, roi d'Israël, recourut à un autre roi de Ninive, qui vint ravager à la fois la Syrie, et Israël, et Juda même, qui avait imploré son assistance. Ainsi, dit Bossuet, les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la terre sainte et en résolurent la conquête. En vain Osée, roi d'Israël, avait appelé à son secours l'Éthiopien Sabacon, qui régnait en Égypte : un roi d'Assyrie s'empara de Samarie, réduisit les dix tribus en captivité et les transporta dans Ninive. Le culte de Dieu s'était éteint chez elles; on les vit se disperser parmi

les gentils, à l'exception d'un petit nombre de familles qui se mêlèrent aux deux tribus du royaume de Juda. Cependant, vers 710, lorsque le pieux Ézéchias régnait en Judée, un nouveau roi assyrien assiégea Jérusalem, qui fut miraculeusement délivrée. Mais, après la mort d'Ézéchias, les désordres introduits par son fils Manassès amenèrent de plus grands périls. Un monarque puissant avait réuni sous ses lois Ninive et Babylone, depuis soixante ans divisées; il peupla Samarie d'une colonie de Cuthéens, qui professèrent la religion de Moïse, mais en ne recevant d'autres livres sacrés que le *Pentateuque :* telle fut, vers 677, l'origine de la secte et de la nation que distingue le nom de Samaritains. Vingt ans après, un nouveau monarque d'Assyrie, après avoir vaincu les Mèdes, menaça les Juifs; ses armées étaient commandées par Holopherne, dont Judith arrêta les conquêtes. Amon, roi de Juda, renouvelait les scandales que son père Manassès avait expiés par une pénitence exemplaire. Josias, plus sage que l'un et l'autre, répara de son mieux les maux qu'ils avaient causés; mais les fléaux recommencèrent sous ses successeurs; et cette fois Jérusalem, abandonnée aux ravages des Assyriens, subit le sort dont elle était depuis longtemps menacée. Un monarque superbe, monté sur le trône d'Assyrie en 610, s'empara trois fois de la capitale de la Judée; la première fois, sous le règne de Joakim (et de là commencent, selon Bossuet, les soixante-dix ans de captivité en Babylone, comptés par Jérémie); la seconde fois, sous Jéchonias; et la troisième, sous Sédécias. Cette dernière catastrophe renversa la cité sainte de fond en comble, détruisit le temple, entraîna l'esclavage

de Sédécias, et du grand prêtre Saraia, et des prophètes Ézéchiel et Daniel, et de la plus grande partie de leurs compatriotes. Environ soixante ans après, Cyrus paraît; il prend Babylone; il est le maître de l'Orient. C'est d'ici que Bossuet fait partir les soixante-dix fameuses semaines annoncées par Daniel, semaines d'années, qui comprendront quatre cent quatre-vingt-dix ans et toute la destinée du peuple juif jusqu'au temps du Messie. Cependant, en l'année 536 avant notre ère, après les soixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie, Cyrus ordonne la reconstruction du temple de Jérusalem; Zorobabel ramène les captifs, qui rebâtissent l'autel, et qui refusent aux Samaritains la permission d'y coopérer. Ceux-ci s'en irritèrent, et par leurs artifices, par leurs violences, ils ralentirent l'activité des travaux : le temple ne fut achevé qu'après 521, quand l'époux d'Esther régnait sur les Perses.

Des difficultés d'un premier genre concernent la durée de chaque règne de Juda et d'Israël, et proviennent; ainsi que nous l'avons dit dans la dernière séance, des différences ou contradictions qui se rencontrent dans les expressions des mêmes dates. Des Vignoles est entré à ce sujet dans de très-longues discussions contre Ussérius, Pezron et Marsham : nous ne croyons pas devoir l'y suivre; car tous ces éclaircissements n'aboutiraient qu'à des résultats d'un faible intérêt et qui, après tant de disputes, ne seraient pas bien constants encore. Tout consiste à retarder ou avancer, à prolonger ou abréger de trois ou quatre ans chacun de ces règnes : il n'en est pas un seul qui ne soit diversement mesuré par les chronologistes, selon qu'ils suivent ou rejettent les indications de l'his-

torien Josèphe, selon qu'ils supposent ou non des interrègnes plus ou moins longs, et selon qu'ils font, sur un texte ou sur l'autre, les corrections numériques qu'il faut nécessairement faire quelque part pour obtenir une parfaite concordance. Les probabilités nous semblent être encore ici pour la table chronologique de Des Vignoles; mais il ne serait d'aucun profit de vous développer cette longue série de noms et de chiffres.

Des questions plus graves, agitées par les chronologistes et par les théologiens, ont pour objet les soixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie, et les soixante-dix semaines d'années annoncées par Daniel. Il s'agit de savoir quelles sont les époques précises où il convient de faire commencer et finir ces périodes, quels en sont, comme disent ces auteurs, le *terminus a quo* et le *terminus ad quem*. Le texte de Jérémie est en ces termes dans la Vulgate : *a tertio decimo anno Josiæ filii Amon regis Juda usque ad diem hanc, iste tertius et vicesimus annus : .... servient omnes gentes istæ regi Babylonis septuaginta annis; cùmque impleti fuerint septuaginta anni, visitabo super regem Babylonis*, etc. Il s'agit d'abord de trouver l'an XIII du règne de Josias; c'est, selon Des Vignoles, 627 avant Jésus-Christ : en se portant de là à vingt-deux ou vingt-trois ans plus tard, on tombe sur 605, quatrième année de Joakim. C'est l'époque où parle Jérémie; et les soixante-dix ans de captivité qu'il annonce iront de 606 à 536. Des supputations en apparence moins exactes donnaient à Pétau 608 et 538; à Marsham, 610 et 540, etc. Quant aux soixante-dix semaines d'années de Daniel, Tertullien ne les fait

commencer qu'en 469, de telle sorte que l'ère chrétienne s'ouvre au milieu de la soixante-troisième et que les sept autres aboutissent à la ruine de Jérusalem sous Vespasien. Au contraire, saint Clément d'Alexandrie les fait remonter à l'an 558. On était déjà partagé entre huit opinions, du temps de saint Jérôme; et il s'en est élevé de nouvelles depuis Scaliger. Elles se réduisent à deux principales, selon qu'on épuise la presque totalité des soixante-dix semaines avant l'ère vulgaire, ou qu'on en réserve quelques-unes pour atteindre à la dispersion des Juifs; chacun de ces deux systèmes se sous-divise par la variété des explications. Certains auteurs éludent ces difficultés en se bornant à marquer l'époque où cette révélation fut faite à Daniel; c'était vers l'an 536, à peu près en même temps qu'expiraient les soixante-dix ans de captivité qu'avait annoncés Jérémie; cette prédiction précédente est rappelée par Daniel lui-même, au commencement du chapitre qui contient celle des soixante-dix semaines. Tel est l'état d'une question qui a été souvent traitée comme chronologique, mais dont vous sentez que la solution exigerait l'interprétation d'un texte prophétique et sacré, et dépasserait par conséquent les limites de la critique profane.

Il appartiendrait davantage à la pure chronologie de rechercher les dates précises de l'asservissement des dix tribus composant le royaume d'Israël, de l'établissement des Cuthéens à Samarie, de la captivité des deux tribus de Benjamin et de Juda à Babylone, et de leur retour à Jérusalem. Or ces quatre dates sont dans Pétau 721, 677, 607 et 538; dans Pezron, 720, 676, 605 et 536; chez Des Vigno-

les, 718, 673, 606 et 536. Jusque-là, les différences ne sont pas considérables, et proviennent seulement des diverses numérations des années de chaque règne. Mais il y a d'autres dissentiments : par exemple, au lieu de prendre pour la captivité en Babylone celle qui atteignit le roi de Juda, Joakim, plusieurs chronologistes, Scaliger, Fréret, Volney, s'attachent à celle que détermine, en 586, l'emprisonnement de Jéchonias, et dont les soixante-dix ans ne finiraient qu'en 517.

En désignant les princes assyriens, mèdes ou perses, par lesquels les Israélites et les Juifs furent vaincus, asservis, ou délivrés, je n'ai nommé que Cyrus, afin de laisser intactes, à l'égard de tous les autres, les questions importantes que font naître les variétés ou les traductions du nom de ces princes. Nous allons maintenant suivre la chronologie des rois d'Assyrie durant les premiers siècles historiques. Déjà, préférant le système d'Hérodote à ceux de Ctésias et de Diodore, nous avons placé au treizième et au douzième siècle avant l'ère vulgaire les règnes de Ninus, de Sémiramis et de Ninyas, après lesquels nous n'avons plus trouvé qu'une liste incohérente et variable de rois obscurs et presque inconnus. Cette liste se termine par Sardanapale, que l'excès de sa mollesse et l'éclat de sa chute ont enfin rendu fameux. Avant lui, la plupart des chronologistes distinguent Phul, soit comme son prédécesseur immédiat, soit comme plus ancien de trois ou quatre générations. Larcher suppose, au contraire, que Phul et Sardanapale sont deux noms du même personnage; et cette hypothèse ne me paraît point invraisemblable; elle est au moins suggérée par la difficulté de composer une histoire du premier qui soit

assez distincte de celle du second. Toutefois, Volney cite, à l'appui de l'opinion contraire, des passages de Moïse de Khoren, dont il extrait la succession que voici : Phul ou Eupalmus vers 770, Pridéazès ou Téglathphalasar vers 742, Pharatès ou Salmanasar, vainqueur de Samarie en 730, puis Acrazanès ou Sennachérib ou Sargoun, Sardanapale enfin, ou Asar-Adon-Phal ou Asar-Adon, dit aussi Sarak, prince couronné en 721, vaincu, détrôné et tué en 717. Vous savez que Moïse de Khoren est un auteur arménien du cinquième siècle de l'ère vulgaire, et vous demanderez peut-être si, à mille deux cents ans de distance, son autorité est d'un grand poids : il a pour garant Maribas, Syrien très-versé, dit-il, dans les langues des Grecs et des Chaldéens, qui a visité, environ un siècle après la mort d'Alexandre, les archives royales de Ninive. A cela on peut répondre avec Fréret qu'alors Ninive n'existait plus : nous voyons pourtant que le nom de cette ville s'était conservé soit à ses débris, soit à quelque cité voisine. Moïse donne les noms des princes arméniens dont les règnes ont correspondu à ceux de ces rois d'Assyrie, et Volney est obligé d'avouer qu'il reste ici quelque obscurité, que Moïse a fait un mélange des récits de Maribas et de ceux du chroniqueur grec Céphalion, et n'a pas su en tirer des idées claires. Les témoignages ou plutôt les traditions anciennes se divisent et se sous-divisent ici en un si grand nombre d'espèces, que la diversité des hypothèses modernes ne saurait nous surprendre. Volney en distingue trois principales : les uns, pour déférer à la fois à toutes les autorités, même discordantes, comptent deux ou trois Sardanapales, autant qu'il en faut

pour que tous les récits subsistent; les autres n'en admettent qu'un seul et le confondent même avec Phul. Enfin, on a quelquefois supposé que l'Asar-Adon, roi de Ninive, était le même qu'un Asar-Adin, roi de Babylone, dont nous aurons bientôt occasion de parler. Il est, selon Volney, bien plus naturel et bien plus vrai de dire que, par un cas très-commun chez les Orientaux, deux princes différents ont porté le même nom; cette identité s'explique d'autant mieux que le dialecte chaldéen paraît avoir été usité à Ninive comme à Babylone : les noms de *Phul* ou *Phal*, d'*Asar*, d'*Adon*, de *Salmann*, de *San-Harib*, ont tous des racines chaldaïques; *Phal* signifie *gros* et *puissant; Asar, celui qui lie* ou *garrotte les vaincus; Salmann* ou *Salomon, le pacifique; Harib, le destructeur; Adon, le seigneur et maître*, comme *Adonis* et *Adonaï.*

Fréret a parfaitement exposé l'état de ces questions difficiles, en recueillant tout ce qui a été dit sur le royaume d'Assyrie, et particulièrement sur Sardanapale, soit par les historiens grecs et latins dont les ouvrages subsistent en totalité ou en très-grande partie, soit par Ctésias, Bérose, Alexandre Polyhistor, Castor, Ménandre, Céphalion et autres, cités par les chronographes ecclésiastiques. Or, entre tous ces textes, il n'y en a jamais deux qui donnent les mêmes dates; et les différences sont quelquefois d'un siècle entier, de deux cents, trois cents ans et au delà. Au lieu de déclarer que toutes ces traditions sont incertaines, ou de choisir la plus probable, Fréret a pensé qu'il suffisait pour les concilier de supposer trois Sardanapales, et d'établir le premier vers l'an 900, le deuxième vers 700, le troisième en 608. « C'est, dit-il, un moyen si

« simple d'accorder les différents calculs, que je ne puis « concevoir comment les critiques qui ont entrepris « d'éclaircir l'histoire d'Assyrie, n'ont pas eu recours « à cette hypothèse..... Elle est infiniment plus simple « que celle qu'ils ont faite de deux empires assyriens « consécutifs, le premier ayant duré pendant un temps « considérable, mais qu'ils allongent ou qu'ils accour« cissent selon que leur système le demande. Ils n'ont, « dans cette occasion, aucun égard pour les témoigna« ges des anciens, dont, suivant leur méthode ordinaire, « ils reçoivent une partie, tandis qu'ils rejettent l'autre, « sans penser que ces témoignages ne peuvent être divisés « sans être détruits. Ils font commencer le deuxième « empire par un Ninus, de même que le premier, et « font aussi finir l'un et l'autre par un Sardanapale. » Fréret donc en imagine un troisième; et, s'il faut l'avouer, nous avons peine à retrouver, dans les réflexions qu'il vient de faire, l'exactitude ordinaire de sa critique. Il n'existe ici aucun témoignage : les plus anciens textes sont ceux d'Hérodote et de Ctésias, postérieurs de trois cents ans à l'époque en question. Ce sont de purs systèmes historiques, dont aucun ne saurait être recommandé que par sa vraisemblance naturelle, et qu'on ne parvient point à maintenir tous ensemble, même en multipliant les Sardanapales. Voici, au surplus, comment Fréret conçoit cette partie, si controversée, de la chronologie et de l'histoire.

En 916, après une suite de rois assyriens réputés fainéants, Sardanapale régnait à Ninive. Arbace ou Pharnace, satrape de Médie, et Bélésis, gouverneur de la Babylonie, ayant engagé dans leur parti les Perses et les Arabes, se révoltèrent; mais leur entreprise

exigea du temps. Trois batailles perdues ne les découragèrent pas; ils entraînèrent dans leurs rangs les troupes de la Bactriane ou des provinces orientales, forcèrent le roi dans son camp, défirent l'armée de son frère Salaménès et investirent Ninive. Ce siége dura trois ans; et lorsqu'enfin les révoltés entraient dans la place, le roi mit le feu à son palais et se précipita dans les flammes. Justin, qui rapporte cette circonstance après Diodore, ajoute qu'elle est la seule où Sardanapale se soit montré homme : *hoc solo imitatus virum*. Il était le trente-troisième roi d'Assyrie, selon Velléius Paterculus; le trentième, selon le texte actuel de Diodore de Sicile; le trente-cinquième, selon les manuscrits du même Diodore cités par Georges le Syncelle.

Le vainqueur Arbace ou Pharnace ne détruisit point Ninive; mais il changea la forme du gouvernement assyrien. Les provinces eurent des gouverneurs héréditaires, indépendants du monarque, et qui ne pouvaient être destitués que par une espèce de diète de tous les princes confédérés; c'est ce qu'indiquent Diodore de Sicile et Nicolas de Damas. Les successeurs d'Arbace gouvernaient ainsi la Médie; leur autorité, quoique étendue et affermie, demeurait soumise aux lois de cette assemblée. Cependant Fréret suppose qu'il subsistait toujours des rois de Ninive dont la puissance se releva peu à peu dans le cours d'un siècle, à mesure que la confédération se désorganisait, et que l'autonomie des provinces dégénérait en anarchie. Phul, ou Pul, l'un de ces rois, devint en 770 le protecteur du roi d'Israël Manahem, qui lui paya le tribut dont j'ai déjà parlé. En 747, une nouvelle forme de gouvernement s'établit à Babylone : Nabonassar, qui

régnait sur ce pays, donna son nom à une ère nouvelle qui, employée surtout par les astronomes, a contribué à fixer la succession et la durée des règnes. C'est, dit Fréret, ce qu'il y a de plus assuré dans la chronologie ancienne, parce que les années y sont déterminées par des éclipses observées avec exactitude.

Le même chronologiste trouve en 741 le roi de Ninive, Téglathphalasar, qui dépouille le temple de Jérusalem, et ravage les royaumes de Juda et d'Israël; en 721, Salmanasar, qui prend et ruine Samarie, et emmène en captivité la plus grande partie des tribus d'Israël et de Benjamin; en 714, Sennachérib, qui entreprend sans succès plusieurs expéditions contre les Juifs. Ce Sennachérib fut tué en 710, date qui est aussi celle de la mort de Mérodach-Baladan ou Mardokempad, successeur de Nabonassar à Babylone. Alors Assarhaddon ou Asordan, le plus jeune des fils de Sennachérib, monta sur le trône de Ninive; c'est le second Sardanapale de Fréret. Déjocès avait en Médie l'autorité et même le titre de roi : il conquit une partie de l'Asie, enleva l'Arménie et la Cappadoce aux Assyriens, et détrôna Assarhaddon en 688. Cet Assarhaddon est nommé Sardanapale par Castor; et, selon toute apparence, il est le prince que Clitarque, autre chroniqueur, indique, sous ce même nom de Sardanapale, comme ayant survécu longtemps à la perte de son royaume : c'est encore à lui que conviendraient le tombeau et l'épitaphe d'un Sardanapale, qui se voyaient en Cilicie.

Après la chute de ce personnage, le trône de Ninive fut occupé par Ninus second, dont on ne connaît pas le successeur. Mais Phraorte ou Arphaxad, fils

de Déjocès, régnait sur les Mèdes : il fit contre l'Assyrie une tentative malheureuse; il périt en 635, dans un combat où son armée fut mise en déroute par celle du roi de Ninive, Nabuchodonosor; la mort de Phraorte fut vengée par son fils Cyaxare, qui vainquit les Assyriens, et se disposait à entrer dans Ninive, quand une invasion des Scythes en Médie le força de courir à la défense de ses propres États. Il fallut vingt-cinq années pour repousser les Scythes sur les bords du Tanaïs. Délivré enfin de ces ennemis, Cyaxare se ligua contre Ninive avec le roi de Babylone, Nabopolassar : à celui-ci succéda son fils Nabuchodonosor, qui ne doit jamais être confondu avec le Nabuchodonosor, roi de Ninive, dont nous parlions tout à l'heure et qui régnait en 634. Ninive avait pour roi, en 608, Sarac, nommé Sardanapale par quelques auteurs grecs, et qui est, selon Fréret, le troisième prince de ce nom. Il se brûla aussi dans son palais pour ne pas tomber entre les mains de Cyaxare. Celui-ci détruisit Ninive, qui ne s'est jamais relevée, et dont la grandeur ni la puissance ne sont aucunement représentées par la ville de Mossoul, que les califes ont, depuis, fondée au même lieu. Voilà donc trois Sardanapales, détrônés, le premier en 916, le second en 688, le troisième en 608.

C'est ainsi que Fréret, en 1724, avait disposé la chronologie des Assyriens, des Mèdes et des Sardanapales. Le président de Brosses est venu, en 1747, modifier tout ce système : ne voulant plus que deux personnages de ce nom, il a diminué d'un siècle l'antiquité du premier; il l'a fait descendre du trône en 805 et non en 916. La principale preuve de cette opinion est déduite d'une éclipse centrale de soleil, sur la-

quelle Hérodote donne les détails suivants : la sixième année de la guerre entre les Mèdes et les Lydiens, tandis qu'en une bataille entre les deux armées, la fortune était encore douteuse, l'astre du jour s'éclipsa, ainsi que Thalès de Milet l'avait prédit aux Ioniens; et cet événement inspira aux deux nations ennemies des dispositions pacifiques. Or la seule éclipse qui satisfasse aux conditions de ce récit est celle que les calculs astronomiques fixent au 28 mai de l'an 585 avant notre ère. Voilà donc, poursuit de Brosses, la quarantième année de Cyaxare : ajoutez à ces quarante ans, les vingt-deux du règne de Phraorte, les cinquante-trois de Déjocès, les trente d'Articas, les trente de Sosarmès, les vingt de Mandaucès et les vingt-huit d'Arbace, vous remontez précisément à 808 (1). Mais, sans faire encore aucune observation sur l'éclipse elle-même, tous les nombres employés ici par de Brosses pour mesurer la durée de ces règnes, sont d'une extrême incertitude : il n'y en a pas un seul qui soit uniformément indiqué.

Hérodote fait vivre les Mèdes affranchis par Arbace, dans un état d'autonomie dont il ne fixe pas la durée, et leur donne ensuite pour rois Déjocès, Phraorte, Cyaxare : il ne fait aucune mention d'Articas ni de Sosarmès ni de Mandaucès. Ctésias et Diodore nomment ces trois princes, mais ils allongent la dynas-

(1) Il y a dans ce passage une contradiction apparente qu'il est facile d'expliquer. Selon le président de Brosses, l'année 808, qui est la date de la révolte d'Arbace, ou la première des vingt-huit années de ce prince, a précédé de trois ans la mort de Sardanapale, arrivée seulement en 805. Mais M. Daunou a omis de rappeler que ces deux époques avaient été distinguées par le président de Brosses, et que le résultat du calcul fait par cet auteur s'appliquait à la première, c'est-à-dire à l'année 808. Cette date étant fixée, on en déduit celle de 805 pour la mort de Sardanapale.

tie de quatre autres noms, Arbianès, Artæus, Artynès, Astibaras; et, à ce compte, la chute du premier Sardanapale serait à placer à l'an 967 avant J. C. Ces deux récits ont dû partager les chronologistes en deux opinions essentiellement opposées, mais entre lesquelles il s'est formé, comme il arrive toujours en pareil cas, des doctrines mitoyennes. On a voulu combiner les deux traditions; on en a fait différents mélanges; on a supprimé à volonté certains monarques, supposé des identités, interverti la succession, prolongé ou abrégé les règnes. Tournemine, par exemple, bien qu'il semble adopter le récit d'Hérodote ou du moins rejeter celui de Ctésias, imagine un interrègne de six ans entre Phraorte et Cyaxare, et fait régner celui-ci soixante-huit ans au lieu de quarante, nombre expressément énoncé par Hérodote. C'est au contraire à la liste de Ctésias que veulent s'en tenir Scaliger, Pétau et Pezron : mais voici comment ils en disposent. Scaliger veut que l'Artiæus, l'Artinès et l'Astibaras de Ctésias, soient respectivement le Déjocès, le Phraorte et le Cyaxare d'Hérodote; il établit sur ces hypothèses des calculs fort bien enchaînés, mais qui exigent un retranchement de treize années dans le règne de Déjocès. Pétau, qui conserve après Arbace le Mandaucès, le Sosarmès, l'Articas et l'Arbianès de Ctésias, s'arrête là; il ne reçonnaît point Artæus, ni Artynès, ni Astibaras; il fait suivre Arbianès par Déjocès, Phraorte et Cyaxare. Pezron, qui a besoin d'une durée un peu plus longue, admet Artæus, et après avoir suivi jusqu'à ce prince ou jusqu'à ce nom la liste de Ctésias, il la continue par celle d'Hérodote. A la suite de ces systèmes et de beaucoup d'autres, dont l'exposition

serait véritablement interminable, Bougainville aîné en a proposé un nouveau en 1750, ou plutôt il a reproduit et modifié celui qu'avait inventé Des Vignoles, et qui consiste à dire qu'il y avait à la fois deux rois mèdes, dont l'un régnait à Suze, et l'autre à Ecbatane. Cette dernière ville, par exemple, aura été la capitale du royaume de Déjocès, lorsqu'en même temps Artæus occupait le trône de Suze. Par ce moyen, Bougainville trouve que les narrations d'Hérodote et de Ctésias sont toutes deux vraies, quoiqu'elles soient, dit-il, incompatibles, et qu'opposées pour le fond, elles ne se rencontrent dans aucun détail. N'admirez-vous pas que des chronologistes du dix-huitième siècle aient cru découvrir une distinction que ni Hérodote, ni Ctésias, ni Diodore n'ont connue, qu'aucun écrivain de l'antiquité n'a indiquée ni soupconnée, et qui serait cependant l'un des points les plus importants de l'histoire des Mèdes?

Une histoire détaillée de toutes ces hypothèses chronologiques deviendrait beaucoup plus longue que celle des empires mêmes de Ninive, de Babylone, de Suze ou d'Ecbatane, depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus. Au milieu de ces controverses, nous sommes trop autorisés à ne chercher qu'un système probable, et à préférer le plus simple. Or tel sera, ce me semble, celui qui se rapprochera le plus des récits d'Hérodote, qui, à tous égards, mérite bien mieux que Ctésias de nous servir de guide. Nous supposerons donc avec lui que, peu après l'olympiade de Corœbus, Sardanapale régnait à Ninive. Ce personnage est peut-être le même que Phul, le même surtout que celui que certains auteurs grecs, par une bizarrerie, dit Bossuet, dont on

ne sait point l'origine, ont appelé Thonos Concoleros. Vers 747, les Mèdes profitèrent de sa faiblesse pour s'affranchir du joug des Assyriens. C'est l'époque du détrônement et de la mort de Sardanapale, le seul roi que ce nom, bien que fort applicable à beaucoup d'autres princes, ait individuellement désigné. Ninive ne fut pas détruite : il paraît même qu'elle continua d'être la capitale d'un royaume; mais la puissance de ses princes était fort resserrée, et ne s'étendait plus ni sur la Médie, ni sur Babylone. Bossuet avoue que la plupart des auteurs grecs et latins ne parlent point de ces rois; qu'ils ne leur donnent aucun rang dans l'histoire; qu'ils ne disent presque rien de Téglathphalasar et de ses successeurs : il attribue ce silence « ou « à l'ignorance des Grecs plus éloquents dans leurs « narrations que curieux dans leurs recherches, ou à « la perte que nous avons faite de ce qu'il y avait de « plus recherché et de plus exact dans leurs histoires. » Quoi qu'il en soit, en rapportant à l'année 747 l'avénement de Téglathphalasar, qu'Élien appelle Tilgame, et qui, selon Castor cité par Eusèbe, prit le nom de Ninus le jeune, nous nous abstiendrons d'établir l'ordre chronologique de ses successeurs, dont nous n'avons pas même une nomenclature précise et uniforme. Ce royaume de Ninive resta d'abord distinct de celui qui s'établit à Babylone, et dont l'origine est fixée à l'an 747 par l'ère de Nabonassar. Jusque sous Sardanapale, il n'y avait à Babylone qu'un satrape ou gouverneur, dépendant du roi de Ninive. Bélésis, qui remplissait cette fonction subalterne, s'associa, comme nous l'avons dit, à la révolte du Mède Arsace et affranchit la Babylonie. On ne sait pas bien si ce Bélésis est le

même homme que Nabonassar; mais celui-ci commence une suite de rois babyloniens qui se prolonge jusqu'à 538, et que Volney compose de dix-huit noms. Les auteurs profanes ne fourniraient qu'un très-petit nombre de faits à l'histoire de tous ces rois assyriens. Rollin ne la puise que dans les livres saints, et les difficultés chronologiques qu'elle peut entraîner ne sauraient être éclaircies que par la critique sacrée.

Toujours l'année 747, où s'ouvre l'ère de Nabonassar, demeure-t-elle une époque extrêmement mémorable, soit par cette ère même, soit par l'origine d'un nouveau royaume de Ninive, d'un nouveau royaume de Babylone et de l'empire des Mèdes. A l'égard de ce dernier peuple, Arbace, après l'avoir délivré du joug des Assyriens, le disposa, selon Hérodote, à se gouverner par ses propres lois : il y eut plusieurs années d'autonomie. Arbace n'avait point pris le titre de roi; mais Déjocès, profitant des troubles qui s'étaient élevés au sein de l'État, se fit investir, vers 710, de l'autorité royale, et s'en montra digne. On lui attribue la fondation d'Ecbatane, des lois sages, un règne paisible et glorieux, de cinquante-trois ans. Son fils Phraorte ou Aphraate, ou peut-être encore Arphaxad, lui succéda en 657, fit la guerre, et, selon la destinée des agresseurs, il obtint des succès qu'il expia par des désastres. Le roi de Ninive, Saosduchin, le vainquit dans la plaine de Ragau, le poursuivit sur les montagnes, et le condamna à une mort cruelle. Saosduchin, à son tour, abusa de plus en plus de ses triomphes, et Cyaxare, fils de Phraorte, s'établit en 635 sur le trône d'Ecbatane. Mais Cyaxare voulut être aussi un conquérant : il se ligua contre Ninive avec le roi de Baby-

lone, Nabopolassar; et la superbe Ninive, si longtemps maîtresse de l'Orient, deux fois assiégée par les Mèdes, fut enfin détruite en 597. Le règne d'Astyage, fils de Cyaxare, s'ouvre en 595; et celui de son successeur, soit Cyrus, soit Cyaxare II, quelquefois appelé Darius le Mède, commence en 561 : ici l'histoire se remplit d'un très-grand nombre d'événements et de détails, que la chronologie ne saurait parcourir. Mandane, fille d'Astyage, avait épousé le Perse Cambyse; de ce mariage naquit Cyrus, que nous retrouverons bientôt, et dont le nom doit rallier l'histoire des Mèdes à celle des Perses, des Lydiens et des Assyriens, et les confondre en une seule. Avant de quitter les Mèdes, nous dirons que leur chronologie, telle que nous venons de la recueillir d'après Hérodote, offre, depuis Arbace jusqu'à Cyaxare II, un fil continu et facile à saisir durant les cent quatre-vingt-six années comprises entre 747 et 561 : les quatre règnes de Déjocès, de Phraorte, de Cyaxare I[er] et d'Astyage y occupent en tout cent quarante-neuf ans, terme moyen trente-sept. La difficulté que présente cette durée beaucoup trop forte n'équivaut point aux embarras inextricables qu'entraînent les listes de Ctésias et de Diodore; listes qui ont obligé, comme vous l'avez vu, à remonter d'un ou de deux siècles l'époque d'Arbace, à distinguer arbitrairement des rois de Suze et des rois d'Ecbatane, à laisser de grands vides ou à jeter une obscurité profonde dans toutes les annales des Mèdes et des Assyriens. Cependant on peut désirer quelques éclaircissements encore, soit sur l'ordre des faits arrivés durant les quarante ans du règne de Cyaxare I[er], et particulièrement sur l'éclipse qui eut lieu au moment d'une bataille entre les Lydiens et les

Mèdes, soit aussi sur la suite des événements qui appartiennent aux deux règnes d'Astyage et de Cyaxare second.

Nous avons vu le président de Brosses fixer l'éclipse au 28 mai 585 : mais il s'en faut que ce point soit convenu. « Hérodote en indique l'année d'une manière si « vague, dit Delambre, qu'on doute si elle est arrivée en « l'an 581, ou 585, 597, 603, 607, 621 ; encore aucune de ces éclipses n'a-t-elle dû être totale et amener « cette obscurité qui n'est peut-être qu'une fiction « d'Hérodote ou de ceux qui lui en parlèrent. » Delambre pense qu'il n'y a rien du tout à conclure de cette éclipse, sur laquelle on a tant écrit et sur laquelle on est si peu d'accord. « Il est impossible, ajoute-t-il, « que Thalès en ait fait une prédiction précise et accomplie ; s'il en a fait l'annonce, ce ne peut être que « d'une manière incertaine, d'après la période chaldéenne de dix-huit ans. Hérodote ne dit point que « Thalès eût osé en indiquer ni le mois ni le jour. » Toutefois, Volney croît que c'est celle qui est indiquée dans la table de Pingré pour l'année 625, c'est-à-dire 626 avant J. C., le 3 février à cinq heures et demie du matin, et qui fut centrale, visible à l'orient de l'Europe, à l'orient de l'Afrique et dans toute l'Asie. On est obligé de convenir que l'heure assignée à cette éclipse, presque au lever du soleil, est bien matinale pour concourir avec le milieu d'une grande bataille, où jusqu'alors la fortune s'était montrée longtemps incertaine. On pourrait ajouter qu'une éclipse centrale, où le disque du soleil n'est entièrement masqué en aucun instant, ne produit point une obscurité soudaine et qui change le jour en une nuit profonde, ainsi que

le rapporte Hérodote. Volney répond à cette observation par un fait moderne, qu'un astronome nous atteste : Mœstlin dit qu'en 1605, le 12 octobre, une éclipse de soleil produisit tout à coup une telle obscurité que les maisons disparurent dans l'ombre, que les vendangeurs ne discernèrent plus les grappes et qu'on aperçut Vénus, quoique fort rapprochée du soleil. Cependant cette éclipse de 1605 n'était pas totale en Allemagne; il s'en fallait de plusieurs doigts. Vous avez vu, le 7 septembre 1820, une éclipse plus considérable laisser une lumière suffisante pour éclairer des travaux et des combats: c'est un fait aussi dont il peut résulter une objection assez forte contre l'opinion de Volney, contre le récit de Mœstlin et contre celui d'Hérodote. Sans doute, l'obscurité serait devenue sensiblement plus forte en 1820 si, au moment de l'éclipse, d'épais nuages avaient couvert le ciel et affaibli ce qui restait de lumière solaire dans l'atmosphère. Apparemment il en advint ainsi en 1605; mais tout annonce que l'éclipse dont parle Hérodote avait lieu par un temps serein.

Il y a des textes de Cicéron et de Pline où l'éclipse prédite par Thalès se trouve rapportée à l'année 585 : à cela Volney répond que Cicéron, qui substitue ici Astyage à Cyaxare, a été entraîné par cette erreur dans celle qui concerne la date du phénomène. Parmi les modernes, Calvisius a supposé qu'il s'agissait de l'éclipse de 607; Ussérius, de celle de 601; Pétau et Larcher, de celle de 597; M. Buret de Longchamps, de celle de 585. Ces hypothèses embarrassent l'ordre des faits, qui semble un peu plus naturel dans le système de Volney. Selon lui donc, l'éclipse a lieu en 625 (il devait dire 626); quelques mois après, Cyaxare fait le

siége de Ninive; l'irruption des Scythes l'oblige de le lever. Ces Scythes s'établissent dans l'Asie : ils n'en sont expulsés qu'en 598 ; et c'est alors que Cyaxare et Nabopolassar assiégent Ninive pour la deuxième fois, s'en emparent et la ruinent en 597. Cyaxare règne encore plus d'un an, et Astyage lui succède au commencement de 595. Cette chronologie hypothétique a du moins l'avantage de s'adapter mieux qu'aucune autre aux récits d'Hérodote. Thalès était né en 647 ou 646, et par conséquent il aurait eu environ vingt-deux ans au moment de l'éclipse qu'il passe pour avoir prédite. C'est peu, nous en devons convenir; mais Volney est persuadé que cet âge était alors compatible, comme nous voyons qu'il l'est aujourd'hui, avec une instruction fort étendue : Thalès venait de recevoir les leçons des savants d'Égypte et de Phénicie; et la nature l'avait destiné à surpasser bientôt ses maîtres. Depuis Volney, on a de nouveau discuté cette question ; on a proposé une éclipse de l'an 612 ou bien de l'an 610. Je crois que l'opinion la plus sûre est celle de Delambre: savoir, que ce problème demeure tout à fait insoluble, et qu'il n'y a là peut-être qu'une erreur ou qu'une hyberbole prise pour un fait par Hérodote.

Les merveilles dont on a surchargé la vie de Cyrus, et les contradictions qui se rencontrent entre ses divers historiens, ont semé plusieurs difficultés dans la chronologie des règnes d'Astyage, de Cyaxare second et de Cyrus lui-même; règnes qui occupent un espace de soixante-cinq ans, depuis 595 jusqu'à 530. Dans Hérodote et dans Ctésias, le dernier roi des Mèdes, celui sur lequel Cyrus fait la conquête de la Médie, est Astyage, père de Mandane et aïeul maternel de Cyrus.

Xénophon rapporte aussi ces dernières circonstances; mais il donne au roi Astyage un fils qui, sous le nom de Cyaxare II, occupait déjà depuis quelques années le trône d'Ecbatane, lorsqu'il fut, en 572, secouru par son neveu Cyrus, commandant une armée de trente mille Perses. Ce Cyaxare, inconnu à tous les historiens classiques, à l'exception du seul Xénophon, a été adopté par Josèphe et par la plupart des chronologistes modernes, Ussérius, Vossius, Marsham, Bossuet, Prideaux, etc. Ils en ont fait le *Darius Mède* dont il est parlé dans la prophétie de Daniel. Cependant cet écrivain sacré semble contredire expressément l'opinion d'un règne intermédiaire entre Astyage et Cyrus. *Et rex Astyages*, dit-il, *appositus est ad patres suos, et suscepit Cyrus Perses regnum ejus :* Astyage mourut, et son royaume appartint à Cyrus le Perse. N'est-ce pas dire que Cyrus succéda immédiatement à Astyage? A la vérité, les théologiens protestants ne sont point embarrassés de ce passage; il est tiré du chapitre XII de Daniel, chapitre dont le texte hébraïque n'existe plus, et dont, par cette raison, ils ne veulent point reconnaître l'authenticité. Mais ce texte, consacré par l'autorité de l'Église catholique, est extrêmement favorable au sentiment des chronologistes qui retranchent Cyaxare II de la liste des rois mèdes. Fréret, persuadé comme Cicéron que l'histoire n'a presque rien à puiser dans le roman que Xénophon a intitulé *Cyropédie*, regarde le Cyaxare II dont il est fait mention dans cet ouvrage, comme un personnage purement fabuleux, et il fait de Darius le Mède, non pas un roi de Médie, mais un roi de Babylone, surnommé le Mède à cause de son origine : c'est aussi

l'opinion de Volney. J'ai déjà dit que la suite des derniers rois de Babylone avant Cyrus était fort obscure, soit à raison de la diversité des noms d'un même prince, soit à cause de l'insuffisance des renseignements. Les historiens profanes n'en fournissent à peu près aucun, et les livres saints, qui ont un objet plus important, ne parlent de ces monarques étrangers que d'une manière indirecte. Pour éclaircir ce qui concerne Darius le Mède, il faudrait entrer dans une très-longue discussion, qui n'aboutirait qu'à une hypothèse, et qui se compliquerait de commentaires sur des textes sacrés : nous nous bornerons à dire que, selon toute apparence, Darius le Mède est le même que Nabonide ou Nabonadius, qui régna sur les Assyriens depuis 555 jusqu'en 538.

La chronologie des rois de Médie, débarrassée de Cyaxare second, devient plus claire; et comme les principaux événements du règne d'Astyage consistent dans les exploits de Cyrus, les dates importantes seraient ici celles de la naissance, des victoires, des conquêtes et de la mort de ce héros. Vous savez que sa mort est fort diversement racontée ; mais on s'accorde au moins sur la date; il mourut en 530, selon le canon chronologique de Ptolémée : si quelques-uns disent 529, c'est qu'ils partent d'un autre commencement d'année civile. La date de sa naissance n'est pas aussi bien convenue. Larcher ne le fait naître qu'en 575; et cette hypothèse cadrerait assez bien avec les récits d'Hérodote, sans l'invraisemblance des triomphes militaires obtenus avant 560 par un adolescent de treize, quatorze ou quinze ans. Cicéron, en citant Dion, auteur d'une histoire des Perses et antérieur à Alexandre,

dit que Cyrus avait régné trente ans sur les Mèdes, et qu'il mourut à l'âge de soixante-dix ans; ce qui reporte sa naissance à l'an 600 ou 599. Il est vrai qu'Astyage ne commença de régner qu'en 595; mais, selon Fréret, rien n'empêche qu'avant de monter sur le trône, il eût déjà marié sa fille Mandane. Cependant, s'il fallait s'en tenir à ce qu'on raconte des circonstances de la naissance de Cyrus et de l'effroi qu'en conçut Astyage, il y aurait lieu d'en conclure que celui-ci était déjà roi lorsqu'il devint aïeul. Je ne vois pas un très-grand inconvénient à retarder cette époque jusqu'en 595 ou même 594 : Cyrus vivra soixante-cinq ou soixante-quatre ans; c'est bien assez pour un conquérant, et cela d'ailleurs ne s'éloigne pas extrêmement du nombre de soixante-dix ans que Cicéron n'a peut-être énoncé que comme approximatif. Cyrus, avant 560, viendra, s'il le faut, défendre contre les Babyloniens, non pas le prétendu Cyaxare II, mais Astyage. En 560, il détrônera son aïeul, après l'avoir sauvé; en 538, il s'emparera du royaume de Babylone, et relèguera en Caramanie le roi babylonien, Darius le Mède. Enfin, pour ne rien dire encore des dates de ses expéditions contre Crœsus, il terminera sa carrière en 530, soit par une mort paisible, soit dans une bataille, ou en tombant entre les mains de la reine des Scythes, Tomyris. Quoique nous soyons arrivés aux temps historiques, et que nous ne soyons plus qu'à un demi-siècle de la naissance d'Hérodote, combien d'incertitudes encore! et que de particularités nous aurions à éclaircir, s'il nous fallait démêler ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'une et l'autre histoire de Cyrus! car il en a réellement deux, qui sont

presque tout à fait distinctes. Mais nous ne sommes encore occupés que de chronologie, et nous pouvons au moins tenir pour constant que ce conquérant mourut en 530, maître de la Médie, de l'Assyrie, de la Lydie et de la Perse.

Malgré la haute antiquité que s'attribuent les Perses, leur monarchie ne commence qu'à Cyrus. Jusque-là, du moins, elle est sans éclat et sans consistance dans l'histoire. Cambyse, père de Cyrus, était fils lui-même d'un autre Cyrus né d'un premier Cambyse. Fréret montre qu'on a besoin de ces quatre générations pour accorder Diodore de Sicile avec lui-même et avec les autres historiens. Ces Cambyses et ces Cyrus étaient de la famille des Achéménides, laquelle s'était divisée en deux branches, dont on a recueilli la généalogie d'après Hérodote. Achéménès, duquel ils descendaient, avait vécu au neuvième siècle avant notre ère, vers l'olympiade d'Iphitus. Mais la puissance de ces princes était fort resserrée; les douze tribus qui les reconnaissaient pour chefs formaient une population si peu considérable qu'on a peine à deviner où Cyrus prit les trente mille hommes avec lesquels il courut au secours d'Astyage, à moins qu'on ne suppose que cette armée se composait de Mèdes autant que de Perses. Mais, après Cyrus, les règnes de ses successeurs, Cambyse III, Smerdis et Darius fils d'Hystaspe, conduisent l'histoire de ce peuple et d'une grande partie de l'Asie jusqu'à l'année 484, où Hérodote naquit. Ces trois règnes remplissent un espace d'environ quarante-six ans, dont la chronologie n'offre que des difficultés fort légères. Le cruel Cambyse, fils du grand Cyrus, est durant sept à huit ans le fléau du monde : il envahit et ravage

l'Égypte en 525 et 524; il y détruit beaucoup de monuments de l'histoire antérieure. Il est accusé d'avoir tué son frère Smerdis : un mage prit le nom de ce prince et régna, dit-on, sept mois; mais les variantes et les invraisemblances qui existent dans ces récits de la mort du véritable Smerdis, et de la fourberie du mage, pourraient inspirer quelque défiance. Vous savez comment l'imposteur fut découvert; comment sept grands seigneurs conspirèrent contre lui; comment ils l'immolèrent lui et plusieurs autres mages; comment ensuite ils délibérèrent sur la meilleure forme de gouvernement, et prononcèrent, chacun à leur tour, des plaidoyers pour et contre la monarchie, l'aristocratie et la démocratie; et comment Darius, fils d'Hystaspe, fut proclamé roi, parce que son cheval avait henni le premier, grâce à l'artifice d'un écuyer. Hérodote, il le faut avouer, raconte toutes ces choses : le seul point qui nous importe en ce moment est la date de l'avénement de Darius; on l'a fixé à l'année 521. Ce prince est l'un de ceux qu'on a pris pour l'Assuérus époux d'Esther; question encore indécise, de l'aveu de Bossuet. Nous avons, dans l'une des dernières séances, rapproché de ces règnes l'histoire et la doctrine de Zoroastre, le plus célèbre des philosophes de la Perse. Babylone, en 512, tenta de secouer le joug de Darius: il parvint à la soumettre par l'artifice de Zopyre, si ce n'est point encore là une de ces narrations romanesques qu'Hérodote se plaisait à recueillir. Darius attaqua les Scythes, les Ioniens, toute la Grèce. Les Scythes le repoussèrent ; Mardonius, son gendre, lui asservit l'Ionie, la Thrace, la Macédoine; les Athéniens triomphèrent des Perses à Marathon, en 490; mais cette victoire ap-

partient aux annales grecques. Pour achever le tableau chronologique de celles de la Perse jusqu'en 484, il reste à dire qu'en 487, l'Égypte se révolta contre Darius, et que ce prince n'avait pu encore la reconquérir, lorsqu'il mourut, en 484, laissant son trône à son fils Xerxès.

Je vous offrirai bientôt le tissu de la chronologie égyptienne depuis 776 jusqu'à 484; mais auparavant nous devons porter nos regards sur la Lydie, dont l'histoire est aussi liée à celle des Mèdes et des Perses. Déjà nous avons distingué, chez les Lydiens, une dynastie des Atyades et une dynastie des Héraclides, trop peu connues l'une et l'autre pour qu'il soit possible d'attacher des dates aux noms qu'elles contiennent. Les annales lydiennes ne s'ouvrent que par les noms de Candaule et de Gygès. Les fables que ces deux noms rappellent sont rapportées tantôt aux années 738 et 737 ou 729 et 728, tantôt à 718, 714, ou 708; car les chronologistes ont daigné disserter et disputer même sur un tel point. Le plan d'Hérodote l'entraînait à rassembler ces traditions; mais ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui nous apprend que Gygès portait un anneau qui le rendait invisible, quand il le tournait de son côté, en sorte qu'il voyait les autres sans être vu de personne; par ce moyen, et de concert avec la reine, il tua Candaule. « Ce qui signifie apparemment, « dit Rollin, qu'il employa toutes les ruses et toutes « les fourberies qu'il plaît au siècle d'appeler une fine « et habile politique; et cette histoire ainsi expliquée a « bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans « Hérodote. » Sans chercher ici de la vraisemblance, mais en rendant hommage à la sagesse et à la droiture

qui ont dicté à Rollin cette réflexion, nous puiserons dans Hérodote la liste des successeurs de Gygès : ce sont Ardys, Sadyatte, Alyatte et Crœsus. Les règnes des trois premiers remplissent cent dix-huit ans; c'est beaucoup. Ces monarques ont soutenu des guerres contre les Cimmériens, les Milésiens et les Mèdes. Crœsus, le seul roi lydien dont le nom soit resté fameux, était né peu avant ou peu après Cyrus. S'il monta sur le trône en 571, ses entretiens avec Solon et avec Ésope tomberaient vers l'année 563. Il consultait l'oracle de Delphes en 560; Cyrus lui prenait la ville de Sardes et le détrônait en 557. Ne croyez pas pourtant que ces dates soient à l'abri de toutes contestations: Volney les établit sur une interprétation toute particulière des textes d'Hérodote. Fréret et Larcher retardent de dix à douze ans toutes ces époques : suivant eux, Cyrus ne s'est emparé de Sardes qu'en 545. Le seul fait positivement articulé par Hérodote est que Crœsus régna quatorze ans et quatorze jours. Ce règne commence-t-il dès 571, ou seulement en 559? La première hypothèse se concilierait mieux avec l'ordre des récits d'Hérodote. Cet historien semble placer la mort d'Atys, fils de Crœsus, avant le détrônement d'Astyage. Crœsus, dit-il, pleura deux ans son fils Atys; mais il mit un terme à sa douleur, quand Cyrus, maître de l'empire d'Astyage, eut acquis un pouvoir menaçant. Atys serait donc mort deux ans au moins avant 560; et supposer avec Larcher que Crœsus ne régnait point encore lorsqu'il perdit son fils, c'est trop oublier qu'Hérodote a déjà dit, plusieurs pages auparavant, qu'Alyatte étant mort, Crœsus lui avait succédé. D'un autre côté néanmoins, ce même historien représente

Crœsus comme âgé de trente-cinq ans à son avénement au trône; ces trente-cinq ans, comptés avant 571, fixeraient sa naissance en 605 ou 606; il aurait été plus vieux que Cyrus de six ans, de dix, de beaucoup plus peut-être; et ce rapport n'est pas celui que l'on conçoit entre leurs âges, en lisant leurs histoires. Vous le voyez, le temps n'est pas encore venu de renoncer aux doutes chronologiques. Quoi qu'il en soit, Crœsus a survécu à son propre royaume : la Lydie n'était plus, Cyrus même était mort, Crœsus vivait exposé aux violences de Cambyse et réservé à d'autres malheurs, dont l'histoire n'est pas bien connue.

Selon Marsham, c'est, en 776, l'Éthiopien Sabacon, Soüs ou Sua, qui possède l'Égypte : Taracus lui succède. Après Taracus, le pouvoir se partage entre douze rois; et cette dodécarchie se termine par l'élévation de Psammitique en 684; les cent années suivantes sont remplies par les règnes de Nécos et de Psammis, et par un interrègne de onze ans. Le trône est ensuite occupé par Apriès, puis par Amasis, que Cambyse détrône en 524. Je cite d'abord Marsham, comme ayant particulièrement recherché les époques égyptiennes. Avant lui, Pétau avait marqué en 671 l'avénement de Psammitique, en 616 celui de Nécos ou de Néchao, celui de Psammis en 600, d'Apriès ou Waphrée en 594, d'Amasis en 576; mais Amasis n'était qu'un préfet ou gouverneur établi par le roi d'Assyrie devenu maître de l'Égypte; situation qui subsista jusqu'à l'invasion de Cambyse. Le reste de l'histoire égyptienne, jusqu'en 484, n'offre plus que des révoltes contre les Perses. Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* rapportent, d'après Hérodote et Diodore, que Sabacon s'étant

retiré en Éthiopie, Anysis sortit de sa retraite et reprit les rênes du gouvernement; qu'il eut pour successeur Séthon, prêtre de Vulcain; qu'à la mort de Séthon, l'Égypte se distribua en douze royaumes; que Psammitique, l'un des douze rois, s'étant servi de son casque pour faire une libation à Vulcain, on crut qu'il avait accompli par là un oracle qui promettait le trône à celui qui emploierait une coupe d'airain à un tel usage; que ses onze collègues lui ayant déclaré la guerre, il fut soutenu contre eux par les Ioniens et les Cariens, et enfin revêtu de la suprême puissance en 670; qu'en reconnaissance de ce service, il reçut ces Cariens et ces Ioniens dans l'Égypte, jusqu'alors fermée aux étrangers; que son fils Nécos laissa en 600 la couronne à Psammis, qui mourut six ans après dans une expédition contre les Éthiopiens; qu'à la suite d'une guerre contre Apriès, Amasis se rendit maître du royaume en 569. Cet Amasis était célébré comme un grand législateur dans les livres des prêtres égyptiens; toute son histoire a été parsemée de fables, particulièrement en ce qui concerne ses relations avec Polycrate, tyran de Samos. Il eut un fils nommé Psamménite, qui fut vaincu par Cambyse. Dans Rollin, Sabacon a pour successeurs Séthon, Tharaca, les douze rois en 685, Psammitique et les princes que j'ai déjà nommés après lui. Ainsi, Messieurs, sauf un très-petit nombre de variations légères, cette branche de chronologie demeure assez constante; et cette uniformité des tables modernes vient de ce qu'à partir de Sabacon, Hérodote et Diodore, si discordants sur tout ce qui précède, se rapprochent de plus en plus.

Nous commencerons aussi à trouver dans la Grèce

des époques certaines ou probables, déterminées ou fort approximatives : mais l'histoire de cette contrée a pris, durant les trois siècles qui nous occupent, trop d'étendue, d'intérêt et d'éclat, pour que nous puissions entreprendre aujourd'hui d'en examiner la chronologie. C'est le sujet que nous aurons à traiter dans la prochaine séance, où nos regards se porteront ensuite sur les premiers temps des annales romaines ; car l'ère de Rome s'ouvre en 753. Pour n'avoir plus à considérer, entre 776 et 484, que les Romains et les Grecs, je vais finir par quelques observations sur la Chine, qui dans cet intervalle a produit un grand homme, le philosophe Confucius. La dynastie Tchéou, qui avant 776 a déjà donné douze empereurs, se continue par treize autres, dont pas un seul n'est assez mémorable pour que son nom puisse nous servir d'époque. Leur extrême faiblesse encouragea les entreprises des grands seigneurs, qui, se rendant maîtres des provinces, divisaient la Chine en petits royaumes. Ils aspiraient de plus en plus à l'indépendance, et s'enhardissaient à méconnaître ouvertement l'autorité impériale. L'origine de cette anarchie correspond à peu près à l'olympiade de Corœbus. Ces roitelets choisissaient quelquefois entre eux un chef de leur rébellion contre le chef de l'État. Les annales chinoises se remplissent donc de conspirations, de guerres intestines, d'alternatives d'insubordination et de despotisme. Il n'y a que l'ordre et la liberté qui en soient constamment exclus. Il s'élevait des sectes philosophiques, politiques, religieuses : Lao-tseu, né vers 604, est regardé comme le fondateur de celle des Tao-ssé, espèce d'épicuriens, qui reconnaissaient pourtant un être suprême. Peu après, parut la secte de

Me-tseu, qui condamnait toute prédilection; il voulait qu'on aimât également tous les hommes, sans distinction d'amis et de proches. Yang réduisait, dit-on, toute la morale au soin de sa propre personne. Cependant la dissension qui depuis longtemps s'était introduite entre les petits rois, éclata en 570 avec plus de fureur que jamais : leurs guerres sanglantes ne cessèrent ou ne s'amortirent qu'en 480. Ainsi, durant toute la période, l'histoire des Chinois prend du mouvement et de la couleur; mais je ne pense pas que la chronologie ait à y recueillir beaucoup d'autres dates que celles que je viens de rappeler. Toutefois il est fort remarquable, et M. de Guignes en a fait l'observation, que l'année 770, si voisine de la première olympiade des Grecs, détermine aussi, en Chine, le commencement d'une chronologie positive et souvent certaine. Entre les causes de cette exactitude, on doit compter l'attention des annalistes à marquer toutes les éclipses de lune et de soleil, en les rapportant aux années des règnes. Il y a peu d'apparence que ces rapprochements n'aient été faits qu'après coup et par des calculs rétroactifs; cela supposerait, dans ceux qui ont recueilli ou composé, depuis 246 avant notre ère, les livres historiques de la Chine, plus de science astronomique qu'on ne peut leur en attribuer.

Confucius naquit en 550 : à ne le considérer que comme historien, il serait encore, de tous les Chinois, celui qui a le plus contribué à l'honneur de sa patrie; sans ses ouvrages, elle serait restée inconnue au monde, peut-être à elle-même. Ce n'est pas qu'il n'existât avant lui des recueils de traditions historiques. Plus de cinq siècles auparavant, Tchéou-kong s'était

occupé de ce soin; l'utilité des souvenirs antiques n'était point méconnue à la Chine; on les croyait strictement nécessaires à tout homme d'État; il y avait plutôt de l'exagération dans l'idée qu'on se formait de ce genre d'études; car il était beaucoup trop imparfait pour mériter alors la haute estime qu'il obtenait. Confucius ou Kong-fou-tsée ou Koung-tsée a travaillé à s'en rendre digne : il a recherché, dans tout ce qui subsistait d'essais et de débris d'annales, les faits constants et instructifs, et en y mêlant des notions de jurisprudence et de philosophie, il s'est efforcé d'en composer un corps de science politique. Ce qui nous reste de ses écrits ne se recommande point par la méthode, par l'enchaînement des idées, par la distribution des matières; mais il y règne une morale pure, lumineuse et quelquefois profonde, telle que l'expérience des affaires publiques la révèle aux esprits justes et aux cœurs droits. Confucius avait été ministre avant d'être écrivain : il avait étudié à la cour la science des mœurs, et, dans l'exercice du pouvoir, les principes et les règles de l'équité. Cette école n'est pas la plus sûre, mais ce fut aussi celle de Marc-Aurèle; et il est peut-être vrai que, lorsqu'elle ne pervertit pas, c'est celle qui éclaire le mieux. Sorti de cette école périlleuse, il en ouvrit une d'un tout autre genre, où ses leçons furent, dit-on, recueillies par trois mille ou cinq mille disciples, dont cinq cents ont rempli dans la société des emplois éminents. Quand ces nombres seraient exagérés, l'influence d'un si grand maître serait encore incontestable, bien qu'elle n'ait pu être, à beaucoup près, victorieuse de l'ignorance et de la dépravation générales. Il n'y a que les lois et les institutions qui per-

prouver qu'on ne pouvait aspirer en cette matière qu'à des probabilités un peu vagues, et je vous ai présenté comme l'hypothèse la plus simple et la plus claire celle qui consiste à dire qu'il n'y a eu qu'un Sardanapale roi de Ninive; que ce personnage, le même peut-être que Phul, a été détrôné vers 747 par ses sujets mèdes et babyloniens; que Ninive n'étant pas encore détruite, quelques princes obscurs y régnèrent durant plus d'un siècle, mais qu'il se forma deux États indépendants de celui-là, l'un à Babylone, l'autre dans la Médie; que les gouverneurs ou satrapes établis par les rois de Ninive à Babylone devinrent de véritables monarques, et que cette révolution est fixée à cette même année 747 par l'ère de Nabonassar, ouverte à cette époque; que d'ailleurs l'histoire profane fournit peu de renseignements sur les dix-sept rois qui succédèrent à ce prince; qu'il est souvent difficile, soit de les distinguer des rois de Ninive, soit de reconnaître et d'individualiser les personnages désignés par de très-diverses nomenclatures. Chez les Mèdes, Arbace leur chef, qui les avait affranchis en 747 du joug de Sardanapale, ne prit pas le titre de roi : il les laissa dans l'état d'autonomie. Ce régime dura jusque vers 710 : alors Déjocès monta sur le trône et fonda Ecbatane; Phraorte lui succéda en 657, et Cyaxare, qui régna ensuite, se ligua contre Ninive avec le roi babylonien. Ninive fut détruite en 597. Deux ans après, Cyaxare mourut et fut remplacé par son fils Astyage, que Cyrus son petit-fils détrôna en 560. Nous avons ainsi réduit aux quatre noms de Déjocès, de Phraorte, de Cyaxare et d'Astyage, toute la dynastie mède : nous en avons retranché, d'une part, quatre ou cinq rois inconnus, nom-

més par Diodore comme antérieurs à Déjocès; de l'autre, un Cyaxare II que Xénophon donne pour fils et pour successeur à Astyage. Ce Cyaxare second nous a paru être un roi de Babylone, ailleurs appelé Darius le Mède, quelquefois aussi Nabonadius, et qui régna sur les Assyriens depuis 555 jusqu'en 538. Mais, en nous rapprochant ainsi des récits d'Hérodote et des opinions de Volney, loin d'en avoir dissimulé l'incertitude, nous l'avons étendue au contraire jusque sur la détermination de l'éclipse prédite par Thalès. Le potentat le plus fameux de la période qui nous occupe est le fils de Mandane, Cyrus. Comme plusieurs des héros qui l'ont précédé, il a aussi deux histoires; et nous n'avons point eu à discuter la vérité de l'une ou de l'autre : nous ne cherchons encore que des dates; et toujours obligés de nous contenter des plus probables, nous avons trouvé que Cyrus était né en 599 ou au plus tard en 595; qu'en 560, il détrôna son aïeul Astyage, roi des Mèdes; qu'en 557, il défit Crœsus, prit Sardes et subjugua la Lydie; qu'en 538, il s'empara du royaume de Babylone et relégua Darius le Mède en Caramanie; qu'il mourut en 530, maître d'une très-grande partie de l'Asie. Il était fils d'un roi de Perse nommé Cambyse, qui descendait d'Achéménès, prince du neuvième siècle avant notre ère. Mais, jusqu'à Cyrus lui-même, le royaume des Perses est sans éclat, et ne fournit rien d'important ni à la chronologie ni à l'histoire. De 530 à 484, les successeurs de Cyrus furent son fils Cambyse, le faux Smerdis et Darius fils d'Hystaspe. Cambyse conquit et ravagea l'Égypte en 525 : Darius, contemporain de Zoroastre, attaqua sans succès les Scythes et les Athéniens. Vous voyez

que, sous Cambyse, un même empire réunissait la Perse, la Médie, l'Assyrie, la Lydie et l'Égypte. Les annales lydiennes, fort obscures avant 776, sous les dynasties des Atyades et des Héraclides, ne prennent d'éclat, vers 740, 720 ou 710, que par les aventures romanesques de Candaule et de Gygès : à celui-ci succédèrent Ardys, Sadyatte, Alyatte et enfin Crœsus, sous lequel s'éteignit ce royaume en 557 ou 545; car la date même d'un si grand désastre est controversée encore. La chronologie égyptienne nous a offert la succession assez constante de Sabacon, de Taracus, d'une dodécarchie, de Psammitique vers 670, de Nécos, de Psammis, d'Apriès, d'Amasis et de Psamménite. Celui-ci, vaincu par Cambyse en 525, termine la liste des anciens rois d'Égypte. Nous aurions pu borner à ces notions la chronologie des peuples d'Afrique et d'Asie, de 776 à 484, s'il n'avait convenu de fixer l'époque d'un philosophe aussi célèbre que Confucius. La dynastie Tchéou continuait de régner en Chine, mais cette contrée s'était divisée en petits royaumes, dont les chefs entretenaient presque partout l'anarchie et les guerres civiles. Il s'élevait plusieurs sectes philosophiques et religieuses : Confucius enseigna la morale, et la sut rattacher à la politique et à l'histoire. Il était né en 550; il mourut en 479 : il est, de tous les hommes que je viens de nommer, sans en excepter Cyrus, celui qui a laissé les plus honorables souvenirs. Mais il aura des rivaux dans la Grèce, sur laquelle vont remonter aujourd'hui nos regards.

Je commencerai par extraire de la Chronique de Paros vingt époques, qui, bien que particulièrement relatives aux Athéniens, s'étendent quelquefois à d'au-

tres peuples : nous envisagerons ensuite successivement la chronologie d'Athènes, de Lacédémone, de Corinthe et de quelques autres cités grecques.

« Depuis qu'Archias, fils d'Évagète, le dixième après « Témène, conduisit une colonie de Corinthe à Syracuse, « l'an XXI de l'archontat d'Eschyle à Athènes, il s'est « écoulé quatre cent quatre-vingt-quatorze ans. » Vous n'avez pas oublié que cette chronique est supposée écrite l'an 264 avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi 494 est à traduire par 758; mais le nombre 494 est effacé sur le marbre; on l'a conclu de la date de l'archontat d'Eschyle. Du reste l'article donne l'époque d'un roi de Corinthe et d'un établissement colonial très-important. L'article suivant fixe à l'an 684 l'élection de Créon comme archonte annuel. Nous avons vu que cette magistrature était d'abord perpétuelle : on la rendit décennale en 752, et les Marbres ne marquent point ce premier changement; ils indiquent ici le premier archonte nommé seulement pour une année. Un troisième article, tel qu'il a été rétabli, représente le poëte Tyrtée, chantant et combattant dans l'armée des Lacédémoniens, en 682; mais il a fallu suppléer les mots Λακεδαιμονίοις Τύρταιος συνεμάχησεν, dont il ne reste sur la pierre que deux lettres : cette restauration, quoique très-heureuse, n'est jamais que conjecturale. On lit ensuite que, sous l'archonte Dropidès, en 645, Terpandre de Lesbos inventa de nouveaux airs lyriques, fut accusé devant le peuple, et renvoyé absous. Plusieurs autres dates vont être empruntées, comme celle-ci, de l'histoire des beaux-arts. Après avoir fixé à l'année 605, sous l'archontat d'Aristoclès, l'avénement d'Alyatte au royaume de Lydie, le chroniqueur fait

mention de Sappho, qui s'enfuit de Mytilène en Sicile, sous l'archontat de Critias; et c'est à l'aide de cette indication qu'on supplée la date 604, qui manque sur le marbre. En 591, sous l'archonte Simon, la ville de Cyrrhe est prise; on célèbre des jeux, et l'on distribue les dépouilles aux vainqueurs. Le conseil des amphictyons avait armé les Grecs contre Cyrrhe, parce que les habitants de cette ville, voisine de Delphes, étaient accusés de rançonner ou de piller ceux qui allaient consulter l'oracle. C'est l'époque du renouvellement des jeux Pythiques, qui, selon les Marbres, furent célébrés une seconde fois en 582; Damasias second était alors archonte d'Athènes. Aucun nom d'archonte, ni aucune date ne subsiste dans l'article qui suit, et qui concerne l'invention de la comédie par les Icariens Suzarion et Dolon; ils reçurent, dit-on, pour récompense un panier de figues et un tonneau de vin, qu'ils emportèrent sur un char : ce texte, l'un de ceux qui servent à discuter l'origine de la comédie, est extrêmement mutilé; on n'a point osé le compléter par une date précise, entre la précédente 582 et la suivante 561. Celle-ci s'applique à l'usurpation de Pisistrate dans Athènes, sous l'archontat d'Hégésistrate. Les noms de Crœsus et de Cyrus sont inscrits après celui de Pisistrate : Crœsus règne en Asie et consulte l'oracle de Delphes; Cyrus, roi de Perse, prend Sardes et fait Crœsus prisonnier, au temps d'Hipponax, poëte ïambique. D'ailleurs point d'année; mais la Chronique est ici descendue au-dessous de 561; et par conséquent elle peut offrir un argument contre l'opinion de Volney, qui place en 571 l'avénement de Crœsus : la précision est, en tout ceci, fort difficile à obtenir.

Les Marbres continuent, moyennant restauration, par un article conçu en ces termes : « Depuis que Thespis, poëte, fit représenter dans un chariot la tragédie « d'Alceste, un bouc étant proposé pour prix, sous le « premier archontat ou sous l'archontat du premier « Athénée ou Alcée (il n'y a que les voyelles finales), il « s'est écoulé cinq cent trente-six ans » (ou du moins un nombre d'ans compris entre 545 et 515). Voilà, chez les Athéniens, l'origine du poëme tragique; la comédie, selon cette chronique, serait d'environ trente ans plus ancienne. La mort du faux Smerdis et l'installation de Darius, fils d'Hystaspe, sont ensuite rapportées, sans désignation d'archonte, à l'année 517, date nécessairement erronée ou qui contredit du moins toutes les indications données par les historiens : c'est 521, sinon quelqu'une des années antérieures. On peut remarquer aussi de l'inexactitude ou de l'embarras dans la date 512, affectée à la fois à la mort d'Hipparque, tué par Harmodius et Aristogiton, et à l'expulsion des Pisistratides; car on a lieu de croire qu'Hipparque périt en 514, et qu'Hippias fut chassé en 510. La Chronique semble confondre ces deux événements, et prendre une date moyenne entre l'un et l'autre. Cependant, après avoir fixé à l'an 508 le premier essai des chœurs et des concours lyriques, elle revient à Hippias pour l'expulser d'Athènes en 495, sous l'archontat de Pythocrite : ce qui ne se concilie aucunement avec ce que bientôt nous recueillerons ailleurs. Une époque encore plus mémorable, la bataille de Marathon, est de l'an 490; sur ce point les Marbres sont d'accord avec toutes les relations; ils ajoutent que le poëte Eschyle était du nombre des combattants. Passant au poëte Simonide, aïeul, disent-

ils, d'un autre Simonide poëte, ils le font briller en 489 ou 488, sous l'archonte Aristide, au temps de la mort de Darius et de l'avénement de Xerxès. Par rapport à ces derniers faits, 489 est inexact : ce fut en 485 ou 484 que Xerxès succéda à Darius. Enfin les Marbres réunissent sous l'année 486, Philocrate étant archonte, le prix de la tragédie remporté pour la première fois par Eschyle, la naissance d'Euripide, et l'arrivée du poëte Stésichore de Sicile en Grèce. Ces détails d'histoire littéraire recommandent la Chronique de Paros, mais il est à craindre qu'ils ne soient pas toujours d'une justesse extrême : par exemple, il ne paraît pas qu'Euripide soit né avant 484; Plutarque même et Diogène de Laërte retardent sa naissance jusqu'en 480. Du reste, vous voyez que les variantes se rapprochent, que les doutes se resserrent dans un moindre espace, et que, si la précision rigoureuse manque souvent encore, la succession des faits commence à s'établir d'une manière approximative, que l'on peut juger suffisante. Quelque légères pourtant que soient les erreurs que le rédacteur de cette chronique paraît avoir commises, j'ai cru devoir vous les indiquer, moins pour rectifier ces dates elles-mêmes, que pour vous offrir le moyen d'apprécier plus généralement son autorité : car s'il se trompe sur des époques assez voisines de la sienne propre, il est difficile de le supposer mieux informé sur les siècles antérieurs aux olympiades, et par conséquent nous avons pu sans témérité, dans nos séances précédentes, élever quelques doutes sur les premiers articles de cette inscription célèbre.

Puisque nous venons de parler d'histoire littéraire, arrêtons-nous d'abord aux époques qu'elle peut ici nous

présenter : ce sont les plus honorables et les plus précieuses que nous puissions recueillir. Les annales de la littérature grecque, ouvertes avec tant d'éclat par Hésiode et surtout par Homère, se sont tout à coup interrompues au neuvième siècle avant notre ère ; et cette lacune est un des motifs qui ont fait supposer que les ouvrages de ces deux poëtes, particulièrement ceux du second, n'avaient été achevés qu'après l'an 900, ou même 800. Quoique nous ayons rejeté cette hypothèse, comme démentie par trop de traditions, nous devons avouer que l'interruption des travaux ou des souvenirs littéraires est ici d'autant plus difficile à expliquer, qu'elle semble se prolonger plus de soixante ans après l'olympiade de Corœbus. Il ne nous reste aucun écrit authentique, composé en Grèce entre 776 et 700. On parle cependant d'une *Télégonie* ou d'une histoire de Télégon, fils d'Ulysse et de Circé, poëme publié vers 760 par Cinéthon de Lacédémone; d'un poëme sur les abeilles, par Eumélus de Corinthe; des élégies de Callinus; de quelques autres poëtes, et de plusieurs peintres et architectes. Nul débris de ces ouvrages ne nous aide à mieux connaître les hommes auxquels ils ont été attribués. Nous avons quelques faibles fragments d'Archiloque, qui était né vers la fin du huitième siècle, mais qui ne brilla que dans le septième : Horace le désigne comme l'inventeur du vers ïambique. Peu après lui parurent Alcman, Alcée, Tyrtée, Ibycus et Sappho, dont les noms et quelques vers, échappés aux ravages du temps, retracent les progrès de la poésie lyrique. La philosophie était née; Thalès avait paru et fondé l'école ionienne. Solon et d'autres sages recueillaient en secret les lumières qu'ils

devaient répandre sur le siècle suivant. Depuis 600 jusqu'en 484, toutes les carrières littéraires s'agrandissent, et la liste des hommes illustres couvrirait tous les points de cet espace, si nous pouvions compter sur la précision des dates assignées à leur naissance, à leurs travaux, à leur mort. Mais ces dates varient dans toutes les tables que les modernes en ont dressées; et cette diversité provient de celle qui existe dans les indications que fournissent, sur de tels sujets, Hérodote, Aristote, Cicéron, Plutarque, Diogène de Laërte et d'autres anciens auteurs. Solon, que nous retrouverons bientôt dans les annales politiques, est compté parmi les sept sages, dont la liste est d'ailleurs variable. Elle ne comprend ni Pythagore, l'un des hommes qui ont exercé sur la philosophie le plus d'influence, ni Théognis et Phocylide, poëtes moralistes dont on croit posséder encore les sentences. Anacréon est le poëte de cet âge qui a conservé le plus de célébrité. Il ne reste que de bien minces fragments des poésies de Panyasis, oncle d'Hérodote, non plus que de celles de Xénophane, de Parménide, de Stésichore, de Mimnermus, inventeur, dit-on, du vers pentamètre, et d'un Simonide, différent, selon toute apparence, de celui auquel on attribue l'invention des quatre lettres grecques, η, ω, ξ, et φ. C'est encore au sixième siècle avant notre ère que semble appartenir Abaris, qui, né en Scythie, vint chanter en Grèce les noces du fleuve Hébrus et l'arrivée d'Apollon chez les Hyperboréens. Quelques-uns font vivre cet Abaris avant la guerre de Troie, d'autres en 768. Il a été plus probablement contemporain de Suzarion, que les Marbres nous ont indiqué comme le fondateur de la scène comique vers

570. Ils nous ont nommé aussi Thespis, voiturant la tragédie vers 536. Quand ces quatre principaux genres de poésie, l'Épopée, le poëme Didactique, l'Ode et le Drame, se furent établis dans la Grèce, les uns par des chefs-d'œuvre, les autres par de simples essais, on vit naître enfin l'humble prose, destinée à répandre une instruction moins vive et plus précise, moins éclatante et plus étendue. Phérécyde exposa ce qu'Hésiode avait chanté, l'origine des dieux et du monde. Un traité d'Héraclite eût pour objet la nature, la société, et la religion; les lignes qui en subsistent ne sont pas des vers, comme on l'avait d'abord imaginé. Elles sont, après celles de Phérécyde, ce que nous avons de plus ancien en prose sur des matières profanes. Vers le même temps, Acusilaüs et Xanthus esquissaient des livres d'histoire dont nous retrouvons des vestiges dans les théologiens et les chronographes des premiers siècles de l'Église. Je ne parle point des prétendues lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente : leur authenticité a paru insoutenable à Photius et à la plupart des savants modernes. Je ne dis rien non plus des fables d'Ésope, dont le recueil n'a été formé que beaucoup plus tard : la personne même de ce fabuliste n'est point assez connue historiquement pour lui assigner une patrie et une époque; sa vie n'est, pour ainsi dire, qu'un tissu d'apologues; les actions et les écrits qu'on lui attribue sont de même nature; et l'on compte d'ailleurs jusqu'à neuf personnages auxquels ce nom d'Ésope pourrait s'appliquer. Mais les autres noms que j'ai indiqués avant celui-là sont, à tous égards, dignes de servir d'époques dans le cours du septième et du sixième siècle. Ils sont bien plus mémorables que la plupart

de ceux que les annales politiques vont nous fournir.

Celles d'Athènes nous offrent d'abord, en 757 ou en 754 (car il y a dissentiment sur ce point), un changement grave dans le système des pouvoirs : l'archontat devint, de perpétuel, décennal ; et ce nouveau régime dura soixante-dix ans. On a, pour tout cet espace, les noms des magistrats qui ont rempli ce poste éminent, depuis Charops jusqu'à Érixias. Quelques-uns n'ont point achevé leurs dix ans ; il paraît que d'autres, et particulièrement Érixias, ont dépassé ce terme : il en résulte quelque embarras dans leur succession ; et l'on suppose un interrègne de trois ans entre la mort d'Érixias et l'établissement de l'archontat annuel en 684. Tout était changé : les archontes n'étaient plus des descendants de Codrus, mais des chefs élus pour un temps de plus en plus limité. L'administration suprême n'était plus concentrée dans les mains d'un seul, mais partagée entre neuf archontes. Six portaient le titre de Tesmothètes, et la plupart de leurs fonctions étaient judiciaires. Un septième, appelé Polémarque, dirigeait la guerre ; un huitième, surnommé Roi, présidait à diverses cérémonies publiques ; l'autre était le chef de tout le conseil, et se nommait proprement l'Archonte. Ce mot, prononcé seul, ne désignait que ce premier magistrat, et l'épithète d'Éponyme, qu'on y ajoutait quelquefois, signifiait que son nom servait à intituler l'année archontique : voilà pourquoi les chroniques continuent de ne nommer qu'un seul archonte ; Créon fut ainsi celui de l'an 684 ou 685. Mais bientôt des germes de dissensions se développèrent dans l'Attique : les riches tendaient à l'oligarchie ; les pauvres à la démocratie pure ; les classes moyennes, à une constitution mixte et garantissante. Les lois anciennes

ne suffisaient plus à réprimer de nouveaux désordres : Dracon, archonte en 624, fut chargé d'en rédiger de plus efficaces : il en fit de tyranniques ; et, provoquée par la tyrannie oligarchique, l'anarchie se ranima ; un séditieux, nommé Cylon, s'empara de la citadelle en 612, sous l'archontat de Mégaclès. Vers 597, les Athéniens appelèrent chez eux Épiménide, fameux par son éloquence religieuse, et plus encore par ce sommeil de quarante ans que lui attribue une tradition fabuleuse : il ordonna des expiations, des sacrifices, obtint quelques réformes, et parut un instant avoir assoupi les factions. Dès qu'il fut parti, elles se réveillèrent ; et Solon, archonte en 594, alors âgé de quarante-cinq ans, fut investi d'une sorte de dictature : il descendait des anciens rois d'Athènes ; on voulut relever pour lui leur trône ; il préféra la gloire d'offrir à ses concitoyens la plus sage législation qu'ils pussent alors supporter. Il partagea, entre un conseil de quatre cents représentants, depuis porté à cinq cents, le collége des neuf archontes et l'antique aréopage, les pouvoirs de préparer, d'exécuter, d'appliquer et de conserver les lois, laissant d'ailleurs la puissance législative suprême dans l'assemblée générale des citoyens : là devaient se décider, mais seulement sur la proposition du conseil des cinq cents, la paix, la guerre, les impôts, les lois, tous les grands intérêts de l'État. L'analyse plus détaillée que mérite cette constitution trouvera mieux sa place, lorsque après avoir exposé les controverses chronologiques, nous tracerons plus librement et sans discussion de dates, le tableau général des siècles antiques. Ici, nous devons remarquer la trop courte durée de l'ordre établi par Solon. Ce législateur vivait encore,

lorsqu'en 560, la liberté publique, qu'il s'était efforcé de garantir, succomba sous la première tyrannie de Pisistrate. Il y a même des chronologistes qui prétendent que Pisistrate envahit le pouvoir souverain dès 566, ou au moins, comme les Marbres l'indiquent, dès 561. Il le perdit en 559, l'année même de la mort de Solon, que d'autres néanmoins font vivre jusqu'en 558. On s'accorde mieux à dire que Pisistrate parvint à se rétablir en 557, que cette seconde usurpation ne dura qu'un an, mais qu'ayant pour la troisième fois ressaisi la puissance en 543, il l'exerça jusqu'à sa mort en 528 ou 527. Ses fils, Hippias et Hipparque, lui succédèrent : le second tomba, en 514 ou 513, sous les coups d'Harmodius et d'Aristogiton, qui ne survécurent point à leur demi-triomphe. Athènes, en 510, leur éleva des statues, quand elle eut secoué le joug d'Hippias. A l'exception des excès auxquels ce dernier se livra après la mort de son frère, l'administration des Pisistratides a obtenu des éloges : mais les Athéniens, quoiqu'ils ne sussent pas supporter le joug des lois, ne trouvaient encore tolérable ni l'usurpation ni le despotisme. Le roi de Perse Darius leur déclara la guerre; son gendre Mardonius crut les accabler par la multitude de ses soldats : avec dix mille Athéniens, Miltiade défit cette armée immense, dans les plaines de Marathon, le 6 boédromion, 9 septembre 490. Comme il ne restait aucune difficulté sur l'année de cet événement, les chronologistes se sont mis à disputer sur le mois et le jour. Fréret veut que cette bataille se soit donnée environ trente jours plus tôt, c'est-à-dire dans le mois métageitnion; il paraît plus sûr de s'en tenir à la date du 6 boédromion, expressément indiquée par Plutarque. Mais la traduc-

tion par 9 *septembre* est au moins téméraire; car nous n'avons aucun moyen de bien savoir si cette année-là était commune ou embolismique chez les Athéniens, ni à quel terme de l'année tropique elle avait commencé.

Chez les Lacédémoniens, Théopompe, l'un des deux rois en 770, est quelquefois désigné, ainsi que nous l'avons dit, comme le fondateur de la magistrature des éphores; il est plus probable qu'il a seulement agrandi leur pouvoir. En 743, commence la première guerre de Messénie : on reprochait aux Messéniens l'enlèvement de quelques Lacédémoniennes, et la mort de Téléclus, roi de Sparte. Après de premiers revers, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur prescrivit, dit-on, d'immoler une fille du sang royal. Aristodème sacrifia la sienne en 737. Ils n'en perdirent pas moins en 730 la bataille d'Ithome; leur roi Euphaès y reçut des blessures dont il mourut. Son successeur fut Aristodème ou Aristomène; car, selon l'académicien Boivin, ces deux noms s'appliquent ici au même personnage. Rollin adopte cette hypothèse, que Barthélemy ne semble point admettre. A vrai dire, le barbare sacrifice offert par Aristodème, sa dispute avec Cléonis, les plaidoyers scolastiques de l'un et de l'autre, la mort tragique du premier, qui se tue sur le tombeau de sa fille, pourraient bien n'être que des ornements de l'histoire. Je ne sais trop même si Aristomène, roi après Euphaès, est un personnage bien historique : on rapporte qu'il vainquit les Lacédémoniens, qu'il en égorgea trois cents, y compris leur roi Théopompe, et qu'il s'immola lui-même, en 724, à la fin de la première guerre messénienne, dont les résultats définitifs tournèrent à l'avantage des Spartiates. La seconde commença en

685 ou 684, et dura environ quatorze ans. Les Messéniens l'entreprirent pour s'affranchir du joug pesant que leur imposait Lacédémone; et Rollin dit, à ce sujet, que l'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude; que la plus douce l'irrite et le révolte. Anaxandre et Anaxidame régnaient à Sparte; et les Messéniens avaient pour général Aristomène, second du nom, si tant est qu'il y en ait eu un premier. Second ou premier, l'Aristomène de la deuxième guerre messénienne battit trois fois les Spartiates, qui ne durent ensuite leurs triomphes qu'à des, manœuvres astucieuses, et à l'enthousiasme qu'excitèrent dans leur armée les chants guerriers de Tyrtée. Pendant dix ans, Aristomène se défendit avec bravoure sur la montagne d'Ira; il ne perdit ce poste que par trahison. Il conduisit l'une de ses filles à Rhodes, et songeait à se retirer lui-même en Lydie chez le roi Ardys, ou bien près de Phraorte, roi des Mèdes, quand la mort le surprit. Ses infortunés compatriotes se réfugièrent en Sicile, et y fondèrent la ville appelée Messane ou Messène et depuis, Messine : mais ceux qui tombèrent aux mains des Lacédémoniens furent asservis et réduits à l'affreuse condition d'ilotes. Cette deuxième guerre se termine en 671, ou 670, ou 668; la deuxième de ces trois dates est la plus probable. Une troisième et dernière guerre de Messénie, entre 464 et 454, est étrangère à la période qui nous occupe actuellement. L'intérêt que les malheurs des Messéniens ont excité, a contribué peut-être à introduire quelques fictions dans les récits de ces guerres. Barthélemy, pour en retracer les souvenirs, a recueilli, chez les anciens auteurs, un riche fond d'idées et de détails poétiques : il en a composé trois élé-

gies dont le titre a été, depuis peu, transporté à des poëmes français, dignes de leurs modèles antiques.

Dans les annales corinthiennes, toujours depuis 776 jusqu'en 484, les faits dont il nous importe le plus de connaître les dates sont les établissements coloniaux de Syracuse et de Corfou, l'usurpation de Cypsélus, son règne et celui de son fils Périandre. Les Marbres de Paros nous ont déjà dit qu'Archias conduisit une colonie de Corinthe en Sicile en 758; et cette date est celle que l'on préfère, quoiqu'on trouve ailleurs 757. Une plus forte différence résulterait d'un texte de Thucydide où il est dit que Syracuse fut fondée un an après Naxos; car, l'origine de cette dernière ville étant rapportée par Diodore de Sicile à la Ire année de la onzième olympiade, 736, Syracuse n'aurait commencé qu'en 735; et même, d'après d'autres indications, on en retarde quelquefois la fondation jusqu'en 732. Il paraît fort vraisemblable que la construction d'une cité considérable, et les autres dispositions qu'un établissement colonial exige, ont occupé plusieurs années. Une colonie corinthienne, composée de bannis, descendit à Corcyre, aujourd'hui Corfou : Thucydide parle d'un combat naval entre les Corinthiens et les Corcyréens, et le rapporte à l'année 664. Peu de temps après, une révolution intérieure s'opéra dans Corinthe. Cette cité était gouvernée par un chef électif, qui portait le titre de Prytane. Un ambitieux, nommé Cypsélus, usurpa l'autorité suprême. Mais en quelle année? Il y a lieu d'hésiter entre 663 et les années suivantes, jusqu'à 655 inclusivement; car on peut déduire l'une ou l'autre de ces dates, de différents passages d'Hérodote, de Pausanias ou d'Eusèbe, diversement explicables. Cette question tient à celle de

savoir combien, avant Cypsélus, il y avait eu de Prytanes annuels. Or le nombre ne saurait nous en être bien connu, puisque Diodore de Sicile en comptait quatre-vingt-dix, et Strabon deux cents. A ce dernier compte, et en supposant la royauté abolie à Corinthe en 863, l'usurpation de Cypsélus arrive en 663. Hérodote donne trente ans de règne à ce tyran; en sorte que l'incertitude qui existe sur l'époque précise de son avénement, retombe sur celle de sa mort, dans un espace dont les limites sont 633 et 625, et, par contre-coup, sur celle de la mort de Périandre, son fils et son successeur. Ce Périandre, qui figure parmi les sept sages, a tué son épouse, banni son fils, et livré au roi de Lydie trois cents enfants corcyréens. Il mourut octogénaire, après quarante-quatre ans de règne. La tyrannie, que désavouait sa raison, mais qu'il crut, comme tant d'autres, nécessaire à sa sûreté, fut pour lui un long supplice. Il eut plusieurs fois la pensée et n'eut jamais le courage d'abdiquer son pénible despotisme; et sans pitié pour personne, ni pour lui-même, il se consuma lentement dans les chagrins et les remords. On place ordinairement sa mort à l'année 585. Il eut, durant trois ans, un successeur nommé, dit-on, Psammétichus, qui n'est presque pas connu; les Corinthiens s'affranchirent de ce joug en 582, pour subir celui de l'oligarchie : mais ces dernières dates sont variables, comme toutes celles qui précèdent depuis l'avénement de Cypsélus, et l'on ne peut guère les indiquer qu'à huit ans près.

Si nous suivions, depuis la première olympiade jusqu'à la naissance d'Hérodote, les annales de la Macédoine, nous n'y trouverions qu'une succession de huit monarques, dont aucun n'est resté célèbre, et que nous

risquerions de confondre avec ceux qui, dans les deux siècles suivants, ont porté à peu près les mêmes noms. L'histoire de tous ces rois, dit Rollin, est assez obscure, et ne renferme presque que des guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces et d'autres peuples voisins. Après les révolutions intérieures d'Athènes et de Corinthe, et les guerres entre les Spartiates et les Messéniens, cette partie des annales grecques ne contient rien de plus important que les établissements de colonies. Entre celles de Naxos, de Syracuse, et de Corfou, il s'en forma, dans le cours du huitième siècle, mais à des époques qui ne sont pas très-fixes, à Crotone, à Tarente, en quelques autres villes de cette partie méridionale de l'Italie à laquelle on avait imposé le nom de Grande Grèce, et qui est aujourd'hui le royaume de Naples ou des Deux-Siciles. L'année 600 ou 592 est ordinairement désignée comme l'époque de la fondation de Marseille par des Phocéens: cette date, fournie par Eusèbe, a été admise par un grand nombre de modernes, Scaliger, Bossuet, Fréret, Bougainville aîné; Pétau presque seul la rejette et y substitue 539. Toujours cet établissement serait-il du sixième siècle, aussi bien que ceux d'Ambigat à Bourges, de Sigovèse et de Bellovèse en d'autres parties de la Gaule. C'est alors que pour la première fois notre pays apparaît dans l'histoire. Je laisse beaucoup d'autres articles pour arriver à la chronologie romaine : j'ajouterai seulement que le règne de Polycrate à Samos paraît compris entre les années 532 et 522. Ses deux frères l'avaient aidé à s'emparer de cette île; il les condamna l'un à l'exil, l'autre à la mort : on regrette de trouver dans ce tyran un ami

des lettres. Il méditait la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Égée : un satrape s'empara de sa personne, et le fit expirer dans les tourments.

La partie d'histoire romaine qui se présente ici s'étend jusqu'à la mort de Coriolan et à celle même de Spurius Cassius. Nous aurions dû commencer depuis longtemps la chronologie de Rome, si nous avions pu tenir compte des traditions relatives à Énée et à ses descendants. Avant Énée même, on fait mention de plusieurs rois d'Italie, tels que Picus, fils de Saturne, Faunus et Latinus. Échappé du désastre de Troie, Énée vient fonder aux bords du Tibre un autre Ilion. Ascagne lui succède : une dynastie de quinze rois énéades remplit les quatre siècles compris entre le fils d'Anchise et Romulus. Virgile a fort abrégé et interverti cette liste; après Sylvius Posthumus, fils d'Énée et de Lavinie, il nomme Procas, Capys, Numitor, et Sylvius Ænéas. Celui-ci, au contraire, dans les tableaux chronologiques, succède immédiatement à Sylvius Posthumus, et il est suivi d'abord d'un Latinus, puis d'un troisième Sylvius, surnommé Alba, que Virgile parait confondre avec le fils posthume d'Énée.

> Sylvius, albanum nomen, tua posthuma proles.

Un Capétus, omis par Virgile, sépare Alba Sylvius de Capys : suivent cinq autres monarques, dont l'*Énéide* ne fait pas mention; après eux, Procas, puis Amulius et enfin Numitor. Au lieu de cet ordre, Virgile passe de Sylvius Posthumus à Procas, et il ajoute :

> Et Capys, et Numitor, et qui te nomine reddet
> Sylvius Æneas.

Vous voyez que ce poëte était loin de savoir, sur cette généalogie, tout ce que nous pourrions en ap-

prendre dans les historiens et les chronographes. Au fond, les cinq ou six personnages dont Anchise dévoile ici à Énée les destinées futures, ne suffisaient pas pour un espace de plus de quatre cents ans, et il fallait bien que la chronologie allongeât ce catalogue. Mais l'a-t-elle puisé dans quelques monuments authentiques? non sans doute : il ne nous est fourni que par des écrivains postérieurs de plus de mille ans à la plupart de ces prétendus rois du Latium. Ce n'est pas l'omission de plusieurs d'entre eux dans l'*Énéide* qui serait un préjugé contre cette liste; car le poëte n'aurait pu la compléter sans ralentir le mouvement et affaiblir l'intérêt de cet admirable morceau : mais qu'il ait mis Procas avant Capys, et Sylvius Ænéas après Numitor, on ne saûrait expliquer ni excuser ces énormes et inutiles anachronismes, s'il était vrai que cette généalogie eût en effet quelque valeur historique. Un poëte se dispenserait sans doute aujourd'hui d'épuiser la liste de nos rois mérovingiens; mais il ne s'aviserait pas de placer Théodebert avant Mérovée, ni Clovis après Dagobert. Nous en devons conclure que cette chronologie des rois latins n'était aucunement établie au temps de Virgile, et qu'il n'existait à cet égard que des traditions vagues et sans consistance. Tite-Live toutefois les a recueillies dans son troisième chapitre, mais après nous avoir avertis qu'il ne prétend ni affirmer ni contester les merveilleux récits qui remontent au delà de la fondation de Rome : *Quæ ante conditam condendamve urbem, poeticis magis decora fabulis quam incorruptis rerum gestarum monumentis traduntur, ea nec affirmare nec refellere in animo est.* Aussi n'est-ce en général qu'à partir de Romulus, que

les annales romaines commencent; et c'est déjà se reporter bien assez haut.

Nous sommes convenus de regarder l'an premier de l'ère vulgaire comme le sept cent cinquante-quatrième de l'ère de Rome, c'est-à-dire de supposer que celle-ci s'est ouverte l'an 753 avant le premier jour de la nôtre. Bien que ce ne soit là qu'une hypothèse, qu'une sorte de terme moyen entre ceux qu'établissent Caton, Varron et Denys d'Halicarnasse, nous ne saurions nous en départir sans déranger tout le système et tout le langage de la chronologie. Voici donc, dans le huitième siècle avant J. C. et dans un court espace de vingt-neuf ans, trois ères qui commencent : celle des olympiades en 776, celle de Rome en 753, celle de Nabonassar en 747 : la première année de Rome correspond à la quatrième de la sixième olympiade; et la première de Nabonassar, à la septième de Rome.

Romulus aura donc été le premier roi des Romains, et, depuis 753 jusqu'en 509, un intervalle de deux cent quarante-quatre ans n'aura été rempli que par sept rois électifs. Romulus a douze licteurs; sous lui, un sénat de cent membres a part au gouvernement, et le peuple se réserve en certains genres d'affaires publiques des droits assez mal déterminés. On enlève des femmes sabines en 749; le résultat d'une guerre qui éclate en 747 est que Romulus et le roi des Sabins Tatius régneront ensemble : mais Tatius est tué en 742, et Romulus, seul maître de l'État, fait des conquêtes, et s'arroge de plus grands pouvoirs; il disparaît en 715. Après douze mois d'interrègne, Numa Pompilius, âgé de quarante ans, est élu roi, reçoit les leçons de la nymphe Égérie, et donne aux Romains des institutions

religieuses. Quand il mourut, l'an 671, on enterra avec lui vingt-quatre livres mystérieux, qu'il avait écrits, douze en grec et douze en latin. Après lui, c'est Tullus Hostilius qui règne; en 666, le combat des trois Horaces et des trois Curiaces entraîne l'asservissement des Albains et la ruine de leur cité. Tullus vainquit aussi les Sabins et les Latins. Mais le feu du ciel le consuma lui et sa famille en 639, à moins que ses glorieux jours n'aient été abrégés de quelque autre manière par Ancus Martius, son successeur. Ce nom d'*Ancus* vient, dit-on, de ce que ce prince était manchot, ou de ce qu'il avait un bras replié; il régna jusqu'en 615, agrandit l'État, enrichit ses sujets, creusa le port d'Ostie et embellit Rome. Les égouts dont cette ville offre encore des vestiges sont dus au cinquième roi, à Tarquin l'Ancien, despote entreprenant, qui voulut dominer même les augures. On ne sait pas précisément en quelle année l'augure Accius Nævius prédit qu'un rasoir couperait un caillou, ce qui ne manqua pas de s'accomplir tout aussitôt; mais ce fut en 578 que Tarquin octogénaire fut assassiné; il avait révolté Rome par son ambition et par son luxe. Servius Tullius, qui le remplace, opère une nouvelle distribution politique de la population romaine, et par là il ne laisse à la plus grande partie du peuple qu'une faible part dans les délibérations publiques. Tarquin, dit le Superbe, qui avait épousé Tullie, fille de Servius, le détrôna en 534 : on ajoute que Tullie fit rouler son char sur le corps sanglant de son père. Le nouveau roi soumet les Sabins, affaiblit les Volsques, construit le Capitole et achète les livres sibyllins. Cependant son fils Sextus outrage Lucrèce; et cette héroï-

que épouse de Collatin donne, en se poignardant, le signal de la liberté publique : les Tarquins sont chassés, la royauté est abolie et la république commence en 509. Collatin et Brutus sont créés consuls; et nous avons, depuis eux jusqu'au delà de l'an 500 de notre ère, ou même jusqu'en 1199, des tables presque complètes et le plus souvent fort authentiques de tous les personnages qui, d'année en année, ont exercé la même fonction ou porté le même titre. C'est, durant plus de mille ans, un fil chronologique d'une extrême utilité. Tarquin le Superbe se réfugia en Étrurie; on conspira pour lui dans Rome : parmi les conjurés, furent découverts les deux fils de Brutus; il ordonna leur supplice. Collatin, plus indulgent pour les coupables, fut remplacé par Valérius Publicola. Bientôt le roi d'Étrurie vint assiéger Rome : l'an 507, toujours avant notre ère, est l'époque assignée à cette guerre et aux actions magnanimes qu'on attribue à Horatius Coclès, à Mutius Scævola, à Clélie. Déjà pourtant la discorde s'allumait entre les patriciens et les plébéiens, qui demandaient l'abolition des dettes. Pour prévenir les troubles, le consul Lartius fut investi en 497 d'un pouvoir extraordinaire; c'est, à Rome, le premier exemple de dictature. Lartius remplit cette fonction sans reproche et l'abdiqua avant le temps. Posthumius, deux ans après, en usa de même; et la concorde semblait renaître, des guerres extérieures amortissaient ou suspendaient les dissensions intestines, quand le consul Appius Claudius provoqua, par son orgueil et sa dureté, les plaintes des plébéiens. Le peuple se retire en 493 au mont Sacré; ménénius Agrippa le ramène en lui contant, dit-on, l'apologue des membres

et de l'estomac. Le sénat toutefois se voit obligé de consentir à l'établissement des tribuns. Coriolan, humilié par le peuple, se donne aux Volsques en 491, et périt par leurs mains en 488, dès qu'ils savent que sa mère Véturie l'a déterminé à les quitter. Spurius Cassius les vainquit en 485, et proposa d'adjuger au peuple une part des terres conquises sur les ennemis : c'est l'origine de la loi agraire, si souvent réclamée depuis, et qui fut l'occasion de tant de troubles; elle coûta d'abord la vie à ce même Cassius, que le sénat fit précipiter de la roche Tarpéienne. Voilà, durant les deux cent soixante-neuf premières années de Rome, la chronologie des principaux faits de son histoire. J'ai rapporté les dates, telles que les établissent, sauf des différences extrêmement légères, les historiens et les chronologistes. Mais cet accord n'est qu'une sorte de convention ou de transaction qui laisse subsister des difficultés fort graves sur le fond même des récits. Sans entrer dans tous les détails d'une discussion qui roule encore plus sur les faits que sur les dates, je dois au moins vous présenter quelques observations générales.

Il y a fort longtemps que les hommes instruits et attentifs ont élevé des doutes sur l'histoire des premiers siècles de Rome. C'est particulièrement l'objet d'une dissertation que M. de Pouilly lisait en 1722 à l'académie des Inscriptions et Belles-lettres. M. Pierre Charles Lévesque a traité encore plus savamment cette matière et dans des mémoires lus à l'Institut, et dans la chaire même que j'ai l'honneur d'occuper, et dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Histoire critique de la république romaine*. Les réflexions critiques

exposées dans cet ouvrage sont de deux espèces : les unes tendent à tempérer, affaiblir ou même éteindre les sentiments d'admiration que les Romains sont en possession d'exciter ; les autres, à contester la vérité de plusieurs des faits qui remplissent leurs annales. Les critiques du premier genre sont purement morales et seraient étrangères à la chronologie systématique : elles entraîneraient des controverses d'un ordre infiniment plus délicat, puisqu'il s'agirait d'examiner à fond des institutions politiques, et d'apprécier la bonté de plusieurs actions mémorables. Je dirai seulement que les jugements rigoureux de M. Lévesque tiennent tous à deux maximes générales, dont l'une est formellement énoncée par lui, et dont l'autre résulterait de l'ensemble de ses observations. La première de ces maximes est que les constitutions mixtes, au lieu de réunir les avantages de plusieurs genres de gouvernements, ainsi qu'Aristote, Cicéron et tant d'autres l'ont pensé, n'en rassemblent en effet que les vices et ne permettent de recueillir les fruits salutaires d'aucune institution. La deuxième maxime est que les lois politiques des Romains étant essentiellement vicieuses, ils ont outragé la véritable morale, toutes les fois qu'ils ont sacrifié leurs affections naturelles à l'enthousiasme patriotique. Ce sont là de très-grandes questions : il faudrait examiner quelle est, sous chaque gouvernement, excellent, imparfait ou vicieux, l'étendue précise des devoirs à remplir envers l'État, assigner les limites des obligations de l'homme et de celles du citoyen, montrer que les secondes procèdent des premières et ne les contrarient jamais, discuter ensuite plusieurs faits des annales romaines, analyser les

institutions de ce grand peuple, et remonter enfin jusqu'à la théorie des constitutions nationales. M. Lévesque lui-même s'est dispensé de la plus grande partie de ce travail. Il n'a point exposé les preuves des deux maximes que je viens de rappeler, et dont la première aurait exigé beaucoup d'éclaircissements. Il n'a point dissipé les préventions que la plupart des philosophes anciens et modernes ont conçues et répandues contre les constitutions simples, aboutissant presque toutes à la tyrannie ou à l'anarchie, et en faveur des constitutions mixtes, plus capables, ce semble, d'offrir des garanties à la liberté et au pouvoir. Il y a sans doute des constitutions mixtes qui sont vicieuses, et celle des Romains était peut-être de ce nombre; mais la condamner pour le seul fait de la combinaison du patriciat avec la puissance plébéienne, c'est porter bien loin la rigueur. Il n'y a que trois sortes de gouvernements qui ne soient pas du tout mixtes : le pouvoir absolu d'un seul, la domination exclusive d'une caste ou d'une classe, et le système purement démocratique, sans royauté, sans patriciat et sans représentation. Or il ne paraît démontré, ni par les faits, ni par les principes, que ces trois systèmes soient ceux qui tendent le plus directement à la liberté commune et à la paix publique. Nous ne saurions donc ni adopter ni approfondir en ce moment les idées de M. Lévesque sur les vertus ou les vices des Romains; et laissant à part celle de ses observations qu'il désigne lui-même sous le titre de critique morale, nous rentrons dans la critique historique, en l'appliquant particulièrement à la chronologie.

D'abord, par quels auteurs connaissons-nous immé-

diatement les premiers siècles de Rome? Par Denys d'Halicarnasse, par Tite-Live, qui ne sont nés qu'environ sept cents ans après la première olympiade. Où ces écrivains puisent-ils principalement les matériaux de leurs récits? Dans deux historiens grecs, Hiéronimus et Timée, et deux historiens latins, Fabius Pictor et Cincius Alimentus, tous quatre postérieurs de trois siècles aux Tarquins, et de cinq à Romulus. Denys d'Halicarnasse consulte aussi Porcius Caton, Licinius Macer, Valérius Antias et quelques autres, tous moins anciens encore que les quatre que j'ai nommés avant eux. Un Dioclès de Péparèthe et un Antiochus Syracusain, cités par Plutarque et par Strabon, n'ont pas vécu avant la première guerre punique; et d'ailleurs cet Antiochus n'avait écrit que sur la Calabre, et il avait si peu recherché les origines de Rome, qu'il croyait, contre l'opinion de toute l'antiquité, que cette ville avait été fondée avant la destruction de Troie. Dioclès est, selon Plutarque, le premier qui ait dit que Romulus et Rémus furent allaités par une louve; ce qui n'annonce pas un historien fort judicieux. Fabius Pictor et Timée sont expressément accusés d'infidélité, le premier par Polybe, le second par Polybe encore et de plus par Diodore de Sicile. Voilà néanmoins les seuls garants que nous ayons de l'histoire des sept rois de Rome; entre ces historiens, dont les ouvrages sont d'ailleurs perdus, et les événements que nous apprenons d'eux, un espace de cinq siècles, ou de quatre, ou de trois au moins, n'est rempli que par des traditions orales. On allègue la foi des annales pontificales et de certains registres publics qui se tenaient, dit-on, fort régulièrement à Rome, à partir de Numa. Les auteurs classiques nous parlent,

en effet, de ces registres et de ces annales, mais comme de monuments qui ne subsistaient déjà plus de leur temps, et qui ne leur étaient connus que par de bien faibles vestiges. Disons plus : ni Denys d'Halicarnasse, qui ne s'est épargné aucune recherche, ni Tite-Live, qui s'appliquait à recueillir tous les genres de souvenirs, n'ont eu aucune connaissance de la partie de ces prétendus livres authentiques qui aurait correspondu aux trois premiers siècles romains. La preuve en est qu'ils n'en citent jamais rien, et qu'ils n'invoquent d'autre autorité que celle des annalistes grecs et latins dont j'ai fait mention, celle surtout de Fabius Pictor, que Tite-Live appelle le plus ancien des écrivains sur cette matière : *Scriptorum antiquissimus Fabius Pictor*. Quant aux mémoires des pontifes, dit ce même Tite-Live, et aux autres actes ou monuments publics et privés, ils ont presque tous péri dans l'incendie de la ville. *Quæ in commentariis pontificum aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe, pleraque interiere*. Ainsi, ajoute-t-il, tout ce qui a précédé ce désastre, nous ne l'apercevons plus qu'obscurément et dans un lointain extrême : *Quæ a condita urbe Roma ad captam eamdem exposui, res vetustate nimia obscuras, veluti quæ magno ex intervallo loci vix cernuntur*. Ce grand historien avoue que ces parties antiques de l'histoire ont été altérées par l'ambition et les mensonges des familles puissantes, à tel point qu'on n'est pas sûr de l'exactitude des successions dans les magistratures. Consultez, dit-il encore, Licinius Macer; il vous apprendra que Julius et Virginius ont été continués consuls une seconde année; mais Valérius Antias et Quintus Tubéron placeront en cette deuxième année d'autres con-

suls : et cependant Macer et Tubéron invoqueront également l'autorité des livres écrits sur toile, *libros linteos*. Qu'en faut-il conclure? que ce point est du nombre de ceux que leur antiquité rend incertains; nous n'avons pas d'auteur contemporain qui puisse fixer et garantir notre croyance : *Sed inter cætera vetustate incomperta, hoc quoque in incerto positum... nec quisquam æqualis temporibus illis scriptor exstat quo satis certo auctore stetur.* Remarquons, Messieurs, que le consulat dont il est ici question est d'une époque postérieure à Coriolan, et jugeons, quand Tite-Live s'exprime ainsi, s'il est raisonnable de supposer qu'on eût de son temps, et que nous ayons au nôtre, des moyens d'acquérir, sur de tels faits et sur de telles dates, des notions constantes. Plutarque ne trouvait rien de positif dans les annales romaines avant l'an de Rome 603 (151 avant J. C.); voici à cet égard, ses paroles traduites par Amyot : « Mais quel besoing est-il de s'arrester à ces vieilles histoires là, où il n'y a rien de bien « certain ny asseuré, parce que les affaires des Romains « furent lors ruinées et toutes leurs histoires, annales « et memoires confondues, ainsi comme Livius mesme « a laissé par escript? »

Aussi n'est-il dans l'histoire des rois et des premiers consuls de Rome presque aucun point chronologique où l'on ne soit arrêté par des difficultés sérieuses. D'abord, si nous demandons quelle est réellement l'époque de la fondation de cette cité fameuse, Dioclès et Antiochus de Syracuse nous répondront qu'il existait une ville de Rome avant le siége de Troie. D'autres nous diront qu'elle fut bâtie dans une antiquité fort reculée, par des Étrusques, ou bien par des Pélasges, ou par

des aventuriers partis d'Athènes, qui vinrent se fixer sur le mont Palatium; qu'elle portait originairement le nom de Valentia, changé, depuis, en celui de Rome par Évandre. Toutes ces opinions avaient des partisans chez les anciens; elles nous sont indiquées par Varron, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et Festus. Parmi ceux qui ne cherchaient l'origine des Romains qu'après le désastre d'Ilion, Xénagoras leur donnait pour fondateur Romulus, fils d'Ulysse et de Circé; d'autres ne désignaient point Ulysse, mais plus généralement des Grecs qui, remontant le Tibre, avaient bâti une ville et l'avaient appelée *Rome*, du nom d'une de leurs captives troyennes. Plusieurs historiens antiques, particulièrement Damastès de Sigée, racontaient qu'Énée ayant livré Troie aux Grecs, s'était associé à Ulysse, et que débarqués, ensemble en Italie avec une femme appelée Rome, ils avaient imposé ce nom à une cité nouvelle. Agathoclès et Céphalion de Gergithe, cité comme un auteur grave par Denys d'Halicarnasse, pensaient que Rome tenait son nom de Romus, fils d'Énée. Entre ces traditions, Salluste préférait celle qui attribuait la construction de Rome à des Troyens fugitifs, conduits par Énée : *Urbem Romam, sicuti ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani qui, Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur.* Les commentateurs disent que ce texte signifie à la vérité que cette ville fut bâtie par des hommes d'origine troyenne, mais quinze générations après Énée; que Romulus est l'un de ces Troyens dont veut ici parler Salluste; qu'il y a une ellipse de quatre siècles et demi dans sa phrase. Ceux qui ne vont point au delà du sens immédiat et naturel lisent ici que Rome fut construite, occupée, habitée, *condidere atque ha-*

buere, par les compagnons du fils d'Anchise, jusque-là vagabonds, *Trojani qui, Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur*, ce qu'on ne saurait dire de leurs descendants lointains; que telle est donc l'origine, le commencement de Rome, *initio*. Toutefois, ce débarquement d'Énée sur les bords du Tibre n'était pas un article universellement convenu dans l'antiquité; suivant plusieurs historiens, ce prince, pour prix de sa trahison, avait été maintenu par les Grecs en possession des restes de la malheureuse Troie, et ses descendants avaient régné, après lui, dans la Troade. Neptune prédit, dans Homère, qu'Énée et les enfants de ses enfants régneront sur les Troyens; et Polybe en conclut que Troie prise et saccagée n'avait point été entièrement détruite, qu'Énée y succéda à Priam, qu'il ne s'ensuivit qu'un changement de dynastie. Mais les commentateurs, et cette fois ils s'autorisent du sentiment de Denys d'Halicarnasse, les commentateurs expliquent l'oracle de Neptune par le règne d'Énée et de sa postérité sur les Troyens, non pas à Troie, mais en Italie. Les oracles, en effet, sont obscurs et ne disent presque jamais ce qu'ils semblent dire : celui-ci, interprété comme il convient, s'est trouvé plus juste que ne pouvait le soupçonner Homère lui-même; car tout annonce que ce poëte croyait que, de son temps, les descendants d'Énée régnaient encore en Phrygie. Il y avait des auteurs qui faisaient mourir cet Énée en divers lieux de la Thrace ou de l'Arcadie; on montrait son tombeau en plusieurs contrées, et Pausanias a vu sa statue en bronze dans un temple d'Argos. Au surplus, ce n'est point Énée, c'est Romulus qu'on veut trouver pour fondateur de la cité souveraine du monde. Or cette opinion, qui est devenue

la plus commune, ne remontait, chez les Romains, qu'à Fabius Pictor, qui vivait au temps de la première guerre punique, et qui ne la tenait que de l'historien grec, Dioclès, dont l'époque n'est guère plus ancienne et dont l'autorité n'est pas fort imposante. Il convint aux Romains de supposer leurs murs bâtis par un fils du dieu Mars, et ils ne laissèrent plus au fils de Vénus l'honneur de les avoir élevés. Cependant Salluste, à s'en tenir au sens direct de ses paroles, ne renonçait point à l'ancienne hypothèse; longtemps après cet historien, on agitait encore la question de savoir si Romulus tenait son nom de Rome, ou Rome de Romulus; et Servius, en commentant Virgile, se déclare pour la première opinion. Ainsi, quand Bossuet vous dit que cette ville, qui devait être la maîtresse de l'univers et dans la suite le siége principal de la religion, fut fondée sur la fin de la sixième olympiade, et que Romulus la consacra au dieu de la guerre, qu'il disait son père, c'est une hypothèse dont vous ne retrouverez point de vestiges avant Dioclès et Fabius Pictor, qui ne s'est accréditée que durant les guerres puniques, et qui était contredite encore au quatrième siècle de l'ère vulgaire.

L'enlèvement des Sabines en 749 est une autre convention chronologique, qui ne supporterait pas un rigoureux examen. Comment concevoir qu'il fût resté à Rome si peu de femmes, que la population entière allait s'éteindre avec les générations existantes, et, comme dit Tite-Live, après un âge d'hommes? *Penuria mulierum, hominis ætatem duratura magnitudo erat; quippe quibus nec domi spes prolis, nec cum finitimis connubia essent.* Denys d'Halicarnasse nous

raconte, au contraire, que cet enlèvement fut conseillé par le vieux Numitor, comme un moyen de se concilier l'affection des Sabins, de les convaincre du prix extrême qu'on attachait à contracter avec eux une alliance étroite. Mais cette brusque déclaration d'amitié alluma la guerre : de part et d'autre, on fit de longs et vastes préparatifs, de tout point inconciliables avec l'état des lieux et des hommes, tels que Denys et Tite-Live nous le représentent; car Rome n'était qu'un monticule couvert de quelques cabanes, et grossièrement fortifié. Cette peuplade, dont la reproduction s'était depuis longtemps arrêtée, comment pouvait-elle encore, après trois guerres, équiper vingt mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers? Non, il n'est pas une seule circonstance de ces récits qui ne provoque la critique; et rien peut-être n'autoriserait à le maintenir dans les annales anciennes, s'il n'avait inspiré le génie des arts modernes, et, de nos jours, enrichi d'un seul chef-d'œuvre la peinture française.

L'histoire de Numa, dont l'avénement se place en 714, est aussi un tissu de merveilles. Il écrivit en grec et en latin des livres de religion, de liturgie, de philosophie, de jurisprudence, qu'on déterra quatre cent quatre-vingt-onze ans après sa mort, en creusant la terre, au pied du Janicule, dans un champ du scribe Lucius Pétillius. Ils furent lus, dit Tite-Live, par les amis du propriétaire, qui se trouvaient présents : *Primo ab amicis, qui in re præsenti fuerunt, libri lecti.* Pétillius les fit lire à un préteur; et celui-ci, les ayant parcourus, *lectis rerum summis*, les jugea nuisibles à la religion, *pleraque dissolvendarum religionum esse* : sur cette déclaration, le sénat les fit brûler pu-

bliquement par les mains des victimaires. De tous les auteurs qui nous font le même conte, il n'y en a pas deux qui s'accordent sur un seul détail. Le nombre total des livres est tantôt de quatre, tantôt de douze, de quatorze, de vingt-quatre. Là ils sont tous, sans distinction, livrés aux flammes; ici l'on ne brûle que les œuvres philosophiques, et l'on conserve avec grand soin le droit et la liturgie. Tite-Live, Pline et Plutarque citent également tous trois Valérius Antias, à l'appui de trois versions différentes. Je vous le demande : si à une époque assez peu ancienne, cent soixante et un ans avant notre ère, les annales romaines se sont surchargées de pareils récits; si l'on travaillait encore à compléter la légende de Numa, si l'on prétendait retrouver des livres écrits en deux langues, dont l'une, savoir la grecque, lui était, selon toute apparence, fort peu connue, et dont l'autre, à proprement parler, n'existait pas encore de son temps, quelle confiance pouvons-nous prendre dans ce qu'on nous raconte de ses actions et de ses lois? comment surtout oserions-nous espérer d'en connaître avec précision les dates?

Il se présenterait des observations pareilles sur les deux rois suivants, Tullus Hostilius et Ancus Marcius : ne nous arrêtons qu'au cinquième, Tarquin l'Ancien. On dit qu'avant de venir à Rome, il s'appelait Lucumon, et qu'il était fils de Démarate, citoyen de Corinthe, qui, pour se soustraire à la tyrannie de Cypsélus, s'était réfugié en Étrurie. Il est fort probable que les Romains du septième siècle avant J. C. n'avaient jamais entendu parler ni de Cypsélus ni de Corinthe, et que cette manière de lier l'histoire de Rome à celle

de la Grèce n'a été imaginée qu'au temps des guerres puniques. Mais Tarquin pouvait bien être en effet Étrusque. L'Étrurie était alors partagée en trente lucumonies ou cités, dont chacune avait un chef qui portait le titre de Lucumon. Les Romains ont fait de ce titre un nom propre, genre d'erreurs fort commun au commencement de toutes les anciennes chroniques. Si l'on considère que la civilisation se développait chez les Étrusques, lorsqu'elle naissait à peine chez les Romains; si l'on observe que ceux-ci devaient à l'Étrurie la plupart de leurs institutions civiles et religieuses, la science des auspices et des augures, les premiers jeux scéniques, les combats des gladiateurs, les haches et les faisceaux des licteurs, les ornements et costumes des magistratures suprêmes, on sera fort porté à regarder le règne de Tarquin l'Ancien comme le véritable début des fastes de Rome, et à ne voir, dans tout ce qui précède, qu'un amas de traditions fabuleuses inventées pour attribuer à cette cité une origine indépendante des progrès que ses voisins avaient faits avant elle. Tarquin serait ainsi un prince ou un Lucumon étrusque, qui aurait soumis à sa puissance la ville de Rome, soit qu'elle eût déjà ce nom, soit qu'elle ne l'ait porté que depuis. Ce n'est là qu'une hypothèse qu'aucun monument ne peut garantir; mais les histoires de Romulus, de Numa, de Tullus et d'Ancus ne sont réellement pas mieux établies, et elles ont même le désavantage d'être pleines de puérilités et d'invraisemblances.

Suivant les traditions reçues, sept rois électifs ont occupé le trône romain pendant deux cent quarante-quatre ans : tous, excepté Romulus, avaient atteint,

avant de régner, l'âge mûr ou le milieu de la vie humaine. De ces sept monarques, le premier disparut ou fut assassiné; le troisième périt frappé de la foudre; le cinquième et le sixième tombèrent sous les poignards de leurs ennemis; le septième enfin fut détrôné, et vécut longtemps après son expulsion; le second et le quatrième sont les seuls qui soient morts naturellement. Attribuer à ces sept règnes une durée totale de deux siècles et demi, c'est sortir de toutes les règles ordinaires, de toutes les probabilités qui résultent des autres expériences anciennes et modernes. La plus forte durée de sept règnes consécutifs en Pologne, où la couronne était élective, a été de cent soixante-seize ans; pour l'ordinaire sept règnes n'y remplissent que cent vingt à cent trente années. Ailleurs, les règnes, même héréditaires, n'ont, comme nous l'avons vu, qu'une durée moyenne d'environ vingt-deux ans, ce qui donne, pour sept, cent cinquante-quatre. Sallier et Larcher, afin de justifier les deux cent quarante-quatre ans des sept rois de Rome, citent des listes de rois antiques, égyptiens, mèdes, macédoniens, corinthiens, et ils trouvent que les sept premiers rois d'Argos occupent trois cent cinquante ans; mais, outre que ce sont là des rois héréditaires, ces listes n'ont aucune sorte d'authenticité, et nous avons eu occasion de les rejeter presque toutes, comme inconciliables avec de meilleures données chronologiques. S'il suffit de plusieurs fables pour en prouver une autre, il n'en restera point qu'on ne parvienne à démontrer. Des exemples plus dignes d'attention sont puisés par Larcher dans l'histoire moderne. Le plus remarquable est celui de sept rois de France qui ont rempli deux cent quarante-

sept ans, malgré la brièveté ou l'interruption de quatre de ces règnes; mais il y en a deux, savoir ceux de Louis XIV et de Louis XV, qui fournissent à eux seuls cent trente et une années, à cause de la circonstance extraordinaire de l'avénement de chacun de ces deux princes dès l'âge de cinq ans. Larcher oublie qu'à Rome, il s'agit de princes qui n'arrivent au trône qu'à un âge mûr. On serait en droit, quand il est question de rois électifs, d'écarter tous les exemples empruntés de séries de rois héréditaires. Au surplus, nous ne recherchons pas s'il est possible que sept rois électifs règnent deux cent quarante-quatre ans : M. Lévesque, qui semble nier cette possibilité, va peut-être un peu trop loin. Ce qui est immédiatement sensible, c'est l'extrême improbabilité de cette durée, et par conséquent le droit qu'on a de ne la point admettre quand elle n'est, comme à l'égard des rois de Rome, attestée par aucune relation originale, par aucun monument authentique.

Un dernier genre d'observations qui contribue à ébranler le crédit de cette première partie des annales romaines, c'est que plusieurs des faits qui les composent se retrouvent, sous d'autres noms, dans les antiquités fabuleuses de divers autres peuples. Avant la naissance de Romulus, les Arcadiens racontaient que Philonome, fille de Nyctimus, avait eu du dieu Mars deux fils jumeaux, qui, jetés dans le fleuve Érymanthe, furent portés par les eaux dans le creux d'un arbre, où une louve les allaita, jusqu'à ce qu'un berger prit soin de les élever et de les réserver au trône qui les attendait. Un ancien roi d'Orchomène, nommé Pisistrate, fut, selon un historien du Péloponèse, assassiné

par des sénateurs irrités de ce qu'il avait soustrait le peuple à leurs exactions et à leurs violences. Chacun de ces nobles assassins emporta sous son manteau un membre de Pisistrate; pour prévenir une émotion populaire, l'un d'eux annonça qu'il avait vu ce prince monter au sommet du mont Pisée, sous la figure d'un dieu; on se persuada ainsi que le roi avait disparu, et l'on ne s'enquit plus de sa personne. C'est, aux lieux et aux noms près, ce que Tite-Live raconte de la fin de Romulus. Presque toute la suite des fastes de Rome serait susceptible du même genre de commentaires. Dans un fragment des *Arcadiques*, ouvrage d'un historien nommé Démarate et plus ancien que Fabius Pictor, toutes les circonstances du combat des Horaces et des Curiaces sont appliquées à trois jumeaux Phénéens et à trois Tégéens; pas un seul détail n'y manque, y compris l'absolution du vainqueur, assassin de sa propre sœur Démodice. Le cours des merveilles ne cesse point après l'expulsion des rois : Mutius Scævola se brûle la main devant Porsenna; mais un héros grec lui en avait donné l'exemple; ayant tué un simple officier au lieu d'un tyran, il s'était puni de même de sa méprise; et si nous portions nos regards au delà de l'an 484 avant notre ère, nous verrions aussi Curtius devancé en Phrygie par Anchurus, qui, pour le salut de son pays, se précipite dans un gouffre, et satisfait aux arrêts divins. Callisthène, de qui l'on tient ce trait magnanime d'Anchurus, était contemporain d'Alexandre, et par conséquent antérieur aux premiers historiens de Rome.

Arrêtons-nous, Messieurs; la discussion des faits ne doit pas nous occuper encore : nous ne parlons que

de dates, et si nous avons détourné les yeux sur quelques autres circonstances des récits, nous n'avons eu pour but que d'apprécier la chronologie romaine depuis 753 jusqu'en 484. Comme elle est de pure convention, elle n'a entraîné presque aucune controverse: il n'existe ici qu'un seul et même ordre d'hypothèses, qu'un seul système, hors duquel ces premiers siècles de Rome n'auraient pas du tout d'histoire. Les traditions des Romains sur leurs propres origines ont eu de l'influence sur leurs destinées réelles et sont, par cela même, très-importantes à connaître. Si l'on ignorait ce qu'ils ont cru, on ne comprendrait pas assez bien ce qu'ils ont fait. Sans partager leurs erreurs historiques, il les faut recueillir comme des données de leur véritable histoire. Les Carthaginois, leurs rivaux futurs, étaient beaucoup plus avancés qu'eux au cinquième siècle avant notre ère; ils avaient plus d'industrie, plus d'activité sociale, plus d'aptitude au commerce et aux entreprises : déjà ils avaient fait des conquêtes ou formé des établissements en Afrique, en Espagne, aux îles Baléares, en Sardaigne et en Sicile. Ils possédaient une partie de cette dernière île, lorsqu'en l'année de l'expulsion des rois romains en 509, ils traitèrent avec les consuls. Ce traité, que Polybe nous a transmis, règle les droits à payer par les marchands qui aborderont à Carthage : quelques dispositions laissent voir que, dès lors, les Carthaginois veillaient à ne donner aux étrangers aucune entrée dans les pays qu'ils possédaient, aucune communication de leurs arts. Il s'écoulera bien des siècles avant qu'il s'établisse une théorie plus sage des intérêts et des relations des peuples.

Nous venons, dans cette séance et dans la précédente, de parcourir la chronologie asiatique, grecque, romaine, égyptienne et carthaginoise, depuis l'olympiade de Corœbus jusqu'à la naissance d'Hérodote. Dans cet intervalle d'environ trois siècles, la question qui a le plus divisé les chronologistes est celle qui concerne la succession et le nombre des rois d'Assyrie et de Médie. Mais nous y avons remarqué beaucoup d'époques mémorables, les captivités des Juifs, l'histoire presque entière des Mèdes et des Lydiens, le commencement de celle des Perses, l'asservissement de l'Égypte, deux guerres des Spartiates contre les Messéniens; dans Athènes, l'archontat devenu, de perpétuel, décennal, et de décennal, annuel; les lois de Dracon et de Solon; l'usurpation de Pisistrate et de ses fils; à Corinthe, celle de Cypsélus et de son fils Périandre; le progrès des arts et des lettres dans toute la Grèce, mais surtout les leçons philosophiques de Thalès et de Pythagore; celles de Zoroastre chez les Perses et de Confucius à la Chine; à Rome, enfin, les premiers essais d'un peuple énergique, et les germes encore peu développés d'une formidable puissance. L'empire le plus étendu et le plus redoutable, en 484, est celui des Perses: il faudra, pour l'affaiblir, toute l'activité et tout le génie de la Grèce; pour le renverser, toute l'audace et toute l'ambition d'Alexandre. Rome, durant ces sanglantes querelles, ne sera occupée encore que de dissensions intestines, et ses entreprises guerrières ne dépasseront pas les limites de l'Italie; mais elle se disposera de plus en plus à devenir un jour la souveraine du monde, et l'esclave de ses propres vices et des ambitieux qui s'élèveront dans son sein. La pé-

riode où nous allons entrer se terminera à la mort d'Alexandre, et ne comprendra que cent soixante et un ans. La chronologie y doit devenir de plus en plus positive; nous y rencontrerons néanmoins encore des difficultés et des doutes. Mais, en moins d'un petit nombre de séances, nous aurons épuisé tous les problèmes importants de la science des temps anciens, et nous arriverons enfin à des notions plus positives.

TREIZIÈME LEÇON.

AGE HISTORIQUE DE 484 A 323 AVANT JÉSUS-CHRIST. — JUDÉE, ROME ET GRÈCE.

Messieurs, nous avons étudié, dans nos dernières séances, la chronologie asiatique, grecque, romaine, égyptienne et carthaginoise, depuis l'olympiade de Corœbus jusqu'à la naissance d'Hérodote. Je vous ai rendu compte des controverses relatives, soit à la succession des rois d'Assyrie et de Médie durant ces trois siècles, soit à plusieurs autres époques mémorables, telles que les captivités des Juifs, le commencement de la monarchie des Perses et l'asservissement de l'Égypte. Nous avons aussi recherché les dates des deux premières guerres messéniennes, entre 743 et 670 avant notre ère; des révolutions qui, chez les Athéniens, rendirent l'archontat de perpétuel, décennal (757 ou 754), et de décennal, annuel (684); des lois de Dracon (624) et de Solon (594); de la tyrannie de Pisistrate et de ses fils (entre 566 et 510). Nos regards se sont portés aussi sur les premiers temps des annales romaines, quoiqu'elles soient composées ou mêlées de fables, au moins jusqu'à l'an 509, époque de l'expulsion des rois et de l'établissement des consuls. Les autres dates constantes ou probables que nous avons recueillies ont été 507 pour la guerre avec Porsenna roi d'Étrurie, 497 pour la première dictature, 493 pour la retraite du peuple sur le mont Sacré et la création des tribuns, 491 et 488 pour l'exil et la mort de Coriolan, 485

et 484 pour le consulat et le supplice de Spurius Cassius, qui, le premier, avait proposé une loi agraire. Ainsi commençait une république destinée à devenir la maîtresse du monde; mais en 484 l'empire le plus puissant était celui des Perses, qui s'étendait sur l'Assyrie, la Médie, la Lydie, l'Égypte et menaçait la Grèce.

Ce sera, Messieurs, non pas encore aujourd'hui, puisque l'examen des difficultés chronologiques n'est pas terminé, mais dans nos prochaines études de chronologie positive, ou ce qui revient au même, d'histoire universelle, que nous pourrons contempler le tableau moral et politique des cent soixante-une années comprises entre la naissance d'Hérodote et la mort d'Alexandre : elles forment une des plus brillantes parties des annales humaines. Jamais les talents ne se sont revêtus d'un plus vif éclat; jamais les passions ambitieuses et les vertus patriotiques n'ont laissé plus de traces de leur activité, soit qu'en effet l'état social fût alors parvenu à l'une de ces époques où l'accélération des progrès amène des crises et multiplie les événements, soit que la gloire de ces deux siècles soit due en partie aux soins que les historiens ont pris de la célébrer. Au fond, l'histoire proprement dite n'a pu naître qu'avec les historiens mêmes, et pour attribuer quelque réalité à celle des temps antérieurs à Hérodote, il faut supposer, ce qui est d'ailleurs peu contestable, qu'on avait commencé de l'écrire en des livres que nous n'avons plus; car, hors de cette hypothèse, elle n'aurait consisté qu'en traditions vagues, et dans le très-petit nombre de souvenirs que les monuments pouvaient fixer. Ce sont les noms d'Hérodote, de Thucy-

dide, de Xénophon qui nous disent que nous sommes parvenus à un temps tout à fait historique : à côté de leurs ouvrages, ceux des poëtes, des orateurs et des philosophes, leurs contemporains, achèvent de nous en tracer une image immortelle. Il ne tiendra qu'à nous de nous transporter au sein de la Grèce antique, de nous environner de ses hommes illustres et d'une grande partie de ce qu'elle a produit de monuments et de chefs-d'œuvre en un si court espace. Mais, puisque nous ne sommes encore occupés que de chronologie, je dois en ce moment vous offrir un exposé des opinions relatives aux dates des principaux événements arrivés entre les années 484 et 323 avant J. C. Je vais donc continuer aujourd'hui de suivre avec vous le cours des annales juives, romaines et grecques : dans la prochaine séance, je vous entretiendrai de la Perse et de la Macédoine, et de la controverse élevée sur l'époque précise de la mort d'Alexandre, en 324 ou en 323.

Des Vignoles n'a discuté la chronologie sacrée que jusqu'à la captivité de Babylone : le surplus a été moins éclairci, quoique lié aux annales de la Perse. Voici comment Bossuet trace le tableau chronologique de ces cent soixante et une années de l'histoire sainte. Artaxerce Longue-Main, roi de Perse, se déclare le protecteur du peuple juif; il permet à Néhémias de rétablir Jérusalem avec ses murailles. Ce décret d'Artaxerce diffère de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardait le temple, et celui-ci est fait pour la ville. A ce décret (d'Artaxerce), prévu par Daniel, les quatre cent quatre-vingt-dix ans de ses soixante-dix semaines commencent (selon Bossuet). Les Juifs travaillèrent

donc à rétablir leur ville. Néhémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté, au milieu des résistances des Samaritains, des Arabes et des Ammonites. Le peuple fit des efforts, et Éliasib, souverain pontife, l'anima par son exemple. Pendant que les lois romaines se formaient sous les décemvirs (vers 450), Esdras, docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur du peuple de Dieu, réformaient les abus et faisaient observer la loi de Moïse. Esdras mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires pour en composer les deux livres des *Paralipomènes*, auxquels il ajouta une chronique de son temps, qui fut achevée par Néhémias. Ainsi l'histoire sainte, qui s'ouvre par la *Genèse* et qui se prolonge par divers écrits, se termine en 450 avant notre ère par ceux d'Esdras et de Néhémie. Le surplus n'est pas, dit Bossuet, écrit dans la même suite. La langue hébraïque avait cessé d'être vulgaire. Les Juifs avaient appris le chaldéen. Ils écrivirent l'hébreu avec les lettres chaldaïques, plus usitées parmi eux et plus aisées à former; mais les Samaritains retinrent toujours la même écriture : ils nous ont conservé par ce moyen le *Pentateuque* qu'on appelle Samaritain, en anciens caractères hébraïques. Depuis 450, Bossuet n'extrait plus aucun fait des annales de la Judée jusqu'au temps d'Alexandre. C'est une lacune d'un siècle entier. Mais, après 350, Manassès, frère de Jaddus souverain pontife, excite des brouilleries parmi les Juifs. Il avait épousé la fille de Sanaballat, Samaritain que Darius avait fait satrape de ce pays. Plutôt que de répudier cette étrangère, à quoi le conseil de Jérusalem et son frère Jaddus voulaient l'obliger, il embrassa le schisme

des Samaritains. Plusieurs Juifs se joignirent à lui : dès lors, il résolut de bâtir un temple près de Samarie sur la montagne de Garizim, et de s'en faire le pontife. Son beau-père, très-accrédité auprès de Darius, l'assura de la protection de ce prince, et les suites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva : Sanaballat quitta Darius, et mena des troupes au victorieux durant le siége de Tyr. Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut : le temple de Garizim fut bâti, et l'ambition de Manassès fut satisfaite. Les Juifs cependant, toujours fidèles aux Perses, refusèrent à Alexandre le secours qu'il leur demandait. Il allait à Jérusalem, résolu de se venger : mais il fut changé, poursuit Bossuet, à la vue du souverain pontife, qui vint au-devant de lui avec les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, et précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisaient ses victoires; c'étaient celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils lui gardèrent la même fidélité qu'ils avaient toujours gardée au roi de Perse. Tel est le résumé de Bossuet.

Il convient de nous en tenir à ces résultats : cependant nous nous arrêterons encore un instant aux soixante-dix semaines d'années du prophète Daniel. Je vous en ai parlé dans l'une de nos dernières séances, parce que saint Clément d'Alexandrie les fait partir de l'an 558. Cette date, ou quelque autre antérieure à 484, est adoptée par ceux des théologiens qui pensent que ces soixante-dix semaines, c'est-à-dire ces quatre cent quatre-vingt-dix ans, ont fini avant l'ère chrétienne. Cette révélation ayant été faite à Daniel en 536, l'année même 536 a été prise quelquefois pour l'ouverture de

28.

sa période mystérieuse. Mais plusieurs sont d'avis d'en réserver une partie au premier siècle de notre ère, ce qui ne permet plus de la faire remonter au-dessus de 484. Le calcul de Tertullien lui assignait l'an 469 pour terme initial : on a trouvé ce terme trop lointain; Bossuet y substitue 454, et Pétau est de cet avis. Dans ce système, la période se ferme en l'année 35 de Jésus-Christ, quatre ans ou trois ans et demi après la passion du Sauveur. Ces trois ans et demi font une demi-semaine, et répondent, selon Pétau, à ces mots de la prophétie, *et in dimidio hebdomadis deficiet hostia*, etc. Cependant l'opinion qui étend les soixante-dix semaines jusqu'à la prise de Jérusalem et à la dispersion des Juifs en 70 et 71, ou même un peu au delà, a eu beaucoup de partisans : ceux-ci placent la mort de Jésus-Christ après la soixante-deuxième semaine, conformément à ces paroles du texte sacré, *et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus* : d'où il suit que la période ne se serait ouverte qu'après l'an 420 avant l'ère vulgaire. Ainsi les explications varient depuis 558 jusqu'au-dessous de 420; la différence totale est de plus de cent trente-huit. Je me borne à un simple exposé de cette controverse, parce que la discussion de chacune de ces diverses interprétations de la prophétie deviendrait théologique. Pétau et quelques-uns des chronologistes qui sont venus après lui ont composé des listes de souverains pontifes entre Esdras et Jaddus ou Jaddua : mais ce sont des noms auxquels aucun fait important ne se rattache, et dont la suite n'est pas fixée d'une manière invariable. Une question chronologique beaucoup plus grave concerne la célèbre Esther, épouse du roi Assuérus. Il nous serait impossible d'assigner, à

deux cent cinquante ans près, une date à l'histoire de cette reine; car il existe plus de neuf opinions diverses sur l'Assuérus qui eut Aman pour ministre, et qui récompensa Mardochée. Des Vignoles veut que cet Assuérus soit Cyaxare, roi des Mèdes après Phraorte; c'est Astyage, selon Boivin l'aîné; c'est le prétendu Cyaxare second, selon d'autres. Bellarmin confond l'Assuérus d'Esther avec Darius le Mède, identifié lui-même, comme nous l'avons vu, avec Cyaxare second, mais dont nous avons fait un roi de Babylone. Plusieurs cherchent Assuérus dans la liste des rois de Perse, à partir de Darius, fils d'Hystaspe : Scaliger se décide pour Xercès, et, dans cette hypothèse, Esther est Amestris. Pétau reconnaît l'Assuérus dont il s'agit dans Artaxerce Longue-Main, qui monta sur le trône en 465. D'autres descendent à Darius Nothus, à Artaxerce Mnémon, même à Darius Codoman. L'époque d'Esther se rapproche ainsi de celle d'Alexandre, après s'être élevée au-dessus de celle de Cyrus. Ces dissentiments ont autorisé Volney à dire que jamais les commentateurs n'ont pu trouver ni en quel temps vécut cet Assuérus, ni où il fut roi, ni qui fut Esther. Volney, comme je vous l'ai dit, présume qu'*Esther* est le même nom qu'*Atossa*, jadis porté par Sémiramis, et, depuis, devenu commun à plusieurs reines chez les Assyriens, particulièrement à celles que la fortune avait élevées d'une condition obscure jusque sur le trône : c'est une conjecture très-hasardée. Je ne parle point des opinions soutenues par les théologiens protestants, qui ne comptent point l'histoire d'Esther au nombre des livres sacrés. En admettant ce livre comme canonique, nous sommes forcés

d'avouer l'extrême difficulté de déterminer la place chronologique des faits qu'il raconte.

Les royaumes d'Assyrie, de Médie, de Lydie et d'Égypte ayant été conquis par Cyrus et par Cambyse, et asservis à l'empire des Perses, nous n'aurons à rechercher, depuis 484 jusqu'en 323, la chronologie d'aucun peuple africain ou asiatique, à l'exception des Perses eux-mêmes, que, dans notre séance prochaine, je rapprocherai des Macédoniens, sous les armes desquels ils ont succombé. Il n'y a pas lieu non plus de fixer aujourd'hui votre attention sur les Chinois, dont les annales, durant cet espace de temps, n'offrent presque rien de remarquable, sinon pourtant les indications, en général fort exactes, des éclipses et des apparitions de comètes. La dynastie Tchéou se maintenait sur le trône impérial, et les provinces continuaient d'être gouvernées et souvent déchirées par de petits princes. Ce peuple conservait néanmoins du goût pour les études morales : les philosophes trouvaient des disciples; et vers l'an 335, Mencius ou Meng-tseu écrivait sept livres qui ont été comptés parmi les ouvrages classiques de la Chine. Suivant M. Rémusat, Meng-tseu mourut en 314, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

L'histoire romaine, pendant ces cent soixante-un ans, qui vont de l'an de Rome 270 à 431, n'est encore que traditionnelle; et si la chronologie en est peu controversée, c'est qu'elle est convenue plutôt qu'établie. Des guerres contre les peuples italiens, les Volsques, les Véiens, les Èques, occupent les premières années de cette époque. On dit que Fabius, consul pour la troi-

sième fois en 479, rassembla trois cent six guerriers de sa propre famille, qu'après l'expiration de sa magistrature, il les conduisit contre les Véiens, et qu'ils périrent tous dans un combat près de la Crémère, le 7 décembre 477, jour qui, par le dérangement du calendrier, s'appelait, chez les Romains, ides de février de l'année suivante :

> Una dies Fabios ad bellum miserat omnes;
> Ad bellum missos perdidit una dies,

dit Ovide. En 473, un recensement fait à Rome porta les habitants de cette ville à cent trois mille; et, malgré les ravages de la peste durant les années suivantes, ce nombre s'élevait à plus de cent trente mille en 459 : c'est déjà plus qu'il n'en reste aujourd'hui. L'an 456 fait époque par la première célébration des jeux séculaires. Les années qui suivent amènent le décemvirat : les Romains voulurent des lois écrites; les décemvirs rédigèrent la loi des Douze Tables; elle n'en comprenait d'abord que dix, et sous prétexte de la compléter, Appius, chef de cette magistrature extraordinaire, la fit prolonger et se donna de nouveaux collègues. L'histoire a flétri ces décemvirs; elle leur reproche une tyrannie odieuse : il suffirait, pour abhorrer leur mémoire, de se souvenir qu'ils ont fait assassiner le centurion Siccius Dentatus, vieux guerrier qu'on surnommait l'Achille romain. La mort de Virginie entraîna leur chute; Virginius accourut de l'armée, immola sa fille pour la soustraire à l'opprobre, et du même coup renversa le décemvirat. Mais, en admettant ces traditions, il reste entre les années 454 et 448 beaucoup de petites difficultés chronologiques sur les dates précises de chaque détail. Le résultat de l'examen attentif qu'en a fait

Albert est que les premiers décemvirs entrèrent en charge le 3 juin julien 451 (ides de mai de l'an 303 de Rome); que le second décemvirat partit du même quantième de l'an 304 de Rome (24 mai julien 450), et se prolongea jusqu'au 25 octobre julien 449, véritable date de l'installation des consuls Valérius Publicola Potitus et Horatius Barbatus. Cependant Denys d'Halicarnasse et Tite-Live semblent terminer le règne des décemvirs avant le milieu de l'an 449, et installer bien avant octobre les consuls qui leur succédèrent : c'est ainsi du moins que la Nauze entend les textes de ces deux historiens; et même, en traduisant leurs dates romaines en années juliennes, il conclut que le décemvirat fut aboli dès le 7 décembre 450. Pétau avait mieux calculé, et indiqué 449, hypothèse qui s'accorde bien plus aisément avec la suite naturelle des faits. Les entreprises des tribuns pour accroître la puissance du peuple et restreindre les priviléges des patriciens n'étaient point interrompues par les guerres nouvelles qu'on avait à soutenir contre des peuples voisins. Ces magistrats réclamèrent pour les plébéiens le droit de s'allier par des mariages aux familles nobles, et l'éligibilité au consulat. La première de ces demandes fut accueillie; la discussion de la seconde n'aboutit qu'à la création de tribuns militaires au lieu de consuls, en 444. On n'en élut d'abord que trois, que l'on prit dans la classe patricienne, quoiqu'il fût permis de choisir des plébéiens. Encore ces premiers tribuns militaires ne demeurèrent-ils que peu de mois en fonctions : installés le 18 octobre 444, ils abdiquèrent avant le 19 janvier 443, et l'on en revint aux consuls. Toutefois, en 442, quelques-unes des fonctions jusqu'a-

lors consulaires furent attribuées à de nouveaux magistrats, nommés censeurs, qu'on chargea des dénombrements ou recensements. Les dates que je viens d'énoncer comme les plus probables, ne sont point, à beaucoup près, uniformes dans toutes les tables; mais les dates qui suivent deviennent encore plus vagues, et les historiens n'en indiquent, d'une manière positive, qu'un assez petit nombre jusqu'à la prise de Véies par Camille, dictateur en 395. Cette ville, dit Bossuet, égalait presque la gloire de Rome, et ne fut conquise qu'après un siége de dix ans. C'est un trait de ressemblance qu'on a voulu trouver entre Véies et Troie. Camille s'empara de Falléries en 393. On a joint aux récits de ces expéditions et de bien d'autres, mais surtout à l'histoire de la prise de Rome par les Gaulois en 389, des circonstances merveilleuses qui ont inspiré de la défiance aux critiques modernes. Plus exact, à ce qu'il semble, que les autres chronologistes, Albert place en janvier julien 382 la mort de Manlius, précipité de la roche tarpéienne; en 365, la mort de Camille, qui avait été cinq fois dictateur; en 362, ce dévouement de Curtius que je vous citais vendredi dernier, comme un exemple des traits héroïques qui se rencontrent à la fois dans les histoires de plusieurs peuples. Rome n'avait point encore d'ennemis hors de l'Italie : en 348, elle contractait une alliance nouvelle avec les Carthaginois. Quelques peuples autour d'elle, et surtout les Samnites, continuaient de lui résister. En 343, commence une guerre contre ces Samnites, qui doit durer quarante-neuf années, savoir, jusqu'en 294. Il n'y a que les vingt premières qui appartiennent à la partie d'histoire générale que nous envisageons en ce mo-

l'avénement de Perdiccas au trône de Macédoine, en 461, et d'Archélaüs, en 419; la tyrannie de Denys l'Ancien à Syracuse, commencée en 407; l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des Dix-Mille, en 400, année de la mort de Socrate; la bataille de Leuctres, gagnée par les Thébains en 371; la mort de Denys l'Ancien, l'avénement de son fils et la tyrannie d'Alexandre à Phères, en 369; le pillage du temple de Delphes par les Phocéens, en 358; la mort d'Alexandre de Phères, la victoire de Dion sur les généraux de Denys le Jeune, et l'archontat d'Agathocle chez les Athéniens en 357; la naissance d'Alexandre, en 355 (on dit plus ordinairement 356). La chronique de Paros se termine en 354, par un article mutilé, comme plusieurs des précédents, et dans lequel on ne peut guère recueillir que cette date même.

On a pour tout le cours des cent soixante et un ans les noms des archontes athéniens, des rois de Sparte, des chefs ou magistrats de plusieurs autres cités grecques; et ces nomenclatures forment un tissu chronologique qui ne laisse à peu près aucune lacune, et ne permet presque aucune contestation. Au lieu de suivre ces catalogues, qui ne doivent entrer qu'en des tables, nous jetterons les yeux sur la Grèce tout entière, et nous sous-diviserons cette partie de son histoire en cinq sections qui correspondront à des guerres mémorables. La première guerre est celle que les Grecs soutinrent contre les rois de Perse Xercès et Artaxerce; guerre qu'on peut considérer comme terminée en 470, par la défaite des Perses près de l'Eurymédon : ce fut là que l'Athénien Cimon, fils de Miltiade, ruina les espérances du grand roi. A partir de ce terme, la Grèce ne craint plus un

joug étranger, mais elle se divise et s'apprête à se déchirer elle-même. L'intérieur de chaque État est agité par des rivalités et par des factions. Athènes menace, humilie, exile les héros qui l'ont défendue. Des guerres éclatent de toutes parts entre Mégare et Corinthe, entre les Doriens et les Phocéens, entre les Athéniens et les Spartiates. Ces démêlés et ceux enfin des Corinthiens avec les Corcyréens remplissent un second espace, d'environ quarante ans, qui aboutit, en 431, à la guerre du Péloponèse. Les vingt-sept années et demie de cette guerre, jusqu'au milieu de 404, composent une troisième section. D'un côté, les Lacédémoniens, ayant pour alliés la Phocide, les Locriens, les Mégariens, toutes les villes de la Béotie excepté Platée, tout le Péloponèse à l'exception de l'Argolide et de l'Achaïe; de l'autre, les Athéniens, secondés surtout par les insulaires, par quelques États de la Thessalie, par l'Acarnanie presque entière, par les villes grecques situées sur les côtes de l'Asie, dans la Thrace et dans l'Hellespont : tels sont les deux partis acharnés pendant vingt-huit ans à s'entre-détruire. Les Athéniens qui périrent dans la première campagne furent éloquemment loués par Périclès, qui mourut lui-même en la troisième année, victime de la peste qui ravageait l'Attique. Périclès était le plus puissant citoyen d'Athènes, habile administrateur, général souvent victorieux. Les Athéniens s'emparent de Mytilène et de Pylos, et sont vaincus à Délium par les Béotiens; devant Amphipolis, par les Spartiates. Une trêve, conclue en 421 pour cinquante ans, en dure à peine sept : Décélie tombe au pouvoir d'Agis, roi de Sparte. Malheureux en Sicile, où ils ont entrepris une expédition téméraire, les Athéniens condamnent à mort Ni-

cias, qui l'a conduite avec bravoure et fidélité. Des dissensions intérieures, fruits de ces revers, en préparent d'autres. Alcibiade, en 412, établit l'oligarchie dans Athènes; la puissance suprême y est conférée à quatre cents hommes. Peu après, cette ville est assiégée par les deux rois de Sparte et par Lysandre, qui vient de vaincre à Ægos-Potamos. On capitule, on n'obtient la paix qu'à des conditions humiliantes; la démolition des murs d'Athènes sert de dénoûment à cette longue et fatale guerre.

Je prends pour quatrième section les quarante-cinq années comprises entre la fin de la guerre du Péloponèse et l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, en 359. Cet intervalle nous offre d'abord la création de trente magistrats chargés d'administrer les débris d'Athènes : ils portent dans l'histoire le nom des trente tyrans. Thrasybule en délivra sa patrie, et ne voulut pour ce service qu'une couronne d'olivier : c'est l'un des meilleurs hommes de l'antiquité; mais les vices brillants d'Alcibiade sont restés beaucoup plus célèbres. L'expédition de Cyrus le jeune contre son frère Artaxerce, et la retraite des dix mille Grecs qui s'étaient associés à cette entreprise, répondent aux années 401, 400 et aux premiers mois de 399. Mais il s'est élevé une question chronologique sur l'âge qu'avait alors Xénophon, qui a été l'un des chefs et l'historien de cette retraite mémorable. Ceux qui pensent qu'il était en 400 âgé de quarante-neuf ou cinquante ans se fondent sur l'autorité de Diogène de Laërte, qui, d'après un chroniqueur, dit que Xénophon mourut la première année de la cv^me olympiade (360 à 359 avant J. C.). Il y a d'ailleurs, dans les livres de Xénophon lui-même, des

textes qui prouvent qu'il vivait encore en 363 et 362. Or il a vécu quatre-vingt-dix ans, selon Lucien; il est mort très-vieux, selon Démétrius Magnès cité par Diogène. Sa naissance doit donc se reporter vers 450 : ce qui le fait presque quinquagénaire au moment de la bataille de Cunaxa, perdue par Cyrus et par les Grecs. Mais, d'un autre côté, il raconte lui-même qu'après cette bataille, il fut abordé par des députés d'Artaxerce, qui le traitèrent de jeune homme, νεανίσκος : Larcher conclut de là que Xénophon n'avait guère alors que vingt-cinq ans, peut-être même un peu moins ; et Voltaire en a déduit la même conséquence, au milieu de quelques autres observations critiques sur cette retraite si vantée. J'avouerai que l'argument tiré par Voltaire et Larcher de l'expression νεανίσκος, est à mes yeux beaucoup plus grave qu'il ne l'a paru à quelques savants ; c'est Xénophon qui se fait adresser cette qualification par des Perses, sans y joindre aucun démenti, aucune remarque. On n'échappe à cette objection qu'en donnant un sens figuré à ce terme, qu'en le supposant applicable à tout homme d'un âge quelconque, qui se conduit avec la témérité de la jeunesse. Il est vrai d'ailleurs qu'Agésilas, parvenant à la couronne de Sparte à l'âge de quarante-trois ans, est appelé νέος par Xénophon, παῖς, *enfant*, par Plutarque. Mais enfin, le sens immédiat et naturel de νεανίσκος est peu conciliable avec ce que Lucien et Diogène de Laërte disent de l'âge avancé de Xénophon.

Quoi qu'il en soit, les dates qui suivent celle de la retraite des Dix-mille, sont la mort de Socrate en 400, les exploits du roi de Sparte Agésilas vers 396, ceux de l'Athénien Conon, qui vainquit les Lacédémoniens et répara le port du Pirée. Les Grecs, malgré d'autres

succès, furent obligés d'accepter, en 387, le traité de paix conclu entre le Spartiate Antalcidas et le roi de Perse Artaxerce; traité qui, à la vérité, garantissait aux peuples de la Grèce leurs lois et leur indépendance, mais qui livrait aux Perses les colonies grecques de l'Asie Mineure et quelques îles voisines. Cet accord préjudiciable aux Athéniens laissait trop de puissance à Lacédémone, qui en abusa et souleva bientôt contre sa tyrannie ambitieuse l'Attique et la Béotie. Pélopidas et les autres Thébains réfugiés dans Athènes vont reconquérir en 378 la citadelle de Thèbes, dont les Lacédémoniens s'étaient rendus maîtres. Conduits par Chabrias et par Timothée, les Athéniens remportent sur les Spartiates les victoires de Naxos en 377, de Leucade en 375, et s'emparent de Corcyre. En vain Artaxerce prétendit pacifier de nouveau la Grèce, au profit de Sparte, et en ne laissant aux Athéniens qu'une puissance navale : les Thébains aspiraient à secouer le joug de Lacédémone; Épaminondas, leur général, l'un des plus grands hommes de cette époque, gagna les batailles de Leuctres en 371, de Mantinée en 362, et périt dans la seconde, couvert d'une gloire immortelle.

La chronologie arrive ainsi jusqu'au règne de Philippe, qui commence en 359, et avec lequel s'ouvre une cinquième et dernière période, remplie surtout par les succès de ce roi de Macédoine et par les conquêtes de son fils Alexandre jusqu'en 323. Mais, à ne considérer que la Grèce, nous avons à remarquer ici la guerre sociale et la guerre sacrée. On appelle guerre sociale, celle qui s'éleva, en 358, entre Athènes et ses alliés, et qui fit perdre aux Athéniens Byzance et d'autres établissements maritimes; guerre sacrée, celle

que les Thébains excitèrent, en 356, contre les Phocéens, accusés de sacrilége pour avoir labouré une pièce de terre dépendante du temple de Delphes. L'histoire expose avec quelle habileté Philippe profita de ces discordes. Les Athéniens, et surtout leur orateur Démosthène, avaient senti le péril qui menaçait la liberté de la Grèce entière, et qu'on ne sut pas détourner. Le plus habile guerrier et le plus fidèle citoyen qui restât à la république d'Athènes, était Phocion : il arrêta les progrès de Philippe, en le chassant de l'Hellespont; mais Phocion, qui ne flattait pas les Athéniens, leur était peu agréable; il ne fut pas assez employé dans la guerre contre Philippe, et plus tard, mais à une époque qui dépasse le terme où nous nous arrêtons aujourd'hui, il périt victime de l'ingratitude publique.

Quel que soit l'éclat des événements militaires et politiques durant les cent soixante et une années que nous venons de parcourir, elles sont beaucoup plus mémorables encore par les progrès des beaux-arts, des lettres et des sciences. Nous y pourrions recueillir plus de quatre cents noms illustres, dont la gloire est attachée à des ouvrages encore subsistants, ou attestée par des hommages antiques. On pourrait ici distinguer deux siècles, celui de Périclès et celui d'Alexandre, en prenant pour limite entre l'un et l'autre l'année 400 avant l'ère vulgaire; mais il y a des auteurs, Xénophon, par exemple, qui ont appartenu à ces deux âges; et d'ailleurs il s'en faut que nous ayons des dates précises de la naissance, des travaux, des succès et de la mort de tant d'écrivains et d'artistes. Barthélemy, qui en a rédigé avec infiniment de soin un catalogue chronologique, s'est abstenu de joindre à tous ces noms

des indications d'années. Toutefois, il importe extrêmement, même pour les études purement littéraires, de se former au moins une idée générale de la succession des essais et des chefs-d'œuvre en chaque genre. Eschyle, comme nous l'avons vu, s'était annoncé dans la carrière dramatique avant 484; il ne mourut qu'en 456, ayant composé, selon Suidas, plus de quatre-vingts tragédies. Denys d'Halicarnasse et Quintilien le déclarent le véritable créateur de la scène tragique, ses devanciers n'ayant guère été que des chansonniers ambulants. Il inventa les décorations théâtrales, les costumes, les danses figurées, la pantomime et le dialogue, auquel il sut donner toujours de la noblesse, souvent de la convenance et quelquefois de la vivacité. Pratinas, Agathon, Hégémon, Chæréphon, Carcinus marchèrent sur ses traces; mais nous ne connaissons plus que leurs noms et quelques titres de leurs pièces. Sophocle, né avant Euripide, mourut un an après lui, en 406. Chacun d'eux avait laissé plus de cent tragédies; il en reste sept du premier, dix-neuf du second. Sophocle est, aux yeux de plusieurs littérateurs, l'homme de l'antiquité qui a le mieux étudié l'art théâtral et qui lui a fait faire le plus de progrès : ils le trouvent plus sublime que le lyrique Eschyle, et plus pathétique que le tendre Euripide. Ils admirent, dans ses ouvrages, des expositions naturelles, claires et rapides, des plans tracés avec force et sans complication, suivis avec sagesse et sans langueur, de grands caractères qui ne sont pas gigantesques, et des sentiments profonds naïvement exprimés; mais ils conviennent qu'Euripide a excellé dans le dialogue et dans les détails, qu'il a mieux connu qu'aucun de ses pré-

décesseurs les mouvements et le langage de l'une des passions humaines. Les poëtes comiques étaient beaucoup plus nombreux. Les anciens citent avec éloge Chionidès, Magnès, Cratès, Cratinus, Eupolis, Phérécrate, Téléclide, Théophile d'Épidaure, Épicharmus et quelques autres. Nous n'avons plus qu'Aristophane; et c'est par lui seul que nous pouvons juger de l'ancienne comédie grecque, à laquelle il était permis de mettre en scène, sous leurs propres noms, des personnages vivants. Plutarque et Voltaire ont traité cet Aristophane avec un mépris qui a fort scandalisé les savants. Voltaire n'a pas craint de l'appeler le Tabarin des tanneurs, des cordonniers et des couturières d'Athènes : ce poëte comique, dit-il, qui n'est ni comique, ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent. Au contraire, les admirateurs modernes des comédies d'Aristophane y trouvent de l'élégance dans la diction, de la finesse dans les plaisanteries, de la chaleur et de la vérité dans le dialogue, même de la poésie dans les chœurs. Renfermons-nous dans la chronologie : Aristophane, quoiqu'il appartienne au siècle de Périclès, n'est mort que vers l'an 390; il a survécu environ dix ans à Socrate, qu'il avait désigné par des outrages publics aux attentats du fanatisme.

Dans les autres genres de poésie, le plus célèbre nom qui se présente est celui de Pindare, qui mourut en 435, âgé de quatre-vingts ans, ou seulement de soixante-cinq, suivant une autre tradition. Ses odes olympiques, pythiques, néméennes et isthmiques tirent ces dénominations des jeux qu'on célébrait dans l'Élide, à Delphes, chez les Argiens et à Corinthe,

solennités où accourait toute la Grèce : là s'ouvraient des concours gymnastiques, et Pindare célébrait les vainqueurs. C'est le sujet uniforme de toutes ses odes; les circonstances particulières à chaque exercice, l'âge et la patrie de chaque athlète couronné ne suffisaient pas pour rompre la monotonie d'un tel genre; le génie du poëte pouvait seul y jeter assez de variété. Moins éloignées de nos idées, de nos sentiments et de nos mœurs, les odes d'Horace nous intéressent bien davantage : nous y trouvons une philosophie plus profonde, des pensées plus délicates, une morale plus douce et plus pénétrante; mais Horace lui-même décerne à Pindare la palme de la poésie lyrique, et cet hommage dispense d'en rappeler d'autres. Ce même genre de poésie et ceux qui l'avoisinent ont été cultivés, avant l'an 400, par divers auteurs, tels que Xanthus, Évènus, Téleste, dont les vers sont perdus. Mais il en reste de quelques femmes qui ont vécu dans ces mêmes temps : savoir, de Myrtis, de Corinne, de Praxilla. On a dit que Myrtis avait eu Pindare pour disciple; mais cette opinion, que Barthélemy adopte d'après Suidas, semble contredite par Corinne, qui, dans un de ses fragments, reproche à Myrtis d'avoir osé, non pas instruire le poëte thébain, mais rivaliser avec lui. D'un autre côté, cette réprimande de Corinne à Myrtis est peu conciliable avec ce qu'Élien raconte des concours entre Corinne elle-même et Pindare, et des cinq triomphes par elle remportés sur lui. Praxilla, Sicyonienne, est placée au cinquième siècle de l'ère vulgaire par Eusèbe et par presque tous les savants modernes; mais il y en a qui la font antérieure à Sappho, attendu que le grammairien Éphestion observe

que Sappho a employé les mètres de Praxilla. On peut aussi demeurer incertain sur l'âge d'Érinna : quoiqu'elle passe communément pour une Lesbienne qui vivait au temps de Sappho, sa patrie n'est pas très-bien connue, et son époque est encore plus douteuse; car divers auteurs la font contemporaine tantôt d'Amestris, tantôt d'Aspasie et de Périclès, tantôt même de Cléopâtre, moins de cent ans avant l'ère chrétienne.

Les travaux littéraires en prose, au siècle de Périclès, peuvent se distribuer sous les trois titres de genre oratoire, histoire et philosophie. D'anciens écrivains, et spécialement Lucien, comptent dix orateurs grecs et en donnent une liste à laquelle on a jugé à propos d'ajouter les noms de Gorgias, d'Antisthène et d'Alcidamas. On dit que Gorgias avait excité les Athéniens à combattre les Perses, et prononcé l'éloge des guerriers morts à Salamine. Mais nous n'avons de lui qu'un panégyrique d'Hélène et une apologie de Palamède; productions scolastiques, assez peu dignes d'attention. Il en est de même des deux discours d'Alcidamas, l'un contre Palamède et l'autre contre les sophistes; et des deux déclamations d'Antisthène au nom d'Ajax et au nom d'Ulysse. Antiphon, sévèrement jugé par Denys d'Halicarnasse, n'a été en effet qu'un rhéteur, si les discours qui portent son nom sont véritablement de lui. Ce sont en apparence des plaidoyers en matière criminelle, mais qu'on est fort tenté de prendre pour de simples jeux d'esprit sur des causes supposées; car il n'est pas croyable qu'on ait traité avec si peu de maturité des affaires sérieuses. Andocide, homme turbulent, mourut en exil vers l'an 400 : ses quatre discours, s'ils étaient bien authentiques, seraient fort im-

portants, non pas comme modèles d'éloquence, mais comme tenant à l'histoire politique; le plus remarquable est celui qui consiste en une accusation contre Alcibiade. Orateur plus célèbre qu'aucun de ceux que je viens d'indiquer, Lysias avait suivi la colonie envoyée par les Athéniens à Sybaris, et l'avait administrée, en qualité de gouverneur, jusqu'au moment où les Athéniens en furent chassés, après avoir été battus en Sicile. De retour dans sa patrie, Lysias fut banni par les trente tyrans et ne revint qu'après leur expulsion. Cet orateur, qui eut des liaisons avec Socrate et avec tous les grands hommes de ce siècle, composa des plaidoyers, des apologies, des harangues de toute espèce. On lui attribuait, au temps de Cicéron, quatre cent vingt-cinq discours, dont deux cent trente paraissaient authentiques à Denys d'Halicarnasse; il en reste trente-quatre, dont le plus recommandable est l'éloge des guerriers d'Athènes morts en portant du secours aux Corinthiens. Lysias, né en 459, est mort en 380. Les autres orateurs grecs appartiennent au siècle de Philippe et d'Alexandre, non à celui de Périclès. Mais Périclès lui-même s'était distingué dans la carrière de l'éloquence politique, du moins si nous en jugeons par les discours que Thucydide lui prête; et Thucydide, à son tour, est quelquefois mis au rang des orateurs, à cause des harangues dont il a paré son histoire.

Le genre historique ne nous présente ici, en ouvrages aujourd'hui subsistants, que ceux d'Hérodote et de Thucydide; car Xénophon et Ctésias n'ont écrit qu'après l'an 400; et les livres qu'avaient composés, avant cette époque, Théagène de Rhégium, Eugéon

de Samos, Eudème de Paros, et d'autres historiens, ne nous sont connus que par les mentions et les citations qu'en font les auteurs des âges subséquents. C'est la naissance d'Hérodote, en 484, qui nous sert ici d'époque. Cette date nous est fournie par Aulu-Gelle, qui, d'après l'Égyptienne Pamphila, dit qu'Hérodote avait cinquante-trois ans au commencement de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire en 431. Il avait lu une partie de son ouvrage à la Grèce assemblée dans les jeux Olympiques de l'an 456: du moins ne peut-on pas dire que ce fut dans ceux de 460; car Thucydide n'aurait eu alors que onze ans, âge trop tendre, à ce qu'il semble, pour la vive émotion que lui causa cette lecture. Mais, qnoi qu'en dise Larcher, il serait fort permis de retarder ce fait jusqu'en 452, et même jusqu'en 448, et de donner ainsi à Thucydide ou dix-neuf ou vingt-trois ans, quand cette noble émulation embrasa son âme et l'entraîna dans la carrière historique. Nous manquons d'ailleurs de toute indication précise et directe de cette époque, et nous ne savons pas non plus en quelle année mourut Hérodote; mais, puisqu'il a inséré ou ajouté dans son histoire des faits qui descendent à l'an 408, comme la révolte des Mèdes contre les Perses, il y a lieu de supposer qu'il a vécu jusque vers l'an 400. La date de la naissance de Thucydide nous est aussi donnée par Pamphila, dans Aulu-Gelle. Thucydide avait quarante ans, lorsque la guerre du Péloponèse commença; il était donc né en 471. Il commandait les troupes athéniennes, lorsqu'elles furent vaincues en 424 à Amphipolis. Ce revers et la prise de cette ville par les Spartiates furent pour Thucydide la cause d'un exil, qui, selon son propre témoignage, dura vingt

ans. Ceci prolonge sa vie jusqu'à 404; et comme Pline et Pausanias disent qu'il fut rappelé par ses concitoyens, et finit ses jours dans sa patrie, on risque peu de se tromper, en le faisant vivre un peu au delà de l'an 400, jusqu'à l'âge de soixante-dix à soixante-quinze ans.

La philosophie de Pythagore s'est propagée durant le cinquième siècle avant l'ère vulgaire; on en reconnaît les principes et les caractères dans les opuscules attribués à Ocellus Lucanus et à Timée de Locres. La secte éléatique, fondée au siècle précédent par Xénophane et Parménide, faisait aussi de grands progrès : leur doctrine obscure fut embrassée, développée, modifiée, au siècle de Périclès, dans les écoles de Mélissus, de Zénon d'Élée, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras et de Leucippe. Ce dernier pourrait passer pour l'inventeur de la philosophie corpusculaire, enseignée depuis par Épicure. Socrate fonda une école nouvelle : il n'imagina ni n'adopta aucun système de cosmogonie, d'ontologie, de physique universelle; il méprisait la vaine science des sophistes plus que les superstitions du peuple; il cultivait d'ailleurs et chérissait toutes les connaissances qu'il jugeait à la fois accessibles et profitables; il les rapportait et les consacrait toutes à la morale. Deux de ses disciples, Eschine, dit le Socratique, et Cébès, ont laissé des écrits dont l'authenticité n'est pas très-certaine. La philosophie de ce siècle revendique à plus juste titre le nom d'Hippocrate, né, en 460, au sein de la famille des Asclépiades, qui exerçait, dit-on, la médecine depuis dix-sept générations; il n'est mort qu'après l'an 400, ayant vécu quatre-vingt-cinq ans, ou quatre-vingt-dix, ou plus

de cent selon quelques-uns de ses historiens. Thessalus, son fils, Polybe, son gendre, Dexippe et Apollonius, ses disciples, se sont distingués dans l'art médical, que professaient aussi vers les mêmes temps, Alcméon, Acron, Hérodicus. Ce qui fait la gloire d'Hippocrate et de son école, c'est l'application de la philosophie à la médecine : s'élevant des observations particulières à des résultats généraux, de l'expérience à la théorie, il a opéré, dans son art, une révolution à laquelle, en ces temps heureux et simples encore, ses vertus privées et publiques servirent d'excuse et de soutien. D'autres philosophes se dévouaient aux sciences mathématiques : tels furent Harpalus, Phænus, Euctémon, et surtout Méton, qui nous est particulièrement recommandable pour avoir employé les observations astronomiques à la rectification des mesures et du calcul des temps. Ce siècle a été plus fécond encore en artistes celèbres : la liste des sculpteurs est si longue que je n'en extrairai que les noms de Phidias et de Polyclète. On remarque, dans celle des peintres, Polygnote, Micon, Événor; dans celle des architectes, Archias, Ictinus et Agatharque, qui excellait dans les constructions scéniques. Parmi les musiciens, Lamprus, Phrynis et Damon d'Athènes avaient obtenu des réputations brillantes.

Tels sont, dans tous les genres, les chefs-d'œuvre qu'enfante la liberté, et la gloire immense dont elle s'environne. Lors même que les bonnes institutions s'affaiblissent, l'activité qu'elles ont donnée aux esprits dure encore. Toutes les branches de l'histoire des arts et des lettres se prolongent honorablement dans le siècle d'Alexandre. La sculpture nous y présente Lysippe

et Praxitèle; la peinture, Apollodore, Xeuxis, Parrhasius, Timanthe, Apelle, environnés de leurs dignes et nombreux disciples. Les progrès de l'art musical nous sont attestés par ce qui reste des livres d'Aristoxène. C'est de ce siècle que nous vient aussi le plus ancien traité de tactique, composé par Énée. Cet Énée était contemporain d'Alexandre, sous le règne duquel ont paru également des mécaniciens et des ingénieurs habiles comme Béton et Diognète. Les observations astronomiques étaient appliquées à la géographie par Pythéas et par Néarque, à la chronologie par Callippe, qui rectifia le cycle de Méton. Eudème et Autolycus essayaient de recueillir en un corps de doctrine ce qu'on possédait de notions sur les révolutions célestes. Euclide, avec plus de méthode et de succès, rassemblait les éléments de la géométrie. Aucun médecin n'atteignait la gloire d'Hippocrate; mais plusieurs marchaient sur ses traces, et la réputation d'Hérophile retentissait encore au temps de Cicéron et de Pline. La philosophie était plus que jamais cultivée; il n'y a point d'âge où ses écoles aient été à la fois si fréquentées et si nombreuses. Architas et Philolaüs ouvraient celle de Pythagore; Antisthène fondait celle des Cyniques, que Diogène, Cratès et Hipparchie ont rendue fameuse. Aristippe, chef de la secte cyrénaïque, adoucissait la morale; ses disciples furent accusés de la corrompre : Évhémère, l'un d'eux, se signale par la hardiesse de ses opinions en matière religieuse. En prenant pour base les idées de Leucippe, et pour modèle les mœurs d'Aristippe, Épicure a laissé son propre nom à l'école de ses maîtres. Les sévères stoïciens tiennent le leur du portique, στοὰ, où enseignait

leur fondateur Zénon. Le temps, qui a dévoré les écrits et obscurci les doctrines de ces philosophes et d'un grand nombre d'autres, a respecté la plupart des ouvrages de Platon et d'Aristote. Né l'an 384 avant J. C., Platon mourut en 348, âgé de quatre-vingt-un ans. Ces dates sont les plus vraisemblables et ne sauraient être gravement erronées : toutefois nous ne les tenons que d'Athénée et de Diogène de Laërte, qui ne sont pas tout à fait d'accord entre eux sur la première. La vie d'Aristote n'a été que de soixante-trois ans : elle est comprise entre les années 385 et 322; il a survécu un an à Alexandre. Ni Platon ni Aristote n'ont pu soupçonner la vaste influence qu'ils ont exercée sur les opinions des siècles. Leurs noms sont inscrits, en quelque sorte, à l'entrée des deux routes diverses et presque opposées où peut s'engager l'esprit humain. L'une a pour points de départ des notions innées, des idées abstraites, des principes métaphysiques, des convictions sentimentales; en la suivant, on parcourt un monde intellectuel, type du monde visible, et l'on s'élève avec elle à la science transcendante. L'autre route n'est à son entrée qu'un étroit sentier, qui ne s'ouvre qu'avec les sens, qui ne s'élargit qu'à mesure que les faits sensibles s'accumulent, qui ne se prolonge qu'à force d'observations, d'expériences et d'analyses. Bien plus brillante et plus poétique, la philosophie de Platon a séduit dans le cours des siècles toutes les imaginations vives : celle d'Aristote, quoique trop souvent détournée dans le champ des spéculations sophistiques, a peu à peu ébauché, rectifié, développé toutes les connaissances réelles.

A côté de tant de philosophes, Athènes vit s'élever ses plus illustres orateurs, qui presque tous avaient eu

pour maître Isocrate. Cet habile et laborieux rhéteur mourut presque centenaire en 338. Aristote, Plutarque et Fénelon ne voient en lui qu'un froid écrivain, qui se consume en vains efforts, qui loue Busiris, qui compare Hélène à Hercule, pour qui l'éloquence n'est que l'art puéril d'arrondir des phrases, de compasser des périodes. Mais Cicéron et Quintilien lui ont rendu de très-grands hommages, qui peut-être ne sont point assez justifiés par les vingt et un discours qui nous restent de plus de soixante qu'il avait composés. On ne saurait pourtant lui contester le mérite d'avoir introduit dans la prose une douce et riche harmonie : aucun orateur avant lui ne s'était autant distingué par les grâces du style, par l'enchaînement des pensées, par l'heureuse distribution des détails; et ce qui l'élève encore plus au-dessus de ses rivaux et de ses disciples même, c'est qu'il eut le courage d'improuver hautement la condamnation de Socrate : il osa paraître en habit de deuil le lendemain de cet attentat. Les dix plaidoyers d'Isée roulent sur des affaires civiles, et n'intéressent pas plus par les formes que par la matière. Lycurgue, orateur du même temps, était digne de porter le nom du législateur de Lacédémone; il eut, dans Athènes, les mœurs d'un Spartiate : républicain ferme et austère, il se montra l'irréconciliable ennemi de Philippe et d'Alexandre. Démade, orateur vénal, avilit ses faibles talents par la licence de ses mœurs privées et par les perfidies de sa vie publique : adulateur des rois, il voulut aussi les trahir; et l'un d'eux le fit mettre à mort. Ce qui subsiste des harangues d'Hypéride et de Dinarque a peu d'authenticité et encore moins d'importance. Les deux grands orateurs de cette époque sont Eschine et Démosthène. Vous

savez quels ont été les travaux et les débats de ces deux rivaux illustres. Les Athéniens ont couronné Démosthène et exilé Eschine. Aujourd'hui, en lisant leurs discours, nous pourrions y trouver peut-être, de part et d'autre, un peu de prolixité et beaucoup trop de véhémence. Il se peut qu'Eschine ait plus de méthode, une logique plus rigoureuse et même un style plus ingénieux; mais Démosthène, quelquefois sublime, est presque toujours pathétique. La fortune, les Athéniens et Eschine lui-même, réfugié chez les Rhodiens, ont décerné la palme à Démosthène; et l'on peut dire au moins que ni dans Eschine, ni dans aucun autre orateur ancien ou moderne, excepté peut-être Bossuet, on ne retrouverait souvent ces admirables traits d'une éloquence simple et grande, naïve et forte, qui éclatent dans l'oraison *pour la couronne* et dans quelques-unes des *Philippiques*.

Le quatrième siècle avant l'ère vulgaire n'a pas été moins fertile en historiens qu'en orateurs. Presque tous les écrits de Xénophon nous sont parvenus; ceux de Ctésias ont péri, sauf quelques extraits recueillis par Photius. Beaucoup d'autres annales, composées à la même époque, ne sont connues que par des mentions ou citations fugitives, et par l'usage qu'en ont fait les chronographes ecclésiastiques : je vous en ai indiqué quelques-unes lorsque je vous ai entretenus des sources de la chronologie ancienne. Combien cette étude nous serait plus facile, au moins en ce qui concerne les Perses et les Grecs, si nous possédions les ouvrages historiques de Philistus, d'Hermias, d'Eubulide, d'Athanis, de Dinon, d'Eudème de Rhodes, d'Iphippus, d'Hécatée d'Abdère, de Callias de Syracuse, d'Eumène de Cardie, et surtout de Timée de Sicile, de Callisthène,

de Théopompe, d'Éphore et de son fils Démophile! On a peine à concevoir comment tant de livres d'histoire ont pu disparaître; mais, lorsque toutes ces lumières sont éteintes pour nous, nous ne devons plus nous étonner de rencontrer tant d'obscurités dans les fastes des peuples antiques.

En même temps que l'histoire, l'éloquence, la philosophie, les sciences et les arts du dessin faisaient de si grands progrès dans la Grèce, la poésie, qui les avait précédés, tombait, il le faut avouer, en décadence. Non que cet âge ne fournisse encore une assez longue liste de poëtes tels que Timothée de Milet, Philoxène de Cythère, Tinichus, Denys de Thèbes, Hermésianax, dans le genre lyrique ou dithyrambique ou élégiaque; Anaxandride, Théodecte, Asclépias, Astydamas, Rhinton de Syracuse, sur la scène tragique; Nicostrate, Sotade, Eubule, Alexis de Thurium, Antiphane de Rhodes, Apollodore de Géla, dans la comédie. Mais le temps a dévoré toutes ces productions poétiques, et il paraît qu'elles avaient obtenu trop peu de succès pour qu'il y ait lieu d'en regretter beaucoup la perte. On a recueilli quelques vers des comédies de Philémon et de Ménandre, tous deux recommandables pour avoir commencé d'imprimer à ce genre de poésie son véritable caractère, de l'assujettir aux lois du bon goût et de la morale. Les fragments de Ménandre, et les éclatants hommages que les anciens s'accordent à lui rendre, nous autorisent à le regarder comme le premier poëte comique de l'antiquité. Mais il n'était né qu'en 341; il n'avait que dix-huit ans lorsque Alexandre mourut, à cette date de 323 que nous avons prise aujourd'hui pour limite.

QUATORZIÈME LEÇON.

AGE HISTORIQUE DE 484 A 323 AVANT JÉSUS-CHRIST. — PERSE ET MACÉDOINE.

Messieurs, les cent soixante et une années comprises entre la naissance d'Hérodote et la mort d'Alexandre composent la partie la plus brillante de l'histoire. Dans le cours entier des annales profanes, anciennes et modernes, vous ne rencontrez point ailleurs tant de grands hommes et d'événements mémorables rassemblés et, pour ainsi dire, resserrés en un si court espace. Les rangs y sont pressés dans toutes les carrières glorieuses : les talents, le génie et la vertu même s'y montrent sous tous leurs aspects, s'y multiplient sous toutes leurs formes, au milieu des camps et plus encore au sein des cités, dans les conseils d'État et dans les assemblées publiques, dans l'ombre des écoles et des ateliers, autour des foyers domestiques, au fond des secrets asiles de l'étude et des beaux-arts. Vous rappellerai-je tant de contemporains illustres de Périclès et d'Alexandre, guerriers, magistrats, citoyens, orateurs, philosophes, historiens, poëtes et artistes? les listes de leurs noms immortels sont trop longues pour que j'entreprenne de vous les reproduire. Oui, les annales politiques et littéraires de ce siècle et demi sont immenses par leur plénitude et par leur éclat : je n'ai pu vous en présenter, dans notre dernière séance, qu'un simple résumé trop succinct pour être lui-même réduit encore. D'ailleurs, nous n'étudions point en ce moment

l'histoire, pas même celle qu'on nomme universelle et qui se confond avec la chronologie positive: nous n'en sommes qu'à l'examen des dates controversées; et si l'importance des faits, leur retentissement, leur gloire nous distrait quelquefois de l'austère discussion de leurs époques précises, nous ne devons pas oublier que tel est pourtant l'objet immédiat de notre étude actuelle. Il s'en faut, en effet, qu'entre les années 484 et 323 avant notre ère, tous les détails chronologiques d'une si belle et si féconde partie de l'histoire soient parfaitement éclaircis et déterminés. Je vous ai rendu compte des difficultés que l'on continue d'y rencontrer dans les annales des Juifs, des Romains et des Grecs. Pétau et Bossuet font partir de l'an 454 les soixante-dix semaines d'années indiquées par le prophète Daniel; d'autres ont placé l'ouverture de cette période, soit dès 558, soit au-dessous de 420. Il n'y a pas moins de dissentiments sur l'époque d'Esther, depuis l'an 600 jusque vers 323. A Rome, sans parler des fictions qui ne cessent point de s'entremêler aux récits historiques, la plupart des dates particulières demeurent en litige, mais entre des limites peu distantes : par exemple, de 454 à 448 à l'égard des décemvirs. Cette magistrature extraordinaire nous a semblé s'ouvrir le 3 juin 451 et se terminer le 25 octobre 449. J'ai indiqué ensuite, comme les dates les plus plausibles, celles de 444 pour la première création de tribuns militaires, 442 pour l'établissement des censeurs, 395 pour la prise de Véies, 389 pour l'invasion de la ville de Rome par les Gaulois, 343 pour le commencement de la guerre des Samnites, 325 et 324 enfin pour la dictature et les exploits de Papirius Cursor. Nos regards se sont arrêtés plus long-

temps sur la Grèce; après avoir recueilli vingt-huit époques littéraires et politiques fournies par la Chronique de Paros, de 480 à 354, nous avons divisé l'espace entier de cent soixante et un ans en cinq sections, qui correspondent à autant de guerres mémorables. D'abord, la guerre contre le roi de Perse, héroïquement soutenue aux Thermopyles, à Salamine, à Platée, et terminée en 470 par les succès de Cimon; en second lieu, quarante années de guerres intestines entre les Doriens et les Phocéens, entre Mégare et Corinthe, entre Athènes et Sparte; troisièmement, la guerre du Péloponèse, depuis 431 jusqu'en 404 : une quatrième section est remplie par l'établissement et la chute des trente tyrans d'Athènes, par l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des Dix mille; par de nouvelles hostilités au sein de la Grèce, qui amènent le traité de paix d'Antalcidas en 387; par les efforts des Thébains pour recouvrer leur indépendance, et surtout par les victoires qu'ils remportent, sous la conduite d'Épaminondas, à Leuctres en 371, à Mantinée en 362. La cinquième et dernière partie s'étend de 359, époque de l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, jusqu'à 323 : elle embrasse la guerre sociale entre Athènes et ses alliés, la guerre sacrée excitée par les Thébains contre les Phocéens, le profit que Philippe sut tirer de ces dissensions, et la décadence des cités grecques durant les succès d'Alexandre. J'ai exposé les questions qui se sont élevées sur certaines particularités : par exemple, sur l'âge avancé de Xénophon en 400, quand il dirigeait la retraite des Dix-mille. Il nous reste à considérer spécialement, dans ce même cours de cent soixante et un ans, le royaume de Perse et celui de

Macédoine, et à examiner enfin si c'est en 324 ou en 323 que tombe la mort d'Alexandre dit le Grand.

La suite de rois qui peut le mieux servir à partager les cent soixante et un ans qui nous occupent est celle des rois de Perse, successeurs de Darius fils d'Hystaspe. Or ces rois sont au nombre de neuf : Xercès Ier, Artaxerce Longue-Main, Xercès II, Sogdien, Ochus ou Darius Nothus, Artaxerce Mnémon, Artaxerce Ochus, Arsès ou Arsamès, et Darius Codoman, qui fut vaincu et détrôné par Alexandre. Les dates de ces règnes doivent régler ou éclairer toute cette partie de la chronologie à cause de la puissance de ces monarques, de l'étendue de leur empire, et des rapports qu'ils ont eus avec les nations asiatiques et africaines et avec les Grecs. La principale controverse concerne la fin du règne de Xercès Ier et l'avénement d'Artaxerce Longue-Main. En suivant le fil des faits de Xercès, ses entreprises contre les Grecs, le passage de l'Hellespont en 480, le combat des Thermopyles, celui d'Artémisium, les défaites des Perses à Salamine en cette même année 480, à Platée, à Mycale et sur d'autres points en 479, puis les intelligences pratiquées avec eux par Thémistocle et par Pausanias, ensuite les triomphes de l'Athénien Cimon sur la flotte et l'armée du grand roi près de l'Eurymédon en 470, enfin la conjuration d'Artaban et l'attentat qui mit fin au règne et aux jours du monarque, on est conduit jusqu'à l'année 465 avant notre ère; et c'est à ce terme que Pétau, guidé par les historiens, a placé la mort de Xercès. Bossuet et Rollin, qui l'ont avancée de huit ou neuf ans, ne se fondent que sur un seul fait de l'histoire profane, mais attesté, disent-ils, par des auteurs graves : c'est que

Thémistocle, proscrit par les Athéniens, écrivit à Artaxerce, nouvellement roi de Perse, pour lui offrir ses services contre la Grèce. Or le bannissement de Thémistocle est de l'an 474, selon la chronique d'Eusèbe; et de plus, Cornélius Népos, après avoir observé que la plupart rapportent ce fait au règne de Xercès, non d'Artaxerce, ajoute qu'il en croit plutôt Thucydide, plus voisin de ce siècle, et Athénien comme Thémistocle, Thucydide, qui dit positivement que la lettre fut adressée à Artaxerce : *Sed ego potissimùm Thucydidi credo, quòd ea ætate proximus erat... et ejusdem civitatis fuit. Is autem ait ad Artaxercem eum venisse atque his verbis epistolam misisse.* C'est en effet ce que raconte Thucydide, avant lequel Charon de Lampsaque, cité par Plutarque, en avait parlé de même. Plutarque toutefois ne suit pas cette chronologie, qui a été abandonnée aussi par la plupart des modernes, entre autres, par Barthélemy, comme inconciliable avec la suite naturelle des événements. Seulement, afin d'épargner cet anachronisme de neuf ans à Thucydide, on suppose, sans aucune preuve directe, qu'Artaxerce avait été associé à la couronne neuf ou dix ans avant la mort de son père. Il me reste bien des doutes sur ce point. D'abord, j'ai plusieurs motifs de penser que le petit recueil de notices biographiques qu'on imprime sous le nom de Cornélius Népos n'est point de cet écrivain, et n'offre pas même un abrégé fidèle d'un grand corps de vies d'hommes illustres qu'il avait réellement composées; car ces notices contredisent quelquefois, de la manière la plus expresse, des passages cités par Plutarque et par d'autres anciens, comme extraits du

grand ouvrage de Népos. L'autorité de Thucydide est beaucoup plus imposante; mais je crains fort que les lignes ici alléguées ne soient du nombre de celles qu'on a pu interpoler dans son premier livre. Ces lignes, en effet, contiennent des détails assez peu dignes d'un si judicieux historien : il y est dit que Thémistocle, lorsqu'il mourut vers 471, gouvernait au nom des Perses la Magnésie; que cette province lui avait été donnée pour lui fournir le pain; qu'elle rapportait par an cinquante talents (deux cent soixante-dix mille francs de notre monnaie), et qu'on y avait ajouté Lampsaque pour le vin, et Myonte pour la bonne chère. Outre que cette distribution peut sembler étrange ou puérile, vous voyez que, pour peu que le prix du vin fût double de celui du pain, et que la bonne chère coutât autant que le pain et le vin ensemble, cela composait à Thémistocle un revenu annuel d'un million six cent vingt mille francs; et quoiqu'on puisse penser que les trahisons ne sauraient jamais se payer trop cher, il convient de considérer pourtant que les services promis par cet Athénien aux ennemis de sa patrie, n'avaient point eu, en réalité, assez d'éclat et d'importance pour être récompensés avec cette prodigalité. Nous supposerons donc que Xercès ne mourut qu'en 465, et qu'Artaxerce Longue-Main, Μακρόχειρ, soit qu'il eût été auparavant associé à son père, soit plutôt qu'il n'ait été proclamé roi qu'après la mort de celui-ci, eut un règne proprement dit de quarante années, savoir jusqu'en 425. Ce règne, qui correspond à l'administration de Périclès et aux huit premières années de la guerre du Péloponèse, ne fournit pas de lui-même beaucoup de dates à l'histoire : Artaxerce n'était pas

belliqueux, il n'inquiéta point les Grecs, il protégea quelquefois les Juifs, et c'est lui que de préférence on donne pour époux à Esther. Après lui, Xercès second ne régna que deux mois; il fut tué par son frère Sogdien, qui périt lui-même, au bout de sept mois, détrôné par Ochus. Ce dernier prit le nom de Darius auquel les historiens ont ajouté l'épithète *Nothus, le Bâtard*. Ce Darius occupa dix-neuf ans le trône, et le laissa en 405 à l'aîné de ses fils, qui prit le nom d'Artaxerce, et fut surnommé Mnémon à cause de l'étendue de sa mémoire. Son frère, Cyrus le Jeune, qui s'était plus distingué que lui dans la carrière des armes, entreprit de le détrôner, et fut secondé par une armée de volontaires grecs. Cyrus périt en 401 à la bataille de Cunaxa; et il fallut plus d'un an à dix mille Grecs pour opérer et achever cette retraite si célèbre, dont Xénophon, l'un de leurs chefs, a écrit l'histoire. Il y a partage d'opinions sur l'année de la mort d'Artaxerce-Mnémon, parce que Diodore de Sicile dit qu'il a régné quarante-trois ans, et Eusèbe, seulement quarante. Pétau, d'après Eusèbe, termine ce règne en 366; d'autres le prolongent jusqu'en 362, ou même au delà. L'année 362, préférée par Barthélemy, cadre mieux avec les récits de Diodore et des autres historiens classiques. En général, et à moins qu'on ne soit forcé, par la nature et la succession des faits, de renoncer aux dates fournies par ces écrivains, il est plus sage de s'en rapporter à eux qu'à Eusèbe et aux chronographes ecclésiastiques. Car, alors même que ceux-ci allèguent des annales profanes qui n'existent plus, l'autorité de celles qui subsistent me paraît, toutes choses étant égales d'ailleurs, beaucoup plus sûre, puisqu'il y a eu moins de chances

d'altération. Je ne puis redire assez que le crédit accordé si gratuitement à ces chronographes est l'une des causes qui ont embrouillé la science des temps, et multiplié sans mesure les controverses. Artaxerce Mnémon eut pour successeur, de 362 à 340, Artaxerce Ochus, qui, malgré le succès de son expédition contre la Phénicie et l'Égypte, contribua plus qu'aucun de ses prédécesseurs à l'affaiblissement de l'empire des Perses. Sa cruauté et ses débauches annonçaient des catastrophes prochaines; il fut assassiné par l'eunuque Bagoas, qui régna comme ministre du jeune prince Arsès, se défit de ce pupille, dont il redoutait les vengeances, et mit sur le trône, en 336, Darius Codoman. La monarchie des Perses finit avec ce Darius, qui, fuyant devant son vainqueur Alexandre, fut tué par Bessus en 330. Il ne s'est élevé aucune contestation sur ces dernières dates : réunies aux précédentes, elles forment le tableau chronologique le plus général de la période que nous envisageons, en y ajoutant néanmoins le règne d'Alexandre sur les Perses jusqu'en 323.

Nous n'avons trouvé, au-dessus de l'an 484 avant l'ère vulgaire, aucune date importante dans les annales macédoniennes; et elles ne se composent encore, de là jusqu'en 360, que d'une suite de dix ou onze rois fort peu célèbres : leurs noms sont Alexandre Ier, Perdiccas II, Archélaüs, Oreste, Æropas, Pausanias, Amyntas III, dont le règne fut interrompu par l'usurpation d'Argée II; puis Alexandre II, Ptolémée Aloritès et Perdiccas III. Ils figurent fort peu dans l'histoire, et les chronologistes n'ont point entrepris de recherches particulières pour vérifier et déterminer leur succession. Le terme moyen de chacun de ces règnes n'est que

d'environ douze ans. Peut-être a-t-on, faute de faits, multiplié les personnages par de doubles emplois. Le plus historique de ces monarques est Amyntas III, qui, malgré des revers, affermit le trône dans sa famille, et mourut en 369, laissant quatre fils, qui ont successivement porté la couronne. Le quatrième est Philippe, dont l'avénement tombe en 359, et qui, dès cette année, remporta sur les Athéniens une victoire éclatante. Les chronologistes s'accordent à fixer ensuite en 358 la prise d'Amphipolis; en 347 un traité entre Athènes et Philippe, et vers le même temps la conquête de la Phocide; en 338, la victoire de Chéronée, qui acquit au roi de Macédoine une puissance absolue sur la Grèce; et en 336, la mort de ce prince, assassiné au milieu des fêtes qu'il célébrait pour le mariage de sa fille. Un règne de vingt-trois à vingt-quatre ans avait suffi pour transformer un faible royaume en un formidable empire. Philippe avait habilement profité de toutes les dissensions des Grecs, et recueilli presque tous les fruits des deux guerres que leurs historiens appellent, l'une Sociale et l'autre Sacrée.

Le règne trop mémorable d'Alexandre n'occupe au plus que douze à treize années, de 336 à 323 : ce dernier terme est contesté; on dispute sur l'époque précise et de la naissance et de la mort de ce prince; et vous savez que cette controverse doit nous arrêter. Elle est importante, non-seulement à cause de la célébrité d'Alexandre, mais surtout parce que plusieurs des dates suivantes doivent en dépendre. C'est le premier point à éclaircir pour établir une chronologie exacte des Séleucides et des Lagides. Sans doute, on peut s'étonner que le terme où un si fameux personnage a fini sa car-

rière, à si peu de distance de l'ouverture de notre ère, ne soit pas connu, fixé avec une parfaite certitude, surtout lorsqu'on observe que depuis plus de cent soixante et un ans la Grèce tenait des registres publics, produisait des historiens et se couvrait de monuments; que l'âge pleinement historique où cet événement arriva comptait un grand nombre d'écrivains, d'artistes, d'hommes doués de tous les talents nécessaires pour transmettre des souvenirs. Ce qu'il en faut conclure, c'est que le peuple le plus instruit, le plus éclairé de la terre à cette époque, n'avait point encore l'habitude et les moyens de mesurer avec rigueur les portions de la durée; que les calendriers demeuraient trop imparfaits ou même trop informes pour être susceptibles d'applications et de concordances bien constantes; que toute la partie du langage relative à l'étendue et aux divisions de l'année, soit tropique, soit civile, manquait d'exactitude; qu'en cette matière on se contentait d'expressions approximatives, quelquefois très-erronées; et qu'enfin si l'on était parvenu à bien reconnaître et à bien énoncer la succession des faits c'est-à-dire l'ordre dans lequel ils étaient advenus l'un après l'autre, on ne savait pas mesurer strictement les distances qui les séparaient. Ne penserez-vous pas que la seule existence d'une sérieuse et longue dispute sur la date de la mort d'Alexandre le Grand est une preuve sensible que la chronologie ancienne est loin de ressembler à la moderne? N'en conclurez-vous pas que les savants s'abusent beaucoup, lorsqu'ils espèrent et promettent de marquer invariablement un si grand nombre de grandes époques antérieures à l'ère vulgaire? Si vous n'écoutez qu'une partie de ces savants, ils vous affirmeront qu'il

est évident, démontré, indubitable qu'Alexandre est mort en 324; mais les autres soutiendront, avec tout autant d'assurance, qu'il n'a cessé de vivre qu'en 323, et qu'il ne reste sur ce point aucune sorte d'incertitude. Ces décisions prouvent que c'est une question indécise; et l'hommage que nous rendrons aux lumières des uns et des autres sera de penser qu'après l'avoir si profondément étudiée, ils l'auraient uniformément résolue, si elle était aussi facile, aussi claire qu'ils le prétendent des deux parts. Pétau, Fréret, Sainte-Croix, M. Saint-Martin, Lenglet du Fresnoy, Thouret, M. Buret de Longchamps et la plupart des rédacteurs de tables disent 324. Mais Scaliger, Calvisius, Ussérius, Dodwell, Des Vignoles, Barthélemy, MM. Gillies, Ideler et Champollion-Figeac se décident pour 323. Si, en remontant aux causes de cet étrange dissentiment, nous trouvons que la seconde opinion est la plus probable, ce ne sera point sans reconnaître qu'elle n'est pas exempte de difficultés, et que la première a pu être préférée par des chronologistes fort habiles.

Denys d'Halicarnasse dit qu'Alexandre mourut en la quatrième année de la cent-treizième olympiade, sous l'archontat d'Anticlès. Or l'an IV de l'olympiade cent-treizième commence vers le milieu de l'an 325 avant J. C. : il finit par conséquent vers le milieu de 324. La mort du héros serait donc à placer dans l'un des premiers mois de 324, si l'indication de l'archontat d'Anticlès ne semblait la reporter en 325; car l'archontat d'Anticlès a commencé en 326, et a dû finir dans les premiers mois de l'an III de la cent-treizième olympiade, c'est-à-dire avant l'ouverture de l'an julien proleptique 324. Ainsi le texte de Denys d'Halicarnasse, en

contredisant l'opinion de ceux qui tiennent pour 323, dépasserait celle qui se déclare pour 324. Pris dans toute son étendue et dans toute sa rigueur, ce texte indiquerait 325.

Diodore de Sicile fait mourir Alexandre sous l'archontat d'Hégésias, l'an 1er de l'olympiade cxiv, Pœtilius et Papirius étant consuls. Ce consulat a commencé le 6 septembre 326, et fini le 26 août 325; mais Hégésias n'a été fait archonte qu'après le milieu de 324, et n'a cessé de l'être qu'en 323; et c'est aussi à ces mêmes années 324 et 323 que répond l'an 1er de la cent-quatorzième olympiade. Il suit de là qu'en ne tenant pas compte de la mention des consuls Papirius et Pœtilius, mention inexacte comme plusieurs de celles du même genre que Diodore ajoute à ses indications chronologiques, cet historien attacherait à l'an 323 avant notre ère la mort du conquérant macédonien.

Josèphe la rapporte purement et simplement à la même année olympique, première de l'olympiade cxiv, c'est-àdire 324 à 323 avant J. C.

Dans Plutarque, Alexandre est né le 6 hécatombæon, mois athénien correspondant, dit-il, au mois macédonien loüs; et il est mort le 28 dæsius, le même jour que Diogène le cynique : nous n'avons rien à conclure de là tant que nous ne saurons pas quand mourut Diogène, et quelle était, dans l'année tropique, la véritable place du mois dæsius. Mais Athénée, en citant Satyrus, dit que la mort surprit Diogène dans le voyage qu'il avait entrepris pour se rendre aux jeux Olympiques, sans doute à ceux qui ouvraient l'olympiade cxiv, en 324; car on ne saurait y substituer ceux de 328 ni ceux de 320; la première de ces époques serait trop

reculée, et la seconde trop tardive. Il en faut conclure que, selon Plutarque et Athénée, Diogène et Alexandre sont morts avant le milieu de l'an 324.

Saint Clément d'Alexandrie cite Duris de Samos, qui attache le décès d'Alexandre à l'archontat d'Événète : ce serait l'an 335 ou 334. Il y a là quelque erreur; et apparemment il faut lire, au lieu d'Événète, Hégésias, ce qui fait redescendre à 324 ou 323.

C'est encore, et avec la même indécision, le résultat que nous offre Eusèbe, en indiquant l'an premier de l'olympiade CXIV.

Élien, sans désigner l'année, dit qu'Alexandre trépassa le 6 thargélion; et il ajoute qu'il était né le même jour, τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, ce qui contredit Plutarque, qui nous a donné le 6 hécatombæon pour le jour natal du grand roi.

Sans parler du jour, et même sans déterminer l'année, Diogène de Laërte se contente de marquer, en citant Démétrius Magnès, l'olympiade CXIII : cela suffirait au moins pour exclure 323, puisque l'olympiade CXIII a fini en 324.

L'auteur qui est ici le plus digne d'être consulté est Arrien, tant parce qu'il est le plus judicieux et le plus exact des historiens d'Alexandre, que parce qu'il est aussi celui qui nous fournit le plus de renseignements sur le point qui nous occupe. Il nous apprend qu'Alexandre a vécu trente-deux ans et huit mois, qu'il en a régné douze et huit mois encore, et qu'il a terminé sa carrière le 28 dæsius, sous l'archontat d'Hégésias, en la première année de l'olympiade CXIV. A l'appui de tout cet énoncé, Arrien cite Aristobule et d'anciens registres. Nous voilà bien fixés à l'espace compris entre

le milieu de l'an 324 et le milieu de l'an 323; et pour nous déterminer entre l'une et l'autre de ces années juliennes, nous avons encore l'indication du mois macédonien dæsius, et le compte des ans et des mois qu'a vécu et régné Alexandre : Ἐβίω δὲ δύο καὶ τριάκοντα ἔτη, καὶ τοῦ τρίτου μῆνας ἐπέλαβεν ὀκτὼ, ὡς λέγει Ἀριστόβουλος. Littéralement : Il vécut deux et trente années, et de la troisième il occupa encore huit mois, comme dit Aristobule. C'est le texte le plus important dans cette discussion.

Suidas désigne, comme Denys d'Halicarnasse, l'olympiade CXIII et l'archontat d'Anticlès; il répète aussi que Diogène le cynique et le grand Alexandre sont morts le même jour; mais Suidas, compilateur au douzième siècle de l'ère chrétienne, n'a point d'autorité en une telle matière. Les historiens dont j'ai rapporté les témoignages avant le sien, ne sont déjà que trop éloignés de l'époque à déterminer ici : Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile, les plus anciens d'entre eux, écrivent plus de deux cent cinquante ans après la mort d'Alexandre; Plutarque et Arrien sont postérieurs de quatre siècles, de cinq siècles, à ce même événement, et si tous ces auteurs ne s'autorisaient de chroniques depuis longtemps rédigées, du livre d'Aristobule, de celui de Démétrius Magnès, des éphémérides de Diodore d'Érythrée, d'Eumène de Cardie, tous les détails que nous venons de recueillir seraient purement hypothétiques. Mais, quoique ces détails semblent souvent puisés aux mêmes sources, vous avez remarqué combien ils diffèrent, combien surtout, par leur divergence, ils laissent la question indécise entre 324 et 323. Maintenant, vous ne serez plus étonnés de la diversité

des opinions soutenues par les chronologistes modernes.

En effet, il n'existe, dans cette discussion, pas d'autres données positives que les textes que vous venez d'entendre. Le surplus consiste en conjectures sur l'étendue des années olympiques, archontiques, et macédoniennes, sur leurs rapports entre elles et avec l'année tropique, sur les termes où elles s'ouvraient, sur les mois d'Athènes et de Macédoine, sur la position des années d'Alexandre dans l'ère de Nabonassar et avant celle des Séleucides : toutes choses que chacun de nos savants modernes déclare parfaitement connues et déterminées, et qui le sont de telle sorte qu'il n'y a jamais deux de ces savants qui les exposent et les expliquent de la même manière, et pas un seul de ces articles sur lequel ils puissent s'accorder. Déjà, ces questions se sont offertes à nous, dans l'étude que nous avons faite de la chronologie technique; et, tout en vous présentant les résultats qui me semblaient les plus probables, je n'ai point dissimulé l'incertitude ou l'imperfection de ce genre de connaissances. Nous avons supposé que l'année macédonienne consistait en douze mois lunaires, comprenant ensemble environ trois cent cinquante-quatre jours; que l'année moyenne des Athéniens tendait à se composer de trois cent soixante-cinq jours un quart, au moyen d'intercalations qui se pratiquaient, non pas encore selon la période métonienne de dix-neuf ans, dont l'usage n'était point civilement établi, mais à raison de trois mois lunaires embolismiques, par octaétéride ou cycle de huit ans, que les jeux Olympiques se célébraient vers le soltice d'été, que le mois hécatombæon des Athéniens se rapprochait plus ou moins

de ce même terme, que l'élection des archontes n'y était pas invariablement attachée et pouvait avoir lieu quelques mois plus tard. Et cependant nous avons bien reconnu que plusieurs de ces résultats étaient susceptibles de variations, de contradictions même, et que nous manquions de renseignements assez précis pour les établir d'une manière constante. Nous sommes donc bien loin de partager la confiance et les lumières des chrolonogistes qui semblent se croire en état de composer des almanachs de la Grèce et de la Macédoine, pour les années 324 et 323 avant l'ère vulgaire, tout aussi facilement que nous ferions ceux de la France, de la Russie et de la Turquie, pour 1823 et 1824.

On écrirait un volume entier, si l'on voulait recueillir et discuter tous les arguments qui ont été proposés et développés pour démontrer qu'Alexandre est mort tel jour de telle année de l'olympiade CXIII ou CXIV, et que cette année olympique doit se traduire ici par 324 ou 323 avant notre ère. Je n'entreprendrai pas de vous offrir un exposé si complet, dont la conséquence unique serait que, s'il y a lieu de préférer l'année 323 comme la mieux indiquée par Arrien, il s'en faut pourtant que ce soit là une date incontestable. Vous ayant rapporté les textes historiques relatifs à cette controverse, je vais seulement vous la montrer dans l'état où l'ont laissée, en 1820, MM. Champollion-Figeac et Saint-Martin.

Alexandre était né l'an premier de l'olympiade centsixième, dans la nuit où éclata l'incendie du temple de Diane à Éphèse. Était-ce en 356 ou en 355? Plutarque, en indiquant le mois hécatombæon, détermine par cela même 356; mais Élien dit que ce prince mourut le 6

thargélion, avant-dernier mois de l'année attique, et qu'il était né au même quantième, τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ. Si cela signifie que la naissance est aussi du 6 thargélion, elle est de 355 : seulement Élien se trouve en contradiction, non-seulement avec Plutarque, chez qui Alexandre naît le 6 hécatombæon, onze mois auparavant, mais aussi avec Arrien, qui compose la vie du héros de trente-deux ans et huit mois: cet excédant de huit mois ne permet plus la coïncidence du quantième en un même mois. Pour concilier ces auteurs, M. Champollion-Figeac imagine que τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ signifie le même jour en deux mois différents : le 6 hécatombæon d'une part, et le 6 thargélion de l'autre. Ne trouverez-vous pas que le texte d'Élien, ainsi interprété, deviendrait un peu plus étrange? Si un personnage naît et meurt précisément le même jour de l'année, cette coïncidence parfaite vaut peut-être la peine d'être observée comme assez rare; il n'arrive pas ordinairement que la vie d'un homme se compose ainsi d'un nombre précis d'années sans addition de mois et de jours. Mais de retrouver pour la naissance et pour le décès le même quantième de mois, c'est une chance que le cours naturel des choses doit amener assez souvent, une fois sur trente ou trente et une. Du reste, j'avouerai qu'Élien est fort capable d'avoir fait une remarque si frivole; car son recueil d'histoires diverses renferme un grand nombre de détails minutieux : celui qui nous arrête a, de plus, le désavantage de n'être pas clairement exprimé, puisque M. Dacier, son traducteur, l'a compris dans un sens tout différent de celui que M. Champollion propose. M. Dacier traduit : « Le sixième jour de ce mois (thargé-« lion) fut celui de la naissance et de la mort d'Alexan-

« dre; » et à vrai dire, cette interprétation est la seule admissible. En effet, outre qu'elle répond beaucoup mieux à l'expression grecque τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, *le même jour*, il convient d'observer que ce passage termine un chapitre où Élien s'amuse à rassembler les traditions populaires des Grecs sur le 6 thargélion, jour de la naissance de Socrate, de la défaite des Perses en plusieurs batailles, de la victoire d'Alexandre sur Darius, etc. « On dit enfin, ajoute Élien, qu'Alexandre était « né le 6 thargélion, et qu'il mourut *le même jour*. » Pour se convaincre que ces derniers mots ne sont pas susceptibles du sens que M. Champollion leur prête, ne suffit-il pas de lire tout ce chapitre, où l'auteur n'a jamais en vue d'autre sixième jour que celui du seul mois thargélion? Il convenait à M. Champollion-Figeac qu'Alexandre naquît en 355, et c'est l'année qu'il eût trouvée en acceptant le 6 thargélion d'Élien ; mais il préfère le 6 hécatombæon suivant, et pour que cet hécatombæon tombe en 355, il suppose que l'an premier de l'olympiade CVI répond aux années 355 et 354 avant Jésus-Christ. Mais, selon toutes les tables, et d'après l'ouverture constante de l'ère olympique vers le solstice de 776, la cent-sixième olympiade commence au milieu de juillet 356 pour finir au même terme en 355. Il y a ainsi un mécompte d'un an dans toutes les tables de M. Champollion, en ce qui concerne les années olympiques comparées aux années avant notre ère. Quoi qu'il en soit, ce chronologiste, en supputant tous les jours compris entre le 6 hécatombæon 355 et le 6 thargélion 323, trouve un total de onze mille six cent vingt-neuf. Il pense qu'on doit se reporter à cette unité naturelle du temps, à cet élément commun à tous les calendriers,

pour bien saisir la concordance des dates athéniennes et des dates macédoniennes, en faisant les ans macédoniens de trois cent cinquante-quatre jours, tandis qu'il y a trois cent quatre-vingt quatre jours en certaines années d'Athènes, par l'effet des mois embolismiques. Il fonde sur ces hypothèses la distribution de tous les faits dans le cours de la vie d'Alexandre. Plutarque n'ayant pas fixé le jour du mois macédonien loüs, où il fait naître le fils de Philippe, mais ayant marqué expressément le 28 dæsius comme le jour de sa mort, si vous remontez le cours de onze mille six cent vingt-neuf jours, la naissance se rattachera au 23 loüs, 6 de l'hécatombæon d'Athènes : seulement, comme il y aura eu dans cet intervalle douze mois intercalaires ou douze fois une treizième lunaison chez les Athéniens, il s'ensuit que les Macédoniens auront compté une année de plus. En traduisant les années athéniennes en années juliennes de trois cent soixante-cinq jours un quart, Alexandre aura vécu, selon M. Champollion, trente et un ans dix mois et quelques jours. A la vérité, Aristobule et d'après lui Arrien disent trente-deux ans et huit mois; mais cela se trouvera encore vrai, si, comme il est présumable, toujours selon M. Champollion-Figeac, Aristobule a supputé les années à la manière de Macédoine : il ne restera du moins qu'une inexactitude légère, que le langage familier a toujours admise; c'est qu'Aristobule aura compté les vingt-huit premiers jours de dæsius pour un mois complet, et qu'il aura dit huit mois au lieu de dire sept mois et vingt-huit jours. L'erreur bien plus grave d'une année entière ne sera venue que d'Arrien, qui, en traduisant inconsidérément les années macédoniennes d'A-

ristobule en années olympiques, aura mal à propos prolongé d'un an la vie du grand roi, et par là jeté du désordre et de l'obscurité sur plusieurs détails chronologiques. Par exemple, il raconte que la flotte conduite par Néarque partit pour l'Inde le 20 boédromion, sous l'archontat de Céphisidore, tandis que Céphisidore ne fut archonte que dans la deuxième année après la mort d'Alexandre. De ces observations, M. Champollion conclut que ce grand monarque, né en la première année de la cent sixième olympiade, est mort l'an IV de la cent treizième; que les quantièmes de sa naissance et de sa mort sont le 23 loüs et le 28 dæsius du calendrier macédonien, le 6 hécatombæon et le 6 thargélion de l'attique, le 22 juillet 355 et le 30 mai 323 avant Jésus-Christ.

Mais nous avons d'abord à élever, sur l'an IV de la cent treizième olympiade accolé aux années 324 et 323 avant notre ère, la même difficulté que sur l'an premier de l'olympiade CVI rapporté à 355 et 354. Il y a toujours la différence d'une année entière entre cet énoncé et le calcul commun, généralement adopté en chronologie, et contre lequel M. Champollion-Figeac ne propose d'ailleurs aucune objection; calcul d'après lequel la quatrième année de l'olympiade CXIII commence au milieu de 325, non de 324, et finit au milieu de 324, non de 323; en sorte que le 6 thargélion de cette année olympique est le 30 mai 324. Si Alexandre est né en hécatombæon, l'an premier de la cent sixième olympiade, c'est en 356; et s'il n'a vécu que trente et un ans dix mois et sept ou huit jours, sa mort, en thargélion de l'an IV de l'olympiade CXIII, tombe en 324.

En second lieu, la correspondance du 6 hécatombæon d'Athènes avec le 23 loüs des Macédoniens, pour la naissance d'Alexandre, et du 6 thargélion avec le 28 dæsius, pour sa mort, est fort difficile à concevoir. Car, de part et d'autre, il s'agit de mois lunaires, qui doivent commencer par des néoménies, et où les quantièmes doivent exprimer l'âge de la lune. Peu importe ici que les Athéniens comptent quelquefois treize lunes en un an, tandis que les Macédoniens ne vont jamais au delà de douze : leurs années différaient; leurs mois devaient, sous divers noms, rester les mêmes, puisqu'ils étaient naturels et consistaient de part et d'autre en lunaisons. Quelque erreur qui ait pu s'introduire chez l'un et l'autre peuple dans la manière de connaître les nouvelles lunes, il paraît difficile que l'un crût être au premier quartier, au sixième jour de la première phase, quand l'autre s'exprimait comme atteignant ou parcourant le dernier quartier. L'un des deux peuples se serait bien grossièrement trompé, et son erreur aurait été si sensible, même à ses propres yeux, qu'on ne conçoit pas comment il y aurait persévéré, après les observations et les calculs de Méton, de Callippe et de plusieurs autres.

Mais ces objections et celles qu'on y pourrait joindre, contre les raisonnements et les supputations de M. Champollion-Figeac, n'attaquent en aucune manière le résultat principal qu'il en tire : savoir, qu'Alexandre est mort en 323, non en 324, résultat qui me paraît immédiatement établi par le texte d'Arrien. En effet, Alexandre est né en 356; je ne dirai pas, comme M. Champollion, 355; il a vécu, selon le témoignage d'Aristobule garanti par Arrien, trente-deux ans et

huit mois; il est mort en sa trente-troisième année, comme l'a cru l'antiquité presque entière : il n'est donc mort qu'en 323; car, pour qu'il eût cessé de vivre en 324, il le faudrait supposer né avant le 1er mai 356, ce qui n'est dit nulle part; Élien lui-même, par son 6 thargélion, ne désignerait que le 30 mai, et Plutarque indique le 6 hécatombæon, qu'on traduit par 22 ou 23 juillet. Si l'on part de ce quantième extrêmement vraisemblable, les trente-deux ans et huit mois de vie qu'Arrien départit au héros, ne finissent que vers la fin de mars 323. Je sais bien que, d'après le 6 thargélion d'Élien et d'après la tradition reçue, il faudrait arriver jusqu'au 30 mai ou à peu près; mais c'est obtenir une assez grande précision, en une telle matière, que d'arriver à une distance qui n'excède pas deux mois. On entrevoit assez de raisons d'une différence si légère; quelque erreur peut-être dans le nombre approximatif de huit mois énoncé par Arrien, peut-être aussi de l'inexactitude dans les dates lunaires de loûs et du 28 dæsius, du 6 hécatombæon et du 6 thargélion, peut-être encore un ou deux mois embolismiques de plus ou de moins dans le cours des trente-deux ans et demi. La plus grave erreur, à mon avis, est de se croire en état de déterminer ces détails avec une parfaite exactitude.

Arrien dit, de plus, qu'Alexandre avait régné douze ans et huit mois; et cela me paraît fort juste encore, approximativement parlant. Car Philippe était mort en 336, dans le second semestre, probablement vers l'équinoxe d'automne. Alexandre acheva donc la douzième année de son règne en août, septembre ou octobre 324; ajoutez huit mois, et vous ne serez pas bien

loin du mois de mai 323. Du reste, que ce nombre rond de huit mois ajouté par Arrien aux douze années de règne, comme aux trente-deux ans de vie, ne soit qu'approximatif, cette répétition même suffit, ce me semble, pour nous autoriser à le croire. Tels sont les motifs qui m'entraînent vers l'opinion de M. Champollion-Figeac, professée avant lui par de très-habiles chronologistes, notamment par Joseph Scaliger.

Toutefois M. Saint-Martin a soutenu avec beaucoup d'érudition l'opinion contraire. Il a opposé aux calculs de M. Champollion quelques-unes des observations critiques que vous venez d'entendre; et il y a joint certains aperçus généraux, qu'il me serait plus difficile d'adopter, malgré l'étendue des recherches qui les lui ont suggérés. Il est persuadé que les Macédoniens employaient, comme les Athéniens, des mois intercalaires, et qu'en ce point ils ne différaient des autres Grecs qu'en ce qu'ils n'assignaient pas à ces mois les mêmes places, non plus que les mêmes noms. Il n'existe néanmoins aucun document antique qui contredise les inductions que M. Champollion-Figeac, en traitant à deux reprises cette question importante, a tirées tant de l'histoire macédonienne que des observations astronomiques. Je croirais aussi qu'il a eu raison de calculer sur l'hypothèse de huit mois embolismiques par octaétéride ou double olympiade, plutôt que sur sept mois intercalaires par ennéadécaétéride de Méton ou de Callippe. Selon toute apparence, le cycle métonien, avant comme après la réforme callippique, ne servait qu'aux astronomes; et je ne vois pas que l'on prouve par aucun fait, par aucun document positif, qu'il ait été appliqué aux usages civils pendant le siècle d'A-

lexandre et les trois siècles suivants : il me semble bien plus vraisemblable que les Grecs ont continué d'intercaler par octaétéride; ce calcul s'adaptait immédiatement aux années olympiques; il n'était qu'un peu plus inexact que celui de Méton; et je pense qu'on n'y regardait pas de si près.

M. Champollion, en comptant les jours d'Alexandre, en trouvait précisément onze mille six cent vingt-neuf: M. Saint-Martin rectifie ce calcul, et présente un total de onze mille six cent cinquante-huit; différence en plus, vingt-neuf, à peu près un mois lunaire. Les trente-deux ans et huit mois d'Arrien donneraient onze mille neuf cent vingt et une journées; et j'avoue que, s'il fallait choisir entre ces trois sommes des jours d'un conquérant, je préférerais la troisième, quoiqu'elle soit la plus forte, et que je sois bien éloigné de la regarder comme précise. Mais Arrien la tient d'Aristobule, et ce témoignage ou cette autorité me semblerait une garantie un peu plus sûre que des supputations uniquement fondées sur une connaissance, à mes yeux fort incertaine, du cours des années et des mois chez les Grecs et chez les Macédoniens. En général, les savants aspirent, en de pareils calculs, à une précision qu'à mon sens la nature même des documents refuse. Les temps n'étaient point exactement mesurés, et nous ne savons pas au juste en quoi consistaient les erreurs. Quand on admettrait comme employée civilement l'ennéadécaétéride métonienne ou la quadruple ennéadécaétéride de Callippe, nous ignorerions encore à quels points du cycle de dix-neuf ans s'opéraient les sept intercalations; si c'était aux années 2, 5, 8, 10, 12, 16 et 18, comme le supposait Scaliger; ou bien aux années 3,

6, 8, 11, 14, 17 et 19, comme le disent le P. Pétau et M. Ideler; ou bien aux années 3, 5, 8, 11, 13, 16 et 19, comme le veut Dodwell, ou bien aux années 2, 5, 8, 11, 13, 16 et 19, selon l'opinion de M. Saint-Martin. Voilà, sur ce point, quatre systèmes desquels résulteraient des différences sensibles dans la position chronologique des faits. Car, s'il n'y a de mois intercalaire qu'au milieu ou à la fin de la troisième année du cycle, il est évident que cette troisième année arrivera et se développera vingt-neuf ou trente jours plus tôt que si elle avait été retardée par un treizième mois de la première ou de la seconde année. Ajoutons que nous aurions besoin d'éclaircissements plus décisifs sur le vrai commencement de l'année, soit archontique, soit olympique, soit macédonienne ou égyptienne. Tout nous autorise à craindre que Plutarque, Arrien, Élien, écrivains si postérieurs à l'époque d'Alexandre, n'aient eu aucun moyen de connaître et d'évaluer avec tant de précision les quantièmes de la naissance et de la mort de ce prince, ni même d'apprécier et de mesurer les difficultés qu'ils tranchaient. Ce sont là des détails qui supposent, d'une part, une concordance bien vérifiée des temps civils et des temps naturels, de l'autre, des actes ou monuments contemporains, authentiquement conservés.

Non, Messieurs, il n'y a d'idées parfaitement éclaircies en chronologie que celles qui se peuvent rattacher à la période julienne ou à l'ouverture de l'ère vulgaire. Par la réforme opérée en 1582, nous savons de quel nombre précis d'années tropiques et même de quel nombre de jours cette ère se compose; et en remontant dans les temps antérieurs à J. C., nous savons en-

core que les années juliennes dont nous formons un tableau rétrograde, sont calculées à raison de trois cent soixante-cinq jours un quart, c'est-à-dire avec l'inexactitude légère à laquelle il a été remédié en 1582 pour tout le cours des siècles de l'ère vulgaire elle-même. Nous savons qu'à partir du 1[er] janvier de l'an julien appelé par nous 356 avant J. C., et dans le cours duquel naquit Alexandre, jusqu'au commencement de notre ère, il s'est écoulé précisément cent trente mille vingt-neuf jours. Il s'agit de retrouver dans cet espace naturel les points que doivent occuper les faits, et que les historiens n'indiquent que par des expressions prises en de tout autres systèmes de numération. Pour s'y reconnaître parfaitement, il faudrait savoir comment chaque peuple avait disposé les mois et les ans, quel était son calendrier, de quels cycles et de quelles ères il faisait usage. Or je crois vous avoir prouvé par d'assez longs détails, quand nous nous occupions de chronologie technique, qu'on ne possède sur ces articles que des notions incomplètes et seulement approximatives. C'est ce que nous serions en droit de conclure, presque sans aucun autre examen, de ce qu'il n'y a pas deux chronologistes qui aient, en cette matière, les mêmes opinions. Chacun d'eux commence par déclarer inadmissibles les doctrines de ses prédécesseurs, et vante ensuite la certitude parfaite d'un nouveau système, qui sera contredit, réfuté, décrédité le lendemain.

Il s'en faut bien que toutes les questions relatives aux calendriers grecs et macédoniens soient résolues ou même exposées dans l'opuscule de Censorin, qui est pourtant presque le seul traité général que l'antiquité

nous ait laissé sur cette matière. Le surplus des notions de chronologie technique applicables aux anciens siècles, est à chercher dans les récits détaillés des faits historiques, et dans la discussion de leurs circonstances. Et cependant, au lieu d'interroger ici les faits historiques sur le cours des mois, des ans et des cycles, les savants ont pris au contraire l'habitude de fixer les dates des événements, en conséquence des théories universelles qu'ils ont préétablies concernant les annuaires des anciens peuples. C'est ce qui est arrivé surtout à l'égard de l'année, du mois et du jour de la mort d'Alexandre; controverse qu'on peut regarder comme le plus sensible exemple, comme la preuve la plus convaincante de l'incertitude ou de l'imperfection de ce genre de connaissances chronologiques.

A mon avis, lorsqu'une date est incertaine, la méthode la plus sûre pour la reconnaître aussi approximativement qu'il est possible, est de recueillir d'abord tous les textes qui l'expriment, ou qui tendent à la fixer. S'ils ne sont point d'accord entre eux, ce qui arrivera fort souvent, c'est un embarras auquel il fallait s'attendre, et dont on ne sortira presque jamais par de prétendus systèmes généraux sur les calendriers antiques. Je crois qu'il vaut bien mieux confronter ces textes, et distinguer entre eux, par une critique immédiate, celui ou ceux qui méritent le plus confiance. Or ici le texte d'Arrien m'a paru le plus clair, le plus positif: il autorise, ce me semble, à évaluer la vie d'Alexandre à trente-deux ans et demi, ou un peu plus; et à la comprendre à peu près entre le milieu de l'an 356 et le tiers ou la moitié de l'an 323 avant notre ère. Sans doute, on pourrait désirer plus de précision; mais

je suis persuadé qu'on s'abuse en espérant de la porter jusqu'à des quantièmes de mois lunaires et solaires, pris à la fois dans les années athéniennes, macédoniennes et tropiques. Cette rigueur ne peut s'obtenir que lorsqu'il se rencontre des éclipses bien distinctes, rattachées à certains faits par les historiens.

L'opinion que je viens de vous proposer sur la naissance et la mort d'Alexandre est celle à laquelle s'est arrêté Barthélemy, le plus lettré des érudits du dix-huitième siècle, celui qui a su le mieux conserver, au milieu des recherches savantes, le goût pur et classique, signe certain d'une raison droite et d'un esprit véritablement éclairé. Ainsi, en nous en tenant aux dates qui sont le plus approximativement indiquées par les récits des historiens d'Alexandre, nous dirons :

Qu'il est né en 356, le 6 hécatombæon, si l'on veut, et vers la fin de juillet, le jour de l'incendie du temple de Diane à Éphèse;

Qu'il succéda à son père Philippe et monta sur le trône de Macédoine en 336, âgé de vingt ans;

Qu'il ruina Thèbes dès 335, en boédromion ou octobre;

Qu'il vainquit les Perses sur les bords du Granique en 334;

Qu'il gagna sur Darius Codoman la bataille d'Issus en 333;

Qu'il s'empara de Tyr et de Gaza en 332;

Qu'il passa en Égypte, consulta l'oracle d'Ammon, se fit déclarer fils de Jupiter, et fonda Alexandrie en 331, année mémorable aussi par la victoire d'Arbelle, remportée vers le 1er octobre, onze jours après une éclipse de lune;

Qu'en 330, il conquit la Perse, incendia Persépolis et détrôna Darius, qui, en fuyant, tomba sous les coups de Bessus;

Qu'en 329, il ravagea l'Hyrcanie et soumit plusieurs villes voisines de la mer Caspienne;

Qu'en 328, il passa le Caucase, punit Bessus, tua Clitus et entra dans l'Inde;

Qu'en 327, il défit Porus et ordonna le voyage naval de Néarque;

Qu'il se transporta en Médie et perdit Héphestion en 326;

Qu'il fit célébrer en 325 les magnifiques funérailles d'Héphestion, et s'approcha de Babylone;

Qu'il passa autour de cette ville une partie de l'année 324, y entra et y mourut au printemps de 323.

QUINZIÈME LEÇON.

AGE HISTORIQUE DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'A L'OUVERTURE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Messieurs, nos deux dernières séances ont été consacrées à l'examen des controverses chronologiques relatives à l'espace de temps compris entre la naissance d'Hérodote en 484 et la mort d'Alexandre en 323. Ces cent soixante et un ans se sont partagés de diverses manières dans les histoires particulières des Juifs, des Romains, des Grecs, des Perses et des Macédoniens. Chez les Juifs, les trente-six premières années de cet âge sont remplies par la reconstruction de Jérusalem; par l'histoire d'Esther, si l'Assuérus son époux est Artaxerce Longue-Main, et par les travaux d'Esdras et de Néhémias pour réformer les abus et faire observer la loi de Moïse. Il y a litige sur l'époque d'Esther. Certains chronologistes font remonter cette reine jusqu'à l'an 600 avant notre ère ou plus haut même; d'autres la rabaissent jusque vers l'an 330. Pétau la couronne en 459; mais on s'accorde assez à dire que Néhémie achevait de mettre en ordre les livres saints en 450. Voilà une première section des cent soixante et un ans dans les annales judaïques. Suit une lacune d'un siècle entier jusqu'à 350; Bossuet ne trouve aucun fait à y placer; cependant quelques théologiens ouvrent en 420 la période de soixante-dix semaines d'années prophétisée par Daniel, période qui, en d'autres systèmes, commence en 454, ou en 536, ou même dès 558. Dans une

troisième et dernière section, savoir de 350 à 323, l'histoire des Juifs nous présente le schisme de Samarie et la construction du temple de Garizim. A Rome, pour diviser le même espace de cent soixante et un ans en cinq parts, on peut prendre comme époques : 1° le désastre des trois cent-six Fabiens en 477, si c'est là bien réellement un fait historique; 2° le décemvirat, depuis le 3 juin 451 jusqu'au 25 octobre en 449; 3° la création des premiers tribuns militaires en 444, et l'établissement de la censure en 442; 4° la prise de Véies par Camille en 395, et celle de Rome par les Gaulois en 389; 5° le commencement de la guerre des Samnites en 343, guerre qui amène, entre autres événements, la dictature, les exploits et le triomphe de Papirius Cursor en 324 et 325. Nous avons également distribué en cinq séries l'histoire grecque de ce même âge: d'abord, la fin de la guerre des Perses de 484 à 470, époque de la victoire de Cimon près de l'Eurymédon; puis, quarante ans de guerres intestines entre les Doriens et les Phocéens, entre Mégare et Corinthe, entre Athènes et Sparte; en troisième lieu, la guerre du Péloponèse de 431 à 404; ensuite, le gouvernement et la chute des trente tyrans d'Athènes, l'expédition et la retraite des Dix-mille en 401, 400 et 399, la paix d'Antalcidas en 387, la courageuse résistance des Thébains, leurs triomphes sous Épaminondas à Leuctres en 371, à Mantinée en 362; cinquièmement enfin, la guerre sociale entre Athènes et ses alliés, la guerre sacrée contre les Phocéens, violateurs du territoire de Delphes, et le profit que les rois de Macédoine tirent de ces dissensions depuis 359 jusqu'en 323. Chez les Perses, neuf rois se succèdent en-

tre 484 et ce même terme de 323: Xercès règne jusqu'en 465, du moins c'est l'opinion qui nous a paru la plus probable; nous avons écarté celle qui se fonde sur une circonstance mal éclaircie de la vie de Thémistocle, pour fixer à 475 l'avénement d'Artaxerce Longue-Main. Ce prince occupa le trône jusqu'en 425; et après les règnes éphémères de Xercès II et de Sogdien, après celui de Darius Nothus, qui dura dix-neuf ans, Artaxerce-Mnémon, couronné en 405, triompha en 401 à Cunaxa de son frère Cyrus le jeune, et gouverna la Perse pendant quarante ans ou quarante-trois; car il y a dissentiment sur ce point: avec Barthélemy, nous avons terminé ce règne en 362. Là s'ouvre celui d'Artaxerce-Ochus, roi cruel et débauché, que l'eunuque Bagoas assassina en 340, en lui donnant pour successeur le jeune Arsès. Bagoas, en 336, se défit d'Arsès, et installa Darius Codoman, qui, fuyant devant son vainqueur Alexandre, fut tué par Bessus, en 330. La Macédoine n'a que des rois obscurs jusqu'en 392. Alors parvint au trône Amyntas III, qui sut y affermir sa famille, malgré les entreprises d'Argée : il mourut en 369, laissant quatre fils, Alexandre, Ptolémée Aloritès, Perdiccas et Philippe, qui ont régné l'un après l'autre. Le quatrième est le plus célèbre : son règne commence en 359; il prit Amphipolis en 358, conquit la Phocide en 347, gagna la bataille de Chéronée en 338 et mourut en 336. Son fils Alexandre, surnommé le Grand, était né vers la fin de juillet 356, et après douze ans et demi de conquêtes fameuses, il termina sa carrière à Babylone au printemps de 323, âgé de trente-deux ans et huit mois, selon Arrien. Ce sont là du moins, relativement aux

dates de la naissance et de la mort de ce personnage, les résultats qui nous ont paru les plus probables. Pour les établir, nous avons rapproché les textes de Denys d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile, de Josèphe, de Plutarque, de saint Clément d'Alexandrie citant Duris de Samos, d'Eusèbe, d'Élien, de Diogène Laërce et d'Arrien, qui s'appuie de l'autorité d'Aristobule. Je vous ai exposé aussi les principaux arguments des chronologistes modernes qui ont traité ces questions, ceux surtout de M. Champollion-Figeac, qui, en faisant naître Alexandre en 355, limite sa vie à trente et un ans et dix mois, et fixe sa mort au 30 mai 323; et de M. Saint-Martin, selon lequel Alexandre naquit le 22 juillet 356, ce que je crois plus admissible, et mourut le 22 juin 324, ce qui m'a paru moins facile à concilier avec les récits des historiens.

J'ai cru devoir reproduire aujourd'hui les dates les plus mémorables que les annales juives, romaines, grecques, persiques et macédoniennes placent dans cet espace de cent soixante et un ans; car c'est la partie la plus brillante et la plus instructive de l'histoire ancienne, et il importe d'en bien étudier la chronologie, pour se mettre en état de recueillir plus sûrement les leçons morales et politiques qu'elle doit fournir. Considéré chez tous les peuples à la fois, cet espace est divisé par l'année 400 en deux parties, qui peuvent recevoir les noms de siècle de Périclès et de siècle d'Alexandre. La première partie, de 484 à 400, serait sous-divisée en deux par l'ouverture de la guerre du Péloponèse en 431; et la seconde, de 400 à 323, le serait de même par l'avénement de Philippe, roi de Macédoine, en 359. J'ai, dans le cours de nos deux

dernières séances, énoncé toutes les dates ou constantes ou probables qui seraient à distribuer dans ces quatre sections, et qui appartiennent à tous les genres d'histoire, sacrée et profane, européenne, africaine et asiatique, politique, militaire et littéraire. Je ne vous en offre point aujourd'hui la série entière, parce qu'à moins de développements qui demanderaient à s'étendre, ce ne serait qu'une simple table, que vous trouverez en plusieurs livres, mais qui aurait souvent besoin d'être rectifiée d'après les observations que je vous ai soumises.

A partir de 323, M. Champollion-Figeac a rédigé un canon chronologique des rois lagides, dans lequel il établit une correspondance toute nouvelle des années juliennes avant l'ère vulgaire avec les années olympiques et avec les années de Nabonassar. Il suppose que l'an 322 avant J. C. répond aux neuf derniers mois de l'an 425 de Nabonassar et aux trois premiers de 426; aux six derniers de l'an 1er de la cent quatorzième olympiade et aux six premiers de son an deuxième. Comme cette hypothèse contredit toutes les données historiques, n'est appuyée d'aucune preuve, et semble n'être qu'une simple erreur de chiffres, je crois indispensable de maintenir ici l'an 427 de Nabonassar, et les ans II et III de l'olympiade CXIV, comme les véritables traductions de l'an 322 avant Jésus-Christ; rectification qui en doit entraîner de pareilles sur toute la suite du canon de M. Champollion-Figeac. Les expressions numériques étant ainsi rendues plus exactes, ce canon établira sur une base que je crois la plus sûre, savoir sur l'hypothèse de la mort d'Alexandre au printemps de 323, la chronologie des Lagides, et par cela

même, celle de toutes les annales des trois derniers siècles avant notre ère.

En effet, ces rois d'Égypte, appelés Lagides, parce que le premier d'entre eux était fils de Lagus, seraient, entre les divers successeurs d'Alexandre, ceux dont les règnes serviraient le mieux à diviser les temps jusqu'à l'ère vulgaire, si l'on parvenait à bien déterminer les dates de l'avénement et de la mort de chacun d'eux. Mais, quoique déjà l'on eût souvent entrepris ce travail, l'académie des Inscriptions le demandait encore en 1817 : elle voulait qu'on rassemblât ce que les monuments de tout genre pouvaient apporter de lumières dans cette chronologie, dont quelques points étaient restés fort obscurs. Avant de vous exposer les résultats des recherches de M. Champollion-Figeac, je dois observer qu'au moment de la mort d'Alexandre, Philippe Aridée, son frère, fut déclaré son successeur par une partie de l'armée : il devait ces suffrages à son inaptitude universellement reconnue et aux espérances qu'elle laissait à toutes les ambitions. On était d'ailleurs convenu que si Roxane, veuve du conquérant, et alors enceinte, donnait le jour à un fils, cet enfant partagerait la couronne avec son oncle, et aurait pour tuteur Perdiccas, à qui Alexandre avait laissé son anneau. Un Alexandre II naquit; il eut, ainsi que Philippe Aridée, le titre de roi; Perdiccas était régent du royaume; mais le pouvoir réel demeurait aux généraux, qui, à titre de gouverneurs, s'étaient distribué les provinces. Dans ce partage, l'Égypte échut à Ptolémée, fils d'Arsinoé, épouse de Lagus. Ce fut toutefois au nom de Philippe Aridée que s'attacha une ère nouvelle, appelée Philippique, et qui s'ouvrit en 323. On

l'a quelquefois confondue avec celle des Séleucides, qui est, comme nous l'avons déjà vu, de onze ans plus tardive.

Selon M. Champollion-Figeac, Ptolémée arrive en Égypte, en qualité de gouverneur, au mois de juin 323; il y reçoit en 321 le corps d'Alexandre, résiste à Perdiccas, fait la conquête de la Cœlésyrie et de la Phénicie. Aridée meurt en 317. Ptolémée continue ses expéditions guerrières : secourus par lui en 304, les Rhodiens le surnomment Soter ou Sauveur. C'est alors qu'il est couronné roi : il se ligue avec d'autres princes contre Antigonus, qui succombe dans la bataille d'Ipsus en 300. En 285, Ptolémée associe au trône un de ses fils, qui lui succède le 2 novembre de l'année suivante. La plupart de ces dates avancent d'un ou deux ans dans les autres tables chronologiques; la bataille d'Ipsus y est fixée à 301, ainsi que paraissent en effet l'exiger presque tous les renseignements historiques. Mais au contraire, M. Saint-Martin étend le règne de Ptolémée-Soter jusqu'en 283, au lieu de 284 qui nous semblerait préférable. Soter abdiqua le trône dès 284, et ne mourut qu'en 282.

Le second Ptolémée est surnommé Philadelphe, Ami de ses frères; il en a fait mourir deux. En 275, les livres des Hébreux furent traduits en grec par soixante-douze ou soixante-dix interprètes, dits les Septante. Philadelphe avait secondé le progrès des lettres, il avait agrandi la bibliothèque et l'école d'Alexandrie, à peine commencée sous le règne précédent; il mourut en 246; d'autres disent 247. Son fils, Ptolémée Évergète ou le Bienfaisant, fut occupé, jusqu'en 240, d'une expédition en Asie; on dit qu'il rapporta en

Égypte les images des dieux jadis enlevées par Cambyse. Il fut ensuite déclaré chef de la ligue achéenne. Son règne se termine en 221, ou à la fin de 222; car les textes historiques continuent de donner lieu à des supputations diverses. Ptolémée Philopator est accusé d'avoir empoisonné son père Évergète, et convaincu d'avoir ordonné la mort de sa mère Bérénice en 220 : on dispute sur les dates précises de ses autres crimes. Son fils Épiphane ou l'Illustre, né en 210, et, selon quelques-uns, associé au trône dès 208, lui succéda en l'un des derniers mois de 205 ou des premiers de 204. Je vous ai entretenus de la fameuse inscription de Rosette, qui paraît avoir été destinée à consacrer le souvenir de l'inauguration de Ptolémée Épiphane. Sans contredit, c'est un monument fort curieux : il sert à la comparaison des langues, et il montre à quel degré d'abjection la flatterie peut descendre; mais il ne fournit réellement aucune date d'année, et il n'y a point d'induction à tirer des jours et des mois qu'il indique. Par des rapprochements hasardés, on a voulu rapporter cette inscription et le couronnement d'Épiphane à l'an 199 : M. Champollion-Figeac trouve 196; ce n'est encore qu'une conjecture, mais il est impossible de prouver que c'est une erreur. La vérité est que ce monument n'a éclairci aucun point de chronologie, et a provoqué seulement des controverses nouvelles. Ce qui est trop sûr, c'est que tant d'adulation ne tarda point à pervertir le jeune prince. On l'avait déclaré dieu; il dédaigna les devoirs d'un roi; les désordres de l'administration entraînèrent des séditions en divers lieux de l'Égypte, depuis 186 jusqu'à 180, époque fort probable de la fin de ce règne.

Épiphane périt empoisonné à l'âge de vingt-neuf ans. Il laissait un fils, Ptolémée Philométor, dont Rome protégea l'enfance, mais qui, affranchi de ses tuteurs en 172, ne sut pas se défendre lui-même. Son frère Évergète second le détrôna, régna seul durant quelques mois, et avec Philométor durant quelques années. Deux frères ne pouvaient longtemps vivre en paix sur un même trône. Leurs débats affaiblissaient la puissance égyptienne; les Romains favorisèrent tantôt l'un, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'enfin Philométor resta seul, vers 164, en possession du pouvoir suprême. Son règne se prolongea durant les dix-huit années suivantes; il périt dans une bataille en 146. Alors Ptolémée Évergète second reprend la couronne. Outre ce surnom d'Évergète, il en porte trois autres dans les livres d'histoire : Kakergète ou le Malfaisant, c'est celui qu'il a le mieux mérité; le Philologue, parce qu'il avait composé quelques écrits et montré quelque fantaisie de protéger la littérature; Physcon enfin ou le Ventru, à cause de son excessif embonpoint. Ce troisième surnom a été mal à propos transporté par les chronographes ecclésiastiques à Soter II, qui, successeur d'Évergète II en 117, est considéré comme ayant occupé le trône jusqu'en 81. Toutefois il en fut chassé en 107 par sa propre mère Cléopâtre, qui y fit monter Alexandre, frère du roi. Soter se réfugia en Chypre. Alexandre, affermi en Égypte, fit mourir cette Cléopâtre sa mère, et survécut peu à ce forfait, commis en 89. Dès 88, Soter reprend la couronne, et son règne ne finit qu'en 82, ou plutôt même 81. Ici, quoique à une si courte distance de l'ouverture de l'ère chrétienne, se présente une difficulté assez grave. Un second

Ptolémée-Alexandre, fils du premier, a-t-il régné huit ans, comme le prétend M. Champollion, ou seulement dix-neuf jours, comme le soutient M. Saint-Martin? Cette seconde hypothèse est fondée sur un texte de Porphyre et sur le canon chronologique des rois lagides, rédigé par le géographe Ptolémée : la première est suggérée par des observations sur la suite des faits. On sait qu'un fils de Ptolémée Alexandre I[er] mourut à Tyr en 73, et légua sa couronne aux Romains. Or ce fils ne saurait être qu'Alexandre II; il ne paraît pas qu'Alexandre I[er] en ait eu d'autre. Ainsi, à moins d'admettre, c'est-à-dire d'imaginer un Alexandre III, on a besoin jusqu'en 73 d'Alexandre II, pour faire un testament dont l'existence et la date sont indiquées par les auteurs classiques. Qu'on dise qu'Alexandre II ne régnait plus de fait, ni même de droit : c'est pour cela sans doute que la table de Ptolémée ne tient pas compte de ses huit ans de règne, et les attribue à son compétiteur, dont la cause a triomphé. Mais qu'il ait été tué dès 81, il est difficile de le concevoir, et l'on est autorisé à soupçonner quelque erreur dans ce qu'en a dit Porphyre. Quoi qu'il en soit, soit en 81, soit en 72, le trône d'Égypte fut occupé par un prince qui porte le nom de Ptolémée Aulétès, ou de Néo-Dionysos, *nouveau Denys*, *nouveau Bacchus*, et qu'on croit un fils illégitime de Soter II. Il n'est pas fait mention de lui avant 72; mais alors Rome le reconnaît pour roi des Égyptiens. Ses droits contestés triomphent : fort de la protection des Romains, il s'abandonne au plaisir; le goût qu'il prend à jouer de la flûte lui fait donner le surnom d'Aulétès. Il se maintient, en soldant des agents secrets dans Rome, en

envoyant à Pompée des présents magnifiques, en levant sur ses peuples d'énormes impôts pour subvenir aux exactions de ses protecteurs. Cependant les Alexandrins le chassent en 56; en son absence, et tandis qu'il va mendier les faveurs et les suffrages des maîtres du monde, sa fille Bérénice gouverne l'Égypte. Il la condamne à la mort en 54, et se rétablit lui-même sur un trône qu'il continue de déshonorer jusqu'en 51. Il le laissait à Cléopâtre, l'aînée de ses filles, et à l'aîné de ses fils. Ce partage amena bientôt la discorde. Contrainte à se réfugier en Syrie, Cléopâtre fut ramenée en Égypte en 47, par la défaite et la mort de son frère; un second frère, dit Ptolémée le Jeune, lui fut associé; ils assistèrent ensemble, en 46, au triomphe de Jules César dans la ville de Rome. Ptolémée le Jeune expira par le poison en 44; et jusqu'en 22, l'histoire des entreprises, des intrigues et des malheurs de Cléopâtre, achève les annales de l'Égypte, qui finit par n'être plus qu'une province romaine.

L'Égypte était depuis 323 l'un des quatre principaux royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre : les trois autres sont la Macédoine, la Bithynie, la Syrie. Dans le premier partage, la Macédoine échut, avec l'Épire et la Grèce, à Antipater, qui ne prit que le titre de vice-roi. Son fils Cassandre, vainqueur d'Antigonus à Ipsus en 301, fut reconnu pour monarque. L'extinction de la postérité d'Alexandre lui assurait la couronne. Mais il mourut en 298, et ses fils furent dépossédés par Démétrius Poliorcète, que Lysimaque expulsa en 287. J'écarte beaucoup de princes éphémères : les plus puissants ne parvenaient point à s'affermir. En vain Antigonus Gonatas avait recon-

quis la Macédoine et sur les Gaulois, et sur Pyrrhus, roi d'Épire; en vain Antigonus Doson, frère de Gonatas, vainquit les Illyriens : Philippe, roi de Macédoine depuis 222 jusqu'en 178, se vit, durant tout ce règne de quarante-trois ans, menacé d'imminents périls, que renouvelaient sans cesse ses rivaux, ses alliés et ses propres vices. Persée, qui lui succède, est vaincu par Paul Émile en 168, et vient périr à Rome dans les fers; la Macédoine est déclarée libre, c'est-à-dire affranchie de tout autre joug que de celui de ses vainqueurs : elle devint une province romaine.

Le gouvernement de la Thrace et des régions voisines avait été déféré à Lysimaque, qui, après avoir eu part à la victoire d'Ipsus, se déclara roi de Bithynie, et, comme je viens de le dire, envahit la Macédoine en 287. C'était l'un des princes les plus sanguinaires de cette époque si fertile en tyrans : odieux à ses sujets, autant qu'à ses voisins, il périt en 282 dans une bataille. Nicomède, dont le père Zipœtès avait régné, avant Lysimaque, sur la Bithynie, parvint à la reconquérir, aidé par les Gaulois, dont il favorisait l'établissement dans la Gallo-Grèce ou Galatie. La mort de Nicomède, vers 250, amena une querelle entre ses fils Tibite et Ziélas. De ce dernier, naquit Prusias Ier, père de Prusias II, qui vainquit Eumène, roi de Pergame, et acquit la faveur des Romains en trahissant Annibal, auquel il avait donné asile. Prusias II est encore un tyran lâche et cruel : il fut tué en 148 par son fils Nicomède II, dont le règne dura cinquante-huit ans. Époux d'Apamée, sœur de Mithridate, Nicomède II imposa le nom de cette princesse à une ville nouvelle. Le dernier roi de Bithynie est Nicomède III, dont le

règne commence en 90 : vaincu par Mithridate, il se réfugia en Paphlagonie et fut rétabli par Sylla ; mais il mourut en 75, après avoir souscrit un testament qui faisait de la Bithynie une province romaine.

Après la mort de Laomédon, qui, en 323, avait été proclamé gouverneur de la Syrie, Séleucus, général de la cavalerie d'Alexandre, résolut de s'emparer de ce royaume. En vous parlant de l'ère des Séleucides, je vous ai fait observer que, bien que l'ouverture de cette ère soit fixée à l'an 312, Séleucus n'était pourtant pas encore maître de la Syrie à cette époque. Antigonus avait des prétentions à ce trône et à presque tous les États d'Alexandre. La bataille d'Ipsus déconcerta les projets ambitieux d'Antigonus, et assura le royaume de Syrie à Séleucus, surnommé Nicator ou le Victorieux. Ce monarque, assassiné par Ptolémée Céraunus en 282, eut pour successeur son fils aîné, Antiochus, à qui l'on donna le surnom de Soter ou Sauveur, quand il eut repoussé les Gaulois en 274. Son fils Antiochus II s'appela Théos ou le Dieu, lorsqu'il eut affranchi les Milésiens de la tyrannie de Timarque. Laodice, épouse de ce prince, l'empoisonna en 246 : de là jusqu'en 225, le trône est occupé par Séleucus II, qui fut presque toujours malheureux à la guerre, et porta cependant le surnom de Callinique ou l'Illustre vainqueur. Le nom de Céraunus ou le Foudre ne convient pas davantage à Séleucus III, qui ne fit trembler personne et ne régna que deux ans. En 223, commence le règne d'Antiochus III dit le Grand : ce prince soumet la Phénicie, la Judée et d'autres États; il tente d'enlever l'Égypte à Ptolémée Épiphane; mais ses entreprises sont arrêtées par les Romains. Accablé de re-

vers, Antiochus s'avisa de piller le temple de Jupiter-Bélus à Élymaïs; cette tentative souleva le peuple, qui le mit à mort en 187. Séleucus IV, son fils, lui succéda jusqu'en 176. Les douze années suivantes appartiennent au règne d'Antiochus IV, dit Épiphane, et plus justement surnommé Épimane ou l'Insensé par quelques-uns de ses contemporains. La décadence de ce royaume s'annonce de plus en plus sous Antiochus V ou Eupator, sous Démétrius Soter, et Alexandre Bala, et Démétrius II ou Nicator, et Antiochus VI, et Tryphon, et Alexandre-Zébina; princes inhabiles, odieux et mal affermis, dont les règnes ne remplissent ensemble qu'un espace de quarante-deux ans, de 164 à 122. Je ne nommerai pas leurs successeurs, qui sont plus obscurs encore. Cette liste de rois de Syrie se termine par Antiochus XIII, qui s'efforça de recouvrer une partie de son royaume, occupée par Tigrane, roi d'Arménie. Pompée, en 65, mit fin à ces querelles, en réduisant la Syrie à l'état de province romaine.

Outre ces quatre royaumes d'Égypte, de Macédoine, de Bithynie et de Syrie, sur lesquels nous venons de jeter les yeux, il s'était formé, par la dissolution de l'empire d'Alexandre, quelques autres petits États dont les chefs portaient le nom de rois de Pergame, de Pont, de Cappadoce, d'Épire et d'Arménie. Pergame n'avait été jusqu'en 263 qu'une principauté fort obscure. Eumène, qui à cette époque l'hérita de son oncle Philétère, sut la défendre contre le roi de Syrie Antiochus Ier, et l'étendit par des victoires. Après lui, Attale, depuis 241 jusqu'en 198, acheva d'en faire un royaume; l'un des faits mémorables de son règne est la fondation de la bibliothèque de Pergame. Ce

dépôt s'enrichit par les soins d'Eumène II, qui, durant un règne de quarante ans, fut tour à tour protégé et menacé par les Romains. Son frère Attale II lui succéda en 157, et ne se maintint qu'en se ménageant la faveur de Rome. On lui attribue une opulence qui lui permettait les plus dispendieux achats : de là l'expression d'Horace, *attalicis conditionibus*. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, quand il fut empoisonné par son neveu et son successeur Attale III. Celui-ci, en cinq ans de règne, vint à bout de ruiner, sans retour, le royaume que ses prédécesseurs avaient si péniblement élevé. Il le légua par son testament au peuple romain en 132. Aristonic, fils naturel d'Eumène II, tenta de ressaisir la couronne. Ayant engagé dans son parti les habitants de Samos, de Colophon et de quelques autres villes, il résista aux Romains, que secondaient les rois de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie et de Bithynie; il vainquit le consul Crassus Mucianus, qui périt à la suite de la bataille. Perpenna vengea Crassus; Aristonic fut conduit à Rome; le sénat le fit étrangler dans une prison; et à l'exception de quelques territoires qui furent distribués ou vendus aux rois voisins, l'État de Pergame devint en 129 une province romaine.

Jusqu'ici, j'ai cru inutile de vous parler de quelques anciens rois de Pont qui ne se présentent que fort obscurément dans l'histoire, et dont la succession n'est pas bien établie. A la fin de l'année 323, un Mithridate second, qu'Alexandre avait détrôné et forcé de s'enfuir en Paphlagonie, parvint à se rétablir, malgré Antigonus, et à se maintenir indépendant, malgré les rois de Syrie. Trois autres Mithridates occupèrent ce

trône dans le cours du troisième siècle avant l'ère vulgaire, et se fortifièrent par des alliances contre des agresseurs redoutables, particulièrement contre les Gaulois. Pharnace régna sur le Pont depuis 186 jusqu'à 157 : les Romains le menacèrent, et le forcèrent de souscrire à des conditions humiliantes. Son successeur, Mithridate VI, fut leur ami; il leur fournit des secours contre les Carthaginois en 149; en récompense, ils lui cédèrent en 129 quelques portions du royaume de Pergame, lui octroyant les unes, lui vendant les autres. Mais, vers 135, naquit Mithridate VII, dit Eupator, qui monta sur le trône de Pont en 123. Avant 87, son activité, son audace et ses victoires sur les Romains avaient mis en sa possession la Bithynie, la Phrygie, la Lycie, la Paphlagonie et plusieurs autres provinces jusqu'à l'Ionie. Les trésors dont il s'était emparé, et les tributs qu'il se faisait payer par les provinces conquises, le mettaient en état d'entretenir une immense armée, sans imposer aucune taxe à ses sujets. La fortune l'abandonna en 86, ou 85, selon M. Saint-Martin; Sylla le vainquit et le contraignit à demander la paix. Mithridate avait perdu cent soixante-dix mille hommes; il renonçait à la Grèce, à la Macédoine, à l'Ionie; il se resserrait dans les limites étroites des États de ses ancêtres; une seconde guerre éclate entre lui et les Romains en 81 (M. Saint-Martin dit 82); une troisième, en 76 ou 75; Sylla était mort, les deux consuls Lucullus et Cotta sont battus par le roi de Pont; mais les Romains gagnent en 73 ou 72 une bataille navale, et retrouvent les moyens de triompher aussi sur terre. Mithridate voit ses troupes dispersées, ses villes prises, ses alliés découragés. Néanmoins, en 68 ou 67,

il remporte encore une victoire sur Lucullus, et chasse les Romains de tout le royaume de Pont. Mais bientôt Pompée l'accable, refuse de traiter avec lui, et le force enfin à se donner la mort en 63. M. Saint-Martin a proposé une chronologie nouvelle du règne de Mithridate; il y déplace d'un ou deux ans plusieurs dates, ainsi que je viens de vous le faire observer sur quelques-unes : les monuments et les textes historiques laissent en effet ici quelque incertitude. Après la mort de Mithridate, son fils Pharnace voulut tirer parti de la guerre allumée entre César et Pompée : César, vainqueur à Pharsale en 48, n'eut qu'à se montrer dans le Pont pour le soumettre. Un Polémon, établi par les Romains, porta encore le titre de roi de Pont; mais ce n'était plus réellement qu'une province romaine.

Le Pont était appelé quelquefois Cappadoce-Pontique ou Petite-Cappadoce. En 323, la Cappadoce proprement dite appartenait à un Ariarathe II; elle fut, dans le partage des États d'Alexandre, adjugée à Eumène; et en exécution de cet article, Perdiccas fit périr sur une croix Ariarathe en 321. On voit cependant se continuer, jusqu'à l'an 17 avant J. C., une suite de treize rois de Cappadoce qui résistent aux Macédoniens, aux Parthes, et obtiennent la protection des Romains; je ne citerai que quatre de ces monarques : Ariarathe V, qui épousa en 192 la fille d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et qui, pour avoir fourni des troupes à son beau-père contre la république romaine, fut condamné à une amende de deux cents talents, dont on voulut bien lui remettre la moitié; Ariarathe VI, qui périt en 130, en combattant pour les Romains contre Aristonic; Ariobarzane, installé en 89, chassé par des généraux

du roi d'Arménie, rétabli par ceux de Rome, détrôné par les troupes de Mithridate, replacé sur le trône par Sylla, dépossédé par Tigrane, réfugié à Rome et ramené par Pompée en Cappadoce; Archélaüs enfin, qui, à partir de l'an 35 avant notre ère, conserva durant cinquante-deux ans le titre de roi, quoique la Cappadoce ne fût déjà entre ses mains que ce qu'elle devint tout à fait à sa mort, une province romaine.

Æacus, aïeul d'Achille, est le chef de la dynastie des Æacides, qui régnèrent sur l'Épire bien avant 323, et qui ne sont pas fort connus. Celui qui occupait ce trône au temps d'Alexandre portait ce nom même d'Æacide; les Macédoniens l'expulsèrent, et il perdit la vie en 312 dans un combat. Toutefois sa postérité s'est relevée, et son fils Pyrrhus II est fort célèbre. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, Pyrrhus s'était distingué à la bataille d'Ipsus; il parvint au trône six ans après, en 295. Il fut maître de la Macédoine durant quelques mois de 289 et 288; forcé d'abandonner cette possession, il conçut le projet de conquérir la partie méridionale de l'Italie et de se mesurer avec les Romains. Il les vainquit à Héraclée en 280; et l'année suivante encore, il resta maître du champ de bataille près d'Asculum. Attiré par les Siciliens, il laisse une garnison à Tarente, et va s'emparer de Syracuse : les Carthaginois fuyaient devant lui; il veut les poursuivre en Afrique. Mais il fallait, pour cette expédition, des moyens extraordinaires qu'il ne put obtenir que par des exactions. Dès lors, les Siciliens ne virent plus en lui qu'un tyran; et ce fut le commencement de ses revers. Il repasse à Tarente, et, battu par les Romains près de Bénévent en 275, il est forcé de regagner l'Épire. Il

ne fut pas plus heureux dans ses entreprises contre Lacédémone et Argos : il prit cette dernière ville en 272, et son fils Alexandre, qui lui succéda en Épire, y régna trente ans. Suivent un Ptolémée, un Pyrrhus III, et la sœur de celui-ci, Déidamie ou Laodamie, princesse en qui finit vers 200 la famille des Æacides ou Pyrrhides. Les Épirotes, après voir vécu quelque temps en république, tombèrent au pouvoir des Macédoniens, et finalement sous le joug des Romains.

Les Arméniens, jusqu'en 189, avaient subi successivement le joug des Mèdes, des Perses, des Macédoniens et des Syriens. Artaxias, qui s'en affranchit, fut leur premier roi, et s'affermit sur le trône par une alliance avec Rome. Ses successeurs Artaxias II et Tigrane Ier ont peu de célébrité; mais Tigrane II, installé en 95, partagea les entreprises, les succès, les malheurs et presque la gloire de Mithridate; il posséda pendant dix-huit ans la Syrie, fit la guerre aux Parthes et aux Romains, et mourut en paix, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était devenu, malgré lui, l'allié de Rome, qui l'avait détaché du roi de Pont. L'Arménie continua d'avoir des rois jusqu'à l'ouverture de l'ère vulgaire et au delà; mais ils n'étaient que des tributaires et presque des esclaves de la république romaine.

Les Parthes, jadis soumis aux Perses, furent avec eux subjugués par Alexandre le Grand, et demeurèrent, après la bataille d'Ipsus, sujets des rois séleucides ou de Syrie. En 256, deux frères nommés Arsace et Tiridate, qui se prétendaient issus d'Artaxerce-Mnémon, et qui étaient employés dans la Bactrie, sous les ordres d'Agathocle, satrape d'Antiochus le Dieu, eurent à se venger de quelques outrages, rassemblèrent d'autres

mécontents, et s'emparèrent de la Parthie. Arsace s'établit à Hécatompyle, et ne vécut que jusqu'en 254. Tiridate prit le nom d'Arsace II : attaqué par les Syriens, il se retira chez les Scythes; mais, profitant des revers de Séleucus Callinique, il revint consommer l'affranchissement des Parthes; il a régné trente-sept ans. On ne connaît pas bien la durée des règnes d'Arsace III, dit Priapatius, et de Phraate. Les Parthes eurent ensuite pour rois un Mithridate, qui sut maintenir leur indépendance et qui mourut en 139; puis Phraate II, sous lequel s'affaiblit leur puissance; ensuite Mithridate II, dit le Grand, surnom qui s'applique mieux au roi de Pont Mithridate-Eupator. Le règne du Mithridate II roi des Parthes finit en 90 : il est rempli par des guerres contre les Arméniens et des négociations avec les Romains. On trouve ensuite un interrègne de treize années, temps d'anarchie et presque de servitude; le pays était ravagé par les Arméniens. Après l'an 78, des rois reparaissent chez les Parthes; l'un d'eux s'appelle Phraate le Dieu; ses sujets lui donnèrent ce surnom, parce qu'il leur avait rendu leur ancien éclat : mais ses services ne le sauvèrent pas de la haine de ses propres fils, qui le mirent à mort en 61. L'aîné régna sous le nom de Mithridate III, prince lâche et cruel, dont l'expulsion entraîna une guerre civile. Sa mort, en 53, laissa Orode, son rival, en pleine possession du pouvoir. Orode tourna ses armes contre les Romains. Sous ce roi, les Parthes prirent contre César le parti de Pompée, contre Octave et Antoine celui de Brutus et Cassius. En 37, Orode abdique la couronne; il la cède à son fils Phraate, qui lui ôte la vie : telles étaient alors les mœurs domestiques des princes. Malgré des

troubles intérieurs qui se prolongèrent jusqu'à l'ère chrétienne, les Parthes n'étaient pas encore soumis aux Romains.

Il y avait longtemps que les Juifs vivaient asservis. Nous les avons laissés en 323 dans une situation précaire; leur sort dépendait d'Alexandre. Ils furent, dans le premier partage de sa succession, adjugés à Laomédon avec les Phéniciens et les Syriens. Conquis par le premier Ptolémée, roi d'Égypte, puis cédés à Antigonus, ils tombent, après la bataille d'Ipsus, dans le lot de Séleucus Nicator, qui, moyennant un tribut, leur permet de conserver leurs lois et leurs souverains pontifes. La suite chronologique de ces grands prêtres est difficile à établir, et ne tient pas à l'histoire profane. La Judée change souvent de maîtres, selon que la fortune favorise ou les rois d'Égypte ou ceux de Syrie. On rapporte à l'année 167, sous le règne d'Antiochus Épiphane, le supplice d'Éléazar, des sept frères Machabées et de leur mère. Mathatias donne enfin le signal de la résistance à tant d'oppression; et son fils, Judas Machabée, rassemble six mille combattants, à la tête desquels il va détruire l'idolâtrie, délivrer les fidèles, fortifier les places, et attaquer l'armée du gouverneur syrien. Après plusieurs triomphes, il restaure le temple en 165, reprend le cours de ses exploits guerriers, entame une négociation avec les Romains, et périt dans une bataille en 161. Le pontife Jean Hyrcan devient, au nom près, un monarque qui traite avec les Syriens, envoie des ambassadeurs à Rome et fait raser Samarie. Les pontificats moins fameux d'Aristobule et d'Alexandre Jannée vont de l'an 104 à 781 : à cette époque, les factions de la Judée se divisent entre Hyrcan II et

Aristobule II : les Pharisiens tenaient pour le premier, le peuple, pour le second. Pompée, qui se trouvait en Cœlésyrie, fut pris pour juge de cette querelle, et mécontent d'Aristobule, il s'empara de Jérusalem en 63. Jules-César, tout en reconnaissant les droits du grand prêtre Hyrcan II, fit Antipater procurateur de la Judée; Phazaël eut le gouvernement de Jérusalem, et Hérode, celui de la Galilée. Après la mort de César, Hérode, Phazaël et Antipater levèrent sur le pays sept cents talents que demandait Cassius. En 41, Pacorus, fils du roi des Parthes Orode, se rendit maître de la Palestine, et installa un Antigonus sur le trône de Jérusalem. Ce nouveau roi dépossède Hyrcan et Phazaël : alors Hérode se transporte à Rome, et se fait conférer le titre de roi de Judée. Son règne date de l'an 40 avant J. C.; il n'était réellement qu'un vice-roi des Romains, responsable à leurs généraux, à leurs triumvirs, et après la bataille d'Actium, à Auguste. Il fit prêter par les Juifs des serments de fidélité à l'empereur et à l'empire, dont ils se reconnaissaient les sujets. Vous vous souvenez qu'il existe des difficultés sur la date de la mort d'Hérode : je vous en ai rendu compte, en traitant de l'année où les chronologistes font naître Jésus-Christ. On ignore en laquelle des six dernières années avant l'ère chrétienne Hérode a cessé de vivre.

Vous voyez qu'en ces trois siècles l'histoire se complique d'un nombre infini de détails; il y faut suivre à la fois les fils de plusieurs dynasties parallèles. La vaste puissance qui s'était concentrée dans les mains d'Alexandre se divise, se morcelle entre ses successeurs, jusqu'à ce que tous ces petits États viennent se fondre, l'un après l'autre, dans l'empire romain. Voilà

le mouvement général de toute cette partie des annales humaines. La chronologie en est connue sans doute, mais non pas avec toute la précision désirable : il y a, presque partout, incertitude d'une année ; et pour l'ordinaire, les doutes ne sont dissipés ni par les historiens, ni par les inscriptions, ni par les médailles, parce que nous ne savons pas bien quels étaient, en chaque lieu, les points de départ et les intervalles par lesquels on mesurait et divisait les temps. Le calcul des éclipses n'a pas même été d'un aussi grand secours qu'on l'avait espéré avant la publication de la Table de Pingré. On n'est pas toujours sûr d'y bien reconnaître les éclipses dont les historiens ont parlé, parce qu'en général ils l'ont fait avec peu d'exactitude.

En ce genre, les renseignements les plus précis sont ceux que fournissent les annales chinoises ; ils s'accordent assez facilement avec la Table ; mais ceci n'éclaire que l'histoire même de la Chine, histoire dont l'intérêt, il le faut avouer, n'est pas très-grand. La dynastie Tchéou se prolonge jusqu'en 249 avant notre ère. Là, nous la voyons s'éteindre par l'abdication de Tchéou-kun-kao-vang, auquel il ne restait qu'un mince pouvoir, au milieu des roitelets qui s'entre-disputaient les parties de l'empire ; à la vérité, le nombre de ces principautés commençait à diminuer ; mais celles qui restaient, en prenant plus d'étendue, limitaient et menaçaient davantage la puissance du chef de l'État. En 249 donc (selon Gaubil, qui préfère cette date à celle de 258, donnée par Couplet) ; en 249, la dynastie Thsin commence par Tchouang-siang-vang, qui, jusque-là, n'avait régné que sur une province. Cette famille n'a fourni que trois autres empereurs : et d'abord, Thsin-

chi-hoang-ti, qui distribua l'empire en trente-six grandes divisions, fit brûler les livres et entreprit le mur de quatre cents lieues, destiné à défendre la Chine contre les invasions des Tartares; après lui, Ul-xi ou Eul-chi ne règne que trois ans, et Tse-ing-vang, que quarante-cinq jours. L'an 207 suivant le père Couplet, 206 suivant Gaubil, 203 selon d'autres, est l'époque où s'ouvre la dynastie Han ou Lieou-pang. Ce dernier nom est celui du chef de cette nouvelle race, qui a fourni jusqu'à notre ère treize empereurs. On peut distinguer entre eux Wen-ti, qui monta sur le trône en 179 et auquel sont attribuées quelques institutions religieuses, et Wou-ti, qui régna cinquante-quatre ans, de l'an 139 à 85; ce fut lui, au dire du père Couplet, qui fit rédiger cinq livres classiques avec ce qu'on put retrouver de fragments échappés à l'incendie général des livres ordonné par un de ses prédécesseurs. Cette restauration est peut-être un peu plus ancienne, mais non antérieure à l'an 200 avant J. C.

Les deux plus grands spectacles que nous offre l'histoire durant ces trois cent vingt-trois années, comprises entre la mort d'Alexandre et le commencement de l'ère chrétienne, sont ceux de la décadence des républiques grecques, et des progrès immenses de la république romaine. Ils fixeront nos regards quand nous nous occuperons de la chronologie positive, c'est-à-dire de l'histoire universelle. Aujourd'hui nous achevons de prendre connaissance des controverses chronologiques. Je me bornerai donc à l'indication des principales dates plus ou moins précises; j'appelle ici principales celles qui ont excité des contestations, et celles aussi qui tiennent aux événements les plus célèbres.

Phocion restait aux Athéniens; ils le condamnèrent à mort, il but la ciguë le 19 du mois munychion de l'an III de la cent-quinzième olympiade, 318 avant J. C. plutôt que 319. Le roi de Macédoine Cassandre s'empare d'Athènes, et y établit Démétrius de Phalère, qui gouverne avec sagesse jusqu'en 307, ou, suivant quelques auteurs, 306. Alors un autre Démétrius, celui qui est surnommé Poliorcète, Preneur de villes, est donné pour maître aux Athéniens; il était fils d'Antigonus. Il gagna la faveur du peuple, en abolissant l'oligarchie; mais ce peuple ne savait plus être libre; tour à tour adulateur et rebelle, il renversa les statues qu'il avait élevées à Démétrius de Phalère, et se révolta contre le Poliorcète, qui eut besoin, à plusieurs reprises, de recourir à la force des armes pour le soumettre et le contenir. Ce général fit en 304 le siége de Rhodes, et fut obligé de le lever. C'est l'époque que l'on assigne à la construction du Colosse. En 303, Démétrius Poliorcète fut proclamé le chef de tous les Grecs, par les États assemblés dans l'Isthme; mais, vaincu à Ipsus en 301, il voulut se réfugier dans Athènes, qui lui ferma ses portes. Le poëte Ménandre mourut en 292; désormais ce n'est plus Athènes, c'est Alexandrie qu'il faut considérer comme la métropole de la littérature grecque. Cependant les Achéens secouent le joug de la Macédoine; en 284, ils essayent de reconstituer la confédération des cités helléniques. Vers l'an 248, Agis IV, roi de Sparte, entreprit de remettre en vigueur les institutions de Lycurgue: pour prix de ses soins, qui semblaient d'abord obtenir quelques succès, il fut mis à mort en 244, au retour d'une campagne contre les Étoliens. Il avait joint ses forces à celles d'Aratus, chef de la répu-

blique achéenne. Au contraire, Cléomène III déclara la guerre aux Achéens. Ceux-ci firent alliance avec les Macédoniens, alors gouvernés par Antigonus Doson. Antigonus vainquit Cléomène à Sélasie, prit Lacédémone et la traita sans rigueur : cette bataille est de l'an 222 selon le P. Pétau, de 221 selon M. Champollion-Figeac. Philippe, qui monta sur le trône de Macédoine en 222 ou 221 ou 220, aurait asservi la Grèce, s'il n'eût été réprimé et humilié par les Romains. Le patriotisme et la bravoure de Philopœmen, général des Achéens, brillent dans l'histoire depuis 208 jusqu'en 183. Il mérita d'être appelé le dernier des Grecs. En 206, il défit à Mantinée Machanidas, tyran de Sparte; à la suite d'une autre victoire, en 192 ou 191, il incorpora les Spartiates dans la ligue des Achéens; les Messéniens le firent prisonnier en 183 et l'empoisonnèrent. Rome proclamait encore la liberté, l'indépendance de tous les peuples de la Grèce, sans nommer pourtant les Spartiates. Mais, quand Paul-Émile eut remporté sur Persée, roi de Macédoine, la victoire de Pydna en 168 ou 167, la ligue achéenne fut bientôt dissoute. Aussi bien que la Macédoine, déjà l'Épire, l'Étolie, l'Achaïe ne sont plus que des provinces romaines. Mummius détruit Corinthe en 146; enfin Sylla vient en 86 assiéger Athènes, et la livre au pillage : toute la Grèce, sous le nom d'Achaïe, n'est plus gouvernée qu'au nom et au profit des maîtres du monde.

En recherchant des dates dans les annales des successeurs d'Alexandre et des cités grecques, nous avons de toutes parts abouti à l'histoire de Rome, et par conséquent rencontré déjà plusieurs points de la chronologie romaine durant les trois cent vingt-trois ans qui

nous occupent. Il va donc nous suffire aujourd'hui de nous retracer une série d'époques propres à diviser cet espace, et à y déterminer, autant qu'il est possible, des intervalles. Ce qui reste encore de difficultés chronologiques provient, d'une part, de quelques variations dans les récits des historiens; de l'autre, des irrégularités dans les intercalations, c'est-à-dire dans la mesure des différentes années de Rome. En traduisant ces années en années juliennes proleptiques ou avant J. C., on demeure exposé à des inexactitudes, surtout lorsqu'on prétend indiquer les mois et les jours. C'est un travail que plusieurs chronologistes ont entrepris sans données suffisantes, sans moyens sûrs de savoir, pour chaque année civile de Rome, de combien de jours elle a été composée. Voilà pourquoi j'appliquerai quelquefois à un même fait deux dates, mais entre lesquelles la différence sera toujours fort légère.

L'année 290 est la quarante-neuvième et dernière de la guerre des Samnites. En 281, de nouvelles hostilités entre Rome et les Tarentins attirent Pyrrhus en Italie. C'est à cette guerre contre le roi d'Épire que les annales romaines commencent à prendre plus de certitude et de consistance : elle est terminée par un traité en 278. Les Carthaginois avaient des possessions, et les Romains, des alliés en Sicile : à force d'implorer la protection de Rome contre Carthage, les Mamertins l'obtiennent, et la première guerre punique éclate en 264. Elle a duré vingt-quatre ans; Duillius y obtint des succès dont la mémoire a été consacrée par l'érection d'une colonne rostrale. Les premiers exploits de Régulus ne sont pas contestés; il s'est élevé des doutes sur les derniers faits de son histoire. L'occu-

pation de Sagonte par les Carthaginois, en 219, alluma la seconde guerre punique, qui ne s'éteignit qu'en 201. Là, resplendit la gloire d'Annibal : Scipion perd la bataille du Tésin; Sempronius, celle de la Trébia; Flaminius, celle du Trasimène : Fabius combine ses mouvements avec plus de sagesse; il temporise. Mais l'imprudence de Minutius et la témérité de Varron amènent de nouveaux revers : les Romains perdent à Cannes, en 216, quarante mille hommes et le consul Paul Émile. Rome cependant remercie Varron de n'avoir point désespéré du salut de la république. Livius et Néron arrêtent les progrès d'Asdrubal, qui venait au secours d'Annibal, son frère. Marcellus assiége et prend Syracuse, où périt Archimède en 214. Le jeune Scipion, surnommé l'Africain, victorieux en Espagne, s'y distingue encore plus par une modération généreuse; il passe en Afrique, défait Syphax, usurpateur du trône de Numidie, et force Masinissa de renoncer à Sophonisbe. Annibal est rappelé en Afrique; il a une entrevue avec Scipion, qui gagne sur lui la bataille de Zama en 202, et les Carthaginois signent en 201 un nouveau traité, bien plus honteux que le premier.

Au second siècle avant l'ère vulgaire, l'histoire romaine nous offre d'abord les guerres de Macédoine contre Philippe, puis contre Persée, qui fut vaincu par le second Paul Émile en 168. J'omets d'autres expéditions militaires, pour arriver à la troisième guerre punique, qu'amenèrent, en 150 et 149, les entreprises des Carthaginois sur les terres de Masinissa : Carthage offrait toutes les satisfactions possibles, mais les Romains avaient résolu sa ruine; et l'avis de Caton le Censeur, qui la demandait chaque jour, prévalut sur

celui de Scipion Nasica, qui sentait combien il importait à Rome de conserver une rivale. Un autre Scipion, celui que distingue le surnom d'Émilien, et qui était fils adoptif de l'Africain, battit Asdrubal et démolit Carthage, en même temps que Mummius détruisait Corinthe en 146. Numance disparut en 134, renversée par Scipion Émilien. Alors se rouvrirent à Rome des scènes de discordes. Le testament d'Attale, roi de Pergame, qui léguait ses biens au peuple romain, donna lieu d'invoquer la loi Licinia, dont le but était d'introduire quelque équité dans le partage des terres acquises. Tibérius Gracchus se récria contre les répartitions inégales; les grands le firent assassiner en 133; et son frère Caius, qui suivit ses traces, eut le même sort en 121. On fit ensuite la guerre à Jugurtha, qui avait dépouillé de leurs États les fils de son oncle Micipsa, roi des Numides. L'or de Jugurtha corrompit beaucoup de sénateurs, mais il n'obtint point assez de suffrages. Il fut donc mandé, renvoyé, poursuivi par Métellus, atteint et emprisonné par Marius en 104. Marius, qui dans cette guerre avait supplanté Métellus, conduisit en Provence une armée qui, en 102 et 101, tailla en pièces les Cimbres et les Teutons. Ces barbares s'étaient répandus dans le midi des Gaules, et se disposaient à pénétrer en Italie.

L'histoire romaine du dernier siècle avant notre ère est trop pleine d'événements pour que j'entreprenne d'en indiquer toutes les dates. Voici celles qui peuvent le mieux retracer le cours des ambitions et des discordes qui achevèrent d'abolir l'antique liberté. En 91, plusieurs habitants de l'Italie prirent les armes pour conquérir les droits de citoyens romains; c'est la guerre Sociale,

appelée aussi Marsique, parce que les Marses y eurent la première part. Sylla soumet les Samnites et les Lucaniens; mais, ayant bien plus à cœur d'abattre Marius, il conduit une armée vers Rome, y entre l'épée à la main, et déclare les Italiens déchus de tout droit politique. Marius, proscrit après six consulats, réussit à se rétablir : consul pour la septième fois en 86, il mourut de maladie, dans le cours de ses vengeances. Sylla, qui venait de vaincre Mithridate et de traiter avec ce roi de Pont, regagna Rome; et après avoir débauché les troupes du consul Scipion et affaibli celles de Norbanus, l'autre consul, il défit l'armée romaine et samnite de Marius le Jeune. Sylla, dictateur depuis 82 jusqu'à son abdication volontaire en 79, proscrivit tout ce qui restait de partisans des Gracques et des Marius. Quand Sertorius tombait en Espagne sous les coups des conjurés dont il avait été le chef, Pompée exterminait en Italie une armée d'esclaves commandée par Spartacus : on vit ensuite ce même Pompée dissiper une flotte de pirates, triompher de Mithridate, étendre de toutes parts en Asie la domination romaine. La conjuration et la défaite de Catilina appartiennent aux années 63 et 62. Jules César, complice ou protecteur de ce séditieux, se rapprocha de Pompée et de Crassus; il forma avec eux un premier triumvirat, durant lequel Cicéron accusé fut banni en 58, et rappelé l'année suivante. César va conquérir l'Helvétie, la Gaule, la Grande-Bretagne; ces expéditions s'étendent jusqu'à l'an 50. Ce fut en 49 qu'il prit le parti de désobéir au sénat, qui lui ordonnait de renvoyer son armée. Il passe le Rubicon, se rend maître de l'Italie, se transporte en Espagne pour détruire ou débaucher les troupes de la ré-

publique, de là s'élance sur Pompée, réfugié avec Caton et les meilleurs citoyens dans la Grèce. Il gagne sur eux la bataille de Pharsale en 48, et Pompée fugitif n'aborde en Égypte que pour y être assassiné par les agents du jeune roi Ptolémée. César réforme le calendrier en 46 et 45; il est assassiné par Brutus, Cassius et d'autres conjurés aux ides de mars de l'an 710, de Rome, 44 avant notre ère. Antoine, Octave et Lépide forment un second triumvirat, et proscrivent leurs plus illustres ennemis. Cicéron fuit, les assassins l'atteignent et rapportent sa tête sur la tribune aux harangues, en décembre 43. Cependant Brutus et Cassius ont rassemblé en Grèce une armée considérable, mais qui succombe dans les plaines de Philippes, en 42. Les succès d'Octave donnent lieu, comme nous l'avons déjà vu, à l'ère d'Espagne, qui s'ouvre en 38, et à l'ère actiaque, qui commence avec l'an 30, quatre mois après la bataille d'Actium gagnée sur Antoine. La république romaine n'est plus : l'empire est fondé pour plusieurs siècles.

D'après des calculs établis sur des observations astronomiques du géographe Ptolémée, M. Champollion-Figeac donne à la bataille d'Actium une autre date, savoir celle du 2 septembre de l'an 30 (au lieu de 31) avant notre ère, et en conséquence il place au mois d'août de l'an 29 (au lieu de 30) la prise d'Alexandrie par Auguste et la mort de Cléopâtre : de telle sorte qu'il y ait entre la mort d'Alexandre et celle de cette princesse un nombre juste de cent sept mille quatre cent soixante-deux jours, ou deux cent quatre-vingt-quatorze ans et soixante-dix-huit jours juliens. Il résulte des réflexions que je vous ai présentées qu'on ne

peut guère espérer d'arriver à tant de précision, et qu'il est plus simple de s'en tenir ici aux dates 31 et 30, que la plupart des chronologistes ont déduites, avec plus ou moins de vraisemblance, des témoignages historiques.

Les faits que nous venons de parcourir aujourd'hui se reproduiront bientôt avec un peu plus de développement dans l'exposé de l'histoire universelle ou de la chronologie positive que nous entamerons dès la première séance. Nous terminons aujourd'hui la chronologie litigieuse, et désormais nous n'entrerons plus dans aucune discussion sur les dates. Nous nous en tiendrons, pour celles qui ne sont pas certaines, aux résultats que nous avons distingués comme les plus probables. Notre unique objet sera de nous représenter tous les éléments de l'histoire classés selon l'ordre des temps, et de telle sorte que cette liaison même puisse nous aider à reconnaître les causes des événements, les caractères des institutions, les mœurs des hommes, les progrès ou la décadence des peuples. Nous serons forcés d'y faire mention de quelques faits douteux ou même fabuleux qu'il est devenu impossible d'omettre, depuis qu'ils se sont établis dans tous les livres historiques; s'il est déraisonnable de les croire, il n'est pas permis de les ignorer. Mais nous aurons soin de les distinguer, par de courtes observations, des faits probables ou parfaitement vérifiés qui formeront la substance de cet exposé. Du reste, vous prévoyez qu'il sera succinct. Par sa nature même, il n'admet point les détails dont l'histoire proprement dite se compose: il ne s'agit encore, selon l'expression de Bossuet, que d'une carte générale, que d'une mappemonde qui ne déve-

loppe rien, mais qui indique et distribue toutes choses. Ce n'est que l'une des études préliminaires qui tracent les routes à suivre dans la science historique. Toutefois on pourrait dire aussi que c'en est un résumé non moins utile pour coordonner et fixer des connaissances acquises, que pour se préparer à les acquérir. Mais son principal avantage doit être de lier à l'histoire les sciences morales et politiques, de rassembler tous les grands résultats de l'expérience qui peuvent éclairer la théorie des mœurs et des sociétés.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME CINQUIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATUM.

Page 329, ligne 13 : *au lieu de* 393, *mettez* 893.

